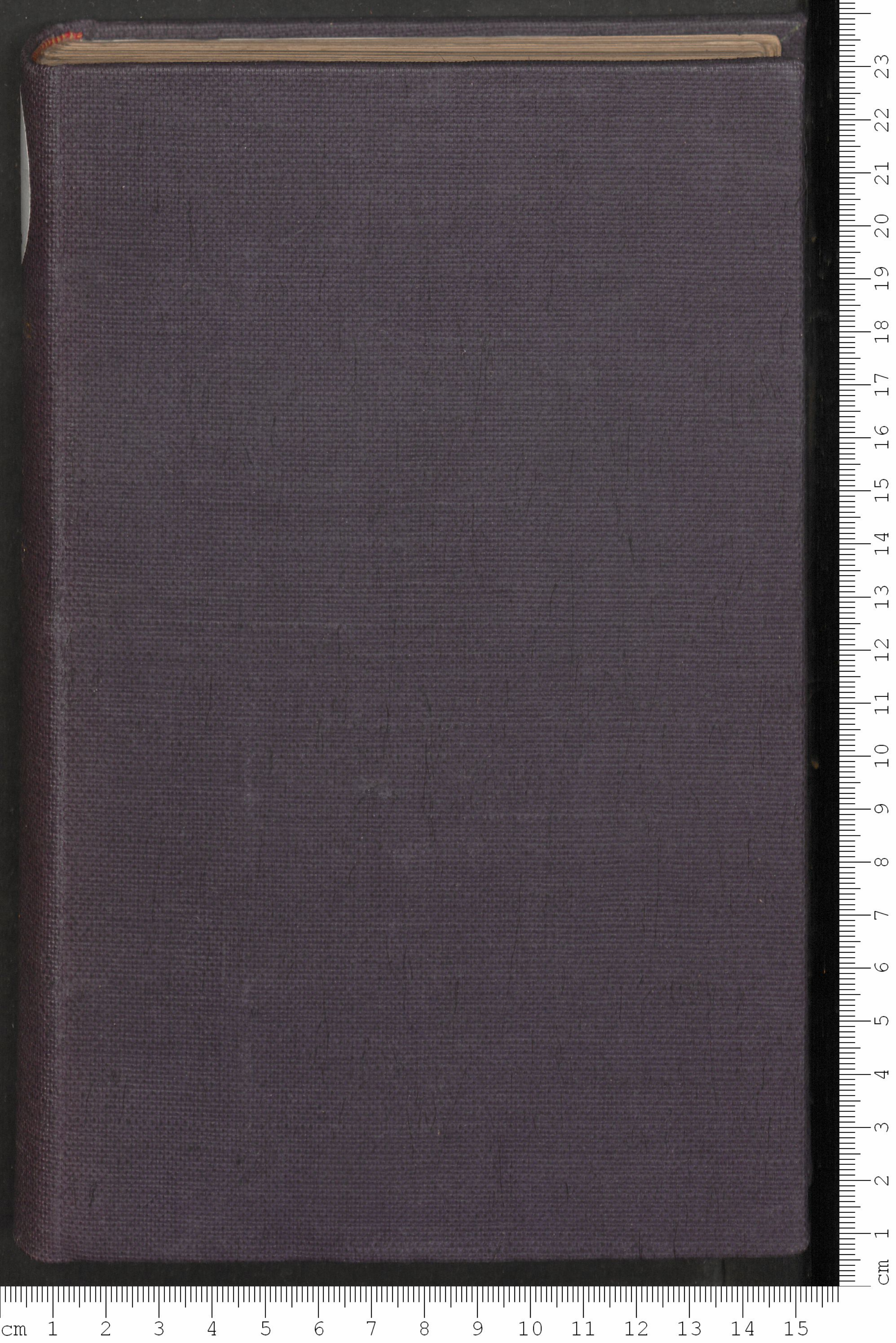
C. DE PLACE

—

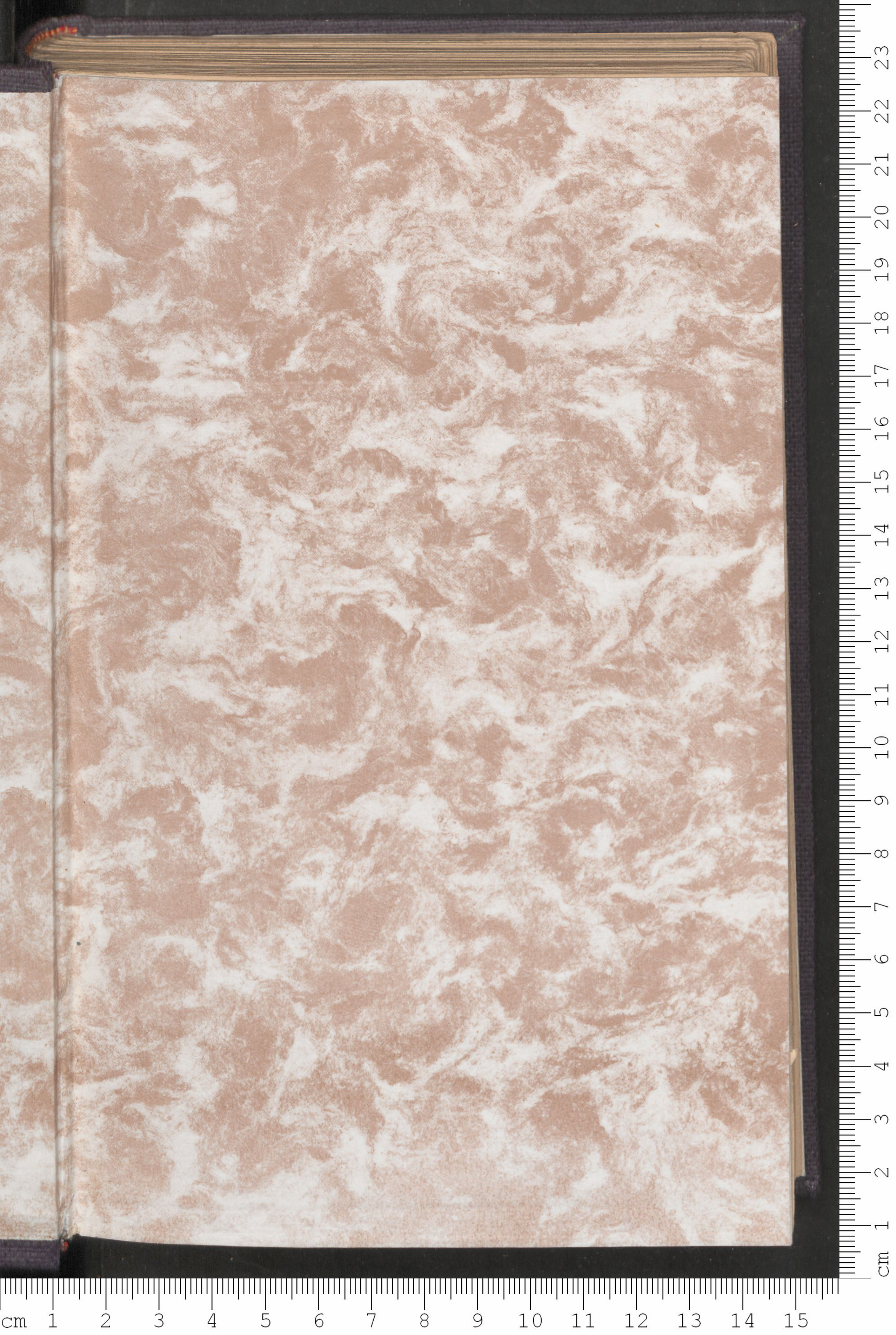
JÉSUS

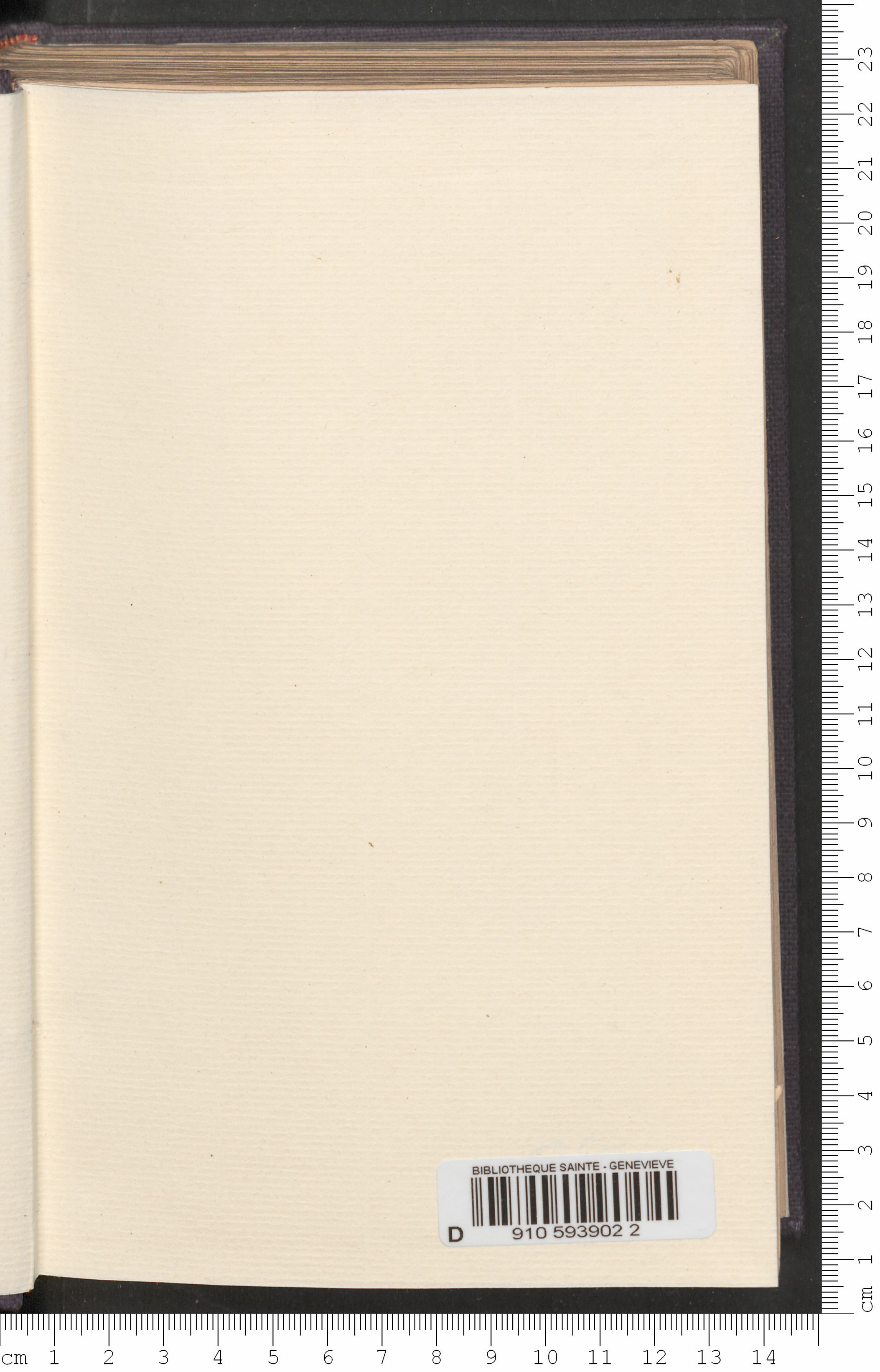
CHRIST

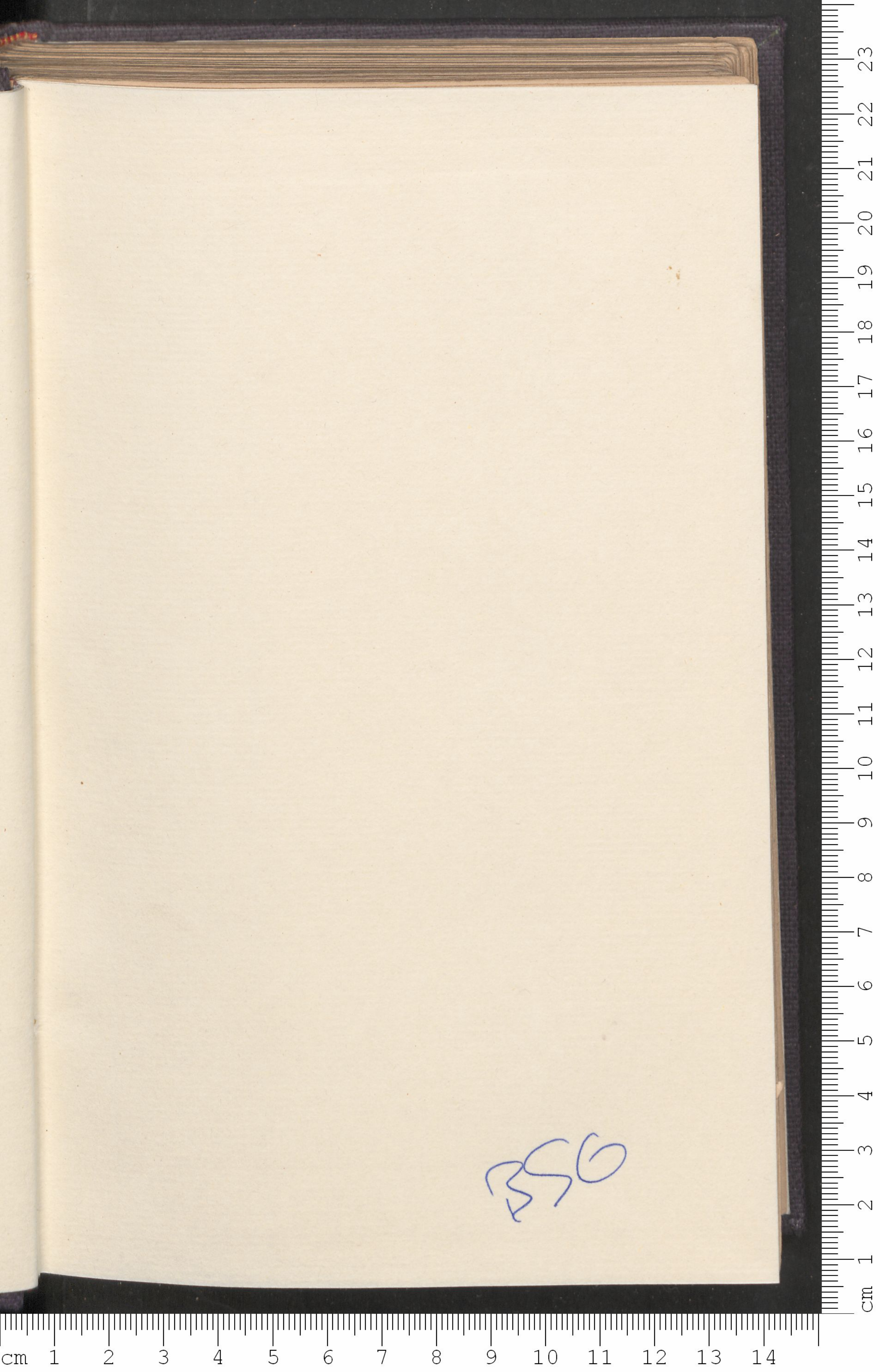


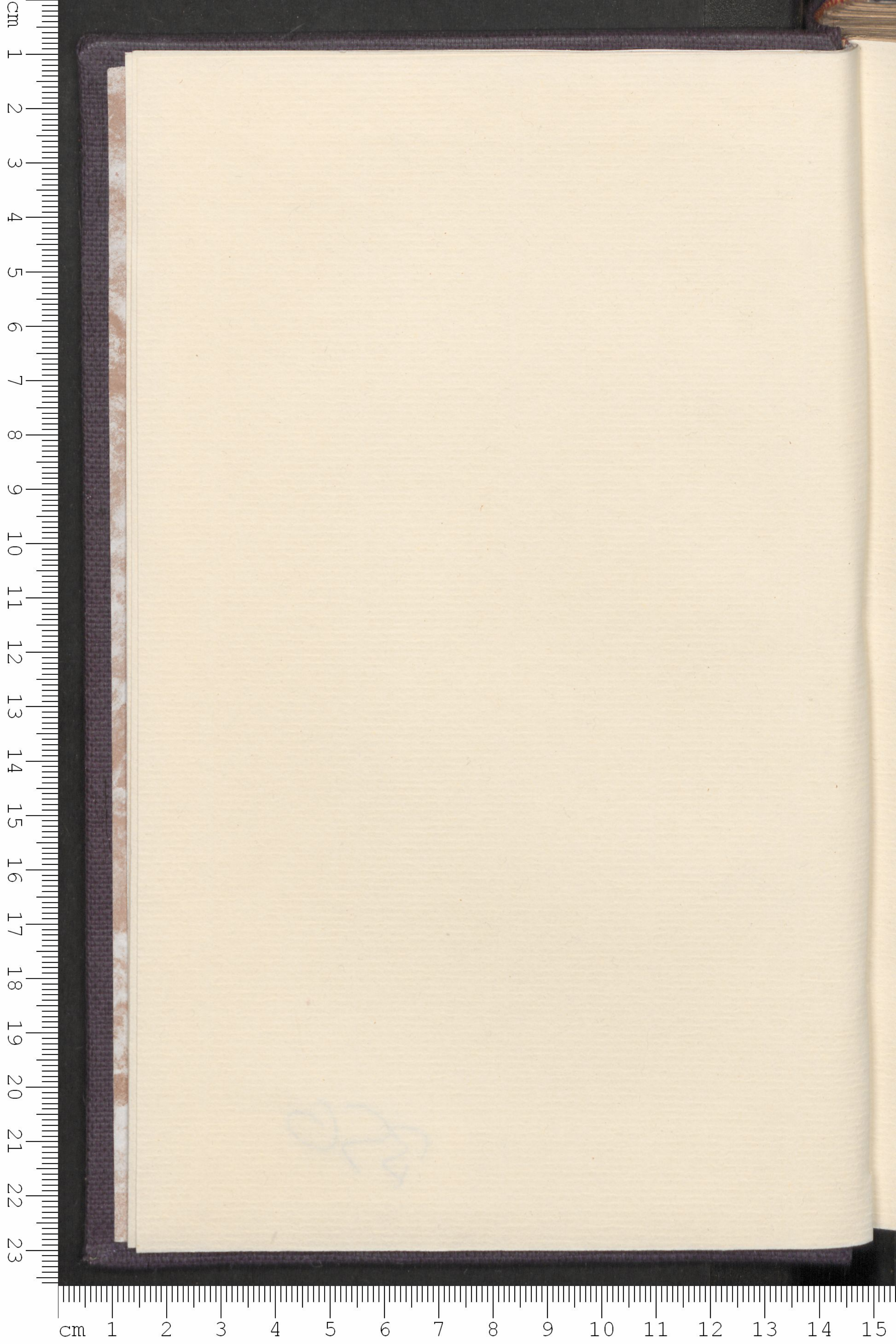







BIBLIOTHEQUE SAINTE - GENEVIEVE
D 910 593902 2


350



ŒUVRES INÉDITES

DE

M. L'ABBÉ CHARLES DE PLACE

I

Coulommiers. — Typographie A. Moussin.

JÉSUS-CHRIST

SA DIVINITÉ, SON CARACTÈRE, SON ŒUVRE
ET SON CŒUR



CONFÉRENCES

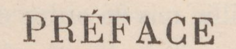
PAR

M. L'ABBÉ CHARLES DE PLACE
Chanoine-Archiprêtre de N.-D. de Paris.



PARIS
A. DURAND ET PEDONE LAURIEL, LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, RUE CUJAS (Ancienne rue des Grés).

1875



PRÉFACE

C'est la mauvaise fortune des orateurs que leurs œuvres généralement périssent avec eux. Tant que leur voix peut se faire entendre, ils exercent sur les intelligences un grand et légitime empire. S'est-elle éteinte, il ne reste rien d'eux, souvent pas même un nom.

Pour l'orateur sacré dont l'ambition n'est point de conquérir cette renommée stérile, mais qui a saintement absorbé sa gloire dans celle du Dieu dont il est le messager, cet oubli n'a rien qui l'afflige. Bon ouvrier, il a fait son œuvre et est allé recevoir le seul prix auquel il ait aspiré. Que ses discours périssent, que lui importe? Son nom est écrit dans les cieux, et il apprit de son Maître que c'est là l'unique joie solide de l'homme [1].

Mais s'il lui sied de laisser périr ses œuvres, sans daigner leur donner un regret, il ne peut en être de même de ceux qui par lui furent instruits et fortifiés. Ils savent que ce héraut de l'Évangile avait reçu de Dieu la flamme

1. Gaudete autem quod nomina vestra scripta sunt in cœlo. Luc, 10, 20.

du génie, qu'il y avait par l'étude ajouté un surcroît d'éclat et de chaleur. Ne serait-ce pas pour les âmes, pour l'Église elle-même, une perte à déplorer, si le gouffre de l'oubli venait à dévorer ces feuilles précieuses où le génie chrétien a déposé le fruit de ses méditations savantes et inspirées?

On nous saura donc gré, c'est l'espoir qui nous encourage, d'avoir recueilli, mis en ordre et livré à la presse les œuvres oratoires et ascétiques dont nous publions aujourd'hui le premier volume. L'auteur, M. l'abbé Charles de Place, a joui dans la chaire chrétienne, en France et notamment à Paris, d'une grande réputation très-justement méritée. Il est actuellement encore considéré par tous ceux qui l'entendirent, comme un des types les plus purs de l'éloquence sacrée au dix-neuvième siècle.

La profondeur de sa doctrine, la vigueur irrésistible de son argumentation, la mâle élégance de son style l'ont placé, sans contredit, au premier rang de nos orateurs contemporains. Penseur dont la dialectique ne laisse aucun refuge à l'adversaire, écrivain d'une pureté classique, il montre dans l'élévation de ses aperçus quelque chose, qu'on nous pardonne ce rapprochement, qui rappelle un peu l'essor de Bossuet, dans ses déductions une énergie pressante qui fait penser à Bourdaloue, dans la phrase une correction, une précision, une noblesse d'allure qui nous reportent au grand siècle, et, de plus, un mouvement, une chaleur qui appartiennent à l'âge plein de passions et de tourmentes où nous vivons. Ce jugement n'est pas dicté, qu'on se le persuade bien, par l'enthousiasme d'un éditeur qui trop aisément s'éprend de l'écrivain dont il a entrepris de soustraire la mémoire

à l'oubli. C'est celui que portaient communément de M. l'abbé de Place ceux qui venaient de l'entendre. Il sera, fortune rare même pour les maîtres de la parole, ratifié pleinement par ceux qui le liront.

La vie de M. l'abbé de Place fut calme, modeste et régulière comme son caractère. Quelques lignes suffiront pour la résumer.

Claude-Marie-Charles de Place, né à Saint-Étienne, le 14 février 1804, d'une famille ancienne et des plus honorables du Forez, se montra de bonne heure pieux, sage et studieux. Dès l'enfance, il révéla une nature gracieuse et grave, tournée d'instinct vers tout ce qui est noble et grand, affamée également de vertu et de savoir. Il fit ses études à Paris, partie au Lycée Louis-le-Grand, partie au collége Henri IV. Les familles françaises, à cette époque, n'avaient guères le choix ; ce leur était presque une nécessité de livrer leurs fils à l'éducation universitaire.

Charles de Place eut le bonheur de ne pas plier sous cette pression, fatale à tant d'autres. Il recueillit tous les lauriers de l'Université, il en répudia l'esprit. Il sortit enfin de cette délicate épreuve avec les palmes du grand concours, mais l'âme intacte.

Ces premières avances de la gloire humaine n'éblouirent pas sa ferme intelligence. Il venait de suivre, un an, les cours de philosophie à Louis-le-Grand. Il alla les recommencer à Saint-Acheul et y puiser la doctrine plus saine et plus forte que sa foi et sa raison réclamaient à l'envi. Sa supériorité intellectuelle se révéla presque aussitôt. Elle était si marquée qu'il fut chargé, encore étudiant de philosophie, de donner des leçons de littérature et de rhétorique à quelques-uns de ses condisciples.

Ce fut à Saint-Acheul qu'il apprit à connaître plus intimement la Compagnie de Jésus. Le P. Étienne de Place, son oncle, qui, plus tard, remplit à la petite cour de Prague les fonctions de précepteur du petit-fils de Charles X, comptait dès lors parmi les membres les plus illustres de cette Compagnie renaissante. Son neveu ne tarda pas plus longtemps à l'y suivre. Admis le 7 septembre 1824, il fit son noviciat à Montrouge. Dès 1826, il enseignait la rhétorique à Saint-Acheul, puis à Aix en Provence. Le mauvais état de sa santé ayant obligé à le retirer de l'enseignement, il fut envoyé à Dôle, dans le Jura, et bientôt après, dans le Valais, à Brigg, pour poser les bases de cette science théologique qui éclate partout dans ses discours. Nous le retrouvons, en 1832, professeur de philosophie au collége du Passage, en Espagne. Deux années s'y écoulèrent au bout desquelles ses supérieurs, devinant son génie et le jugeant mûr, lui ouvrirent à Lyon la double carrière de prédicateur et d'écrivain. Très-peu de temps après, à la fin de 1834 et en 1835, il était, avec les mêmes titres, en résidence à Paris. Ce fut alors qu'il composa le beau livre, si souvent réimprimé, qui a pour titre : *Manrèse ou les exercices spirituels de saint Ignace mis à la portée de tous les fidèles*.

Les dix années qui suivirent, à part deux courts séjours à Avignon et à Grenoble, le virent à Toulouse. Rien de moins accidenté et de plus monotone, en apparence, rien de plus actif et de plus rempli, en réalité, que cette existence d'orateur et d'apôtre. Toutes les grandes chaires de France se le disputaient. Un sermon du P. de Place était un événement. Laïques et ecclésiastiques admiraient également cette science profonde qui

coulait majestueuse et entraînante comme un fleuve.

Vint le carême de 1847. Le P. Charles le prêchait à Rome, à Saint-Louis des Français. Le P. Etienne venait de mourir. La santé de son neveu, qui n'avait jamais été très-robuste, était à cette époque sérieusement ébranlée par ses nombreux travaux. Une sorte de lassitude accablait son âme autant que son corps. Il eut le tort peut-être de s'en préoccuper à l'excès et, cédant à cette défaillance, il demanda au souverain Pontife de le décharger des obligations religieuses devenues pour lui un fardeau. Pie IX condescendit à cette requête et, dans la plénitude de son pouvoir suprême, le rendit au clergé séculier. Il ne nous appartient pas de juger cette grave détermination de M. l'abbé de Place. Il y a dans la vie des hommes certaines phases délicates pour lesquelles l'œil humain manque de lumière et dont l'appréciation doit être abandonnée au regard de Dieu. Nous croyons cependant pouvoir dire que cet acte de sa vie a laissé un regret dans le cœur de l'abbé de Place et comme un nuage sur ses dernières années.

Il entra donc dans le clergé de Paris où Mgr Affre l'accueillit avec bonté et ne tarda pas à le pourvoir d'un canonicat. L'abbé de Place mena dans sa nouvelle position la vie grave, austère, laborieuse à laquelle la règle religieuse l'avait formé. Rien n'était plus modeste que sa personne et ses appartements; rien de plus réglé que ses journées. Il conserva pour la Compagnie de Jésus la plus filiale affection. Ce n'était jamais que dans les termes de l'amour et du respect qu'il en parlait. Si parfois quelque esprit téméraire, se persuadant peut-être que c'était le secret de lui plaire, se hasardait à se faire l'écho

des calomnies auxquelles cette société n'a cessé de servir de point de mire, il s'apercevait vite qu'il s'était mépris. L'abbé de Place écartait avec horreur ces insinuations et prenait avec véhémence la défense du corps dont il n'était plus membre, mais auquel il avait laissé tout son cœur.

Son mérite le désigna, peu d'années après son admission dans le chapitre de N.-D., pour remplir les hautes fonctions d'archiprêtre de la cathédrale. Il s'en acquitta avec un zèle infatigable et l'on peut dire qu'il apporta à cette dignité plus d'éclat encore qu'il n'en reçut. C'est à lui principalement, à son crédit, à son habileté, à son goût éclairé, que l'on doit la restauration complète de l'intérieur de N.-D. de Paris. Cette gloire, hâtons-nous de le dire, ne revient pas à lui seul. Il eut le bonheur de rencontrer des coopérateurs sans le talent et le zèle desquels son intelligente initiative se fût trouvée impuissante. Il n'épargna pour faire réussir cette œuvre ni soins ni démarches. Il présida sans relâche à la direction de ces remarquables travaux qui, sans ôter à l'antique métropole le glorieux cachet des siècles, lui ont restitué toute la splendeur de la jeunesse.

Ces soins ne l'empêchèrent pas de continuer sa vie de prédicateur. Il se rendit cher au clergé dans l'œuvre des retraites pastorales où il parut avec le plus grand éclat. Deux fois il fut choisi pour prêcher le carême aux Tuileries. Nous n'avons pas à en parler ici : le premier de ces carêmes a été publié; le manuscrit du second est encore entre nos mains.

Après avoir achevé son œuvre de restauration de Notre-Dame, M. de Place résigna sa charge d'archiprêtre

et reprit modestement son rang dans le chapitre. Mais déjà, devançant l'âge et appelées prématurément par des travaux excessifs, arrivaient les infirmités. Il y succomba à Vichy, le 19 juillet 1871.

Il nous a légué les monuments écrits de son zèle laborieux. Nous publions aujourd'hui le premier volume; les autres suivront.

Celui-ci, au surplus, arrive à son heure. Le monde traverse une crise formidable dans laquelle il serait en péril de perdre Jésus-Christ, si Jésus-Christ le délaissait autant qu'il en est délaissé. La société chrétienne ne connaît plus assez Celui par qui elle existe et, suite inévitable et désastreuse, elle ne l'aime plus comme, pour vivre de Lui, il faut l'aimer. De déplorables sophistes ont si bien contre sa personne épaissi les ténèbres que Celui qui « est la Lumière de tout homme venant en ce monde » en est comme éclipsé.

Or, « si quelqu'un n'aime pas Jésus-Christ, qu'il soit anathème [1]. » Cette effroyable malédiction, il faut, à tout prix, la détourner de la tête de la patrie. A ce pays désolé il faut « rendre la joie de son Sauveur [2]. »

C'est avec la pensée de contribuer, pour notre part, à ce grand œuvre entrepris, poursuivi déjà par tant de mains habiles et vaillantes, que nous adressons ce livre à tous ceux que travaille, souvent même à leur insu, le salutaire besoin de mieux comprendre Jésus-Christ et de le mieux aimer. A ce divin Flambeau de l'humanité restituons sa bienfaisante auréole. Rallumons, devant les

1. 1 Cor. 16, 32.
2. Ps. 50, 14.

yeux des foules qui s'enfoncent dans les ténèbres et parmi les écueils, ce Phare éternel.

O vous donc qui blasphémez la Lumière ou qui méconnaissez le Dieu-Amour, vous qui repoussez le Salut et qui l'outragez, et qui pourtant, sans ouvrir les yeux sur les causes, vous lamentez à la vue des conséquences sociales de vos blasphèmes et de votre ingratitude, le remède à tous vos malheurs, le voici : Jésus-Christ, mieux connu, mieux aimé.

Et vous, nobles et saintes âmes, qui, par votre foi, quel que soit d'ailleurs votre rang, appartenez à l'élite de la race humaine, que pensez-vous pouvoir faire de plus grand et de plus utile que de vous employer à rendre au peuple chrétien la connaissance et l'amour du Christ? Il est cette Pierre mystérieuse qui est tout à la fois base et fontaine ; base, puisqu'entreprendre de construire en dehors de ce fondement, c'est folie [1]; source et fontaine, car de son sein jaillit cette eau d'éternelle vie dont les flots purifient et désaltèrent toute âme et toute nation qui ne veulent pas mourir [2].

1. I Cor. 3, 11.
2. Ibid., 10, 3.

I

JÉSUS-CHRIST AVANT SON AVÉNEMENT.

Omnia per ipsum et in ipso creata sunt, et ipse est ante omnes, et omnia in ipso constant.

Tout a été créé par lui et pour lui. Il est avant tous les peuples; il est le fondement et l'explication de toutes choses.

(Ad Coloss. I, 16 et 17

Mes bien chers Frères,

On s'occupe beaucoup, dans notre siècle, des études historiques, et l'on a raison. L'expérience est la maîtresse de la vie humaine, et le passé est un flambeau donné au présent pour éclairer l'avenir. Dans l'étude des faits accomplis, notre siècle se préoccupe surtout de l'idée cachée dans leur sein, et dont ils sont les manifestations, et il a encore raison. Et qu'est-ce donc que le fait séparé de l'idée? Le cadavre dont l'intelligence s'est retirée. Et quel intérêt à observer la mort et à étudier le tombeau! Noble tendance donc que celle d'un grand nombre d'esprits de nos jours, qui interrogent le passé pour lui demander compte de sa vie, et cette vie elle-même pour apprendre la pensée intime qui

l'anima; seulement nous devons souhaiter à ces hommes de chercher mieux et de mieux voir dans l'histoire. C'est-à-dire plus de bonne foi et moins de préjugés.

La véritable science de l'histoire, c'est la science des faits dans leurs rapports avec le médiateur. La science incroyante marche toujours terre à terre, et quand elle a trouvé à des événements humains quelque cause toute humaine, elle s'imagine posséder le secret du passé. Erreur ! La science religieuse a les ailes de la foi pour s'élever jusqu'aux cieux, et de là elle saisit tout l'ensemble de l'histoire. A cette élévation, c'est J.-C. qui est l'idée dominante de tous les événements, le point de départ et le point de retour de toutes les idées : *Omnia in ipso constant*. Raison suprême de toute action et de toute existence, le Verbe incarné est le dernier mot de tous les faits, l'unité suprême de l'histoire : *Omnia in ipso constant*.

Toutefois, remarquez-le, nous ne prétendons pas contester aux faits leurs causes particulières. Non, nous reconnaissons dans chacun d'eux la cause humaine d'où ils sont sortis; mais, dans leur ensemble, nous les rapportons à un plan divin dont ils sont l'exécution et la révélation tout à la fois. Voyez l'Océan dans la tempête : les vents poussent une vague, et celle-ci une autre vague, et toujours ainsi jusqu'au dernier flot dont la colère vient se briser au rivage. Mais quelle main déchaîna les vents et souleva les vagues ? Voilà le point de vue suprême de la question.

Le monde ancien se présente à l'observation religieuse divisé en deux classes distinctes. Dans l'une, il y a peu de chose du côté du nombre matériel : c'est une seule famille qui devient un peuple. Mais il y a tout du côté moral : Il y a le vrai code des devoirs, la science exclusive de Dieu et de l'humanité, la vérité du culte religieux, une action permanente de la divinité. Dans l'autre classe, il y a tout du

côté du nombre, moins une seule nation reléguée dans un coin de l'Asie; c'est l'humanité tout entière. Mais tout manque du côté moral : Il y a ignorance de Dieu, ignorance de l'homme, erreur dans la religion, impiété dans le culte, absence de Dieu au sein de la société. Le peuple Juif forme la première classe; la seconde, c'est le reste du genre humain. Or J.-C. avant d'apparaître dans le monde, domine déjà l'une et l'autre : Il fait de toutes deux, quoique par des modes divers, les instruments de sa mission : Il s'empare du peuple juif pour développer en lui et par lui son action réparatrice; il maîtrise la gentilité elle-même, et s'en sert pour prouver et préparer tout ensemble la diffusion universelle de son Evangile.

I

J'ai parlé d'abord du peuple Juif. Quel est ce peuple étrange et tel que jamais il ne s'en rencontra sur la terre? Descendez si avant qu'il vous plaira dans les âges; vous le trouverez toujours devant le berceau des autres peuples. Image temporelle de l'éternité divine, il subsiste immuablement parmi les révolutions qui emportent les antiques monarchies. Rien toutefois de ce qui détruit les nations ne lui a manqué : il a eu au dehors les guerres acharnées, les implacables divisions au dedans. Il a eu souvent des maîtres, plus souvent des vainqueurs, toujours des ennemis qui l'ont haï comme peuple ne fut jamais haï d'un autre peuple. Il a résisté à tout, à la servitude, à l'exil, au glaive, à tous les désastres, à toutes les ruines. Vainqueur ou vaincu, captif ou libre, ce peuple n'a cessé de croire à sa propre durée, et sa foi a toujours été justifiée par l'avenir. Il est le seul peuple qui compte ses années par celles du monde; seul dans ce coin de terre où l'emprisonne sa constitution, il

survit à ses vainqueurs, il domine leurs ruines, et de sa première génération touchant au berceau du monde, aîné du genre humain et contemporain de tout ce qui est et de tout ce qui fut, il marche à l'éternité à travers les décombres, et dans sa course, il crie à tous les peuples : J'ai été avant qu'il ne fût question de vous dans le monde, et, quand on ne parlera plus de vous, je serai encore. Et en effet, le jour où il disparaîtra de la surface du globe, ce sera le jour où le soleil s'éteindra sur le genre humain.

Ce peuple n'existe que pour J.-C., sa destinée est liée à jamais à la doctrine du Médiateur, et si vous l'en séparez, sa vie sur la terre devient une énigme insoluble. Avec lui tout mystère est expliqué dans l'existence des Juifs; sans lui tout est ombres épaisses, ténèbres impénétrables : *Omnia in ipso constant*. Or c'est là, sans doute, une action comme jamais il ne s'en exerça de semblable sur la terre. On a bien entendu dire que des hommes aient, de leur vivant, dominé le monde; mais n'être point encore né, et déjà dominer un peuple entier et, pendant de longs siècles, maintenir, développer cet incompréhensible empire, cela ne s'est vu qu'une fois, cela n'appartient qu'à J.-C.

Vous nous demandez souvent, M. F., les preuves de la divinité de celui qui nous envoie. Eh bien! nous ne vous fatiguerons pas de longs et pénibles raisonnements; nous vous renvoyons aux faits, nous vous disons : Ouvrez l'histoire, lisez et comprenez. Si l'action de J.-C. non encore présent sur la terre, si cette action sur tout un peuple, et durant tant d'années n'est pas quelque chose de divin, qu'y a-t-il donc de divin dans le monde?

Voyez comme il traite ce peuple! Partout et toujours, la croyance unanime des nations a été que Dieu se choisissait quelques hommes, dans chaque société, pour être auprès de lui, au nom de tous, les ministres de ses volontés

et les dépositaires tout à la fois de la religion publique. Ici J.-C. se choisit une société tout entière pour ministre et pour dépositaire de sa foi. Non, quoi qu'en puisse dire l'ignorance ou le préjugé, l'existence du peuple juif n'est point naturelle : elle est, comme celle du sacerdoce, surhumaine et toute céleste. De même qu'une religion sépare ses prêtres et les retire du commerce profane des hommes, la Providence sépare la société juive de toutes les sociétés idolâtres. Elle l'environne d'une législation sévère comme d'un rempart contre les erreurs des peuples étrangers; elle l'emprisonne dans son territoire, comme une cité s'emprisonne elle-même pour échapper à la contagion qui la menace.

Ce peuple, ainsi mis à part et en dehors du mouvement général qui emporte l'humanité, J.-C. le travaille, si je puis parler de la sorte, comme l'ouvrier, l'argile; il y exprime sa vie future dans le monde; il s'y peint et s'y représente par avance; tout dans la société juive a sa raison en Lui : *Omnia in ipso constant.*

Il est la pensée intime de sa constitution et de ses lois : chez les autres peuples la loi est toute humaine, comme la société qu'elle régit; sa foi et son action ne vont pas plus loin que les garanties du droit et de l'intérêt public. Dans la société juive, la loi est essentiellement théocratique; avant tout et par-dessus tout elle défend l'intérêt religieux; elle est la tutrice de la révélation et la garantie humaine de la foi divine. Etudiez-la, cette législation étonnante, la plus ancienne connue, celle qui a créé le nom de loi, dont toutes les législations de l'ancien monde ne furent que les reflets affaiblis. La réparation humaine par le Verbe : Voilà l'esprit qui sort de chaque lettre du code juif. J.-C. y domine tout. Si la loi emprisonne le peuple dans son territoire, c'est pour maintenir et défendre ce caractère de consécration

qu'il réserve au Rédempteur et pour assurer l'intégrité du dogme déposé en son sein, germe sacré d'où doivent sortir le Verbe incarné et son Église. Si la loi punit avec une rigueur inflexible le crime religieux, tandis que les autres lois ne punissent que le crime social, c'est que le péché est un attentat contre l'existence sociale du peuple juif qui n'est au monde qu'en qualité de peuple médiateur. Si la loi maintient avec une sévérité inouïe de détails les alliances dans les mêmes tribus, et la distinction des tribus et des familles, c'est pour distinguer et séparer la race d'où naîtra le Messie, et lui préparer ainsi la plus éclatante des généalogies. Si elle ne permet pas à un sang profane de se mêler au sang des Juifs, c'est pour empêcher que le mélange des familles n'obscurcisse la descendance du Messie. Si elle consacre l'élévation d'une dynastie, et si elle résume et concentre la nation tout entière dans une seule famille, celle de David, c'est que cette famille dans sa royale descendance doit offrir les glorieux ancêtres du Messie. Si, jusque dans leur captivité, elle maintient la nationalité juive dans sa pureté sans lui permettre de se fondre avec des peuples d'un mélange étranger, c'est qu'elle veille sur l'origine humaine de J.-C. C'est qu'elle est le moyen naturel qui doit conserver sans interruption et sans nuage l'enchaînement des générations par lesquelles le Messie remontera au berceau du genre humain. — Je ne puis qu'indiquer ces points de vue. Je souhaite à certains esprits de les comprendre ou même de les apercevoir. Un regard jeté de plus haut sur la charte hébraïque leur eût épargné bien des blasphèmes et surtout les eût sauvés de la honte de leur prodigieuse déraison.

A côté de la constitution juive, tout ensemble code politique et code religieux, se présente le culte qui en dérive, à la fois, comme elle, religion et politique, et dont J.-C. est encore la réalité : *Umbram enim habens lex futurorum bono-*

rum, dit saint Paul (1). Toutes les religions étant extérieures et publiques ont eu et dû avoir des signes et des symboles : sans cela elles eussent été impossibles. Le caractère de la religion juive, c'est de reposer sur un ordre de symboles inconnu au monde. Les signes des cultes profanes n'étaient que la manifestation sensible de la pensée humaine, dans ses rapports avec Dieu : les signes dans le culte judaïque, sont quelque chose de plus ; ils sont tout ensemble l'expression de la religion présente et la figure d'une religion future. Ils sont en même temps un hommage de l'homme à Dieu, et un langage de Dieu à l'homme, une prophétie divine du Rédempteur promis : voilà l'idée vivante dans tous les emblêmes comme dans tous les rites de la Synagogue : C'est J.-C. avec tous les mystères de sa réparation, c'est J.-C. avec toutes ses institutions futures; c'est la substitution de l'homme divin à l'homme coupable; c'est l'expiation de la croix; c'est le sacrifice de l'autel; c'est l'Église avec la hiérarchie de son sacerdoce, avec la suprématie spirituelle de son pontife; c'est le culte public de J.-C. attendu et promis, comme le catholicisme est le culte de J.-C. venu et donné : *Omnia in ipso constant.*

J.-C. est l'idéal de tous les grands hommes qui illustrent ce peuple, et ceci ne saurait être trop approfondi et trop admiré. Les grands hommes des autres sociétés ne représentent qu'eux-mêmes; tout au plus sont-ils la personnification de quelque grande idée, ou morale ou politique; là expire leur caractère public. Les grands hommes de la société judaïque nous apparaissent avec un double caractère : ils sont réalités et ils sont figures; ils sont à eux et ils sont à J.-C. Pas un seul d'entre eux, depuis Abraham jusqu'à David, depuis Moïse jusqu'à Salomon, qui n'exprime, et par la spécialité

1. Hébr., x, 1.

de sa mission et par l'individualité de son existence et de ses actes, quelque fait saillant de la vie de J.-C., et certes c'est quelque chose d'évidemment surhumain. Quel est donc cet homme qui n'existe pas encore en lui-même, et qui existe déjà dans ses ancêtres, lesquels n'apparaissent au monde que comme les ébauches et les copies de celui qui descendra d'eux? Imaginez une plus haute puissance sur ces deux choses les plus indépendantes et les plus insaisissables qui soient au monde, l'avenir et la liberté de l'homme, vous n'en viendrez point à bout. J.-C. les domine cependant l'une et l'autre : à de longs siècles de distance, il fait représenter sa propre vie devant des générations qui ne le connaîtront pas, il distribue à une suite non interrompue d'hommes qui le précèdent dans le monde une phase de sa vie à exprimer, et la liberté humaine accomplit sans faiblir cette mission inouïe. Il laisse à ces hommes figuratifs toute la liberté de leur vouloir et cependant il mène si souverainement les événements que tous les actes qui le doivent figurer sont posés librement et toutefois infailliblement. Ce seul fait suffirait pour prouver la divinité de J.-C. Car enfin ici le fait et l'idée subjuguent également la raison. Lisez l'Evangile, lisez l'Ancien-Testament ; tous les faits saillants de la vie de J.-C. ne sont-ils pas la répétition littérale, précise des faits caractéristiques de la vie des grands hommes de la Judée? Or, un tel rapprochement est impossible, si celui qui en est l'objet ne domine point et l'avenir, jusqu'à en lire d'avance tous les détails, et la liberté humaine, jusqu'à en conduire, sans l'obliger, tous les actes. Et cet empire de l'avenir et de la liberté, à qui peut-il appartenir qu'à un Dieu?

J.-C. est la fin du ministère prophétique ; c'est sa destinée de parler toujours au monde, car il est le Verbe ; d'occuper toujours le monde, ou de ce qu'il fera ou de ce qu'il

a fait, car il est le Sauveur de l'humanité. Et certes, c'est une singulière action que celle qu'il exerce sur ces hommes privilégiés dont la parole ne fut ici-bas que l'écho de la voix divine. C'est lui qui va les tirer de la foule, qui les mène dans la solitude, qui éclaire leur intelligence, et puis les jette au milieu du peuple tout brûlants encore des flammes de l'inspiration.

Enlevée au présent, leur pensée habite l'avenir où la transporte le Verbe et leur voix redit au monde tout ce qui a été montré à leur pensée. Ils ont fixé l'époque précise de son avénement, ils disent d'avance le caractère divin de sa mère, ils disent le lieu et tous les accidents de sa naissance temporelle. Ecoutez-les, vous saurez le nom de sa tribu et de quel sang il est issu. Un autre vous décrira son enfance, un autre vous racontera les détails de sa mission, son précurseur et ses apôtres, quels seront ses disciples, ce qu'il dira et à qui, et comment il le dira; un autre vous peindra son sacrifice, sa mort, sa résurrection. Ces hommes ont vu ce qui, pour nous catholiques du dix-neuvième siècle, est maintenant ou le passé ou le présent religieux. Les triomphes du Christ, les conquêtes de sa doctrine, les combats de ses martyrs, l'immutabilité de ses institutions, l'indéfectible perpétuité de son Eglise. Savez-vous un autre homme dont l'histoire ait été écrite avant sa naissance même, qui ait fait annoncer tout ce qu'il serait, tout ce qu'il fera, et qui ait fait et qui ait été tout ce qu'on a annoncé de lui? Et ici le mode des prophéties est aussi admirable que les prophéties elles-mêmes. Ce n'est point un seul homme qui parle du Rédempteur, c'est une suite d'hommes qui se succèdent dans l'inspiration. Etrangers l'un à l'autre, tous ils se rencontrent dans l'unité de leur vue divine; séparés par les distances des temps, sans se connaître, et dès lors sans s'entendre, ils racontent tous le même avenir,

celui du Messie. Dans ces récits il y a un rapport invariable de détails et de circonstances. Chez les autres peuples les écrivains célèbres ne sont que des individus sans liaison avec ce qui les précède ou ce qui doit les suivre. Fanaux jetés par un intervalle sur la route des siècles, ils éclairent l'humanité, mais à distance, et entre chacun d'eux, il y a des ombres, la nuit. Les prophètes se suivent, s'amènent, se développent l'un l'autre. Aucun d'eux n'est isolé; ils s'enchaînent l'un à l'autre; l'un succède à l'autre; c'est le même esprit qui pense et qui parle; l'instrument change, la main qui conduit est toujours la même. Tous se suivent dans leur récit et vous ne trouverez pas un livre écrit, pas un seul qui ait plus d'unité que ce livre, ouvrage de plusieurs. Le progrès va toujours croissant : c'est d'abord un point qui annonce le Messie; le cercle s'élargit, c'est une famille, c'est un peuple, c'est le monde. C'est d'abord une promesse générale, puis l'oracle se précise. La famille du Messie, sa destinée entre toutes les autres, l'époque de sa venue se distinguent dans la nuit des âges; les détails de sa vie se révèlent; l'ensemble de sa mission se développe. C'est le rédempteur dans tout l'éclat de sa mission. Son avénement, c'est comme la naissance du jour sur la terre. Un point brillant perce l'horizon et chasse les ombres de la nuit. Puis les montagnes, les champs, tous les objets cachés jusque-là dans les ténèbres s'éclairent, et bientôt c'est le firmament qui rayonne, c'est dans les cieux toutes les splendeurs de la lumière en son midi.

Avez-vous jamais réfléchi sur cette étonnante création, sur les prophètes? Le paganisme a pu en entrevoir l'idée, mais le type n'en a été réalisé que pour la Synagogue. Tous ces hommes étrangers aux méditations du génie humain, ignorant tout excepté ces deux choses sublimes : croire et prier, tout d'un coup l'esprit du Verbe les venait saisir des

transports inattendus de l'inspiration. C'était ou sur le trône comme David, ou dans une race royale comme Isaïe ou, comme Amos, dans les travaux de la vie pastorale. Ravis sur les ailes de l'esprit, ils étaient emportés au delà du temps et de l'espace. L'avenir s'illuminait à leur regard des splendeurs de la science divine. Le monde invisible leur apparaissait dans son éclatante réalité. A cette vue leur intelligence s'exalte, leur parole s'agrandit et devient surhumaine. L'idée divine déborde toutes leurs puissances; elle jaillit en accords célestes, elle éclate en élans inspirés. C'est bien la voix de l'homme, mais elle rend des sons divins. L'instrument est le même; mais une main inconnue en fait jaillir une harmonie qu'on peut bien entendre sur la terre, mais qui ne s'apprend que dans les cieux. Voilà le prophète. Or, le prophète, c'est le précurseur de J.-C.

Mais il est un autre point de vue des livres sacrés. Ils ont leur côté humain ; c'est la poésie d'un grand peuple, c'est la littérature nationale de la Judée. Sous ce rapport nouveau, J.-C. est encore la pensée exclusivement inspiratrice du génie israélite. Tout ce qui appartient à ce uple doit venir de Lui et conduire à Lui, sa législation comme son culte, et sa religion comme sa pensée. Heureux Achille d'avoir rencontré Homère ! s'écriait sur le tombeau du héros grec, ce roi fameux de la Macédoine. La gloire de J.-C. c'est de s'être créé à lui-même une élite d'intelligences rivales dont le génie n'a qu'une pensée, dont la voix n'a qu'un chant. Le Réparateur, chose admirable! avant d'avoir paru dans le monde, J.-C. est déjà célébré par les plus sublimes accents de la pensée humaine. Il n'est pas encore et c'est lui qui inspire les paroles des écrivains sacrés ; c'est lui que chante leur enthousiasme; c'est lui qui ravit leur essor loin de la terre et des mondes, c'est lui qui donne à ces voix quelque chose d'infini comme celui qu'elles célèbrent.

Fidèle à celui qui l'inspire, la lyre hébraïque ne sait chanter que Dieu et son Verbe ; elle ne sait redire qu'un nom qu'elle répète en innombrables accords ; harmonie échappée du ciel, accords ravis aux anges, qui n'avaient pas été encore entendus par les oreilles des hommes, que nulle voix d'homme n'a pu redire. Ce nom c'est toujours celui de l'Emmanuel, de J.-C. Il est partout, toujours dans la pensée, dans les cœurs, sur les lèvres du prophète. Ame qui soupire sur tous les tons, voix qui fait vibrer toutes les cordes de leur lyre. Tantôt gémissante, et c'est l'hymme des douleurs du Christ ; tantôt emportée par l'enthousiasme, c'est le chant de ses victoires ; toujours magnifique et toujours divine, puisque toujours c'est l'hymme de la gloire à la divinité. M. F., ainsi considérés, même au point de vue humain, les plus beaux monuments qu'éleva sur la terre la pensée de l'homme appartiennent à J.-C., et à J.-C. qui n'est pas encore venu, et dont la terre ne connaît encore que le nom. Et certes, il était juste que le Verbe reçût ici-bas en hommages les plus nobles accents de la parole, et que le Créateur de la pensée humaine fût célébré par toutes les magnificences de la pensée.

Enfin, J. C. est toute la raison de l'existence du peuple Juif. Pas une page de ses annales où ce nom sacré ne reparaisse comme le mot explicateur de tous les événements. C'est lui qui a fait tous les états divers de cette nation, ses triomphes, ses revers, toutes ses révolutions sociales. Par une providence admirable subordonnant à sa fidélité ses succès, à son infidélité ses disgrâces, soit qu'il punisse, soit qu'il récompense, il tourne tout à son dessein, il ramène tout à son plan : celui de s'ébaucher lui-même dans une esquisse humaine et de se préparer la voie pour son œuvre réparatrice. S'il leur donne la victoire, c'est pour annoncer, dans une conquête temporelle, les conquêtes morales de son

Évangile. S'il les abandonne à la servitude, c'est pour rapprocher d'eux et par eux de la lumière les peuples étrangers.

Dans tous leurs états temporels, il leur retrace quelque chose de lui-même : dans la paix, celle qu'il doit apporter à l'humanité réconciliée avec Dieu ; dans la guerre, ses propres combats pour la liberté spirituelle et le salut du monde.

Il est visible que ce peuple n'existe pas pour lui-même, que sa destinée a quelque chose qui dépasse la destinée humaine. Et ce peuple le sait, il le dit hautement, et, l'événement justifiant sa foi, sitôt que le Christ est sorti de son sein, ce peuple change de rôle : de prophète, il devient témoin, il ne sait plus parler de l'avenir, mais il est le héraut infatigable du passé.

Il n'a plus d'oracles, parce que tout ce qu'il prédisait est accompli, plus de figures, parce que la réalité est venue; mais il conserve toujours l'inviolabilité de ses lèvres pour constater la vérité de sa mission et l'accord de ce qui avait été promis et de ce qui a été donné, de l'avenir annoncé et du passé accompli. Coupable envers le ciel comme nul peuple ne l'a été, son châtiment même ne sert qu'à rendre plus sensible la mission divine qui lui est continuée. Il a perdu par sa faute tout ce qui constitue les peuples, pouvoir public, indépendance nationale, unité politique et jusqu'au sol de la patrie. Et il reste lui-même, race à part entre les peuples, vivant parmi eux, mais non mêlé à eux, survivant à tous et divinement immortel ici-bas, pour conserver à toute race et à toute génération l'histoire du Réparateur, l'histoire de J. C.

II

En dehors du peuple juif se présente sous le nom de gentilité, le reste du genre humain ; races innombrables,

que les lois, les mœurs, le culte divisent plus encore que le sol, mais qu'un sentiment commun rapproche à l'œil de l'observation, l'attente d'un rédempteur. Générations presque infinies, accomplissant sous les cieux divers et parmi des révolutions contraires leur existence sociale, mais toutes laissant apercevoir dans leur histoire un fait qui les domine, une action d'en haut divinement préparatoire de J.-C. et de son avénement.

Et d'abord, à considérer le monde païen au point de vue religieux, qui ne serait frappé de cette foi universelle des peuples à un sauveur futur de l'humanité? Venez, s'écriait, chez le peuple choisi, la voix de l'espérance et du désir, venez, ô vous qui devez venir ! Rompez la nue et descendez ! D'un bout de l'univers à l'autre, du milieu de toutes les corruptions et de toutes les extravagances de l'idolâtrie, la voix de tous les peuples répondait à la voix inspirée d'Israël et partout une même attente appelait le commun Rédempteur. C'est que, du point de l'Orient où la famille de Noé recommença le genre humain, les races, en se séparant, avaient emporté avec elles sur tous les points du globe la tradition du Réparateur promis, et, comme la foi du Dieu créateur, la foi du Dieu rédempteur s'était conservée immortelle parmi les débris de toutes les vérités et les ruines de tous les souvenirs religieux. Interrogez tour à tour l'histoire des peuples divers : tous attendent et regardent : ils attendent l'Envoyé d'en haut, ils regardent vers la Judée; ils cherchent au ciel de l'Asie le point d'où vient la lumière. L'Egypte a un culte pour un Dieu qui n'a point paru encore, et qui sera le sauveur du monde ; la Perse croit à un être supérieur, parole médiatrice, disent les livres, dont le nom est : Je suis celui qui suis, et qui est venu pour sauver le génie du mal. L'Inde attendait une incarnation divine; la sagesse chinoise a nommé par avance ce Dieu incarné, et par

la bouche de Confucius l'a proclamé le Très-saint, le Docteur universel et la Vérité souveraine. Quel sera ce médiateur ? D'où viendra-t-il et sous quelle forme ? Demandez-le à ces peuples : la voix de la tradition leur a dit qu'il serait un Dieu, l'Orient sera son berceau, et il apparaîtra sous la forme humaine. Aussi à chaque personnage extraordinaire qui paraît aux hauteurs de la société, les peuples s'imaginent voir le libérateur attendu. De là, et l'incrédulité elle-même en a fait souvent la remarque, cette multitude de souvenirs par lesquels tous les cultes païens, sentant qu'ils ne répondent point eux-mêmes aux besoins de l'humanité, nourrissent toujours au cœur des peuples l'espérance d'un Sauveur nouveau. Ainsi la rédemption est toujours attendue ; ainsi le vrai Messie reste perpétuellement, quoique à leur insu, le désiré des nations. A mesure que le grand jour approche, l'attente redouble, la foi de plus en plus vive semble s'éclairer : on dirait que quelque chose de l'esprit prophétique parle par certains hommes du paganisme. Dans des vers à jamais célèbres, Virgile chante la restauration du genre humain et, avec des paroles qui semblent dérobées à Isaïe, il peint des siècles nouveaux et une race nouvelle qui descend des cieux. Et les philosophes, après Suétone et Tacite, nous attestent que tous les peuples avaient l'œil fixé sur la Judée et que la croyance universelle attendait un personnage mystérieux qui devait sortir de l'Orient. Voilà donc J.-C. présent, même avant que de naître, et visible au milieu des ombres de l'idolâtrie ! Les religions mêmes qu'il vient détruire le portent dans leur sein comme une espérance ; les peuples auxquels son nom n'a pas été dit encore l'appellent déjà et le saluent dans leurs ténèbres, comme le voyageur égaré dans la nuit appelle et salue à l'horizon les premières lueurs qui ramènent le jour. La conscience universelle le proclame au fond de tous les cœurs, comme le besoin suprême de

l'humanité, et, en attendant qu'il vienne tomber aux pieds de sa croix, l'univers est dans l'angoisse. Cependant appelé par l'attente universelle de l'humanité, J.-C. ne se manque pas à lui-même, et par une action toute divine, il prépare insensiblement au sein des peuples la grande ère de son avénement.

L'une des plus grandes misères de notre époque, c'est le matérialisme historique qui ne sait, qui ne veut rien voir dans les événements que ce que les hommes y ont mis, ignorance ou génie, faiblesse ou force. Regarder de la sorte dans le passé, c'est regarder de trop bas et ne voir dans la vie du monde qu'un côté, et de tous le plus misérable. Sans doute chaque fait a sa cause particulière : mais au-dessus il y a la cause générale, suprême, Dieu, en un mot. Sachons, nous autres chrétiens, sachons monter plus haut, et au delà de l'action particulière des causes secondes, pénétrer jusqu'à cette cause première qui tient entre ses mains le fil des choses humaines et fait concourir, bon gré, mal gré, toutes les volontés libres de ses créatures à l'exécution de ses conseils souverains. La sagesse éternelle a tracé le drame, les peuples et les individus y entrent, sans le savoir, avec leurs desseins et leurs actions et concourent par leur liberté même à une fin qu'ils n'ont pu prévoir, et qui a été ordonnée là-haut. Ainsi le génie catholique a-t-il toujours envisagé l'histoire de l'humanité, depuis St Augustin, au livre de la Cité de Dieu, jusqu'à Bossuet et Pascal. Or, considérés à ce point de vue, les faits du passé révèlent à l'observation un fait universel et dominateur, celui d'une providence toute-puissante, s'emparant de l'action humaine, et, malgré elle et toutefois par elle, amenant de révolutions en révolutions l'avénement de J.-C. et le divin enfantement de l'Évangile. C'est ce qu'il faut expliquer en peu de mots.

Le monde est régi par deux puissances diverses : la force

et l'idée. Or la société est l'image de l'homme, et comme dans chaque homme, à une double nature correspond un double mode d'action, de même dans la société il y a esprit et corps, action matérielle de la force, et action spirituelle de la pensée. C'est la pensée qui constitue, c'est la force qui protége : c'est la pensée qui écrit la loi, c'est la force qui en applique la sanction; c'est la pensée qui civilise, c'est la force qui fait les conquêtes; toutes deux sont nécessaires au monde. Otez la pensée, plus de rapports entre les intelligences, la société a péri; ôtez la force, plus de lien, même extérieur, parmi les hommes et l'agrégation même est impossible.

Le caractère de J. C. tel qu'il se révèle à l'observation humaine éclairée par la révélation divine, c'est de dominer et la force et la pensée au sein des sociétés païennes, non sans doute de cette action directe par laquelle il régit le peuple juif, mais d'une action plus générale et toutefois non moins énergique ni moins puissante.

Mais pour comprendre ce mystère, si peu médité et si peu connu, de l'influence de J. C. sur le monde païen, il est nécessaire de savoir le caractère des nations antiques. La grâce agit sur les peuples comme sur les hommes. Il y a des individus dont le caractère est plus approprié à son action, il y a des peuples dont le génie lui est plus sympathique. Ce fut dans l'ancien monde le privilége de deux peuples, entre tous les autres, d'avoir reçu pour caractère distinctif cet esprit de force hardie et d'activité zélatrice qui fait et propage les grandes révolutions dans la politique et dans la science. Telles furent la Grèce et Rome. Les autres peuples, non moins sages, sans doute, tels que les peuples de la Chine, ou même plus pénétrants peut-être dans la science, tels que les peuples de l'Inde, ne connurent jamais ce mouvement de l'intelligence qui emporte un

peuple en dehors de ses limites et qui le jette parmi le autres peuples pour leur imposer le joug de ses sciences ou de sa législation. Ils s'enfermaient volontairement dans leur sol natal, et toute leur activité se consumait sur eux-mêmes. Ces peuples appelés, comme les autres, à recevoir la vérité évangélique, ne pouvaient servir d'instruments à sa propagation. Il en est du monde social comme du monde physique. Les montagnes imposent leurs fleuves à la plaine; les sociétés savantes imposent leur génie et les sociétés énergiques leur force. La Grèce et Rome portaient dans leur caractère les éléments d'une grande domination sociale; elles étaient plus propres à une mission divine. Toutes deux la reçurent d'en haut : c'était la mission de préparer les voies aux conquêtes du Dieu Rédempteur.

La Grèce fut la représentante de la pensée du monde ancien, comme Rome le fut plus particulièrement de sa force. Dans le paganisme la mission de ce peuple fut de développer d'une manière plus saillante, au sein de l'humanité, le travail de la civilisation et la puissance du génie humain! Dieu voulut donner en ce peuple une grande leçon au monde. Il voulut prouver, par un éclatant exemple, l'impuissance de la raison abandonnée à ses propres forces, et ce fut là une véritable domination du Verbe divin. Sur la Judée éclairée de la révélation, il régna en la soumettant à sa foi. Il régna sur la Grèce païenne en la livrant à la vanité de sa science qui loin de lui ne réalisa que l'erreur.

Contemplez, en effet, cette nation si fière de ses philosophes et de ses orateurs, de ses lois et de sa civilisation. Sans doute, elle a imprimé un grand mouvement aux idées humaines; mais qu'a-t-elle fait pour l'instruction morale, pour la réforme religieuse des hommes?

On parle beaucoup, de nos jours, de la puissance des

idées : on veut tout créer à neuf avec la seule raison, tout, religion et société. A cette prétention superbe il suffit d'opposer l'exemple du paganisme grec, lequel assurément n'est pas fait pour encourager les espérances de la raison.

Certes, il y eut dans ce peuple de puissantes intelligences, de hauts génies. Ils agitèrent toutes les grandes questions sur Dieu, sur l'homme, sur la société ; surent-ils en résoudre une seule ? Il y avait une belle œuvre de philosophie à remplir ; il y avait au-dessous des philosophes des peuples entiers livrés à toutes les superstitions d'un culte insensé ; il y avait l'idolâtrie à détruire et tout le genre humain à éclairer, à réformer ! La philosophie dédaigna cette mission elle aima mieux ou disputer dans ses écoles ou rêver dans ses livres. Impuissante à rien faire pour la vérité, elle ne fit qu'obscurcir les traditions antiques par ses doutes, et tout son travail se termina à réduire toutes les erreurs en systèmes. Il n'y eut pas une seule impiété qui n'eût son école pour l'accueillir, ses maîtres pour l'enseigner et surtout une foule de disciples pour l'adopter sans la comprendre. Entre les mains de ce peuple la force de la raison ne servit qu'à renverser ; et, après bien des siècles, il se trouva qu'elle n'avait fait que multiplier les ruines.

La science sociale ne fut pas plus heureuse que la science religieuse. Celle-ci avait méconnu les rapports de l'homme avec Dieu, celle-là ignora et intervertit les rapports de l'homme avec l'homme. Au droit elle substitua la force, et dans la famille et dans l'état, elle ne réalisa autre chose que l'oppression. Par elle la société fut divisée en deux classes dont l'une fut en quelque sorte confisquée au profit de l'autre. D'un côté il y eut tous les droits et tous les priviléges : la fortune, la liberté, le pouvoir ; de l'autre l'indigence, la tyrannie d'une législation inique. Toutes les faiblesses se trouvèrent sous le joug. Dans la famille, le

divorce et l'exposition publique opprimèrent la faiblesse de l'épouse et de l'enfant. Dans l'état, l'esclavage opprima la faiblesse de la condition. L'homme dégradé de sa dignité morale n'emprunta plus de considération que des richesses et du pouvoir; tant qu'il n'eut pour lui d'autre caractère que celui de l'être intelligent, il descendit au-dessous même du mépris. Les lois l'enchaînèrent au service de son semblable et, au milieu de cette civilisation qu'on vante avec tant de complaisance, l'être humain était tombé si bas, que l'homme se voyait, comme la bête stupide, condamné à donner ses sueurs pour les caprices et même son sang pour amuser les ennuis de ses tyrans.

Que manquait-il donc à la philosophie antique pour épurer le culte public, pour constituer la société? Ce n'était pas le génie qui perce au fond des abîmes pour y saisir la vérité; car parmi ses maîtres elle nomme Aristote et Platon. Ce n'était pas le bon sens pratique qui presque toujours est plus près de la vérité que le génie et qui est le maître des choses humaines, comme parle Bossuet; non, car elle s'honore d'avoir produit Socrate. Ce n'était pas la science politique, car elle compte Solon au nombre de ses sages. Que manquait-il?... Il manquait J. C. Il manquait le Réparateur! La philosophie l'a confessé elle-même, lorsque, subjuguée par le sentiment de son impuissance, elle a proclamé par la bouche de Platon que Dieu seul descendu sur la terre pouvait éclairer l'homme et le réformer. Et voilà la gloire de J. C.! C'est d'être la raison de l'erreur et de la vérité, du désordre et de l'ordre social, de l'un par sa présence, de l'autre par son absence, et de faire le bonheur ou le malheur de l'humanité suivant qu'il s'approche d'elle ou s'en retire. Plus tard, quand il aura paru sur la terre, on montrera les créations de son esprit, et l'on dira : Savez-vous pourquoi la vérité dans le monde? C'est

que J. C. l'a apportée du ciel. Pourquoi la dignité de l'homme et sa liberté ? C'est que J. C. lui a reconquis tous ses droits. Pourquoi l'unité chrétienne dans la charité ? C'est que J. C. s'est fait le lien de tous les peuples et de tous les siècles ! Et avant sa venue il faut dire, en parcourant toutes les misères de l'humanité : Savez-vous pourquoi tant d'erreurs ? C'est que J. C. est absent ; pourquoi tant de vices ? C'est que J. C. est absent. Pourquoi tant d'avilissement et de servitude ? C'est que J. C. est absent. Pourquoi cette universelle souffrance de l'homme sous l'empire de la raison ? Encore, toujours une seule réponse : c'est que J. C. est absent ! Je le répète, voilà la gloire de J. C. C'est d'être la raison de l'erreur et de la vérité, du désordre et de l'ordre social, de l'un par sa présence, de l'autre par son absence, et de faire le bonheur ou le malheur de l'humanité suivant qu'il approche d'elle ou s'en retire.

Mais pendant que le Médiateur se faisait ainsi rendre hommage par la science, en la livrant à ses égarements, il s'emparait directement de la force, et la guidait à l'accomplissement de ses dessins. Dans l'Orient il employait la force des conquérants à exécuter ses décrets sur son peuple. Par une Providence miraculeuse, tout en faisant sortir les événements de leurs causes naturelles, il les dirigeait vers sa fin. Il suscitait la force de Babylone pour punir le peuple juif, puis celle de Cyrus pour le délivrer, puis celle d'Alexandre pour le protéger.

Toutefois ne croyez pas que le peuple juif, même au point de vue de cette providence spéciale qui lui mesure, selon sa fidélité ou ses crimes, gloire ou honte, prospérités ou disgrâces, soit la fin et le terme dernier de l'action divine. Ce peuple, par son caractère, par sa législation, restait immobile en son sol ; il ne pouvait aller aux nations étrangères,

elles allèrent à lui. Conduits par la Providence, viennent les Assyriens, les Perses, les Mèdes, qui les traînent en servitude et en croyant n'emmener qu'un peuple captif, ils se trouvent qu'ils emmenèrent avec eux la vérité. Puis paraît Alexandre : ses victoires ne lui laissent qu'un cercueil ensanglanté par les divisions de ses capitaines ; mais par elles, la vérité s'est approchée de la Grèce. La route de l'Orient est ouverte désormais au génie grec, et la conquête a imposé sa langue à l'Asie. Bientôt un des successeurs du conquérant va doter le monde de la version des livres hébreux, tandis qu'un autre appelle les Juifs eux-mêmes et les répand dans l'Asie mineure, et tous deux, instruments dociles d'une volonté plus haute, mais qu'ils ignorent, ne pensant créer qu'un monument ou une colonie, ne font qu'ouvrir et le monde politique au peuple du Messie, et le monde savant aux livres qui le promettent et le signalent. Enfin est appelée de Dieu à son tour la force dans sa plus haute idée, pour subjuguer le monde, et par cette victoire universelle, préparer l'universelle diffusion de l'Evangile et de l'Eglise : la force du peuple romain.

Un peuple a existé qui a imprimé plus fortement qu'aucun autre la trace de ses pas sur le globe. Ce dernier venu dans l'ancien monde, d'origine à peu près ignorée, quoique son berceau soit placé au centre de la civilisation européenne, 250 ans après que Salomon eut bâti le plus auguste des temples, 750 ans avant la naissance de J. C., surgit tout-à coup comme ce qui est grand dans l'histoire, individu ou nation. D'où il vient, personne ne peut le dire avec certitude. La Providence met dans le caractère de ce peuple tout ce qui fait les peuples héroïques et nés pour dominer le monde : hauteur dans les vues, suite dans les conseils, et avec le besoin de conquérir, l'audace qui force la fortune et un je ne sais quoi d'indomptable qui s'exalte même

par les revers. Éprouvé au dedans par tous les orages de la liberté, au dehors par toutes les alternatives de la guerre, ce peuple ne cesse de grandir parmi les tempêtes.

Pendant sept siècles une main divine lui arrange sa fortune, les événements tournent toujours à sa gloire. Les grands hommes se succèdent, selon ses besoins; et, ce qui fait le génie heureux, tous viennent à point nommé, ni trop tôt, ni trop tard; toujours à temps, l'homme nécessaire à la conquête ou à la résistance du moment. Puis, tout d'un coup, l'étoile de ce peuple pâlit comme si le sang étranger mêlé à un sang vigoureux en eût affaibli l'énergie active. Le génie romain languit, s'affaisse et meurt; le caractère national tombe au dessous de sa fortune; les hommes manquent aux circonstances. En un mot, ce peuple avait cessé, comme conquérant, d'être utile à l'idée divine; comme persécuteur, il était devenu obstacle : la Providence le repousse, et la main du ciel se retire. Ce qui a suivi, vous le savez.

Tel est le peuple que J.-C. suscite pour préparer la magnifique révolution qu'il est venu accomplir au milieu du monde. En effet dans les conseils d'en haut, la société chrétienne devant exister ici-bas avec une idée divine sous des formes humaines, il fallait disposer d'avance, de si loin, les éléments humains de son existence. Rome fut choisie pour les lui donner et c'est la raison dernière, la raison la plus haute de cette domination inouïe qu'elle exerça sur le monde.

Le christianisme devait venir au milieu des temps; les oracles fixaient l'époque fatale où le peuple juif passerait sous un joug étranger; le Christ devait apporter la lumière à tous les peuples, étendre son empire d'une extrémité de l'univers à l'autre, et laisser après lui une Eglise héritière de son Evangile, maîtresse et souveraine du monde. Voilà les oracles; voici l'événement.

Il était nécessaire qu'à son entrée dans le monde, le Rédempteur trouvât le génie humain à son plus haut développement. Venu plus tôt, l'Evangile n'eût pas été déclaré nécessaire par les égarements mêmes de la raison, et on l'eût accusé de s'être répandu à la faveur de l'ignorance.

Pour la propagation de la foi catholique, il fallait abaisser la frontière qui séparait les peuples; car la vérité est universelle, et les souverainetés lui eussent opposé, comme autant de barrières, leurs propres limites. Rome reçoit de ses conquêtes une puissance infinie; la victoire marche devant ses armées, elle abat sous ses aigles la fierté des peuples et le courage des plus grands capitaines. Toutes les royautés tombaient tour à tour à ses pieds, et les peuples, se confondant tous dans la nationalité du vainqueur, cent vingt millions d'hommes se trouvèrent rapprochés pour former le nouvel empire de J.-C.

Il fallait au christianisme un monde mis sous une commune législation et une commune autorité. Rome reçut cette puissance de domination qui fait plus que triompher de la force, qui subjugue jusqu'aux idées. Sa gloire propage partout ses mœurs et ses institutions, et plus forte que tous les préjugés, la victoire ne fit plus de tous les peuples civilisés de l'orient et de l'occident qu'une seule et immense société sous le pouvoir suprême du sénat et bientôt des Césars.

Il fallait des communications partout faciles et partout rapides à l'Evangile de J.-C. Rome les fraya aux apôtres catholiques, en croyant ne les frayer qu'à ses proconsuls et à ses armées. Les légionnaires creusèrent, sans le savoir, les grandes routes par où la vérité catholique s'en alla à son tour envahir et subjuguer les peuples; et en rapprochant tous les pays de l'univers, ses lois préparèrent le développement simultané de la foi sur tous les points de l'empire.

Il fallait un centre à l'église et un siége à son Pontife, mais l'un et l'autreen rapport avec leur fin et leur noblesse : à l'Eglise universelle, le centre du monde ; au Pontife son chef, le premier trône de l'univers. Rome reçoit d'en haut tout ce qui illustre et immortalise une nation sur la terre, elle devient le centre auquel convergent, comme autant de rayons, tous les arts et toutes les sciences, tous les intérêts et toutes les lumières humaines. Elle est faite la capitale du monde !

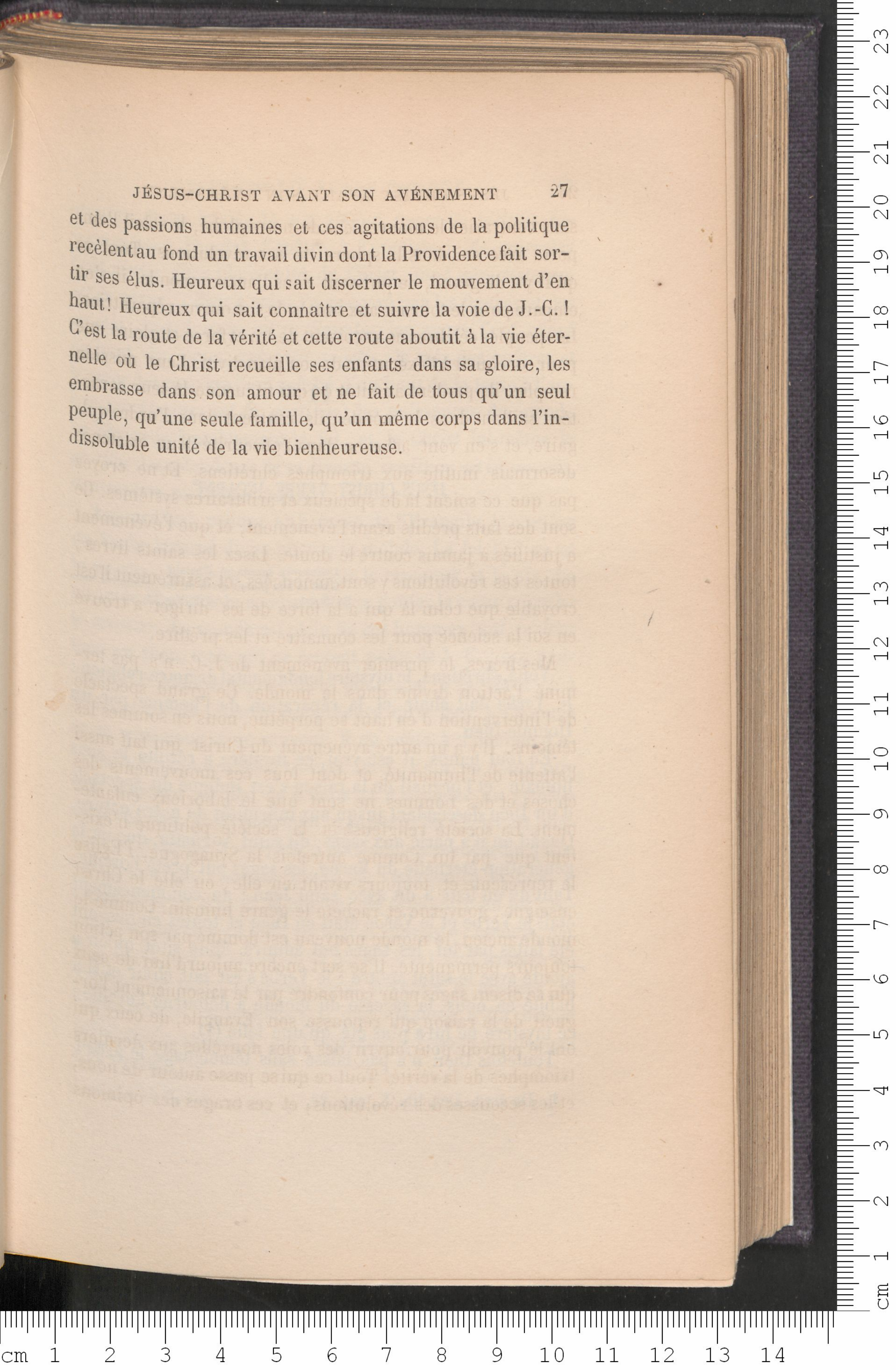
Enfin les préparatifs sont achevés, tous les grands mouvements de l'action humaine sont suspendus. Dans la Grèce toutes les écoles disparaissent les unes devant les autres. La force romaine se repose comme l'incendie faute d'aliment à dévorer. Les égarements de la philosophie ont disposé la raison à la vérité venant par la foi. Les désastres de la conquête ou de la guerre domestique tournent tous les esprits vers une grande intervention de la Providence. Les éléments de la société nouvelle sont prêts et n'attendent plus que l'architecte divin. Le bruit des révolutions s'est éteint dans la paix, la poussière soulevée par leurs ruines est tombée à l'horizon du monde ancien. La croix apparaît, J.-C. descend sur la terre et le nouveau monde est créé.

Oh ! salut, mille fois salut, Verbe divin, espérance et refuge de l'humanité en détresse ! Accourez, ô Rédempteur qui venez briser les fers de l'homme et le rendre tout à la fois à sa dignité première et à sa première liberté ! Car partout il est l'esclave et partout avili ! Oh, venez, venez le rendre à l'innocence et le rendre à la vérité !

Ainsi J.-C. maîtrise en souverain les événements et règle avec un empire absolu les destinées des nations. Ainsi il domine par son action toute action humaine, et, tout en laissant les hommes dans les voies de leur conseil, il emporte leur liberté dans la sphère de ses mouvements divins, comme,

sans contrarier le mouvement de notre globe, le soleil l'emporte avec soi dans la sphère de ses révolutions. Tout ce qu'il y a de grand, de puissant dans l'ancien monde, il s'en empare pour le tourner aux succès de son œuvre réparatrice. Les peuples célèbres ne reçoivent de lui et force et gloire que pour concourir à l'exécution de son plan divin. Leur mission remplie, ils perdent aussitôt ce qui fit jusque-là leur caractère saillant dans le monde ; ils rentrent dans l'ordre vulgaire, et s'en vont achever dans l'obscurité leur existence désormais inutile aux triomphes chrétiens. Et ne croyez pas que ce soient là de spécieux et arbitraires systèmes. Ce sont des faits prédits avant l'événement, et que l'événement a justifiés à jamais contre le doute. Lisez les saints livres ; toutes ces révolutions y sont annoncées, et assurément il est croyable que celui-là qui a la force de les diriger a trouvé en soi la science pour les connaître et les prédire.

Mes frères, le premier avénement de J.-C. n'a pas terminé l'action divine dans le monde. Ce grand spectacle de l'intervention d'en haut se perpétue, nous en sommes les témoins. Il y a un autre avénement du Christ qui fait aussi l'attente de l'humanité, et dont tous ces mouvements des choses et des hommes ne sont que le laborieux enfantement. La société religieuse et la société politique n'existent que par lui. Comme autrefois la Synagogue, l'Eglise le représente et, toujours vivant en elle, en elle le Christ enseigne, gouverne et rachète le genre humain. Comme le monde ancien, le monde nouveau est dominé par son action toujours permanente. Il se sert encore aujourd'hui de ceux qui se disent sages pour confondre par le raisonnement l'orgueil de la raison qui repousse son Evangile, de ceux qui ont le pouvoir pour ouvrir des voies nouvelles aux derniers triomphes de la vérité. Tout ce qui se passe autour de nous, et les secousses des révolutions, et ces orages des opinions



et des passions humaines et ces agitations de la politique recèlent au fond un travail divin dont la Providence fait sortir ses élus. Heureux qui sait discerner le mouvement d'en haut! Heureux qui sait connaître et suivre la voie de J.-C. ! C'est la route de la vérité et cette route aboutit à la vie éternelle où le Christ recueille ses enfants dans sa gloire, les embrasse dans son amour et ne fait de tous qu'un seul peuple, qu'une seule famille, qu'un même corps dans l'indissoluble unité de la vie bienheureuse.

II

JÉSUS-CHRIST VERBE INCARNÉ

Instaurare omnia in Christo.
C'est le bon plaisir divin de tout restaurer dans le Christ. (Ad Ephes., I, v. 10.)

Voilà, chrétiens, le mystère fondamental de notre religion : le Verbe fait chair et la réparation de l'homme par un Homme-Dieu.

En tout temps, il est vrai, ce mystère a révolté le sens humain, et l'orgueil de la raison s'est indigné du spectacle d'un Dieu descendant jusqu'aux infirmités de notre nature. Quand on n'a parlé aux sages, dit saint Augustin, que de la génération éternelle du Verbe, les sages ont prêté l'oreille. Tant qu'on leur a dit avec saint Jean : au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu et toutes choses ont été faites par lui, les sages ont admiré. Mais sitôt qu'on a ajouté avec le saint apôtre : le Verbe s'est fait chair et il a habité en nous, la sagesse du monde a détourné l'oreille ; ce mystère ne lui a plus été qu'une folie (1).

Toutefois Dieu n'a pas laissé sans témoignage le grand

1. De civit. Dei, lib. X, cap. 29.

mystère de sa bonté, de son amour, *magnum pietatis sacramentum.* Ecoutez l'apôtre à Timothée : les miracles l'ont révélé dans l'humanité du Christ, *quod manifestatum est in carne ;* l'Esprit saint l'a préparé par les figures et les oracles, *justificatum est in Spiritu ;* les anges l'ont adoré au haut des cieux, *apparuit angelis ;* la voix des apôtres et le sang des martyrs l'ont prêché d'un bout de la terre à l'autre, *prœdicatum est in gentibus ;* les puissances du monde en ont reçu humblement la foi, et le Christ lui-même le glorifie des splendeurs de sa divinité, *creditum est in mundo, assumptum est in gloria* (1).

Aujourd'hui, comme au berceau de l'Evangile, le mystère du Verbe incarné divise encore le monde. La foi l'adore et le prêche ; la raison qui s'aveugle le repousse et le nie. Le cœur droit et pur le comprend et le goûte ; le cœur superbe le méprise. Le monde est plein de ces hommes qui veulent bien un Dieu, mais qui ne veulent point de J.-C. ; qui pensent qu'il suffit de leurs efforts pour aller à la vertu et à Dieu, et qui ne peuvent comprendre qu'il faut à l'homme et un médiateur et un sauveur. Il en coûte à l'homme d'avouer son impuissance à trouver Dieu ; il lui en coûte surtout d'avouer un mal qu'il aime et d'accepter un remède qu'il redoute. Voilà pourquoi le mystère du Christ est méconnu : c'est que J.-C. vient à nous comme le médecin d'une corruption que l'homme rougit de reconnaître et dont il serait fâché de guérir. Il importe de combattre un tel préjugé, si injurieux au ciel, surtout si funeste à l'homme, car il y va de son salut ou de sa perte ; il lui faut trouver un sauveur ou périr. Essayons donc d'étudier le mystère du Verbe incarné et montrons 1° que l'homme a un besoin infini de réparation, 2° que l'incarnation répond divinement à ce besoin.

1. I Tim. 3, 16.

Auparavant invoquons cette Vierge bénie qui recueille aujourd'hui dans sa Conception sans souillure la plus excellente des grâces du Dieu réparateur. Prions-la qu'elle obtienne à cette parole, et lumière qui éclaire, et force qui soutient. *Ave*, *Maria*.

I

Un fait domine l'histoire religieuse de l'humanité : la chute ou le péché originel. Fait mystérieux, toutefois nécessaire, la raison ne l'explique pas ; sans lui, cependant, tout serait énigme dans l'individu comme dans la société. Là, en effet, est le nœud de toute question religieuse ou seulement morale. Rien dans le passé spirituel du genre humain qui n'en sorte comme de son germe, et toute doctrine qui ne part pas de là pour expliquer et l'homme et ses rapports avec Dieu, n'aboutit inévitablement qu'à des contradictions et au doute. Du reste, fait incontestable, que tout proclame et avant nous, et autour de nous, et au dedans de nous ; le nier, c'est donner le démenti à la tradition, à l'histoire, à la science, à l'observation, à toutes les autorités à la fois. Ce fait nous conduit naturellement au dogme de l'Incarnation.

Qu'est-ce que l'Incarnation ? Dieu qui se fait homme pour réparer l'homme. Mais l'homme avait-il besoin de réparation ? Oui, puisqu'il est déchu. Mais cette réparation demande-t-elle un Dieu? Oui encore, puisque de cette déchéance est résulté un désordre infini et qui dès lors ne saurait être dignement réparé que par un Dieu. Quelques réflexions rapides vont mettre ces vérités dans leur jour.

Le péché originel entraîna deux conséquences fatales, l'une par rapport à Dieu, l'autre par rapport à l'homme :

la foi le révèle, la raison même l'entrevoit. Par rapport à Dieu, il détruisit le plan primitif de la création en brisant le lien qui rattachait l'homme à son auteur et ramenait par lui l'univers entier à son principe qui est Dieu. Dieu, en effet, ne peut rien créer que pour sa gloire; car, être intelligent, il doit se proposer une fin de son action créatrice, être infini, il ne peut, sans manquer à sa propre dignité, s'arrêter à une fin qui ne soit point lui-même. Donc manifester à la créature intelligente son amour, recevoir l'hommage de sa liberté et, avec elle et par elle, l'hommage de toutes les créatures qui se résument dans l'homme comme dans leur maître, tel fut l'ordre de la sagesse divine dans la formation de l'univers; ordre que Dieu nous révèle lui-même dans les saints livres lorsqu'il nous dit qu'il a tout fait pour lui-même et qu'il est l'alpha et l'oméga de toutes choses; ordre vraiment admirable qui enchaîne tous les êtres dans une vaste unité où tout sort de Dieu, où tout revient à Dieu, où le Créateur se trouve le principe et la fin, et, en tout sens possible, la raison dernière de toutes les créatures. *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* (1). Le péché renversa cette économie divine. Par lui l'homme se substitua à Dieu et se fit centre de soi-même et du monde. Dès lors l'anneau, qui par l'homme attachait à Dieu la chaîne entière de la création, fut brisé. En droit, le Créateur ne cessa pas d'être souverain; en fait, sa souveraineté resta sans hommages. La création n'ayant désormais plus de but, il fallait que l'univers ou rentrât dans le néant, ou fût de nouveau ramené à sa fin première, la gloire de Dieu.

C'est-à-dire qu'il fallait une réparation. Mais à qui la demander? Le désordre était infini, car tous les droits de

1. Prov. 16, 4.

Dieu avaient été violés; car en se substituant à Dieu, l'homme l'avait, et ce mot est vrai à la lettre, détruit par rapport à soi et au monde, autant qu'il lui avait été possible. La réparation devait donc égaler l'injure; il la fallait donc infinie. Encore une fois à qui la demander? Evidemment elle dépasse toutes les forces de toutes les créatures ensemble. Nécessité donc de remonter au créateur; donc, besoin d'un Dieu réparant la gloire du Dieu. Nous voilà ramenés au dogme chrétien et à la parole de saint Paul : *instaurare omnia in Christo*.

Etudions maintenant dans l'homme même et par rapport à l'homme, les suites du péché originel. Sous tous les points de vue, nous allons retrouver la nécessité d'une réparation de l'humanité par un Dieu.

Il y a de nos jours une prédilection de la science pour le passé des peuples. Elle s'en va loin et à grands frais en poursuivre les souvenirs et en scruter les débris. Certes le passé spirituel de la race humaine a bien quelque droit à l'intérêt de l'homme, et ce passé il est écrit en ruines animées dans chacun de nous et au fond de notre être. Qui songe pourtant à rentrer en soi, à remuer ces décombres et à étudier ces débris vivants de notre âme?

Représentez-vous une de ces antiques cités de l'Orient où le temps a fait la solitude et le silence. Temples, palais, amphithéâtres, tout est à terre. Colonnes et statues gisent çà et là dans la poussière ; une végétation stérile domine les chapiteaux et les frises renversées ; les monuments ont disparu sous cette terre remuée par les siècles. Mais dans ce pêle-mêle des destructions du temps, la science rapproche ces ruines, elle retrouve l'idée première des monuments écroulés, et la pensée reconstruit en soi-même la cité qui n'est plus. Image de l'âme humaine depuis sa chute. Non, les siècles en passant sur les cités de l'Orient n'y ont point

accumulé plus de débris, que nous n'en portons en nous-mêmes. Raison, liberté, conscience, et l'être spirituel, et l'être moral, tout est tombé. Les inclinations abjectes dominent les nobles penchants, toutes les vérités sont comme mutilées et en ruines ; l'empreinte divine est à moitié effacée dans notre âme, comme sur un temple abattu une inscription antique. Il est visible qu'une grande tempête a passé à travers l'intelligence de l'homme. Toutefois l'œil retrouve encore, dans ces démolitions entassées par le péché, les vestiges de l'état primitif; le plan du Créateur se révèle de tous côtés dans ces décombres, et il est facile à l'observation de reconstruire en idée le monument divin. Je vous le demande, n'est-ce pas là l'image de ce que nous apercevons tous au dedans de nous-mêmes et qui de vous ne se reconnaît à ce tableau? Eh bien! Voulez-vous que l'homme et languisse et meure dans cette dégradation de son être, ou plutôt ne sentez-vous pas quelque chose en vous qui appelle une action rénovatrice laquelle relève tous ces débris et restaure toutes ces ruines? Et de qui l'attendre, cette réparation de l'être humain? De l'homme lui-même? Autant vaudrait espérer que par sa propre vertu le mourant revienne à la vie, ou que le monument écroulé se relève par son propre effort. Il faut donc ici plus qu'une action humaine; il faut la puissance créatrice ; il faut un Dieu. Toujours le dogme chrétien, la parole de l'Apôtre : *Instaurare omnia in Christo.*

Mais c'est considérer d'un manière trop générale la déchéance humaine : nous avons besoin de l'étudier plus à fond, pour la sentir plus vivement, et par elle la nécessité d'un Dieu réparateur.

Les saintes lettres nous parlent surtout de quatre plaies profondes que le péché du premier homme a laissées dans notre être. Ignorance de l'esprit, corruption du cœur, souillure de la conscience et dégradation entière de notre

nature. De là quatre grands besoins de l'homme déchu. Il lui faut et vérité, et grâce, et expiation, et réhabilitation. Dites s'il est un seul de ces besoins spirituels ou que vous ne retrouviez en vous-mêmes, ou qui ne demande un Réparateur surhumain.

Ignorance d'abord. De nous-mêmes et livrés à notre seule raison, que savons-nous sur ce qu'il nous importe le plus de savoir? On parle beaucoup dans ce siècle de la puissance de l'esprit humain et de la diffusion des lumières qui vont descendant de jour en jour jusqu'aux derniers degrés de l'échelle sociale. Franchement, à fermer l'Évangile, à mettre de côté tout ce que nous devons de connaissances à la révélation, que nous va-t-il rester? Si vaste que soit notre intelligence, si forte notre raison et si profondes nos études, quel problème religieux sommes-nous en état de résoudre clairement et dans son entier, et certainement? Par rapport à Dieu, par rapport à nous, sur notre origine, sur nos devoirs, sur notre destinée? Quel est celui d'entre nous qui pourrait se lever et dire : Je n'ai besoin que de moi-même pour me rendre compte de ce que je suis et de ce que je dois être? Rentrons en nous-mêmes, considérons et nos ténèbres et nos incertitudes. Combien de questions d'où dépendent pour nous vie ou mort, bonheur ou malheur sans terme! En est-il une seule dont la solution ne dépasse notre raison livrée à ses propres efforts? Qui n'est contraint de l'avouer, au moins de se l'avouer à soi-même?

Du reste, sur ce point, le génie même n'a aucun avantage sur nous, et, en dehors de la révélation, l'histoire de la pensée n'est que l'histoire de ses égarements dans la recherche de la vérité religieuse. Voyez les écoles païennes, par exemple. L'intelligence assurément ne manqua pas à leurs sages. Quelles découvertes firent-ils dans les sciences morales, les seules à proprement parler qui soient à la hauteur

de la dignité humaine ? Pour tout résumer en deux mots, qu'ont-ils su de Dieu et de l'homme ? Quelques-uns font de l'existence divine un problème insoluble et disent avec Diogène : s'il y a des dieux, je l'ignore, je sais seulement qu'il serait bon qu'il y en eût. Les autres proclament l'existence du Créateur, mais quel dieu que celui de ces sages ! Par les uns, asservi au destin et le voilà sans liberté ; exclu par les autres du gouvernement du monde, et le voilà sans providence ; selon d'autres, âme du monde ou l'ensemble de tous les êtres, et voilà toute la création déifiée par un absurde panthéisme. Du moins auront-ils mieux compris l'énigme de l'homme ? Ne le pensez pas. Tantôt ils ne voient en lui que des organes et ils le ravalent jusqu'à la bête ; tantôt, que la pensée, et ils en font un dieu. Sa misère depuis la chute, ils n'ont pu l'ignorer, mais qu'en ont-ils conclu ? Que le désordre était l'état primitif de l'homme. Heureux encore quand ils n'en ont point fait une loi de la nature et l'excuse de toutes les passions. Quant à la fin de l'existence humaine, ils ne surent pas même l'entrevoir. Saint Augustin a compté dans leurs écoles jusqu'à cent vingt-cinq systèmes sur le bonheur, lesquels pressés, serrés, se résolvent en ces deux mots : orgueil, sensualisme. Placer la fin de l'homme dans lui-même, lui dire : veux-tu être heureux, vis dans tes sens ou dans ta raison ; la sagesse humaine n'est pas allée au-delà. Je ne parle point du dogme de la vie future, lequel resta toujours pour eux un problème, à commencer par ceux-mêmes qui la proclamaient. Témoin ce Socrate qui douta de l'avenir éternel au moment où il allait s'ouvrir pour lui. Mais que dire de leurs doctrines sur les devoirs, sur la morale ? Ils ont recommandé toutes les vertus qui se lient à quelque intérêt matériel de l'homme ou de la société, patience, justice, tempérance, force, et encore pour base ils leur donnèrent l'orgueil. A

leur école on n'allait à la vertu que par un raffinement du vice. Mais qui d'entre eux songea à dire à l'homme : Sois humble de cœur, aime tes semblables comme toi-même ? Qui ?... Humilité, charité, humanité même, ces mots qui font si fortement vibrer le cœur, ces mots qui ont enfanté tant de nobles dévouements, tant de sublimes sacrifices étaient étrangers dans la langue humaine ; il a fallu que l'idée en vînt du ciel, et ils n'eurent de sens pour l'homme que le jour où il fut dit : *Et Verbum caro factum est.*

Je parle du paganisme ; le rationalisme moderne est-il plus heureux ? Nous assistons à ses efforts : où sont les résultats pour l'instruction morale de l'humanité ? Que nous a-t-il appris ? Que nous apprend-il ? Que sait-il ? Dans combien d'intelligences il a fait la nuit, la nuit de l'erreur, la nuit du doute, qui peut le dire ? Nommez-en une seule qui lui doive la lumière ? une seule qui puisse dire : l'Evangile ne me révélait pas ce devoir, cette vérité ; je l'ai reçu du rationalisme et de ses leçons. Vous ne la nommerez point.

Donc, et l'expérience le dit comme la foi, ignorance de l'esprit humain sur ce qu'il lui importe le plus de savoir, et ignorance invincible à tous les efforts de l'homme seul, puisque depuis l'origine du monde, tous les efforts de l'homme n'ont servi qu'à épaissir la nuit et à dilater les ténèbres de l'intelligence. Donc, comme disait cet ancien, nécessité d'un envoyé du ciel qui vienne ôter le bandeau posé sur l'œil de l'homme et qui lui révèle la vérité et le devoir. Donc besoin d'une réparation surhumaine, besoin de J. C. et du renouvellement de l'intelligence par J. C. *Instaurare omnia in Christo.*

L'ignorance est la plaie de l'esprit; la corruption, la plaie du cœur ; tout est gâté en nous ; qui ne se l'est dit mille fois à soi-même ? Des penchants impérieux courbent

la liberté humaine sous le joug des sens; l'esprit qui devrait commander obéit. La vertu, pour laquelle nous sommes faits, et nous en avons la conscience, la vertu ne rencontre dans notre propre cœur que résistances et combats; les passions, tous les vices y trouvent une pente douce et facile. Le mal a pénétré notre être comme l'huile pénètre la laine; il a coulé dans le sang, il s'est enraciné dans toutes les fibres, il est vivant jusque dans les os et dans la moelle, comme parle l'apôtre. Malheureux que nous sommes, dont la vie se passe à faire, non le bien que nous voulons si rarement, mais le mal même que nous ne voulons pas, qui nous délivrera de ce corps de mort? *Quis me liberabit a corpore mortis hujus?* (1)

Et je ne parle ici que de la corruption renfermée en germe dans tout cœur humain et qui se trahit toujours par quelque endroit, quelque effort que l'homme fasse sur soi-même pour se combattre. Que dire de la corruption non combattue, encouragée par les erreurs qui la justifient, développée par l'abandon du cœur livré sans résistance à toutes les passions et à tous les vices?

Étudiez l'homme avant sa régénération par le christianisme; qu'est-il? Qu'est-ce que l'histoire des sociétés païennes que les hideuses annales du crime? Je le sais, d'illustres exemples d'héroïsme ont plus d'une fois honoré le monde ancien; mais qu'étaient ces vertus solitaires au milieu de la corruption générale? Leur célébrité même prouve qu'elles n'étaient que d'éclatantes exceptions. Elles frappent l'imagination dans l'histoire comme le météore l'œil dans l'obscurité; éclair entre deux nuits et qui doit en partie son éclat aux ténèbres qu'il illumine.

Ceux mêmes qui se disaient les sages et les maîtres, ne

1 Rom., 7, 24.

furent pas plus heureux dans la réforme de leur cœur que dans celle des peuples. Un petit nombre parla sans fin du combat contre les passions, et ne sut que déplacer la corruption humaine au lieu de la détruire. Ils attribuèrent à l'homme la toute-puissance sur ses penchants et, sans s'en apercevoir, ils ne firent qu'exalter outre mesure l'orgueil humain. C'était, en guérissant le cœur humain par un endroit, aigrir une autre plaie et de toutes la plus mortelle. Le grand nombre trouva commode de céder, et pour échapper même à l'idée de la lutte, mit la vertu dans le plaisir. On sait de quels brûlants stigmates les a marqués au front l'indignation de saint Paul; l'histoire justifie toute la sévérité des flétrissures de l'apôtre.

Au-dessous des sages était le peuple, c'est-à-dire le genre humain tout entier. Comment peindre son état moral? L'imagination s'effraie du tableau de tant de désordres et la parole se refuse à les raconter. Que seriez-vous, mes frères, si Jésus-Christ ne fût venu! Quels prêtres vous enseigneraient? Quelles divinités dans les temples vous inspireraient? Quelles idées auriez-vous de la vertu?

Au reste, un seul fait qui domine la société païenne, prouve plus contre sa corruption que ne le saurait faire le plus énergique discours; ce fait, c'est le culte lui-même. Les sens avaient tellement pris l'empire sur l'homme, qu'il en était venu à cet excès d'égarement d'en consacrer la domination par la religion publique. Tout le culte se réduisait à l'adoration de la puissance sensible, c'est-à-dire de la force. L'idolâtrie ne fut jamais autre chose, comme le remarque Bossuet. Tout ce qui se révéla à l'homme avec ce caractère reçut de lui des autels. Les astres d'abord (ce sont les paroles du grand évêque) qui se font sentir de si loin, les éléments dont les effets sont si universels, furent les premiers objets de l'adoration publique; les grands

rois, les grands conquérants qui pouvaient tout sur la terre, et les auteurs des inventions utiles à la vie humaine eurent, bientôt après, les honneurs divins. Toujours, vous le voyez, toujours et sous toutes les formes, l'adoration de la force sensible. La force, de toutes la plus impérieuse et qui se fait le plus universellement sentir, la force du vice et des penchants ne pouvait manquer de devenir un dieu; et vous savez s'il est une seule passion à qui l'homme ait refusé des autels. Tous les peuples étaient à genoux devant ces honteuses idoles. Les philosophes suivaient la foule; comme le vulgaire ils se prosternaient devant ces divinités si abjectes que tous étaient obligés de se dire à eux-mêmes : en vérité, je serais bien vil, si je l'étais autant que les dieux que j'adore. Que devait être une société où le vice s'appuyait sur l'autel, et où la corruption descendait du ciel même pour mieux subjuguer la conscience publique? Et, sauf un seul peuple, pendant de longs siècles, cette société a été le genre humain tout entier!

Certes une telle société avait besoin de réforme, qui le contesterait? Mais comment et par qui la réformer? Sans doute la raison, qui suffisait pour prouver aux hommes leur corruption, était capable de les guérir? Quel homme eût eu l'énergie d'attaquer ouvertement la dépravation générale? Et eût-il eu le courage de ce combat, quel succès pouvait-il se promettre de ses efforts? Qui ne voit qu'il fallait plus que des lumières, plus que de la persuasion; qu'il fallait, puissance sur la conscience humaine, action qui pénétrât son cœur, et qui renouvelât tout son être? Donc encore il fallait une intervention surhumaine, une réparation du monde par Dieu même. *Instaurare omnia in Christo.*

Il y a encore les souillures de la conscience. La chute originelle avait été un péché et, dans la volonté d'un seul,

le péché de tous, dit l'apôtre : *In quo omnes peccaverunt* (1).

Et de ceci, la preuve est écrite dans notre âme. Nul être humain qui ne sente en soi quelque chose qui redoute Dieu et qui le repousse. Il est vrai, le mouvement irrésistible du cœur nous élance vers Lui dans toutes les grandes circonstances de la vie, comme vers le refuge naturel de tout ce qui pleure ici-bas et souffre et meurt. Je sens en moi, par rapport à Dieu, un étrange dualisme de sentiments, je l'aime et je ne l'aime pas, je le recherche et je le fuis, j'en ai besoin et j'en ai peur. Une aspiration profonde m'entraîne vers lui. De là ce sentiment indestructible du cœur humain, le sentiment religieux. Et toutefois, il y a, en même temps, dans l'âme, je ne sais quelle terreur qui la saisit et la trouble au souvenir de Dieu. D'où vient cette contrariété de sentiments dans notre cœur ? Du péché originel. C'est qu'il y a en nous une conscience invincible de notre chute ; c'est qu'une voix secrète, intime, nous crie à tous que Dieu est irrité et qu'un grand crime lui a mis la foudre à la main contre l'humanité. Voilà pourquoi tout homme tremble devant Dieu ; c'est le criminel qui fuit un juge irrité ; c'est l'enfant qui s'épouvante au seul nom du père qu'il offensa et dont il fut maudit.

Et c'est cette impression de Dieu offensé par un grand crime, qui explique ce rite extraordinaire qu'offrent tous les cultes païens, le sacrifice et le sacrifice par le sang. Partout où le christianisme n'a point réconcilié l'homme avec Dieu, vous rencontrez un autel rougi du sang des victimes, souvent même du sang de l'homme immolé. Ce fait est attesté par l'histoire de tous les peuples. Il n'a point trouvé jusqu'ici de contradicteur. L'humanité s'est donc toujours regardée, devant Dieu, comme coupable et digne de mort.

1. Rom., 5, 12.



Elle a donc toujours cru qu'elle avait besoin d'expiation, et elle l'a cherchée dans le sang répandu devant les images de la divinité.

La conscience de l'homme, vous le voyez, n'ose plus paraître devant Dieu, et réclame impérieusement une expiation qui fléchisse la colère du ciel et rapproche le créateur apaisé de sa créature repentante. Ici surtout se fait sentir la nécessité d'une réparation surhumaine ; je dis plus, d'une réparation divine. Quand tous les hommes s'immoleraient pour satisfaire à Dieu, de quelle valeur serait leur sacrifice? Dieu accepterait-il un sang coupable? Agréerait-il une vie réprouvée et maudite? Cette réparation de l'homme aurait-elle quelque proportion avec l'injure de Dieu? Serait-ce assez d'une expiation finie, quand il y a l'infini dans le crime? Donc nécessité d'un médiateur divin ; nécessité de J.-C. *Instaurare omnia in Christo.*

Enfin la dernière conséquence du péché originel, c'est la dégradation de la nature humaine qui avait perdu par sa faute tous les priviléges de son alliance avec le Créateur.

Ici-bas lorsqu'un grand crime a été commis, la justice de la loi met le coupable au ban de la société ; elle le dépouille et de ses titres et de ses biens ; elle enchaîne sa liberté ; elle achève la vengeance publique en l'envoyant à l'échafaud.

Quelque chose de semblable se passa entre Dieu et l'homme. Sitôt que la liberté humaine eut consommé sa révolte, le coupable se trouva déchu de tous les droits de l'alliance divine. Dieu lui retira avec sa présence, ses communications intimes. L'humanité se trouva seule dans le monde avec son crime, et ses remords, et ses misères sans nombre, avec l'horrible perspective de la tombe aux limites du temps, et, au seuil de l'éternité, de l'enfer.

Et comme devant la justice humaine la dégradation flétrit la vie entière du condamné, de même toute la vie de



l'homme se trouva flétrie par la déchéance qui punit son péché. Etranger aux yeux de Dieu, objet de colère et de haine, ses hommages n'eurent plus de valeur devant lui. Comme d'une racine maudite ne sort qu'un fruit maudit, tout ce qui sortit du cœur du coupable participa de la corruption du péché et fut rejeté de Dieu. Tel fut l'état de l'homme après sa chute; tel a été notre état à tous, avant notre régénération spirituelle par le saint baptême.

Et ici encore les traditions des peuples parlent comme la foi chrétienne ; tous les peuples ont si bien compris cette dégradation de l'être humain, que toutes les religions s'accordent à prescrire des rites expiatoires pour l'enfant qui vient au monde. La croyance universelle apercevait une souillure native dans l'être humain, et la foi des peuples, cherchant dans le culte un remède contre le mal de notre nature, demandait au ciel la régénération de l'homme dès son entrée dans la vie.

Il y a plus, rien n'est isolé dans l'univers : les mondes s'enchaînent aux mondes, et tous les événements qui s'accomplissent dans la société religieuse ont au-dessous leur retentissement et comme leur contre-coup dans la société temporelle. Les suites de la déchéance humaine ne s'arrêtèrent pas à l'autel et dans l'enceinte du temple ; elles s'étendirent jusque dans la famille et dans l'état.

De là ces oppressions et ces tyrannies qui pesèrent partout sur la race humaine avant l'avénement de J.-C. Dès qu'il cessa de porter le sceau divin sur le front, l'homme resta avili même aux yeux de ses semblables. Sans valeur morale en lui, son être spirituel ne put rien devant les législations diverses qui le régirent; il n'eut d'importance que par le côté matériel. Jouet de toutes les servitudes, s'il était faible; oppresseur lui-même, s'il était fort. C'est que l'homme n'a de dignité ici-bas que celle qu'il reçoit de

l'idée religieuse. Dieu sur la terre, si la religion le consacre; si elle l'abandonne, vil et au-dessous même du mépris.

L'homme, vous le voyez, avait besoin d'une réhabilitation puissante qui rendît à sa nature toute sa grandeur. Ici le doute est impossible ; il est évident que nulle action humaine ne pouvait régénérer l'humanité ; il ne faut rien moins qu'une seconde création. Donc encore, toujours l'action divine, la réparation par un Dieu. *Instaurare omnia in Christo.*

Résumons ces pensées chrétiennes. Le péché a tout renversé; il faut tout rétablir. Par rapport à Dieu, il ravit au Créateur toute la gloire que devait lui rendre la création, et il faut renouer les liens qui unissent à l'Ouvrier divin son ouvrage. Par rapport à l'homme, il a laissé en lui ignorance, corruption, souillure de la conscience, dégradation de tout son être; et il faut, révélation, sanctification, expiation, réhabilitation. A tout cela, l'action humaine est impuissante, car c'est l'homme même qui doit être guéri. Donc, ou la déchéance de notre nature ne sera jamais réparée, ou elle le sera par une intervention surhumaine. Voilà toute la nécessité de la réparation.

Mais de là, une conséquence pratique; c'est que la religion humaine, ou n'est rien, ou doit être la religion du Médiateur. Folie donc et impiété de vouloir aller à Dieu de soi-même et par ses propres efforts. Entre Dieu et vous il y a un abîme et il faut J.-C. pour le combler, c'est lui qui est la vie; hors de lui, vous ne pouvez aboutir qu'aux précipices ! Il est la lumière qui éclaire tout homme; hors de lui qu'y a-t-il? Que les ténèbres ! Il est la grâce qui sanctifie tout coupable comme la victime qui expie tout crime. Hors de lui donc, qu'y a-t-il? Qu'une corruption sans remède et un crime sans pardon. Rester donc loin de lui,

c'est rester loin de Dieu, c'est vivre et mourir sans Dieu, c'est, comme l'a si bien dit l'évêque de Meaux, sous les dehors de je ne sais quelle religion chimérique, toute la réalité de l'athéisme. Or l'athéisme, loin de combler le cœur de l'homme, y creuse des abîmes plus désolants : J.-C. seul peut les combler. Nous allons voir comment le Verbe incarné répond admirablement à ce besoin de réparation qui tourmentait l'humanité déchue.

II

Qu'est-ce que l'Incarnation? C'est le mystère d'un Dieu prenant corps et âme et nous régénérant dans une nature semblable à la nôtre. Voilà le dogme catholique. Considérons s'il répare pleinement les désordres du péché originel.

D'abord comment la gloire de Dieu est-elle réparée et dans le monde matériel et dans le monde moral? Le péché, vous l'avez vu, avait brisé les rapports de l'homme à Dieu, et la création matérielle cessant de remonter au ciel par l'hommage de l'homme, le monde restait stérile pour la gloire de son Auteur. L'Incarnation renoue ce lien rompu; l'Homme-Dieu se fait le médiateur universel et par lui toute chose retourne divinement au Créateur.

Et voyez comme dans ce plan nouveau de la Providence, Dieu retrouve infiniment plus de gloire que le péché ne lui en avait ravi. Qu'était la religion humaine avant la chute? Un culte pur, il est vrai, mais limité comme la créature qui l'offrait et, dès lors, combien indigne du Créateur! L'homme dans son innocence primitive l'honorait sans doute par la pureté de son adoration, mais le fini se trouvait partout dans ses hommages. L'éternité eût été épuisée

avant que Dieu eût été adoré dignement, c'est-à-dire en Dieu. Le Verbe se fait chair, *et Verbum caro factum est;* aussitôt la religion humaine s'agrandit. L'homme s'élevant de toute la hauteur du Verbe, l'infini se trouve dans tous ses actes. Il prie, il rend grâces, il adore; c'est la prière et la reconnaissance et l'adoration d'un Dieu, et chose ineffable, la religion devient le culte de la divinité par une personne divine.

Et ne croyez pas que la religion humaine ne prenne ce caractère de l'infini que dans les seuls actes du Verbe incarné. Non, par l'Incarnation, le Verbe qui ne s'unit substantiellement qu'à un seul homme, s'unit réellement, quoique sous un mode divers, à tous les hommes. Il est en tous et tous sont en lui; comme la vigne jette sa sève du tronc aux rameaux, le Verbe incarné répand sa vie divine du chef aux membres. Toujours un en lui-même, multiplié cependant par chacun de ses fidèles, en eux et par eux il agit et son action reste toujours infinie. Concevez-vous une plus grande gloire pour Dieu? On a dit mille fois que le Créateur se louait dans chaque atome, et cela est vrai. Grain de sable ou insecte, bruit qui se perd dans l'espace, poussière que le vent emporte et mouvement des mondes, toute existence est une hymne à la gloire de Dieu; car elle dit à sa manière et la puissance et la sagesse du Créateur. Mais qu'est-ce que cette gloire auprès de celle que Dieu reçoit du Verbe incarné! Identifié avec ses membres, c'est lui qui seul en tous prie, et demande, et adore; mouvement de tout cœur qui aime, voix de toute langue qui bénit! Promis au monde dès l'origine, il anime déjà et vivifie de son esprit la religion de tous ceux qui l'attendent. Donné au monde dans la plénitude du temps, il continue d'être le médiateur du culte rendu à son Père. En lui, par lui, le Père se loue, se glorifie lui-même dans tous les

hommages de sa créature intelligente. Immuablement uni à tous ses élus, il les consomme en soi dans les cieux et se fait à jamais leur adoration dans l'éternité. La parole de saint Paul vraiment est justifiée : le Christ était hier ; il est aujourd'hui, il sera dans les siècles. *Jesus Christus heri, et hodie ipse, et in sæcula* (1). Quelle religion que celle qui embrasse ainsi et tous les points de l'espace et tous les points de la durée ! Quelle religion que celle dont un Dieu se fait ainsi tout à la fois le principe, et le moyen et le terme ! C'est la religion du Verbe incarné.

Il y a plus encore. Avec le monde moral, le monde physique s'élève lui-même et se divinise par ce grand mystère du Dieu fait homme. En prenant notre nature matérielle, par elle le Verbe devient, à la rigueur du terme, partie de la création. Médiateur de ce qui est corps et de ce qui est esprit, l'homme a lui-même son médiateur qui, unissant en soi et la nature intelligente et la nature matérielle, les grandit l'une et l'autre de toute sa dignité personnelle. Les limites disparaissent dans l'œuvre divine ; à leur place, se révèle de tous côtés l'infini, et depuis la Trinité que les chérubins adorent au haut des cieux, jusqu'au grain de sable ignoré au rivage des mers, tout se lie et s'enchaîne d'une magnifique unité. Creusez le possible, descendez si avant qu'il vous plaira dans les entrailles des idées, trouvez quelque chose, non qui surpasse, mais qui égale ce système divin de la régénération universelle ! La raison se trouble à une telle hauteur, l'œil de l'esprit sille aux bords de cet abîme. Non, la pensée créatrice ne saurait aller plus loin, tout infinie qu'elle est, et ici son intelligence est à bout comme sa puissance.

De la réparation de la gloire de Dieu, passons à la répa-

1. Hebr., 13, 8.

ration de la déchéance humaine; c'est toujours la même hauteur de vues, toujours la même magnificence de résultats.

D'abord, en prenant notre nature, le Verbe s'engage à la relever. Par cela seul qu'il entre dans cette famille d'Adam dont nous sommes membres, il s'associe à tous nos besoins et il se doit à lui-même de n'abandonner point à sa misère cette humanité qui lui est commune avec nous. Cette dette, il va l'acquitter et son avénement même dans le monde n'est autre chose que le renouvellement de l'être humain. *Ecce nova facio omnia* (1).

Et en effet, d'où venaient toutes les misères de l'homme, sinon de ce que le péché l'avait séparé de Dieu? Car ainsi que le disait cet ancien, Pythagore, nés de Dieu, nous avons en lui nos racines; qui se sépare de lui périt, comme tarit le ruisseau détaché de la source; comme la plante arrachée du sol et se sèche et se dissout. Or, qu'est-ce que l'Incarnation, sinon un Dieu venant à l'homme dans la nature de l'homme? Voilà donc le Créateur uni de nouveau à sa créature intelligente. Et qu'est-ce qu'être uni à Dieu, sinon être uni à la vérité, uni à la sainteté, uni à la bonté, uni à la majesté infinie? En un mot, dire un Dieu fait homme, c'est dire tout ce que l'homme avait perdu par sa faute, c'est tout ce qu'il demandait de son Réparateur.

Et pour mieux comprendre l'excellence de cette réparation par le Verbe incarné, rappelez-vous quels étaient les besoins de l'humanité déchue, et considérez comment J.-C. répond à chacun de ces besoins.

L'homme avant tout avait besoin d'expiation; l'Incarnation est le sacrifice à sa plus haute idée. A proprement parler, la créature n'est pas capable de sacrifice; car, dépen-

1. Apoc., 21, 5.

dante avant d'être coupable, ce qu'elle offrirait comme satisfaction, elle le doit déjà à Dieu, comme don de sa création et infiniment au delà. Il appartient au seul Verbe incarné d'être infiniment indépendant et infiniment saint tout ensemble, et dès lors de trouver en soi la matière d'une parfaite expiation. Représentant du genre humain, il s'offre donc à la justice de son Père pour satisfaire à tous ses droits, et combien la satisfaction n'est-elle pas au-dessus du péché! Le péché avait été la révolte de l'homme; la satisfaction est la soumission d'un Dieu. Le péché avait ravi au Créateur son empire sur une créature; la satisfaction lui donne l'empire sur un Dieu. Après la chute, le péché méritait d'être vengé par la mort du pécheur. Grâce à l'Incarnation, il sera vengé par la mort d'un Dieu. Le péché puni par un supplice, même éternel, eût bien manifesté la justice, il n'eût pas réparé la gloire divine. Le péché puni par le supplice volontaire d'un Dieu mourant sur la croix, est tout ensemble la plus éclatante manifestation de la justice comme la plus magnifique réparation de la gloire de Dieu.

Grâce à cette satisfaction infinie, le pardon du ciel descend sur la terre. Dans le sang de J.-C. la conscience est purifiée de ses souillures et l'humanité à jamais réconciliée avec Dieu. Désormais l'homme pourra s'approcher de Dieu avec confiance. La justice qui poursuit le coupable se désarme elle-même; il n'y a plus à sa place que la charité se communiquant à l'homme. Le juge a disparu, le Père seul est resté. L'Incarnation est tout à la fois le signe et le moyen de ce rapprochement ineffable; et par cela seul qu'il voit un Dieu venir à soi, l'homme retrouve, pour ne plus la perdre, la confiance de venir à Dieu. *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis.*

Une révolution subite s'opère dans la religion humaine.

Autrefois la crainte en faisait le fond; c'était la religion de l'homme coupable. Aujourd'hui l'essence du culte, c'est l'amour; c'est la religion de l'homme régénéré. Et c'est un caractère du catholicisme qu'on ne remarque pas assez. Il est le seul culte où l'homme ose traiter familièrement avec Dieu, dans l'intimité de sa pensée, dans l'épanchement du cœur.

Il fallait enseigner l'homme et le fixer dans la vérité. L'Incarnation est l'enseignement de l'homme par Dieu même.

Les prophètes annonçaient que le Messie serait le docteur du genre humain; la sagesse profane, découragée par ses éternelles incertitudes, avait proclamé la nécessité d'un enseignement descendu du ciel. Le Verbe incarné ne justifie-t-il pas tous les oracles? Ne répond-il pas à tous les besoins de l'intelligence?

Depuis que ce Maître divin est venu éclairer le monde, quelle vérité ignorons-nous qu'il nous importe de connaître? Il a tout appris et il l'a appris à tous. Grâces à lui la vérité est descendue des hauteurs où elle se cachait jusque-là. Accessible désormais à quiconque ne veut pas s'égarer soi-même, depuis les habiles et les savants jusqu'aux petits et aux simples, tous peuvent l'approcher et l'écouter et la comprendre. Avec lui, tout autre maître est inutile; que diront-ils que J.-C. ne dise et avec une bien autre force et une bien autre autorité? Depuis lui, aucun autre maître n'a rien appris à l'humanité ni sur Dieu, ni sur elle-même, ni sur le culte, ni sur la règle des mœurs. J.-C. a donné à l'intelligence tout ce qu'ici-bas son œil peut porter de lumière. L'homme ne peut ni ajouter à ses clartés ni les obscurcir.

Et l'Incarnation, à elle seule, n'est-elle pas une éclatante révélation de toutes les vérités religieuses? Imaginez des

questions sans fin et sur Dieu et sur l'homme; ce seul mot en est la solution la plus décisive : *et Verbum caro factum est*. Maintenant je saisis l'existence divine, non plus par ma raison seulement, mais encore par mes sens, puisque Dieu même daigne se rendre visible dans une nature semblable à la mienne. Maintenant je comprends la souveraineté du domaine divin, puisqu'il s'étend jusqu'à un Dieu, et les droits de sa gloire, puisqu'un Dieu seul la peut réparer. Je ne puis douter de la Providence de Dieu qui me donne un tel Sauveur, ni de sa sainteté à qui il faut une telle victime. Je sais que je suis un être tombé, et les frais que coûte ma réparation m'apprennent toute l'étendue de ma déchéance. Je sais ce que vaut mon âme, et j'en conclus la dignité de ce que fait un Dieu pour la sauver. Je suis assuré de l'immortalité de la vie future; un Dieu ne voudrait pas racheter à si haut prix ce qui doit s'éteindre dans un tombeau, et ce serait trop qu'un Dieu homme et qu'un Dieu victime, si l'avenir offrait à ma fidélité ou à mes crimes ou moins que l'éternité dans le ciel, ou moins que l'éternité dans l'enfer. Enfin tous mes devoirs me sont révélés. Le Verbe fait chair m'apprend tout ce que je dois à mes frères, et tous les livres, et toutes les écoles des sages ne m'en diront jamais autant que ces deux mots gravés sur son berceau : *et Verbum caro factum est*.

Mais c'est peu d'enseigner l'homme : le Verbe lui apporte du ciel un don divin qui renouvelle son intelligence. C'est la foi. La foi, acte tout ensemble et de Dieu qui incline l'esprit humain vers la vérité et de la liberté humaine qui se soumet à la vérité venant de Dieu même. La foi, écoulement de la lumière incréée dans une raison créée, participation de l'intelligence divine par l'intelligence humaine. La foi, véritable liberté de l'esprit qu'elle affranchit de l'erreur, véritable grandeur de la pensée qu'elle élève jus-

qu'au Créateur. Loin de J.-C. la raison de l'homme était dans la nuit; par la foi, J.-C. est sa lumière. Loin de J.-C. elle était mobile comme le sable qu'emporte le plus léger souffle des vents; par la foi, J.-C. est sa fermeté et sa force. Loin de J.-C. elle flottait d'incertitudes en incertitudes, comme au gré des flots le vaisseau abandonné du pilote. Par la foi, J.-C. lui communique sa propre infaillibilité. O vous qui nous parlez du besoin de croire et du malheur de ne croire pas, où allez-vous chercher le terme et de vos ignorances et de vos doutes? Laissez là et les raisonnements de vos maîtres et les recherches jusqu'ici stériles de votre propre pensée. Venez plutôt à J.-C. avec un cœur humble, dites-lui dans la simplicité de votre âme : *Domine, ut videam* (1). Une heureuse expérience vous apprendra que la cécité de l'esprit ne résiste pas plus à sa puissance que la cécité de l'œil corporel. Croyez-nous, nous qui avons la lumière, nous savons de qui et comment nous la reçûmes. Venez, comme nous, la demander; comme nous, vous la trouverez auprès de Celui dont il est écrit : *Verbum caro... et vidimus gloriam ejus... plenum gratiæ et veritatis.*

L'homme était corrompu et il fallait guérir sa corruption. L'incarnation est la sanctification de l'homme par un Dieu.

Mais comment le Verbe incarné opère-t-il cette grande réforme de l'humanité? Par la persuasion de ses exemples d'abord, ensuite par la toute-puissance de sa grâce.

Etudiez le mystère de son avénement parmi nous; qu'y découvrez-vous? Humilité et pénitence, le crucifiement et de l'esprit et des sens. Dès lors toute la morale est révélée à l'homme. Il connaît par l'exemple de son Maître et quelles sont les maladies de son âme et quels remèdes elles demandent. Dès ce moment, il comprend que l'orgueil et le

1. Luc. 18, 41.

plaisir ont fait tous ses maux et qu'il ne saurait guérir que par la pratique et de l'humilité et du sacrifice.

Mais c'est peu de connaître la voie, il faut surtout la force pour l'embrasser et la suivre. Le Verbe incarné appuie par sa grâce ses exemples, et le cœur de l'homme est renouvelé. *Ecce nova facio omnia.*

Ce n'est pas que J.-C. nous délivre de ces contradictions de nos penchants et de ces inclinations perverses qui tous les jours nous éloignent du bien et nous poussent au mal. Non. Il nous laisse ces suites funestes de notre déchéance, et c'est tout ensemble et pour nous exercer aux luttes de la vertu et pour glorifier sa grâce par nos faiblesses mêmes; mais il inspire à l'homme un courage invincible contre lui-même, il lui met le glaive en main contre son propre cœur et il lui imprime au fond de l'âme une énergie toute divine et pour se combattre et pour se vaincre.

Et voyez quel changement amène dans le monde moral et religieux cette apparition de la grâce divine incarnée dans J.-C. *Apparuit gratia Dei salvatoris nostri* (1). De ce peuple livré à toutes les corruptions comme à toutes les erreurs, surgit, par la vertu de son esprit, un peuple nouveau dont l'innocence rappelle l'intégrité primitive de l'homme au sortir de la main créatrice. Là où toutes les passions avaient trouvé des autels, toutes les vertus ont leur culte. L'humilité, le renoncement, la pauvreté, la charité, tout ce que l'homme ignorait, tout ce qu'il repoussait jusque-là, il l'adore et l'aime et l'embrasse aujourd'hui. Les idoles disparaissent sous les débris de leurs temples, et l'homme ne veut plus de ces divinités impures qui avaient usurpé jusque-là ses hommages, et son cœur est conquis désormais au Dieu qui l'aima jus-

1. Tit. 2. 11.

qu'à se faire homme pour lui : *et Verbum caro factum est.*

De ce moment la divinité reprit son empire sur l'homme. Chose remarquable, avant J.-C., vous trouvez dans la société l'amour de l'homme pour l'homme, jamais l'amour de l'homme pour Dieu. Avant J.-C., il y a des dévouements humains, mais seulement à une idée humaine; on s'immole à son semblable, à sa famille, à sa patrie, quelquefois même à soi-même, jamais à Dieu. Le devoir, en tant qu'il s'adresse à l'homme, les passions surtout ont leurs martyrs; mais on ne fait rien pour la divinité. Le dévouement humain à une idée divine, le sacrifice du cœur offert à Dieu, on ne le soupçonne même pas. J.-C. paraît; tout change de face : un sentiment nouveau se révèle et Dieu reprend sa place dans le cœur de l'homme. Dès lors la charité est devenue la plus forte des affections humaines; plus forte vraiment que la mort et plus forte que l'enfer. *Fortis est ut mors dilectio* (1). Alors on a dit : qui me séparera de l'amour de J.-C.? Alors on s'est offert en victime à la charité. Alors on a aimé Dieu jusqu'à la mort, jusqu'au supplice. N'est-ce pas là une admirable révolution? N'est-ce pas une sublime victoire de la grâce? *Ecce nova facio omnia.*

Et voilà, chrétiens, ce qui fait la force de notre parole et sa puissance pour votre sanctification. Ce n'est pas notre éloquence; nous nous faisons gloire de n'en point avoir. Ce n'est pas notre autorité ; nous n'en connaissons d'autre que celle que nous donne J.-C. C'est la grâce, c'est l'action de Dieu et de son Esprit sur vos cœurs et dans vos cœurs. Voilà tout le secret de notre ministère auprès de vous. Nous ne pouvons rien pour votre sanctification. Mais Celui qui parle par notre organe peut tout pour vous toucher et pour vous réformer. *Ecce nova facio omnia.*

1. Cant. 8, 6.

Enfin l'homme était dégradé de l'alliance divine et il fallait le réhabiliter; l'Incarnation est la consécration de l'homme même par un Dieu.

Comprenez-vous, en effet, tout ce que disent ces deux mots : *et Verbum caro factum est?* Oh! que l'homme est élevé bien plus haut par la réparation qu'il ne le fut jamais par la création! Par la création, il était serviteur; par la réparation il est fait l'enfant adoptif de Dieu. Par la création, il était un être spirituel et intelligent; par la réparation il est fait un être surnaturel et divin. La création lui donnait Dieu pour souverain et pour maître, la réparation le lui donne pour allié et pour frère. *Agnosce, o Christiane, dignitatem tuam* (1), faut-il s'écrier avec un saint pape; et sachons en concevoir un légitime orgueil et une sainte fierté. On s'honore sur la terre d'appartenir, je ne dis pas à une famille, mais à une cité, à un royaume qui a produit un grand homme. Il y a tel nom ici-bas qui illustre à lui seul toute une nation par la solidarité de sa gloire. Et ne voyez-vous pas que l'Incarnation nous donne plus qu'un Dieu pour concitoyen? Elle nous donne avec lui alliance intime et une véritable parenté. Par elle J.-C. nous est uni, non pas comme nous le sommes aux grands personnages de notre pays, par la communauté d'une même patrie et d'un même soleil; nous lui sommes unis par la communauté d'un même sang, par une véritable fraternité qui fait de lui et de nous les membres d'un même corps et les enfants d'une seule et même famille. *Vos estis corpus Christi et membra de membro* (2). N'est-ce pas là une admirable restauration de notre être, et qui ne s'écrierait avec l'Église : heureuse chute qui nous a valu et une telle rédemption et un tel Rédempteur?

1. S. Leo, De nativ. Domini sermo 1.
2. I Cor. 12, 27.

Cette réhabilitation de l'homme par le Verbe ne finit pas aux limites de la société religieuse. Les feux allumés sur la montagne se projettent au fond des vallées, et la splendeur du Verbe, des hauteurs du monde surnaturel, va éclairer les dernières profondeurs du monde social. En réhabilitant l'homme aux yeux de Dieu, J.-C. le réhabilite aux yeux de l'homme. Sous le paganisme, la religion avait consacré toutes les déchéances ; pas une servitude qui n'eût sa sanction dans le culte, pas une dégradation qui n'eût sa *consécration* au pied d'un autel. Le Verbe se fait homme. Voilà l'ère de la dignité humaine qui commence; voilà l'ère de la liberté et de l'égalité sociale, non pas de cette égalité rêvée par l'orgueil et qui n'est que l'abaissement de tous au profit de quelques-uns, mais de cette égalité sublime qui est l'élévation de tous au profit de tous, et jusqu'à Dieu même. Désormais tous les devoirs ont leur sanction dans le culte; la dignité de l'homme est sous la protection de l'autel, et la religion est à jamais la tutrice de ses droits et la sauvegarde de ses libertés.

Voilà, chrétiens, une faible idée de la réparation humaine par J.-C. et toute l'économie de ce grand mystère que Dieu, selon l'apôtre, tenait en réserve dans le secret des siècles. Je sais que l'orgueil de la raison n'a pas manqué de se soulever contre ce dogme de la charité divine; car c'est le mystère que nul des princes de ce monde n'a pu connaître. Mais que toutes les difficultés sont misérables, et combien peu elles soutiennent l'examen de la raison! On a dit : Dieu a-t-il pu aimer l'homme à ce point, de prendre sa nature et de venir sur la terre souffrir et mourir pour lui?

Sans doute, il l'a pu. Et ne voyez-vous pas que cet homme, tout vil et méprisable qu'il est, est la créature de Dieu, qu'il est sa vivante image, qu'il a été fait capable

de connaître et d'aimer son Créateur. O âme bienheureuse, s'écrie saint Augustin, puisque tu ressembles à un Dieu! Ce Dieu ne t'aime pas trop lorsqu'il t'aime infiniment et, s'il ne t'aimait de la sorte, il ne t'aimerait pas assez. Et puisqu'il lui est possible de t'aimer jusqu'à mourir pour toi, il faut qu'il meure pour te sauver. Croyez-vous qu'il soit si aisé au cœur de Dieu d'abandonner sa créature raisonnable? Croyez-vous qu'il ne lui en coûte rien de détruire ce qu'il aime et que sa bonté ne souffre point de réprouver ce qu'elle ne crée que pour le bonheur. Non, non, connaissez mieux cette nature dont l'être comme la vie consistent dans la charité. Voulez-vous qu'il ne s'aime pas dans son image ou qu'il soit indifférent au salut ou à la perte de son enfant? O âme bienheureuse, puisque tu ressembles à un Dieu!

Mais n'est-ce pas compromettre la gloire de Dieu que de le revêtir de nos infirmités et de le charger de nos misères? Non, parce que les infirmités ne tombent, en J.-C., que sur sa nature humaine, et n'atteignent pas, ne sauraient atteindre sa nature divine. Non encore, parce que la grandeur de Dieu consiste dans sa charité; c'est là, proprement, sa nature, la plus éclatante manifestation de sa grandeur et la démonstration même de son amour. D'après ce principe, jugez les humiliations du Verbe incarné. Plus Dieu fait du bien, plus il se communique, plus il aime, plus il est grand. Sa gloire intérieure, ce qui le fait Dieu, c'est de se communiquer infiniment et par cette communication ineffable de produire un Fils qui lui est consubstantiel et égal en toutes choses. Sa gloire extérieure, ce qui le manifeste comme Dieu, c'est de donner infiniment à ses créatures et de ne mettre point de limites dans ses dons. Prononcez maintenant sur le mystère de l'Incarnation: dites, dans cet ineffable mystère Dieu aime-t-il, se commu-

nique-t-il infiniment? Oui! et au-dessus de toute idée humaine. Donc jamais, il ne fut plus grand, plus parfait, plus Dieu, si j'ose le dire. Comprenons donc, fidèles, comprenons mieux la grandeur divine; croyons comme l'apôtre à sa charité infinie et à sa puissanee, *et nos credidimus caritati* (1); laissons une superbe et vaine raison repousser l'amour du Dieu Rédempteur sous prétexte de défendre la gloire du Dieu Créateur; appelons de tous nos vœux le Réparateur de nos misères et crions-lui avec la sainte Église, durant ces jours de la préparation et du désir : descendez du ciel, divin Réparateur, car voilà quarante siècles que l'humanité est dans l'attente. Ne l'entendez-vous pas qui crie aux nuées : quand nous l'enverrez-vous? A la terre : quand germera-t-il de votre sein? Tous les regards se tournent vers vous et vous cherchent. A tout sage, à tout homme extraordinaire qui surgit au sein des sociétés, les peuples s'émeuvent et lui disent : nous l'annoncez-vous? ou : êtes-vous celui qui doit venir? O Christ, ne trompez pas plus longtemps l'attente de l'humanité.

O Christ, la plante qui sèche sur sa tige appelle les eaux de la nue. Le petit abandonné de l'aigle demande l'aile de sa mère et une proie pour sa faim. L'humanité languit; elle vous demande, ô source qui jaillissez à l'éternité! L'humanité se meurt; elle vous invoque, ô vous, qui êtes la vie et qui ne mourez point.

Du haut du ciel, le Verbe a regardé et il a vu; il a prêté l'oreille et il a entendu. Il a vu nos misères, il a entendu nos soupirs et il s'est fait chair, et il a habité parmi nous. *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis.*

Salut, Verbe fait homme pour l'amour de l'homme! Recevez l'hommage de vos frères; tous ceux que vous avez rachetés vous bénissent ! Salut, ô Raison souveraine, toute

1. I Joan. 4, 16.

intelligence vous adore. Salut, ô Parole increée et qui créez toute chose, toute langue humaine vous célèbre à jamais.

Donc, que tous ceux qui pleuraient sèchent leurs larmes et que ceux-là sourient qui disaient : qui nous délivrera? Car voici le Rédempteur ! que l'Orient pousse un cri de joie, que l'Occident lui réponde et que du sein des mers des îles lointaines se sentent tressaillir ! Que les cieux eux-mêmes soient émus et que l'éternité retentisse de ce cri : le Verbe s'est fait chair, et les hommes l'ont vu..... Voici le Saint, l'Attendu, le Désiré du genre humain. Voici le Réparateur, voici le Verbe fait homme ! Que les peuples, que les générations, et que de voix en voix, d'échos en échos, et l'espace et les siècles disent sans fin ces paroles : Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. Nous l'avons vu ; c'était la gloire du Fils unique du Père, c'était la plénitude de la grâce et de la vérité ! *Amen*.

III

JÉSUS-CHRIST S'AFFIRNE, SE PROUVE ET S'IMPOSE

Qui quum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo.
Etant dans la forme de Dieu, il n'a pas regardé comme une usurpation de se faire égal à Dieu.
Ad Philipp. 2, 6.

Il y aura bientôt dix-neuf siècles qu'une grande révolution se consommait au sein du monde civilisé. La victoire avait livré à un homme la fortune de Rome et avec elle les destinées de cent vingt millions d'êtres humains. Du Danube à l'Atlas, de l'Euphrate à Cadix, une seule volonté mène tout, peuples et rois; c'est sa volonté. Un seul nom est sur toutes les lèvres, c'est son nom. Les beaux génies le célèbrent dans des œuvres qui restent des monuments de la pensée humaine. La religion publique ajoute à ces grandeurs la consécration du culte. Auguste, c'est le nom de cet homme, n'a rien à envier à ses Dieux; la flatterie et la servitude lui ont dressé des autels dans les temples, en attendant que l'apothéose lui ouvre le ciel.

Cependant, à quelques années de là, un fait obscur, inaperçu au monde, s'accomplissait dans un bourg inconnu,

sur le sol de cet Orient, berceau de tout ce qui s'est remué de grand ici-bas. Ecoutez le récit de l'Évangeliste. En ce temps-là, parut un édit de César Auguste pour le dénombrement des habitants de toute la terre. Joseph partit de Nazareth en Galilée et vint en Judée, dans la ville de David appelée Bethléem, pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse. Car il était de la maison et de la famille de David. Pendant qu'ils étaient là, le temps où Marie devait enfanter s'accomplit et elle mit au monde son premier né et l'ayant emmaillotté elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie (1).

Ne semble-t-il pas, M. F., que ce soit folie de rapprocher ces deux extrémités de la condition humaine : le trône impérial et la crèche de Bethléem, César Auguste et le fils de Marie ? Les siècles toutefois ont fait ce rapprochement et de quel côté ils ont laissé l'avantage, qui ne le sait? Les années succédant aux années et le monde ayant vieilli de cinq siècles, il s'est trouvé que la souveraineté et la gloire avaient changé de camp et de drapeau. Tout ce qui était si fort et si grand était tombé ; tout ce qui paraissait si faible et si petit s'était élevé. La race de César avait disparu dans les tempêtes; ses palais avaient croulé parmi les ruines de Rome livrée aux barbares; sa tombe même n'avait pu garder les os de celui qui disposa du monde et qui se vit dresser des autels. Un autre souverain s'est emparé de l'empire universel; par lui, Rome tient encore le sceptre de la terre, mais elle commande d'une autre façon et à d'autres sujets. Tout fléchit le genou devant ce nom nouveau, dans le temple et dans la cité; et l'auteur de cette prodigieuse révolution, c'est l'enfant de Bethléem; le souverain du monde, c'est Jésus-Christ.

1. Luc. II, 4 et seq.

Mais comment de tant d'obscurité a surgi tant de gloire? Comment est tombé ce qui était si grand et si fort? Un mot l'explique. Ce qui a commencé par la force et par la gloire était humain; le temps qui change sans fin les choses humaines lui a été fatal: il a tout emporté. Ce qui a commencé à Bethléem par l'obscurité et l'abandon était divin; le temps ici devait être vaincu et il l'a été. Le Fils de Marie a grandi avec les siècles et la raison suprême de sa grandeur, c'est qu'il est Dieu.

Je veux aujourd'hui, M. F., vous entretenir de la Divinité de J.-C. Dans nos temples toutes les voix la proclament, mais dans la société, combien de voix la blasphèment! Vos cœurs en gardent inviolablement la foi; mais autour de vous combien de cœurs la repoussent et la nient! Puisse ma parole consoler, en l'éclairant, la foi des fidèles et réparer, en les confondant, les blasphèmes de l'incrédulité.

Trois choses me persuadent irrésistiblement la divinité de J.-C. : d'abord le témoingnage qu'il se rend à lui-même, ensuite les preuves dont il s'appuie, enfin l'autorité avec laquelle il se fait accepter du monde. En un mot, J.-C. s'affirme, il se prouve, il s'impose et en Dieu : donc J.C. est Dieu.

I

Jésus-Christ s'affirme.

Que J.-C. se fût présenté au monde comme l'envoyé d'en haut, je ne verrais rien en cela qui le distinguât de la foule des héros ou des sages. Tous les hommes qui exercèrent sur leurs semblables une grande action, législateurs

ou conquérants, ont réclamé pour eux une mission divine. C'est un hommage que, par ceux qui marchent à sa tête, l'humanité rend à la Providence. Dans ses chefs, elle proclame que partout où il y a grandeur, force, durée, Dieu est là.

J.-C. va plus loin. Ce n'est pas simplement une mission divine qu'il se décerne ; c'est la Divinité. Il en prend les attributs, il en réclame les titres et les honneurs, il demande aux hommes l'adoration qui n'appartient qu'à l'Etre Suprême. L'évangile nous le montre à chaque page parlant, agissant en Dieu et se faisant annoncer à tous comme un Dieu. Si la Divinité descend jusqu'à l'homme, si elle daigne lui apparaître et converser avec lui dans une nature semblable à la sienne, elle doit sans contredit s'affirmer elle-même. Se peut-elle affirmer avec plus d'éclat, avec plus d'autorité, avec plus d'empire que ne fait J.-C. ?

D'abord la nouveauté de cette affirmation me saisit. En savez-vous dans l'histoire un autre exemple ? Assurément non. D'autres, comprenons-le bien, ont pu se décerner à eux-mêmes la Divinité ; mais qu'ils l'ont fait d'une tout autre manière ! Ils voyaient autour d'eux une religion égarée multiplier l'être divin, prêter ses attributs à tout ce qui était grand ou fort dans la nature ou dans la société, placer les grands hommes dans les cieux et les adorer dans les temples. Ils aspirèrent à un autel comme d'autres ambitions aspiraient à la puissance ou à la gloire. Alexandre se dit le fils de Jupiter ; Apollonius se donne pour l'un des immortels ; les Césars se mettent au rang des dieux et reçoivent des sacrifices. Au fond, en s'élevant jusqu'au ciel, ces hommes ne s'élevaient qu'au-dessus de la foule : ils se faisaient simplement les égaux des héros déifiés avant eux. Se faire l'égal de Jupiter, de Mars, d'Apollon, de Mercure ou d'Hercule, cela se conçoit. Pourquoi un mortel ne de-

manderait-il pas à ses semblables ce qu'un mortel a obtenu ? Mais où avait-on vu jusque-là un homme proclamer l'unité de la nature divine et la réclamer pour soi-même ? Qui avait songé, avant le Fils de Marie, à jeter bas les idoles innombrables de la superstition publique, pour ériger sur leurs débris un autel unique au Dieu unique, et à se placer lui-même sur cet autel ? En un mot, avant J.-C., qui avait osé dire aux hommes : il n'y a qu'un Dieu créateur et maître de toutes choses, et ce Dieu, c'est moi ? Cette affirmation étrange ne s'est rencontrée qu'une fois dans l'histoire, et elle appartient à J.-C.

Je ne sais, M. F., si vous comprenez toute la hardiesse d'une semblable affirmation. Car enfin celui qui tient ce langage inouï, ne tombe pas d'un seul coup au milieu des peuples comme la foudre du sein de la nue. Non, son origine humaine n'a point de mystère ; sa condition est connue de tous ; il se rend témoignage devant la foule qui a vécu à côté de lui et dont il sort à peine depuis quelques jours. Et c'est lui, lui dont la mère est vivante, qui se fait plus ancien qu'Abraham, qui se dit l'Eternel. Lui, l'artisan pauvre, obscur, rebuté de tous, qui prétend avoir créé le ciel et la terre, être le souverain de toutes choses ! Humainement quelle prétention plus désespérée ? N'importe , J.-C. n'en croit pas moins au triomphe; il en est certain. Tous les grands hommes, je le sais, ont eu foi en eux-mêmes : mais d'eux à J.-C. quelle distance ! Ils croyaient à leur génie, à leur puissance de parole ou d'action, aux circonstances, à ce qu'ils nommaient la fortune ou le destin. J.-C. a foi à quelque chose de bien plus élevé ; il croit, chose impossible à un simple mortel s'il n'a le sens renversé, il croit à sa divinité. Aussi il dédaigne les précautions, les ménagements, les combinaisons des héros humains. Il ne sait ce que c'est qu'attendre les événements, que disposer les esprits, que

préparer de loin son empire sur le monde. Du premier coup il va au-delà de toute ambition, de tout rêve d'homme ; il s'affirme Dieu et il réclame tout ce qui appartient à Dieu. Peu lui importe ce que l'audace de cette prétention va soulever de contradictions et de haines ; il attend tout de son droit, de sa puissance et de la vérité.

Du reste les conséquences logiques de cette sublime affirmation ne l'effraient point : il les accepte et il les soutient. S'il est Dieu, il est le maître ; s'il est Dieu, il a tout créé et tout relève de lui. Aussi avec quelle autorité il s'empare de toutes choses, et cependant sans effort et comme un souverain qui est dans son empire ! Toujours d'accord avec lui-même, il s'est dit Dieu et il dispose de l'univers en Dieu. Le voyez-vous qui met la main sur le passé, sur un passé de quarante siècles, qui se l'approprie comme son bien et son domaine ? L'entendez-vous qui se pose devant la race humaine et qui lui crie : je vous parais né d'hier, et je suis devant vous et devant vos pères et devant les pères de vos pères. Je viens à vous à la suite de quarante siècles et ces quarante siècles sont à moi. Enfants d'Abraham, vos ancêtres n'ont existé que pour moi ! Enfants d'Adam, tout ce qui s'est remué de grand parmi vous se rattache à moi ! C'est moi que vos pères ont vu dans tout ce qui leur est apparu de noble, de puissant, de divin ici-bas.

M. F., l'orgueil humain peut bien prétendre à saisir le présent, à dominer l'avenir : mais se dire le maître de ce qui n'est plus, mais s'emparer de tout ce qui a été, mais s'approprier, depuis son berceau, l'humanité tout entière, sans doute c'est le droit de la seule divinité, et c'est la prétention de J.-C. Il saisit l'avenir, comme il a fait le passé : jamais on ne disposa de l'heure présente comme il dispose des générations et des siècles. Voici, dit-il, que je suis avec vous à jamais et jusqu'à la consommation des temps. Et ces siècles, il les

ordonne d'avance, comme le matin vous ordonnez le jour que vous donne la Providence. Il règle les mouvements de la vie future du monde, comme vous réglez vos affaires de chaque moment ou de chaque heure. Homère n'arrange pas avec plus de liberté et d'empire l'existence imaginaire de ses héros, que J.-C. ne fait les réalités de l'avenir.

Il s'empare de l'espace comme du temps. Auprès de lui, que l'ambition des conquérants est misérable! Reculer de quelques pouces de terre les limites de leur empire, mettre quelques hommes de plus sous le joug, leur rêve ne va pas plus loin. J.-C. ne souffre point de bornes si étroites, l'empire qu'il se promet, c'est toute la terre; ses sujets, tout ce qui a une âme et qui pense.

Bien plus, comme tout doit céder devant la volonté d'un Dieu, il traite la liberté humaine, ce qu'il y a de plus insaisissable au monde, comme chose qui relève de lui. D'avance, il la dirige, il la mène, il la fait entrer, avec son action, dans le plan de sa domination universelle. Non, jamais homme ne prit un titre semblable et ne le porta comme lui. Réfléchissez-y, M. F., cette suite dans un dessein si hardi n'est pas naturelle; il n'est pas donné à l'homme d'élever si haut ses rêves et de les soutenir avec cette grandeur.

Mais ce qui me subjugne irrésistiblement dans cette affirmation de J.-C. c'est sa magnanimité, son héroïsme. Il se dit Dieu, mais il se dit homme tout ensemble. Il déclare à la fois qu'il vient réclamer des autels et qu'il les inaugurera de son sang. Il faut que l'homme meure pour que le Dieu soit adoré. Et voilà quelque chose d'évidemment surhumain. Que voulurent ces hommes qui s'érigeaient en idoles? A quoi prétendirent Alexandre, Apollonius, les Césars? A quelle noble mission? A quel but sublime? Chez eux l'audace du sacrilége n'alla point au delà d'un égoïsme étroit;

ils faisaient tout pour eux-mêmes, et pour l'humanité rien. J.-C. vient aux hommes d'une tout autre manière. Certes qu'un Dieu descende sur la terre pour ne dire à ses créatures intelligentes que ces deux mots : Je suis votre maître, adorez-moi ! ce serait son droit assurément. Mais, l'Evangile à la main, j'affirme qu'il serait peu digne du Créateur de ne venir à nous que pour réclamer son droit. Non, M. F., il se doit de venir pour quelque chose de plus grand, de plus heureux pour nous et de plus glorieux pour lui : pour nous sauver. C'est dans ce but que J.-C. vient aux hommes et se proclame leur Dieu. Pour lui, ce titre suprême n'est qu'un engagement au sacrifice, que l'obligation du dévouement. Il sera la première victime du culte qu'il réclame : avant d'amener l'homme à ses pieds, il mourra pour lui. Et c'est là, je le répète, ce qui, dans l'affirmation de J.-C., me persuade avec le plus d'empire. Cet héroïsme surhumain me répond de tout et m'explique tout. Tant que ma raison ne cherchait en lui que la grandeur souveraine qui a droit à nos adorations, ma raison ne pouvait accorder ce que le fils de Marie laissait voir de faiblesse et ce qu'il affirmait de sa gloire. Les bassesses de sa condition couvraient sa Divinité d'ombres trop épaisses. Je me disais à moi-même : le Maître du monde ne peut se reconnaître dans une telle infirmité, et tant de dépendance et de dénuement ne sauraient appartenir au Tout-Puissant. Mais en m'apprenant le but de sa mission, J.-C. a éclairé toutes les ténèbres : c'est son infirmité qui lui rend témoignage, ce sont ses faiblesses mêmes qui le prouvent. Oui, dès qu'un Dieu daigne descendre à moi, ce doit être pour expier mes fautes et pour me sauver. Et qu'y a-t-il de plus digne de Celui qui est la charité suprême que cette manifestation infinie d'amour ? Oui, dès qu'un Dieu daigne se faire ma victime et mon sauveur, il doit être dans la douleur, dans

l'opprobre. Et qu'est-ce donc que l'expiation si ce n'est s'humilier et souffrir, c'est-à-dire le sacrifice? Maintenant je comprends tout et je crois tout. La sagesse de J.-C., il est vrai, me confond, sa sainteté m'effraie, son génie m'accable : mais je crois surtout à son dévouement, et la charité de son cœur m'est le plus sûr garant de la vérité de sa parole.

Concluons, M. F. J.-C. s'affirme Dieu et je soutiens que cette affirmation est de toute nécessité vraie et divine. Car enfin, ici point de milieu. Ou elle est vraie ou elle est au plus haut degré insensée et criminelle.

C'est folie. Et comment sans délire un artisan obscur peut-il espérer, peut-il prétendre que ses contemporains l'acceptent pour une Divinité? Quoi! de la poussière d'un atelier, vous passeriez d'un seul coup par-dessus les Académies et par-dessus les trônes! Quoi! vous, le mercenaire de Nazareth et qui gagnez votre pain à la sueur de votre front, vous réclamez l'obéissance, l'adoration, l'amour de tout ce qui pense! Hier encore, vous receviez un salaire; aujourd'hui, il vous faut un autel et des sacrifices! Hier on vous regardait à peine quand vous passiez dans la rue; et aujourd'hui vous voulez le genre humain à vos pieds! Mais c'est là une exception de délire, une singularité même dans la folie.

De plus, c'est crime. Quoi! vous dites qu'il n'y a qu'un Dieu. Vous vous faites l'Apôtre de ses droits. Vous réclamez pour lui le plus noble hommage de l'être humain, l'amour. Et ce Dieu, vous vous mettez à sa place! Et ses droits, vous les usurpez! Vous montez sur l'autel que vous élevez au Créateur et de là vous vous appropriez l'amour de la race humaine! C'est le plus sanglant des outrages à la conscience publique et à l'honneur de la Divinité.

Cependant, M. F., d'accuser J.-C. de folie ou de crime,

cela ne vous est pas possible. La folie avérée appelle la pitié du mépris; le crime déclaré appelle l'exécration. Je vous en porte le défi solennel, jamais vous n'obtiendrez de votre cœur l'un de ces deux sentiments à l'égard de J.-C. Vous êtes libres dans le reste, ici non. Vous pouvez lui refuser votre foi ; mais descendre à l'égard du fils de Marie au mépris et à l'exécration, je vous dis que vous ne le pouvez pas. La raison en est simple : pour le méconnaître et le repousser, il suffit de vos passions : pour le mépriser et le flétrir, il faudrait votre conscience et votre raison. Or la raison et la conscience se refusent à de tels sentiments. Bon gré mal gré, à sa parole elles le proclament le plus sage, à sa vie le plus saint des hommes.

Ainsi, M. F., en vertu de cette affirmation de J.-C. vous êtes pressés inévitablement entre deux extrêmes. S'il n'est pas Dieu, évidemment il est insensé, il est criminel. Vous êtes obligés d'admettre le délire et toutefois vous ne pouvez mépriser ! Vous êtes contraints d'admettre le crime et vous ne pouvez le flétrir. La sainteté de sa vie garantit son affirmation : la fausseté de son affirmation obscurcit toutes les vertus de sa vie. La sagesse de son enseignement répond de la sagesse de ses prétentions. Ces mêmes prétentions démentent et déshonorent son enseignement. Tournez-vous où vous voudrez : vous ne pouvez ni donner votre admiration ni la refuser; il ne vous est permis ni de retenir votre mépris ni de vous y laisser aller. Nommez-moi donc un autre être humain qui tienne ainsi votre âme *en suspens et comme en l'air* (1). Montrez-moi dans l'histoire un autre personnage qui vous place dans cette situation violente de ne pouvoir ni croire à sa vertu, ni en douter, ni méconnaître sa sagesse, ni l'avouer ! Ainsi, pour votre conscience, pour

1. Quousque animam nostram tollis. (Joan. 10, 24.)

votre raison, nul moyen d'accorder des sentiments si contraires et de sortir de ces extrêmes. Ou plutôt, il y a un moyen, un seul, c'est de proclamer la vérité de l'affirmation de J.-C., de tomber à genoux devant lui, et de vous écrier avec le Prince de ses apôtres : Oui, vous êtes vraiment le Christ et le Fils de Dieu. *Tu es Christus filius Dei* (1).

Jésus-Christ s'affirme. J'ai ajouté qu'il se prouve. Ce sera le sujet d'une seconde réflexion.

II

Jésus-Christ se prouve.

D'abord, il agit en Dieu. Lorsqu'un homme se présente aux hommes avec l'autorité d'une sainteté éclatante et d'un incontestable génie et qu'il leur dit : Je suis Dieu, la raison publique lui répond aussitôt : Prouvez-vous par vos œuvres. Si vous êtes Dieu, vous êtes la puissance qui a tout créé et qui gouverne tout ; montrez-vous donc le maître de la nature en lui commandant, le maître des événements en disant d'avance ce que sera l'avenir. C'est-à-dire que la première preuve réclamée par le bon sens de l'humanité, c'est le miracle et la prophétie.

Aussi bien, point de preuve plus éclatante, plus populaire, plus irrésistible que le miracle et la prophétie. D'un côté, ce sont des faits qui se touchent et se palpent ; qui bon gré mal gré saisissent les sens et par eux la raison ; qui investissent l'homme tout entier d'une telle lumière de certitude, qui emportent si invinciblement la conviction, qu'il faut fatalement se rendre ou abdiquer l'intelligence. D'un

1. Math. 16, 16.

autre côté, le miracle et la prophétie sont deux actes de puissance suprême. Par le miracle, Dieu se révèle souverain du monde de la matière ; par la prophétie, souverain du monde des esprits. Qui ne comprend en effet, qui n'avoue que la nature et les événements nous maîtrisent et ne sauraient être maîtrisés de nous ? Est-ce que je puis quelque chose contre l'ordre universel? Est-ce qu'il y a puissance mortelle capable de suspendre, un seul instant, une seule des lois auxquelles obéissent les mondes ? Est-ce qu'il est donné à l'homme de percer dans le néant, de saisir l'avenir caché dans ses causes, de disposer par avance de ce qui sortira librement du génie, de l'ignorance, de la force, des passions, des idées, des volontés contraires des générations futures ? Le miracle et la prophétie n'appartiennent qu'à Dieu, et par conséquent prouvent de toute nécessité l'action divine. Et l'homme en est si convaincu, il a tellement peur de cette démonstration irrésistible, qu'il s'épuise en sophismes pour s'en persuader l'impossibilité. Il faut bien qu'il y ait dans le miracle une preuve souveraine : autrement, comment expliquer l'effort désespéré de l'homme pour déposséder Dieu du droit et de la puissance du miracle ?

Voilà, M. F., la première preuve que J.-C. donne aux hommes de sa divinité. Il commande en maître à la nature. Il apaise d'un mot la tempête. Il affermit les flots sous les pas de ses disciples. Il multiplie le pain pour nourrir la multitude. Il dit aux aveugles : voyez ! ils voient. Aux sourds : entendez ! ils entendent. Il se fait obéir de la mort. Sa parole ranime le cadavre de quatre jours et à sa voix Lazare se lève de la tombe et recommence la vie. Il domine les éléments comme la nature. Il annonce les détails des opprobres et du supplice que lui réserve la haine : la haine accomplit librement, mais infailliblement ce qu'il a an-

noncé. Il prédit la ruine de Jérusalem qui demande sa mort : trente ans après, la colère d'un César accomplit la vengeance prédite. Lui, que tous outragent et qui va mourir sur un gibet, il prophétise sa gloire : qu'il sera avec les siens jusqu'à la consommation des siècles et que par eux il vaincra le monde et le mettra à ses pieds : dix-huit siècles lui obéissent en justifiant à la lettre ses oracles. Et il fait tout cela, non par une vertu empruntée, mais par sa puissance propre, mais en son nom et à son profit et pour attester qu'il est Dieu ; en sorte que, le Ciel ne pouvant se faire le complice de l'imposture, il ne reste à la raison que de choisir entre la foi à sa divinité ou l'athéisme.

Et ne dites pas : qui sait si les Evangélistes n'imposent point sur le compte de leur Maître et si ce qu'ils racontent est la vérité. Témoins du Christ, levez-vous et venez confondre le doute qui vous dispute votre témoignage ! Saints Apôtres que nous attestez-vous ? — Ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, ce que nous avons perçu de tous nos sens. — Témoins du Christ, qui nous garantit que vous ne fûtes point trompés par vos sens ou que vous n'avez point voulu tromper l'humanité ? — La publicité de l'événement qui ne permettait point l'illusion, la présence de tout un peuple qui a vu, entendu avec nous et comme nous, l'incrédulité contemporaine qui a vérifié notre témoignage et qui n'a pu le nier, la haine qui avait tué le Maître, et qui surveillait les disciples, armée du démenti pour confondre l'imposture, du glaive pour punir les imposteurs. — Témoins du Christ, une dernière fois je vous interroge, aucun motif humain n'a-t-il dicté votre témoignage ? — Ce que nous attestons nous a dépouillés, dévoués à tous les sacrifices et condamnés à toutes les immolations. Nous n'attestions que des faits et pour être crus nous nous fai-

sions égorger. Maintenant, M. F., la conclusion est facile. Admettons-nous l'infaillibilité du témoignage humain dans des circonstances données?... Je ne suis pas le maître de votre intelligence. Nous portons tous en nous la puissance malheureuse de lutter contre la vérité : nul ne peut nous ravir la liberté du doute ou du rêve. Mais c'est aussi la puissance de la vérité de vous réduire à cette alternative extrême de l'accepter ou de renier votre raison. Qu'y a-t-il de plus souverain que de vous dire comme elle : Ou tu croiras ou je te condamne à délirer?

Secondement, J.-C. parle en Dieu et son enseignement est surhumain comme son action. Cet enseignement, l'Evangile écrit par ses Apôtres, gardé et transmis par son Eglise l'a perpétué jusqu'à nous. Rapprochez du monument évangélique les monuments que nous a légués le génie des hommes les plus célèbres, vous verrez qu'il les écrase tous de ses proportions colossales, et que nulle mesure humaine ne peut embrasser cet édifice trop visiblement infini pour n'être pas divin.

Oui, un livre existe au-dessus de tous, à la portée de tous, l'enfance le comprend, le génie n'eût pu en inventer un seul mot. Ce livre est comme le Ciel. Quel homme eût pu le créer? Quel homme n'en comprend le langage? Ce que vous sentez à la vue de l'espace peuplé de mondes innombrables, c'est ce que le cœur éprouve à la lecture de ces pages surhumaines. Est-ce qu'à l'aspect du firmament vous ne sentez pas votre Créateur et votre Dieu? Lisez l'Evangile : que se passe-t-il en votre âme? N'est-ce pas Dieu qui vit, qui pense, qui respire dans chacune de ces pages? A l'élévation de ces dogmes ne sentez-vous pas l'infinité de son être? A la pureté de ces maximes, sa sainteté? A l'onction des sentiments, son amour? A l'inimitable originalité de l'ensemble, la puissance créatrice qui n'est

qu'en lui ? N'est-il pas vrai que la terre s'efface, que le temps s'oublie, que les sens se taisent, que l'intelligence s'épure et s'agrandit, que des horizons nouveaux se dévoilent, que d'autres réalités et un mode nouveau de vie se révèlent, que l'être humain perd terre et s'envole dans une région si lumineuse, si vivante que jusque-là il lui semble n'avoir vécu que dans la nuit, avec des ombres et parmi des tombeaux? Ce livre, c'est la parole de J.-C.

Auprès de celui-là, que tous les autres livres sont petits! tous ils parlent de la terre, du temps, de ce que la mort finit sans retour pour la race humaine. J. C. seul dédaigne dans l'homme tout ce qui n'est que du temps et de ce monde. Seul il s'empare de cette portion de l'être spirituel qui aspire à Dieu et à l'éternité ; il se saisit de la conscience; il prend avec une autorité irrésistible ce qui est l'empire propre du Créateur, l'âme. Il pose devant elle ces grands problèmes que l'intelligence ne peut ni décliner ni résoudre par elle-même : Dieu, l'homme, l'avenir. Il les résout avec une simplicité et un éclat incomparables. Sur ces questions suprêmes, il ne dit rien qui ne soit au-dessus de la raison, et que la raison toutefois n'avoue ; il parle comme elle, mais il dit mieux et surtout il dit plus. Philosophes, sages du siècle, quand vous avez voulu aborder la sphère sublime de l'âme, qu'avez-vous fait que vous évanouir dans vos rêves? Sur ces hauteurs de la conscience, l'air a manqué à votre intelligence débile et l'on vous a vus défaillir. Ah ! ce n'est pas là votre royaume : c'est celui de J. C. Aussi voyez comme il parle de Dieu sans efforts et d'une façon si naturelle qu'on comprend qu'il ne s'agit point de quelque chose qui lui soit étranger. Il est visible qu'en parlant de la nature, des opérations et de la vie divine, il parle de lui-même. A l'entendre, l'âme a reconnu l'une des personnes divines, elle s'incline et adore ; car elle a trouvé son Dieu.

Toujours conséquent avec lui-même, il rend compte de l'avenir, c'est-à-dire de l'éternité comme du séjour qu'il habite. Les hommes avant lui purent pressentir la vie future ; ils purent saisir aux bords de la tombe les lueurs lointaines de ce soleil qui éclaire le monde éternel. Mais que savent-ils clairement, certainement de l'existence qui recommence de l'autre côté du sépulcre, des lois qui la régissent, de la destinée qui y attend les âmes ? J. C. nous l'apprend. Le bonheur de ce monde futur, c'est de le posséder ; le malheur, c'est d'être séparé de lui ; le moyen d'y parvenir au bonheur, c'est le mérite, fruit de la volonté humaine et de sa grâce ; et le mérite, c'est de l'aimer. Il explique le mystère de l'homme avec la même clarté, et à l'autorité de sa parole, il est impossible de méconnaître en lui le Créateur de la race humaine. Il parle à l'homme tout à la fois en maître et en père. Il a des menaces pour toutes les passions, de la pitié pour toutes les faiblesses ; il lance l'anathème sur le crime, il tend la main au repentir ; il foudroie tous les instincts mauvais, il encourage tous les nobles penchants du cœur. Nul n'est entré comme lui dans le domaine de la morale : il y paraît en législateur et en Juge. Il impose la loi, non comme un sage qui l'a découverte, non comme un envoyé du ciel et qui la promulguant en reste le premier sujet, mais en maître ; disons mieux, comme un Dieu dont la volonté fait la loi suprême et qui reste au-dessus de cette loi, alors qu'il met sous elle l'humanité tout entière. Enfin il personnifie en lui-même tout l'ordre moral ; il le rapporte souverainement à soi, comme à son principe et à sa fin. Si la conscience lui demande la révélation du devoir, il lui apprend qu'elle est coupable parce qu'elle l'a offensé, que le devoir c'est le sacrifice, et que le sacrifice c'est de mourir à soi-même et de ne vivre que pour lui. Si le cœur de l'homme lui demande le bonheur,

il lui ordonne de porter la croix à sa suite et lui promet à ce prix ce qui est la seule félicité d'ici-bas, le repos de l'âme et la paix, et ce repos, cette paix c'est lui-même. Enfin si l'humanité crie à lui et lui demande la vie, il lui répond que la vie consiste à le connaître et à l'aimer, car c'est lui qui est la vie. *Ego sum vita.* Non, non, ce n'est point là le langage de l'homme : le sentiment invincible de sa misère lui défend cet orgueil de se faire lui-même le but et le terme où aspire l'humanité. Cela n'appartient qu'à notre Maître, et certes ce n'est point une vaine prétention de sa part. Car enfin, M. F., n'est-il pas vrai qu'il réalise tout ce qu'il dit et qu'il accomplit tout ce qu'il promet? Quand vous entendez ses maximes, est-ce que votre conscience n'est point émue? Quand vous accomplissez ses préceptes, n'éprouvez-vous pas un calme profond et une paix qui n'est pas de ce monde? Quand pour lui vous avez accepté un noble sacrifice, ne sentez-vous pas votre âme s'agrandir et une joie surhumaine dilater votre cœur? Quand vous lisez son histoire et que vous contemplez sa figure divine, est-ce que vous ne sentez pas toutes vos puissances tressaillir, tout votre être vous échapper pour aller à lui comme à la vérité et à la vie? Oh, oui, à lui seul de tendre la main à toutes les générations, de les appeler sur sa poitrine sacrée, et dans son Cœur; car lui seul possède assez de surabondance dans l'être pour embrasser l'humanité entière, pour la vivifier de sa vie et la béatifier de son bonheur. Lui seul est vraiment le Christ, le Fils de Dieu. *Tu es Christus, filius Dei.*

Cependant J.C. n'a point borné aux miracles de son action et de sa parole les preuves de sa divinité : Il a fait plus, M. F. Les grands hommes ont besoin de se survivre dans une œuvre qui dure après eux. Il leur faut une immortalité moins vaine que la gloire : celle de leur génie

subsistant, agissant, gouvernant le monde dans leurs institutions. Croiriez-vous que J.-C. n'ait pas voulu ce que veut tout homme supérieur? Quand il s'affirmait Dieu, nous l'avons vu réclamer l'espace, le temps, et les âmes comme son domaine. Eh bien! il a dû y fonder quelque chose, y asseoir un monumeut qui témoignât à jamais de sa toute-puissance. L'a-t-il fait? Oui, il l'a fait, mais avec le caractère de grandeur et de force qui doit distinguer l'œuvre d'un Dieu.

Quel est l'acte par excellence de la toute-puissance divine? Celui que Dieu empreint d'un caractère plus universel, plus éclatant, plus complet aussi de force et de sagesse infinie? C'est la création. Quand vous contemplez l'univers, qui de vous ne se sent élevé bon gré, mal gré, à l'adoration de la cause suprême? Oui, à la majesté de la nature, à l'immensité et à l'harmonie de l'ensemble, à l'éternelle jeunesse des mondes, à la fécondité inépuisable de la vie sans cesse manifestée sous des formes nouvelles, toute langue nomme une puissance supérieure. L'humanité salue le Créateur et dans le Créateur un Dieu.

M. F., le Dieu de la grâce n'est pas moins grand dans ses œuvres que le Dieu de la nature. Voici la création de J.-C. : contemplez-la et dites si elle suppose moins de sagesse, moins d'énergie créatrice que l'univers visible. Cette création, c'est l'Eglise.

L'Église, qu'est-ce donc? C'est une forme extérieure et sensible, la constitution vivante du monde des intelligences; c'est le royaume des âmes. Avant J.-C., qui avait entendu parler de ce royaume? Il y avait alors l'empire des conquérants, empire de la force, qui ne donne à ses maîtres que la domination de la matière. Il y avait l'empire des savants et des hommes de génie, empire de la pensée qui n'embrasse dans l'homme que la partie la moins noble de l'in-

telligence. Mais l'empire des âmes avec sa constitution, avec sa hiérarchie, où était-il ? Sans doute, les éléments en préexistaient en partie dans l'humanité ? Mais qui les a tirés du chaos ? Qui les a réunis et enchaînés dans un tout ? Qui en a fixé les lois ? Qui en a ordonné l'harmonie ? Qui en a fait un monde nouveau ? Qui soutient ce monde sans appui et comme dans les airs depuis dix-huit cents ans ? J.-C. ne l'a pas seulement révélé ; il ne l'a pas seulement expliqué ; il l'a créé. Observez-le, ce monde. Concevez-vous quelque chose de plus grand, de plus harmonique, de plus vivant, de plus fécond ? Au Créateur il n'a fallu que la parole pour enfanter l'univers ; à J.-C., il n'en faut pas davantage pour créer l'Église. Il dit un mot : Suivez-moi. Ce mot lui crée ses disciples. Il dit un mot : Allez et enseignez. Ce mot lui crée ses apôtres et toute la hiérarchie. Dans la création matérielle, Dieu a mis un reflet de sa gloire : dans la création de l'homme, il a retracé la vive image de son être. De même J.-C. s'est retracé dans son Église ; il a fait le monde des âmes à son image. Il lui a donné l'unité, parce qu'il est un ; la sainteté, parce qu'il est saint ; l'autorité, parce qu'il est le maître ; l'universalité, parce qu'il est le Dieu immense ; la perpétuité, parce qu'il est le Dieu éternel. Comme dans la création des corps, il a mis en eux une force secrète qui les fait graviter vers un centre commun et d'où résulte l'harmonie des mondes ; de même dans la création de l'Église il met en elle sa grâce, loi d'attraction spirituelle qui fait graviter librement et infailliblement les âmes vers le centre de toutes choses, vers Dieu. Enfin, comme à la nature il a donné à son Église une sève inépuisable de vie, une énergie toujours renaissante de fécondité ; et au milieu des ruines des siècles, il la fait fleurir d'une jeunesse immortelle. M. F., ce monde surnaturel, création de J.-C., est visible à tous les yeux. Mêlé à la société temporelle et ja-

mais confondu avec elle, il manifeste son existence par les symboles, il révèle son action par sa hiérarchie extérieure, il vit d'une vie si puissante qu'à dix-huit siècles de son berceau il retient toute la vigueur de son origine et toute l'énergie de sa constitution première. L'incrédule ne peut en nier la réalité, il combat incessamment contre lui; est-ce donc qu'il ne combattrait qu'un fantôme? Il ne peut en disputer la création à J.-C. Avant J.-C., dans l'ordre temporel je ne vois que des sociétés politiques; dans l'ordre de la science, que des écoles et des sectes; dans l'ordre religieux, que des superstitions et des idoles. Où trouver la société des intelligences, à l'intérieur unies par une même foi et un même amour, au dehors relevant leur union par la profession d'un même symbole et l'obéissance à une même autorité, et toutes ensemble cherchant à travers les ombres du temps le Dieu infini qu'elles doivent posséder un jour dans la patrie immuable qui est le ciel? Enfin on ne peut nier que ce ne soit une œuvre divine. Si dans la création, la conservation, le gouvernement du monde des corps, vous proclamez une puissance surhumaine, comment la méconnaître dans la création, la conservation, le gouvernement du monde des âmes? Non, non, ce n'est pas là l'ouvrage de l'homme. Ce que le temps voit s'élever, le temps le renverse. Les siècles passent, l'Église reste. Ce qu'une révolution fait éclore, une révolution l'emporte. Les tempêtes politiques déracinent les plus puissants empires : l'Église est debout. Ce que l'homme a créé, l'homme le détruit. Voilà dix-huit cents ans que l'homme lutte contre l'Église : l'Église vit. Appelez œuvre de l'homme, à la bonne heure, tout ce qui chancelle, tout ce qui tombe, tout ce qui disparaît dans l'abîme du temps. Et quel est le signe de l'œuvre humaine, sinon la faiblesse et le néant? Mais ce qui dure, ce qui ne vieillit ni ne meurt, ce qui croît avec

les âges et reste toujours jeune et toujours fécond, cela, M. F., dites que c'est l'œuvre du Tout-Puissant et de l'Éternel : car de ses ouvrages quel est le signe sinon la force et la stabilité ? Oui, cela est divin, et cela est la création de J.-C.

Jésus-Christ s'affirme et se prouve : De plus il s'impose, sujet d'une dernière réflexion.

III

Jésus-Christ s'impose.

C'était une entreprise prodigieuse de s'affirmer Dieu ; mais faire accepter au monde son affirmation, c'est quelque chose au-dessus de tout prodige.

Lisez l'histoire, suivez dans le passé ces hommes qui ont voulu faire triompher une idée parmi leurs semblables ; combien y sont morts à la peine ! Leur œuvre les a tués. Du bord de la tombe, il ne leur a pas même été donné d'entrevoir le succès dans un avenir lointain. Qu'était-ce donc de venir jeter au milieu du monde des doctrines inouïes, brusquement, sans préparation ni ménagement et en les rattachant à l'idée la plus étrange, la plus imprévue, la plus étourdissante pour la raison humaine, celle de la divinité d'un artisan qui va mourir sur une croix ?

Cette idée, cependant, J.-C. la fait accepter. Ici, la négation est impossible. Descendez de dix-huit siècles vers le berceau humain, vous trouvez sur tous les points du monde civilisé ces deux choses sans lesquelles un peuple est impossible : la Religion, l'État ! Mais qu'est-ce que la Religion ? Les passions adorées sous des symboles impurs ou absurdes et usurpant le culte qui n'est dû qu'à l'Être su-

prême. Qu'est-ce que l'État? L'organisation de tous les despotismes au profit du petit nombre et contre l'humanité entière condamnée au servage et à tout ce qui en est la suite : la corruption, la misère, l'abrutissement et la faim. Dans le temple, quels noms invoque la foule? Mais, Apollon, Minerve, Jupiter et que sais-je?... Les vœux et les sacrifices s'adressent au plaisir, à l'ambition, à la haine, à tout, excepté à Dieu. Dans la cité, à qui la puissance et avec elle toutes les jouissances de la vie? A quelques hommes qui concentrent dans leur main les richesses et la force matérielle. Pourquoi l'exhérédation de tout droit, excepté un seul, celui de pleurer et de souffrir, pour ceux qui sont pauvres, pour ceux qui sont faibles, pour l'immense majorité de la race humaine? Traversez trois siècles et revenez dans cette même société renouvelée par la mort et par le temps. A quels autels se pressent les peuples? Aux autels de J.-C. Quelle divinité adore la foi universelle? Le Dieu un et son fils unique Dieu comme lui, Jésus-Christ. Du temple passons à la cité, qu'est-ce que le souverain? Le ministre de Dieu pour le bien (1); le serviteur de tous pour le bonheur de tous. Qu'est-ce que le riche et le puissant? L'économe du pauvre et le tuteur du faible. Qu'est-ce que l'État? L'organisation du droit et de la justice? Qu'est-ce que la société entière? Une famille de frères égaux par la nature et la destinée, inégaux seulement par la condition. Mais qui a donc opéré cette étonnante révolution? Qui a renouvelé la religion? Qui a reconstitué l'État? La foi à la divinité de J.-C. A son nom, la superstition est tombée dans le temple, l'oppression a disparu dans la cité. L'adoration de sa personne a ramené la sainteté dans le culte, et l'adoration de sa parole, la justice dans la société. Certes,

1. Rom. 13, 4.

M. F., c'est là un éclatant triomphe, s'il en fut jamais. Dans notre siècle on ne résiste pas au fait accompli et toujours nous mettons la raison du côté du succès. Eh bien, J.-C. a conquis le succès ; le fait est pour lui comme le droit. Que reste-t-il donc que de tomber à ses genoux et d'adorer, car il est vraiment le Christ et le Fils de Dieu? *Tu es Christus filius Dei.*

Trois circonstances donnent à ce succès un caractère incontestablement surhumain. D'abord l'absence de tout élément naturel. Nommez-moi les grands hommes de l'histoire, sages, législateurs, conquérants ; je vous expliquerai par des causes humaines leur succès humain. M'expliquerez-vous humainement J.-C. et son triomphe? Ici, toutes les influences naturelles font défaut. Les passions? Dans sa vie, il les immole; dans ses institutions, il les rejette. La science? Il l'exclut : les premiers apôtres de sa doctrine sont pris non dans les écoles mais sur des barques de pêcheurs. Le pouvoir? Il le dédaigne : il déclare lui-même que son royaume n'est pas de ce monde. La force? Il la condamne, il lui demande l'épreuve, l'opprobre, la mort, jamais l'empire. La puissance des idées? Il n'en tient compte, il heurte de front celles qui dominent le monde et il ne leur oppose que la folie de la croix. La popularité? Il meurt réprouvé de l'opinion et au milieu des blasphèmes, de la haine publique. Cependant il triomphe, M. F. Tout a sa cause; il serait étrange que le plus grand événement du monde n'eût pas la sienne. Cette cause quelle est-elle? Cet homme qui s'abandonne soi-même et qui est vainqueur, cette ostentation de faiblesse, et cet éclat de succès, comment l'expliquez-vous? Questions insolubles, si J.-C. n'est pas Dieu.

De plus, J.-C. ne s'impose au monde qu'après sa mort : c'est en cessant de vivre qu'il commence à régner. Cela est

admirable. De leur vivant, les plus grands hommes aidés de toutes les ressources humaines, servis par la première des puissances, les circonstances, n'arrivent qu'à grand peine à une domination toujours bien limitée, surtout bien fugitive. Morts, leur influence finit avec leur action; car la société vivante n'obéit qu'aux vivants. Ici la loi est renversée. Dans sa vie, J.-C. n'obtient que des triomphes à peu près stériles, ses ennemis sont innombrables, ses disciples rares. La foule, il est vrai, accourt au bruit de sa parole, de ses miracles surtout : mais combien se trouve-t-elle plus nombreuse et plus pressée au jour de son supplice! Et bien, c'est après ce supplice qu'il attire tout à lui, selon sa prédiction expresse : *Quum exaltatus fuero a terra omnia traham ad me ipsum* (1). Du fond de sa tombe, il remue le monde et subjugue l'humanité. Savez-vous un autre exemple de cette action d'outre-tombe et de cette toute-puissance posthume? Vous dites que J.-C. n'est qu'un grand homme : soit, mais d'où lui vient le privilége exclusif de se survivre, non dans une idée, dans une institution, mais dans une action qui subsiste, dans une influence toujours vivante? Dites-nous donc par quelle vertu son ombre donne des batailles et remporte des victoires? Dites-nous comment de son sépulcre, ce fantôme se soumet les nations, mène les événements, gouverne l'avenir? M. F., ne cherchons pas une réponse impossible. Voici la raison du prodige; c'est qu'il n'y a rien de si vivant que ce mort; c'est que Jésus supplicié et mis au tombeau n'a fait que traverser le supplice et la tombe, et que, ressuscité par sa propre vertu, il n'a rien perdu de son action et de sa toute-puissance; en un mot, c'est que J.-C. est Dieu.

Enfin, ce qui complète et épuise le miracle, J.-C. s'im-

1. Joan., 12, 32.

pose au monde après sa mort et ce n'est point par lui-même, c'est par une action étrangère qu'il accomplit son œuvre de conquête. Il triomphe non de sa personne, mais par ses lieutenants. Mais que n'étant plus sur la terre, visiblement du moins, il ait pu se conserver le dévouement de ses premiers apôtres et se susciter après eux le dévouement d'apôtres nouveaux, n'est-ce pas là une chose toute divine? Si la Providence vous a fait grand capitaine, que vous attachiez vos soldats à votre personne, que vous enchaîniez d'innombrables êtres humains à votre destinée, je le conçois. Au fond, chacun s'attache en vous à sa gloire personnelle, à son intérêt propre, à l'espoir de prendre sa part de votre renommée ou de votre fortune. Bien plus, si vous êtes un grand homme, qu'après votre mort on poursuive en votre nom une grande œuvre d'affranchissement, de civilisation, de régénération sociale, je le conçois encore. Votre nom, après tout, est un symbole et non un but; on ne fait rien pour vous qui n'êtes plus, on fait tout pour l'intérêt personnifié en vous et qui vit toujours, pour la liberté, pour la gloire, pour le bonheur du pays. Mais ici, M. F., le chef pour qui il faut combattre, c'est un mort. Ici le zèle ne peut s'attacher à sa personne qu'en abjurant et sans retour tout intérêt personnel, ici, le but qu'il s'agit d'atteindre, c'est sa gloire, c'est-à-dire sa Divinité à faire accepter du monde. Et ce but, le plus misérable de tous, si J.-C. n'est qu'un homme, on l'embrasse de toutes les puissances de son être. Pour y atteindre, on prodigue les travaux, les veilles, les souffrances, le sang, la vie. Jamais grande idée sociale ou religieuse n'a été propagée avec cette ardeur et cette constance de courage. Jamais intérêt personnel ou public n'a été soutenu comme l'intérêt de cette apothéose. Jamais cause de l'homme ou même de Dieu n'a été défendue comme la cause de la Divinité de J.-C.

Napoléon s'en étonnait : Concevez-vous, disait-il, un mort conquérant avec une armée dévouée à sa mémoire ? Un fantôme qui a des soldats sans solde et qui les anime à vaincre ? Concevez-vous César du fond de sa tombe gouvernant Rome et présidant à ses destinées ? C'est ce que J.-C. réalise. Je ne demande plus comme tout à l'heure : Quel est ce mort qui remue le monde et subjugue l'humanité ? Je demande quel est ce mort qui a des apôtres ? Quel est ce mort qui a des martyrs ? Quel est ce mort pour lequel on vit, on combat, on meurt, on épuise la fidélité désintéressée et le dévouement héroïque ? Imaginez toutes les hypothèses ; toutes sont absurdes, excepté une seule, c'est de supposer que ce mort est un Dieu.

Maintenant résumons tout ceci. J.-C. n'avait humainement rien pour lui ; il avait tout contre lui, et tout ce qu'il a prétendu, il en est venu à bout. La foi du genre humain a justifié tous ses desseins en les réalisant. Il s'affirmait Dieu et comme Dieu il réclamait l'espace. Sur quel point de l'espace n'a-t-il pas des autels ? Son nom retentit dans tous les sanctuaires, de l'Orient à l'Occident, jusque dans les huttes du sauvage ou sous la tente des barbares. Les plus hautes montagnes ont vu sa croix ; les îles les plus éloignées ont ouï parler de son évangile ; l'adoration et la prière le rendent toujours présent sur tous les points du globe. Comme Dieu, il réclamait le temps. Depuis dix-huit siècles les vœux et les sacrifices ont-ils manqué à ses autels ? Non, toutes les générations se succèdent dans sa foi et dans son culte. Il est bien plus qu'immortel ici-bas. Être immortel parmi les hommes, c'est les préoccuper de sa mémoire. J.-C. les préoccupe incessamment de sa doctrine, de ses préceptes, de ses institutions, de sa divinité, de tout lui-même. Surtout, comme Dieu, il réclamait la propriété par excellence de Dieu, l'homme. Il avait dit : aux empereurs, la matière ;

aux savants, l'esprit ; à moi, l'âme ; c'est-à-dire, à moi la conscience et le cœur ? On peut forcer le respect, emporter l'admiration ; on ne peut emporter ni forcer notre amour. C'est là l'éternel désespoir des oppresseurs et des tyrans : ils peuvent se faire craindre, jamais se faire aimer. Le cœur est la plus inviolable des citadelles : le plus misérable des hommes la fermera, s'il veut, et invinciblement, à tous les potentats du globe. Le cœur, M. F., est l'empire de J.-C. : son triomphe, c'est de se faire aimer. Certes le monde a vu sous toutes ses formes les prodiges de l'amour humain : l'amour qu'obtient J.-C. les efface tous. Voilà dix-huit cents ans qu'il passionne l'être humain, qu'on travaille pour lui, qu'on souffre pour lui, qu'on meurt pour lui, et ce qui passe tout, qu'on vit en lui et pour lui. Voilà dix-huit cents ans qu'il est remonté aux cieux, et l'affection humaine le ramène ici-bas et lui donne une seconde mais immortelle vie sur la terre. Les uns vont chercher de lointaines solitudes pour ne s'y plus occuper que de cet objet suprême de leur pensée ; les autres s'emprisonnent dans le cloître pour travailler à reproduire en eux sa vie, à se transformer en celui qu'ils aiment. Il en est qui se font ses serviteurs dans ses pauvres et ne pouvant le saisir par leurs sens dans sa réalité, l'aiment, l'adorent, vivent et meurent pour lui dans ses images. Combien se sentent pressés de souffrir pour sa cause et s'en vont de périls en périls et au prix de tous les sacrifices acheter le plus grand de tous, celui du supplice enduré pour son amour ! Combien qui courent d'îles en îles, de continents en continents, lui conquérir des âmes, disciples dévoués et qui croient ne l'aimer point s'ils ne le font aimer du genre humain ! Pour lui la vierge oublie sa mère et dédaigne un époux. Pour lui l'apôtre méconnaît la famille et renonce la patrie. Pour lui le martyr défie la douleur et court au-devant du glaive et de l'écha-

faud. Tous crient, comme l'apôtre : la charité du Christ nous presse et nous travaille. *Caritas Christi urget nos.* Dites, tant qu'il vous plaira, que c'est le délire de l'enthousiasme, que cet amour est un rêve, ces sacrifices une chimère. Pourquoi est-ce le privilége de J.-C. de perpétuer dix-huit siècles l'enthousiasme, d'exalter les âmes par le même rêve, de tourmenter les cœurs du besoin de se dévouer à une même chimère? Non, laissons là le blasphème et concluons. Celui qui de la sorte inspire le sacrifice et commande le dévouement, qu'est-il? Appartient-il à la terre? Appartient-il au ciel? Est-ce un homme? Est-ce un Dieu?

Quand autrefois J.-C. annonçait lui-même son évangile aux peuples, on s'écriait autour de lui : *Nonne hic est faber et fabri filius?* Est-ce donc là l'artisan de Nazareth et le fils du charpentier? Je vous adresse la même question, M. F.

N'est-ce qu'un homme, celui qui balaie d'un souffle les idoles, épure la religion publique des erreurs et des infamies qui la déshonorent, et après avoir chassé les peuples des temples qu'il renverse, les ramène dans des temples nouveaux au pied de son autel et s'empare des adorations du genre humain? *Nonne hic est faber fabri filius?*

N'est-ce qu'un homme celui qui du temple pénètre dans la société, en renouvelle les institutions ou plutôt en reconstitue les éléments, en pénètre tout le corps de sa propre vie et fait entrer jusque dans ses entrailles les principes, avant lui ignorés, du droit, de la justice et de la liberté? *Nonne hic est faber fabri filius?*

N'est-ce qu'un homme celui qui en mourant, du haut d'une croix jette un ordre à quelques bateliers et par eux se fait obéir après sa mort comme on n'obéit pas de son vivant au despote le plus absolu du globe; celui qui voit se soulever contre sa mémoire toutes les haines, et qui élève

son nom au-dessus des bûchers et des échafauds ; celui qui fait grandir son influence par le supplice de ses apôtres, croît en puissance à mesure qu'il perd des batailles, cédant toujours subjugue tout et à force de donner du sang finit par mettre l'univers à ses pieds. *Nonne hic est faber fabri filius ?*

N'est-ce qu'un homme, celui qui de sa tombe, à rebours des sages et des conquérants, appelle d'abord à soi les petits, et les peuples viennent se consoler en priant et en espérant à ses pieds; puis, appelle les savants, et le génie désertant les écoles des sophistes et des rhéteurs, vient penser, écrire, prêcher pour sa cause ; enfin, appelle les Césars, et les empereurs lui cèdent le trône et s'écrient à la face de l'univers : Il n'y a qu'un Seigneur et qu'un Maître et c'est J.-C. *Nonne hic est faber fabri filius?*

Enfin celui que l'histoire me montre toujours présent sur tous les points du globe par ses apôtres qui le prêchent, toujours vivant parmi les générations par l'adoration qu'elles lui décernent, toujours maître des âmes qui ne peuvent se détacher de lui ; celui qui s'est mis en possession de l'immensité, de la perpétuité, de la souveraineté universelle, celui qui seul explique tout dans le monde moral et qui, comme Dieu, est la raison suprême et nécessaire de toutes choses, celui-là n'est-il qu'un homme? *Nonne hic est faber fabri filius?* Non, il n'est, il ne peut être qu'un homme ; ou bien il faut renverser toutes les notions de l'intelligence ; ou bien, il ne reste qu'à se voiler la tête de son manteau et à désespérer du ciel, de la vertu, et de soi-même, ou il faut dire : J.-C. est un Dieu. *Tu es Christus filius Dei.*

C'est à vous, M. F., d'achever ce discours et de le compléter par un dernier trait et le plus persuasif de tous. Une passion vaincue, un sacrifice accompli pour l'amour de

J.-C. prouve plus que les miracles. Un cœur humble et chaste est une création qui suppose une puissance surhumaine, et la démonstration par excellence de la divinité de J.-C. sera toujours un chrétien. Soyez donc vraiment chrétiens! C'est-à-dire aimez J.-C. comme vous croyez en lui, et en témoignage de votre amour, sachez vous combattre et sachez vous vaincre.

Aussi bien, si J.-C. est Dieu, il est souverain et quel est son plus noble domaine sinon la volonté de l'homme? Si J.-C. est Dieu, il lui faut un autel et quel est son premier autel sinon notre cœur? Surtout si J.-C. est Dieu, il est le bien suprême. Allons donc chercher auprès de lui le bonheur, et attachons-nous si étroitement à lui que nous puissions ne faire qu'un avec lui à la vie, à la mort, pendant le temps et pendant l'éternité. *Amen.*

IV

JÉSUS-CHRIST PROUVÉ PAR SES MIRACLES

Prædestinatus est Filius Dei in virtute.
La carrière du Fils de Dieu a été marquée par la puissance.

(Ad Rom. 1. 4.)

Tout homme qui se présente au nom du ciel et comme l'interprète des volontés d'en haut, doit prouver sa mission. En effet, la liberté humaine a ses droits comme ses devoirs et, si le plus sacré de ses devoirs est d'obéir à Dieu, de ses droits le premier et le plus noble aussi, c'est de n'obéir qu'à lui seul ou à qui se prouve certainement élu de lui pour intimer à l'homme sa volonté. Il suit de là qu'en paraissant dans le monde comme l'envoyé de Dieu, comme Dieu lui-même, J.-C. a dû s'environner des caractères incontestables et de la mission divine et de la divinité. Il l'a dû et il l'a fait.

Il est une idée qui se retrouve sur tous les points du globe : l'idée de l'intervention du ciel se révélant par la suspension de quelque loi de la nature, l'idée du miracle. Tout peuple a la notion du miracle ; toute tradition le nomme ; toute religion, vraie ou fausse, le réclame. Plus

d'une fois le législateur lui a demandé la consécration de ses lois ; toujours la raison publique y reconnut et la voix du Créateur et le sceau de l'action divine. La grande, la décisive preuve et de la mission et de la divinité de J.-C., c'est le miracle.

Mais quoi ! faut-il donc admettre le miracle ? Sans doute. Et ne faut-il pas admettre que le divin est partout dans le monde ? Que savez-vous, si vous ignorez qu'il y a quelque chose à l'intime même de tout ce que vous voyez, de tout ce que vous touchez ici-bas ? Quelque chose, raison de tout ce qui est, vie de tout ce qui existe, mouvement de tout ce qui agit, et que ce quelque chose, c'est Dieu. Or, le miracle n'est qu'une des formes sous lesquelles apparaît le divin dans le monde. Le miracle, c'est l'action particulière de Dieu substituée un instant à l'action générale ; le miracle, c'est la volonté exceptionnelle de Dieu qui suspend, pour la rétablir aussitôt, la volonté régulière qui fut l'ordre du monde. En soi, l'une ou l'autre action ne suppose pas plus de puissance dans la cause; seulement, l'une présente plus de singularité dans l'effet. La loi, c'est l'ordre constant et on ne la remarque pas ; l'exception, c'est l'ordre un instant arrêté et l'on s'en étonne jusqu'à refuser d'y croire. Mais exception ou loi ne demande ni plus ni moins d'énergie dans la volonté du créateur. Donc, nier la possibilité du miracle, autant vaut nier l'action divine sur la nature ; autant nier la puissance de Dieu, nier Dieu lui-même. Vous ne serez pas plus impies ; vous serez plus conséquents et plus logiques. Il faut donc admettre les miracles.

Cela établi, trois questions se présentent par rapport à J.-C. et à sa mission dans le monde. 1° J.-C. devait-il faire des miracles ? 2° J.-C. a-t-il fait des miracles ? 3° Que prouvent les miracles de J.-C. ? Résoudre ces trois questions, ce sera tout le sujet de ce discours.

I

Jésus-Christ devait-il faire des miracles?

Remontons à l'idée fondamentale du christianisme. L'humanité déchue avait un besoin infini de réparation ; Dieu lui-même voulut être son réparateur. Le Verbe s'est incarné, il est venu sous la forme et dans la nature de l'homme, racheter, enseigner lui-même, sanctifier et réhabiliter l'homme tout ensemble. Voilà l'idée de J.-C. et avec lui du christianisme tout entier.

Or, quand J.-C. se révéla aux hommes comme l'envoyé de Dieu et Dieu lui-même, les hommes ont dû lui demander ses titres, et des titres d'autant plus décisifs et d'autant plus éclatants, que sa mission était plus haute et naturellement moins croyable. Sous peine de manquer et à Dieu et à eux-mêmes, ils ont dû lui dire, avant d'écouter sa parole : si vous êtes Dieu, prouvez-le et nous croirons en vous. Sous peine de s'ôter tout empire sur la liberté humaine, J.-C. a dû, de son côté, présenter en soi les signes d'un caractère surhumain et désespérer le doute par l'évidence de sa divinité. Voilà ce que dit la raison.

Mais réfléchissez. Quelle preuve J.-C. pouvait-il donner de sa mission et de sa divinité? Je n'en puis concevoir que trois : ou sa personne, ou sa doctrine, ou ses œuvres. Sa personne? Mais précisément il s'agit d'établir qu'il est envoyé de Dieu, et Dieu lui-même. — Sa doctrine? Mais c'est la vérité même de cette doctrine qu'il faut démontrer. Restent donc ses œuvres, c'est-à-dire qu'il doit agir en Dieu pour prouver qu'il est Dieu. Donc, la nécessité du miracle.

Il faut creuser ceci plus à fond. Quels caractères devaient

réunir les preuves de la divinité de J.-C. pour subjuguer la foi du genre humain? Interrogez la raison. Ces preuves il les fallait d'une certitude absolue, car le doute est incompatible avec la foi. Il les fallait universelles, c'est-à-dire de nature à saisir tous les hommes, car pour tous la foi à J.-C. est un devoir. Enfin, il les fallait faciles, et qui n'exigeassent ni effort ni travail de l'esprit, autrement elles fussent restées incompréhensibles, nulles dès lors pour les trois quarts du genre humain. Tous ces caractères se réunissent-ils dans le miracle? Oui, et vous allez en être juges.

D'abord le miracle est un fait; un fait extérieur, sensible, d'une publicité éclatante. Donc, nulle preuve plus accessible à toute intelligence, même à la plus vulgaire. Pour la saisir, il suffit ou du témoignage de nos sens ou du témoignage public. Pour l'apprécier, il n'est besoin ni d'étude ni de discussion; c'est assez du simple bon sens. C'est-à-dire qu'il ne faut pour la saisir et pour l'apprécier que ce qu'il faut pour saisir et apprécier les faits les plus communs de la vie domestique ou sociale et desquels dépendent tous les rapports de l'existence humaine.

Ensuite, point de preuve dont l'impression soit plus universelle. Interrogez tous les peuples, chaque homme en particulier, tous reconnaissent dans le miracle la voix de Dieu. Supposez la vue donnée à un aveugle de naissance ou le mort de la veille rappelé du tombeau : et en présence de ces faits, qui de vous, bon gré mal gré ne s'écrie : le doigt de Dieu est là, c'est le ciel qui parle? L'incrédulité en convient elle-même et le plus célèbre déiste du siècle dernier a trouvé ce genre de preuve si subjuguant pour l'esprit humain que, ne pouvant résister et ne voulant pas se rendre toutefois, il avoue que, s'il était témoin d'un miracle, il en perdrait la raison.

Enfin c'est une preuve d'une certitude absolue, car la

raison nous dit à tous que Dieu seul possède la puissance du miracle, puisque seul il est le maître de la nature et l'auteur de ses lois et que, s'il exerce ou communique cette puissance, ce ne peut être qu'en faveur de la vérité. Donc, tout ce qui est attesté par le miracle a pour garant, avec la puissance de Dieu, sa bonté qui ne veut pas et sa véracité qui ne peut pas nous tromper. Donc, dans un sens rigoureux, un miracle prouvé est la parole de Dieu et, comme Dieu même, infaillible. Donc, le miracle est de toutes les preuves, celle qui présente la plus haute certitude, puisqu'elle s'appuie sur la certitude même de la raison divine.

Ainsi, à ne consulter que les lumières de la raison, le miracle était par la nature des choses, la preuve nécessaire de la mission et de la divinité de J.-C. Il était encore nécessaire sous un autre rapport et ce nouveau point de vue mérite d'être sérieusement médité.

Quel était l'état religieux et moral du genre humain, lorsque J.-C. vint se révéler au monde ? Un sensualisme grossier dominait tous les peuples. Enfoncé dans la vie matérielle, l'homme semblait n'exister que par les organes. Les hautes idées d'une religion spirituelle s'effaçaient tous les jours de sa pensée qui ne semblait plus capable que des grossières perceptions des sens. Fille des passions et leur compagne inséparable, l'indifférence étouffait dans tous les esprits la pensée de Dieu et jusqu'à la notion de la vérité même. Comment se révéler à un monde semblable, et comment s'en faire écouter, surtout s'en faire obéir? Imaginez tous les moyens qu'il vous plaira, un seul excepté, tous seraient demeurés stériles. Vainement J.-C. eût-il paru dans tout l'éclat de sa sainteté, ses vertus divines seraient passées inaperçues et leur éclat même n'eût servi qu'à éloigner l'homme en effrayant sa corruption. Plus vainement encore se fût-il efforcé de captiver le monde par la sainteté et

la beauté de sa doctrine; ce monde endormi dans ses plaisirs eût continué son sommeil et l'enseignement divin n'eût rencontré que la solitude. Il fallait donc quelque chose de plus que le caractère personnel du Christ et que sa doctrine, quelque chose dont le bruit réveillât l'humanité assoupie, dont l'éclat et l'appareil extérieur saisît par les sens mêmes ces peuples qui ne vivaient plus que par les sens. Il fallait le miracle. En effet, dérogation solennelle des lois de la nature, l'effet propre du miracle c'est de parler fortement aux yeux et à l'imagination de l'homme. A son nom seul, la curiosité publique s'éveille et se préoccupe; l'indifférence, le doute lui-même accourent comme à un spectacle; bon gré mal gré, l'action de Dieu se fait sentir; l'impression du fait divin subjugue la raison, et la conscience, alors même qu'elle résiste, ne peut méconnaître ni la voix du ciel ni l'évidence de la vérité.

D'ailleurs, quand l'état du monde n'eût pas demandé le miracle, la nature même de la mission de J.-C. l'appelait.

Que venait enseigner J.-C? Des mystères. Il venait révéler des dogmes inouïs que la raison ne pouvait comprendre, que la raison cependant devait accepter et de plus adorer. Croyez-vous que pour dompter l'orgueil de l'intelligence humaine et le captiver sous la foi des mystères, il eût suffi à J.-C. de l'autorité de sa parole? Non; la raison lui en eût contesté les droits et se fût retranchée éternellement dans son indépendance. Donc il fallait le miracle. Le miracle imprime à la parole de J.-C. l'autorité divine, dit saint Augustin; à son tour l'autorité divine commande la foi, l'orgueil humain est poussé à bout, la raison est réduite à se nier soi-même ou à obéir. *Miraculis conciliatur auctoritas; auctoritate fides imperatur*.

Qu'annonçait encore J.-C? D'autres mystères non moins

étranges et non moins durs à la corruption humaine : les mystères de sa morale. Il devait dire à l'homme que tout était mauvais dans son cœur, qu'il fallait se haïr et que pour lui il n'y avait de vertu ni de bonheur qu'à se combattre et à se renoncer. Comment a été accueillie cette rude et crucifiante doctrine? Vous le savez. Qui pourrait dire combien de passions se sont soulevées contre elle, par combien de sophismes elle fut combattue. Sophismes et passions, il fallait tout abattre et à jamais, et d'un seul coup ; donc, il fallait le miracle. Devant lui, en effet, tous les raisonnements tombent, tous les penchants se taisent. Le miracle, c'est la voix de Dieu et la voix de la vérité ; le cœur de l'homme est forcé de reconnaître l'une et l'autre, et sa corruption même ne peut s'empêcher de leur rendre hommage. *Miraculis conciliatur auctoritas; auctoritate fides imperatur.*

Enfin, dans quel état J.-C. devait-il se montrer au monde? Il devait paraître dans la pauvreté, dans l'obscurité, dans la souffrance ; car il venait en réparateur de l'humanité, et l'état naturel de réparateur, c'est l'opprobre et la douleur, c'est tout ce qui expie et tout ce qui peut guérir. Or, le succès même de l'œuvre réparatrice demandait que la force d'un Dieu se mêlât visiblement à ces faiblesses et sa gloire à ces abaissements. En un mot, il fallait que J.-C. fût tout ensemble et assez humilié pour accomplir son expiation, et assez glorifié pour persuader à tous et irrésistiblement sa mission. Donc encore il fallait le miracle. Otez le miracle; j'ose le dire, trop d'ombres et trop épaisses couvrent le Sauveur du monde. Parmi ces obscurités, il échappe à l'œil même de la foi. Mais supposez le miracle ; l'équilibre divin est rétabli. Dans J.-C. je trouve assez d'abaissement pour opérer ma rédemption, assez de grandeur aussi pour m'imposer la foi de sa divinité. Otez le mira-

cle ; l'état de J.-C. sur la terre est toujours un état sublime et qui doit parler à tous les cœurs, car c'est le sacrifice d'un seul pour tous. Mais supposez le miracle ; combien cet état vous paraîtra plus sublime encore. Ah ! cette immolation est évidemment volontaire, car celui qui dispose en maître de la nature, ne peut être sujet à nos misères que parce qu'il veut bien en accepter la servitude. Il est Dieu, sa puissance le prouve ; il pourrait donc se soustraire à tout ce qui est angoisse et peine du cœur, travail et crucifiement des sens. Il le pourrait et, s'il reste fidèle au sacrifice, c'est pour l'amour de l'humanité. Quoi de plus grand? Quoi de plus glorieux, même pour la divinité? Et puis, comme le miracle répond victorieusement à l'incrédulité du monde et en condamne hautement le vaste scandale ! Que l'homme charnel nous reproche maintenant les bassesses de notre Maître : un mot ferme la bouche à l'orgueil, le miracle. Oui, répondons-nous, J.-C. a été ici-bas l'artisan qui vit du travail de ses mains ; mais il a nourri avec cinq pains une multitude innombrable. Oui, il a connu toutes les infirmités de l'homme ; mais il les a guéries dans les autres. Par lui, la vue a été ou rendue ou donnée à l'aveugle, au sourd l'ouïe, et le mouvement à ceux qui l'avaient perdu. Oui, il a été méprisé, haï, persécuté et jusqu'à la mort ; mais il commandait au trépas lui-même et à sa voix la tombe rendait ses victimes. Tout obscur qu'il était, il a donc été la gloire de Dieu ; tout faible qu'il paraissait, il a donc été la force et la puissance de Dieu ! *Christum crucifixum Dei virtutem* (1). Voyez-vous, chrétiens, comme le miracle concilie tout en J.-C., comment il lui laisse ses faiblesses et en même temps les relève de toutes les splendeurs de sa divinité. Donc, le miracle était néces-

1. I, Cor., I, 23 et 24.

saire à la mission et aux succès de J.-C. dans le monde.

Aussi le miracle forme-t-il l'un des traits saillants du caractère de J.-C. tel qu'il est annoncé dans l'Écriture. Les prophètes le signalent comme un homme puissant en œuvres et en paroles. Ils montrent la nature soumise à sa volonté, et ils racontent par avance les prodiges qui imprimeront le sceau divin à sa mission. Humainement, divinement, le miracle devait donc appartenir à l'œuvre de J.-C., être comme le signe éclatant de sa divinité et comme le moyen surhumain de ses succès. *Prædestinatus Filius Dei in virtute.*

J'ajoute que le miracle est le mode de manifestation le plus digne de la majesté de Dieu et qui convient le mieux à la vérité religieuse. En effet, quand Dieu se révèle à l'homme, il doit se révéler tel qu'il est, dès lors en souverain. Or, le miracle est la manifestation par excellence du domaine divin. Par lui Dieu se déclare le Maître de la création, puisqu'il en maintient ou il en suspend les lois à son gré ; par lui donc, Dieu se proclame le Maître de l'homme, et comme dit Pascal, il prouve le pouvoir que Dieu a sur les cœurs par celui qu'il exerce sur les corps. Et puis, quelle autre base plus convenable de l'édifice religieux ? Il n'y a en effet que deux bases possibles de la religion : ou les idées ou les faits. Dieu devait-il, pouvait-il appeler tous les hommes à discuter les idées dont se composent les dogmes révélés ? L'homme peut-il saisir l'infini, et l'infini n'est-il pas nécessairement dans le dogme religieux ?

La religion n'est rien, ou elle est avant tout une loi et pour la raison qui doit croire et pour la volonté qui doit obéir. Mais discutée dans tous ses éléments par la raison de chacun, elle ne serait qu'une simple opinion que chacun admettrait, rejetterait, modifierait à son gré. Et une opinion peut-elle jamais se transformer en loi ? Au contraire, un fait est chose

circonscrite et limitée par le temps et l'espace, et que les organes mêmes saisissent. Un fait est en dehors de la doctrine religieuse, il ne lui crée pas sa force sur la conscience; seulement il la révèle en la prouvant. Donc, rien de mieux approprié à la nature de la religion qu'un fait divin, un miracle prouvant la vérité et contraignant la conscience de l'accepter sans discussion.

Vous dirai-je toute ma pensée? Il fallait le miracle, savez-vous pourquoi? Pour vérifier un caractère essentiel du christianisme. Il faut que l'Évangile, que J.-C. soit ruine et réparation tout ensemble, et la vie et la mort; la vie pour le cœur humble qui le cherche dans sa simplicité; la mort, pour les esprits superbes et amateurs d'eux-mêmes. Il faut que l'orgueil ne puisse pas connaître J.-C. et toutefois que son ignorance reste inexcusable. Le propre du miracle, c'est d'être accessible à toute âme droite et qui aime la vérité; de plus, c'est de choquer l'orgueil, et de l'éloigner de la vérité même, en irritant tous ses préjugés. Et de fait, en ce siècle, qu'y a-t-il dans la religion qui révolte plus la fierté de nos prétendus sages? N'est-ce pas l'intervention de Dieu dédaignant de raisonner avec sa créature et l'accablant de sa puissance? Le miracle! Cependant quoi de plus facile à comprendre? Quoi de plus victorieux et de plus décisif? Le miracle vérifie donc, à la lettre, le caractère annoncé de J.-C. et de sa doctrine. Il instruit, il aveugle, il est ténèbres, il est lumière. Ténèbres pour la science pleine de soi-même; lumière pour la raison sincère. Ténèbres qui sont un piége à la fausse sagesse; lumière qui laisse le doute sans excuse. Sous tous les points de vue, nécessité donc du miracle dans la divine économie de la révélation.

II

Jésus-Christ a-t-il fait des miracles?

Une seconde question se présente: J.-C. a-t-il fait des miracles?

J'ouvre l'Evangile. J.-C. commence sa mission parmi les hommes, et aussitôt les prodiges se multiplient sous ses pas. D'un seul acte de sa volonté, d'une seule parole, il renverse l'ordre accoutumé dans le monde. Les éléments changent de substance, les corps se multiplient, les organes sont donnés à celui que la nature en avait privé, l'eau de la mer s'affermit sous ses pieds, les morts, même de quatre jours, reviennent à la vie ; tout est souple entre ses mains et la nature ne sait pas résister à la puissance de sa volonté. Tel est le récit, bien connu assurément, des Évangélistes.

A ce récit qu'opposerez-vous? Evidemment il n'y a que deux partis pour l'incrédulité : ou nier que les faits racontés soient divins, ou contester la vérité même du récit. L'un ou l'autre se peut-il soutenir devant la raison? Je dis non, et la raison parle comme moi.

D'abord impossible de nier que les faits soient divins, dans la force du terme, miracles. Tout en eux repousse l'hypothèse d'un fait purement humain : leur nature, leur nombre, leur but, le mode de l'accomplissement, en un mot, l'ensemble entier des circonstances.

J'en appelle au bon sens, si je puis parler ainsi, au simple instinct de la conscience universelle.

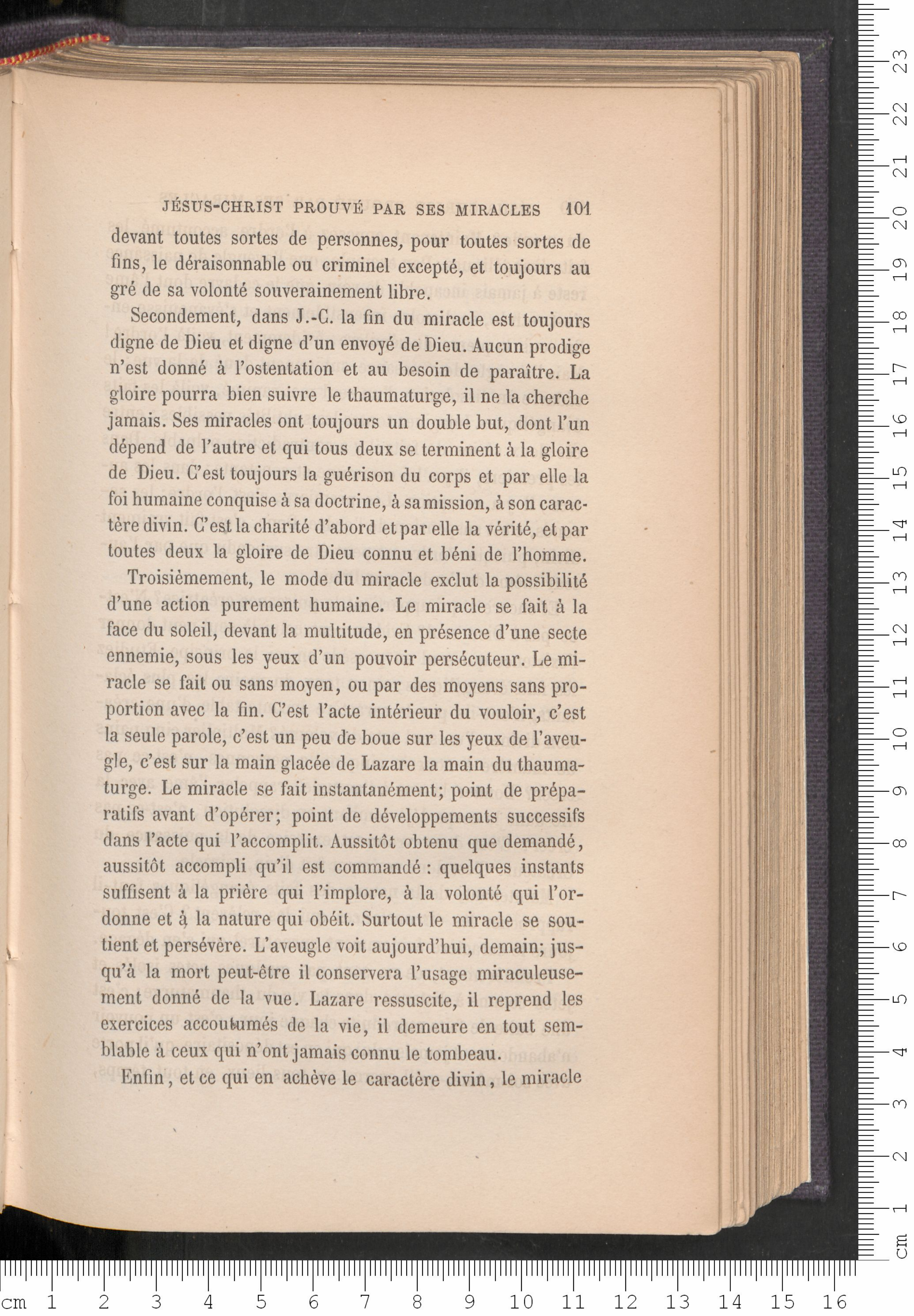
A qui appartient la puissance de suspendre l'ordre dans la nature? N'est-ce pas à Dieu seul? Otez à Dieu l'exclusif privilége d'une telle puissance et que devient l'harmonie

du monde? Maintenant opposez à l'ordre accoutumé les faits évangéliques. Par exemple, que l'aveugle de naissance reste à jamais incapable de voir, que le cadavre dont l'âme s'est retirée, se dissolve insensiblement et s'évanouisse enfin sous la pierre du sépulcre, évidemment, voilà l'ordre! Mais l'aveugle de naissance subitement doué de la vue; le cadavre en dissolution d'un seul mot ranimé, voilà les faits évangéliques. Imaginez toutes les subtilités possibles : entre ces deux séries de faits il y a contradiction palpable. Dans les premiers, il y a loi commune et constante; dans les autres, il y a exception. Les premiers, c'est l'ordre; les seconds, c'est suspension de l'ordre. Donc, c'est fait vraiment divin, puisque l'ordre ne peut être suspendu que par l'auteur même de l'ordre, par Dieu.

Et encore à qui appartient la puissance créatrice? N'est-ce pas à Dieu seul? Evidemment celui-là seul peut donner l'existence qui seul en possède en soi le principe. Etudiez les faits évangéliques; sinon tous, du moins les plus éclatants, n'ont-ils pas le caractère incontestable d'une création divine, d'un seul acte de volonté? Multiplier cinq pains de manière à nourrir cinq mille personnes, n'est-ce pas créer? Donner la vue à l'aveugle, rappeler l'âme avec la vie dans le corps déjà tombant en dissolution, n'est-ce pas créer? C'est donc vraiment exercice de la puissance du Créateur. C'est donc vraiment fait divin, miracle.

Maintenant, de la nature des faits évangéliques faut-il rapprocher les circonstances qui les relèvent? C'est toujours le caractère évidemment surnaturel qui s'en dégage.

Premièrement, ce ne sont pas quelques actes isolés et jetés comme à distance dans la vie du thaumaturge; c'est une suite de faits reproduits chaque jour; c'est un pouvoir n'abandonnant jamais celui qui en est dépositaire, qu'il porte avec soi-même, qu'il exerce en tous lieux, en tout temps,



devant toutes sortes de personnes, pour toutes sortes de fins, le déraisonnable ou criminel excepté, et toujours au gré de sa volonté souverainement libre.

Secondement, dans J.-C. la fin du miracle est toujours digne de Dieu et digne d'un envoyé de Dieu. Aucun prodige n'est donné à l'ostentation et au besoin de paraître. La gloire pourra bien suivre le thaumaturge, il ne la cherche jamais. Ses miracles ont toujours un double but, dont l'un dépend de l'autre et qui tous deux se terminent à la gloire de Dieu. C'est toujours la guérison du corps et par elle la foi humaine conquise à sa doctrine, à sa mission, à son caractère divin. C'est la charité d'abord et par elle la vérité, et par toutes deux la gloire de Dieu connu et béni de l'homme.

Troisièmement, le mode du miracle exclut la possibilité d'une action purement humaine. Le miracle se fait à la face du soleil, devant la multitude, en présence d'une secte ennemie, sous les yeux d'un pouvoir persécuteur. Le miracle se fait ou sans moyen, ou par des moyens sans proportion avec la fin. C'est l'acte intérieur du vouloir, c'est la seule parole, c'est un peu de boue sur les yeux de l'aveugle, c'est sur la main glacée de Lazare la main du thaumaturge. Le miracle se fait instantanément; point de préparatifs avant d'opérer; point de développements successifs dans l'acte qui l'accomplit. Aussitôt obtenu que demandé, aussitôt accompli qu'il est commandé : quelques instants suffisent à la prière qui l'implore, à la volonté qui l'ordonne et à la nature qui obéit. Surtout le miracle se soutient et persévère. L'aveugle voit aujourd'hui, demain; jusqu'à la mort peut-être il conservera l'usage miraculeusement donné de la vue. Lazare ressuscite, il reprend les exercices accoutumés de la vie, il demeure en tout semblable à ceux qui n'ont jamais connu le tombeau.

Enfin, et ce qui en achève le caractère divin, le miracle

avait été prédit. Les prophètes avaient signalé, et le peuple attendait le Messie, un homme investi de la puissance d'en haut, et la plupart des prodiges qui échappaient des mains de J.-C. n'étaient que l'accomplissement littéral d'un oracle connu longtemps avant sa naissance.

Voilà, chrétiens, un résumé des traits distinctifs du miracle dans J.-C. Chacun de ces faits en particulier, et tous ensemble ne peuvent s'expliquer que par la puissance du Créateur; ils restent à jamais incompréhensibles, s'ils ne sont les actes d'un Dieu.

Folie donc et impiété tout ensemble de prétendre opposer aux miracles de J.-C. certains phénomènes célèbres dans les observations de la science, disons le mot, le magnétisme. Je suppose tous les faits prouvés et incontestables, quel homme de bon sens osera les mettre en parallèle avec les faits évangéliques? Dans ces faits, si étonnants que l'on voudra, y a-t-il suspension visible des lois générales de la nature? Surtout et ceci est décisif, y a-t-il création? Citerez-vous un aveugle de naissance subitement doté de la vue? Nommerez-vous un seul mort, un seul ranimé dans sa tombe? Y a-t-il suite et continuité non interrompue de prodiges? Et publicité éclatante des œuvres? Et puissance toujours prête à se révéler devant tous et pour tous et en tout temps? Y a-t-il absence de préparatifs? Nullité de moyens? Soudaineté de l'effet, permanence toutefois, et par-dessus tout simple acte de la volonté qui se fait toujours et tout de suite obéir? Ces faits sont-ils liés à des prédictions authentiques et qui datent de plusieurs siècles? Se rattachent-ils à un but, à une fin surhumaine? Les maîtres et les habiles ne proclament-ils pas que la cause est incertaine, qu'ils peuvent être dangereux pour la santé du corps, qu'ils le sont toujours pour la conscience? Et voilà ce qu'on opposerait aux miracles de J.-C.! Impiété donc et

absurdité à la fois. Blasphème donc et plus encore que blasphème, folie et délire.

Mais si les faits sont évidemment divins, peut-être que le récit qui nous les a transmis n'est pas évidemment vrai? Ne le pensez pas. Autant il est impossible de nier la divinité des faits racontés, autant l'est-il de nier la vérité de l'histoire. La vérité d'un fait social se prouve de deux manières : par soi-même et par ses conséquences d'abord, ensuite par le caractère des témoignages qui l'attestent.

Et d'abord, pour établir la vérité des faits évangéliques, je n'ai pas même besoin d'examiner en soi et le caractère des historiens et le caractère de leur histoire. Il me suffit de la liaison intime, nécessaire, de ces faits avec le plus mémorable événement des temps modernes. Il y a dix-huit siècles l'univers était à genoux devant d'impures et absurdes idoles. Trois cents ans après, il adorait un seul Dieu au pied d'une croix. Le fait de cette grande révolution, nul ne l'a nié, tous les souvenirs du passé l'attestent, il se perpétue encore sous nos yeux. Mais la cause, quelle est-elle et où la chercher? Dans la vérité reconnue et admise du récit évangélique. Le monde s'est converti à J.-C. parce qu'il a cru à sa divinité, et il a cru à sa divinité parce qu'il a cru à la vérité des miracles qui la prouvent. Niez la vérité de ces miracles en niant la véracité des historiens qui les racontent, et vous tombez dans des conséquences extrêmes. Il faut donc dire : l'univers a été le jouet de douze hommes obscurs et sans puissance, la fraude ou l'erreur de douze pêcheurs a prévalu sur les lumières, sur les institutions, sur les préjugés et les passions d'un monde entier, la plus grande des révolutions est sortie d'un mensonge historique et une imposture a reconstitué la société et renouvelé le globe. Oserez-vous le dire? Non. Donc nécessité d'admettre la vérité des miracles.

Maintenant faut-il examiner en soi le témoignage qui atteste les faits évangéliques ? J'y rencontre toutes les garanties possibles de la vérité.

C'est un merveilleux spectacle que celui de l'histoire chrétienne à son origine, aux limites du monde ancien, l'auréole divine au front, tenant en main le livre qui raconte tout ce que fut ici-bas l'Homme-Dieu. Autour des narrateurs, apôtres et disciples surveillent leur récit et en garantissent la vérité. Les passions contemporaines écoutent et ne contredisent pas. Le monde se rend à leur témoignage et, sur leur foi, dix-huit siècles sont chrétiens. Ces hommes, qui sont-ils et comment de leur autorité ont-ils dominé le monde ? Le premier, et c'est le plus sublime de tous, est pris par son Maître sur la pauvre barque d'un pêcheur. Le second quitte le soin des deniers publics pour l'apostolat. Les deux autres marchent à la suite des princes de l'Eglise ; ils sont les disciples de Simon Pierre et de l'incomparable Paul. Si ces hommes pauvres, obscurs, et étrangers aux lettres, n'eussent raconté que la vie d'un héros profane, leur livre eût été ignoré du monde ; mais celui qu'ils racontent les a marqués du sceau de sa gloire. Le héros divin a consacré les historiens avec lui à l'immortalité. Du reste, ne leur demandez pas le génie qui fait l'historien profane ; ils ignorent et l'art de grouper les faits, et la science des aperçus et tous les secrets de la parole humaine. Ils disent ce qu'ils ont vu, et ils disent comme agissait leur Maître, sans effort et simplement, et il se trouve que le talent à son plus haut degré ne saurait égaler cette divine simplicité de leur récit. La puissance du héros a passé à la parole de ses historiens ; la vertu de l'Homme-Dieu anime la page morte qui raconte ses œuvres, et l'humble narration des Évangélistes a subjugué la conviction du monde.

Tels sont les hommes dont il faut apprécier le témoi-

gnage. S'il a été fidèle, les miracles sont vrais; ils sont faux, s'il fut infidèle et trompeur.

Or, à leur témoinage qu'opposer? Deux choses seulement : ou qu'ils furent trompés, ou qu'ils trompèrent eux-mêmes; et encore, non ces deux choses à la fois, mais l'une ou l'autre; car, et c'est la remarque d'Origène, s'ils sont trompés, ils ne trompent pas; et s'ils trompent, ils ne sont pas trompés.

Trompés ! la nature des faits qu'ils attestent ne permet pas de le dire. Dans ces faits, tout est sensible; c'est la foule nourrie par la multiplication des pains; ce sont les malades subitement rendus à la santé; c'est la résurrection des morts. Tout est public. Le miracle secret serait inutile à la mission du thaumaturge; il s'accomplit devant le peuple, parce qu'il faut divinement imposer au peuple la foi en sa mission. Tout provoque l'attention, car l'événement est étrange, exception évidente à l'ordre accoutumé, visiblement aussi, au-dessus des forces de la nature et de la puissance de l'homme. Enfin tout provoque l'examen sérieux et repousse la possibilité de l'illusion; car du miracle reconnu et admis les conséquences sont infinies. Le thaumaturge est Dieu et sa doctrine est vérité; il faut adorer sa personne; à sa doctrine il faut immoler ses penchants et sous ses lois asservir sa liberté. Tout conspire donc à protéger le témoin contre l'illusion : et la publicité du fait et sa nouveauté et ses suites morales. Non, non, l'erreur n'est pas possible, quand il est si difficile d'être trompé, quand on a tant d'intérêt à ne l'être pas.

Mais peut-être que les Évangélistes ont trompé. Loin, à jamais loin de leur nom et de leur mémoire la flétrissure d'un semblable soupçon.

Et quel intérêt de leur part à en imposer à la postérité? S'ils veulent tromper, ils savent donc que leur maître n'o-

pérajamais les miracles que lui ont prêtés leur imposture, ils ont donc la conviction qu'il n'est qu'un homme comme eux! Pourquoi consacrer son nom par tant de prodiges? Pourquoi se mettre à la suite de sa fortune? S'il n'est un Dieu, qu'ont-ils à espérer? A quelle fin, dans quel but entreprennent-ils de braver le préjugé et la haine des peuples? Une doctrine reconnue fausse inspire-t-elle tant d'intérêt? Tant de dévouement est-il commandé par un séducteur?

Mais non, plus j'examine leur témoignage, plus j'y retrouve évidemment toutes les garanties de la vérité.

Garantie dans le nombre des témoins. Ce n'est point un historien isolé et qui n'offre pour gage de sa véracité que son récit même. Ce sont quatre Évangélistes qui écrivent leur histoire sans se concerter et qui se rencontrent dans l'unanimité du témoignage. Les événements qu'ils racontent des milliers de témoins durent en être les spectateurs, et c'est devant cette multitude qu'ils disent : nous l'avons vu, nous l'avons entendu, nos mains l'ont touché et nous vous l'annonçons. L'imposture eût-elle pu se faire tant de complices, et serait-il possible que l'accord de tant de témoins ne fût qu'une vaste conjuration contre la vérité et contre le genre humain?

Garantie dans le silence des adversaires. Les Évangélistes racontent les miracles de J.-C. et les présentent aux persécuteurs de J.-C. mêmes, et ces persécuteurs n'ont pas élevé la voix. En vertu de ces miracles, ils le proclament Fils de Dieu, en présence du peuple qui le renie et de la Synagogue qui l'a crucifié, et la Synagogue se tait et le peuple ne réclame pas. Plus tard, de nouveaux adversaires surgiront et contre J.-C. et contre l'Église, et ces hommes ne contesteront pas la vérité du récit évangélique. Les Celse, les Porphyre, les Julien reconnaîtront le fait des miracles; ils n'attaqueront que la cause. Tous ils attribueront les prodiges

du Christ à je ne sais quel art magique; aucun d'eux ne pensera à en nier l'existence. Si les Évangélistes ont trompé, croyez-vous que leur mensonge eût pu ou échapper au regard pénétrant ou décliner l'accusation de la haine?

Garantie dans le caractère du récit. L'imposture se passionne; toujours elle exagère l'éloge de son héros. L'Évangéliste est calme, impassible devant l'ignominie comme devant les gloires de son Maître. L'imposture s'enveloppe dans le vague ou l'obscurité des détails. L'Évangéliste précise toutes les circonstances; il dit et l'époque et le lieu et le nom de ceux qui furent l'objet et le nom du pays témoin des miracles. Toujours, l'imposture se trahit par quelques détours ou quelques embarras. L'Évangéliste empreint toutes les paroles du caractère irrésistible de la candeur et de la sincérité. L'imposture élude l'examen et l'œil du public. L'Évangéliste appelle tous les regards, il provoque la conscience de la nation et en appelle hautement à son témoignage. Le mensonge se peut-il de la sorte déguiser à tous les yeux, et est-il donné à l'erreur de contrefaire ainsi la vérité?

Garantie dans le caractère des historiens. Dans le témoin évangélique tout s'accorde, ce qu'il raconte et ce qu'il fait, le héros et l'historien qui l'imite. Quel gage plus éclatant de leur bonne foi que leurs vertus? Les faits dont ils déposent, les premiers ils les prennent au sérieux et ils en tirent les conséquences. A cause d'eux et pour eux, ils sont pauvres, détachés, étrangers à tout ce qui est fortune de la terre, jouissance du monde. Pour eux ils combattent leurs inclinations, ils crucifient leurs sens, ils renoncent leur propre cœur et jusqu'à leur liberté. Pour eux, ils courent de cité en cité, de province en province; ils enseignent, ils exhortent, ils multiplient les disciples, ils sont apôtres. Pour eux surtout, ils souffrent et tout ce que l'homme ici-

bas peut souffrir : et l'opprobre et la haine, et les fatigues, l'exil et les angoisses de la faim et de la soif, et les angoisses plus dures du cœur, et les fers, et les bûchers, et le glaive. Pour eux, ils savent se faire égorger et mourir.

Quel plus éclatant témoignage pouvez-vous demander ? Si vous aviez vu de vos yeux, ce que vous apprenez de leur bouche, douteriez-vous ? Et la déposition de semblables témoins ne mérite-t-elle pas la même confiance que le rapport même de vos sens ? Avez-vous été contemporains de César ou d'Alexandre ? Ne croyez-vous pas aussi fermement à leur existence attestée par l'histoire que vous croyez à l'existence de vos amis attestée par vos organes. Vainement nous opposerez-vous la longue suite des générations par lesquelles nous est arrivé leur récit. Les mêmes raisons qui prouvent la véracité des témoins du premier siècle prouvent la véracité de leurs successeurs. Cela est vrai de tout fait social; cela est plus vrai encore des faits évangéliques, les plus importants de tous les faits et aussi les plus solidement établis qui soient dans l'histoire. Il y a plus, c'est que la succession même des siècles ne fait que donner plus de force à leur vérité et plus d'éclat à leur certitude. Plus les générations sont nombreuses entre vous et l'événement, et plus les faits ont été soumis à l'examen de la raison publique. Plus ils subjuguèrent de conviction avant vous, plus ils ont de titres à la vôtre ; et ici la multiplicité des siècles n'est à la lettre que la multiplicité même et des témoignages et des garanties.

Et voilà, chrétiens, sur quelles preuves repose ma foi aux miracles de J.-C. Je crois les Évangélistes, parce qu'ils n'ont pu ni se faire illusion ni faire illusion au monde sur les faits qu'ils racontent. Je crois à leur récit, parce que je crois à l'infaillibilité du témoignage humain, et que ma raison me dit qu'il serait absurde de lui donner ma foi

quand il s'agit de l'histoire de la société, et de la lui refuser dès qu'il s'agit de l'histoire de J.-C. Je crois leurs vertus ; la vertu ne saurait mentir. Je crois leur dépouillement volontaire, leurs travaux, leur courage. Un tel zèle laborieux et désintéressé ne fut jamais connu de l'imposture. Enfin, je crois leur dévouement et leur mort; l'héroïsme de leur trépas me répond de la vérité de leurs témoignages, et comme Pascal, je crois volontiers des témoins qui se font égorger. Voilà ma foi. Est-ce foi aveugle? Non, car je ne cède qu'à la raison et à l'irrésistible certitude. Est-ce une foi intéressée ? Non, car je crois et contre ma nature et contre mes penchants. Mais, puis-je dire à qui ne croit pas : votre incrédulité est-elle désintéressée? Est-elle raisonnable ? Non. Raisonnable ! Mais avez-vous examiné ? Votre examen n'a pas été celui de la droiture et de la bonne foi. Désintéressée ! Mais, interrogez vos penchants et votre cœur, et dites si vous n'avez pas le plus grand intérêt à ne croire pas.

Pour l'honneur de votre raison, de votre cœur, nous vous souhaitons de croire comme nous, et par le même motif que nous.

Ainsi, deuxième réflexion. Les miracles rapportés par l'Evangile sont également et faits divins et faits incontestables.

Je termine par une troisième et courte réflexion. — Quelle conclusion tirer des miracles de J.-C?

III

Que prouvent les miracles de Jésus-Christ.

Les miracles de J.-C. présentent tous ce double carac-

tère : c'est que J.-C. tout ensemble et les fait en Dieu et les fait pour prouver qu'il est Dieu.

D'abord, il fait ses miracles en Dieu. Avant J.-C., depuis J.-C., des hommes ont été vus dans le monde qui avaient reçu d'en haut la puissance des prodiges. Tels parurent les prophètes dans la loi ancienne, tels les saints dans la loi nouvelle. Mais ces thaumaturges agissent toujours comme les instruments d'une puissance étrangère. Ministres de la vertu du Très-Haut, c'est en son nom qu'ils opèrent des miracles, et c'est à sa puissance qu'ils en renvoient toute la gloire. J.-C. agit autrement. Chez lui, le miracle est l'acte d'un pouvoir personnel. Il l'opère, mais c'est sans effort et par une vertu qui est en lui. Il multiplie les prodiges, et il ne perd rien de son calme accoutumé. On voit que le miracle n'est qu'un des accidents naturels de son action et de sa vie. Il dédaigne les instruments et les moyens, parce qu'il a la conscience de sa propre force et le secret de sa volonté. Jamais il n'invoque un nom étranger ; toujours il s'attribue la merveille accomplie comme une œuvre propre et qui lui appartient, et s'il la rapporte à Dieu, c'est comme à son Père avec lequel il fait toutes ses œuvres par une seule et même puissance, par une seule et indivisible opération.

De plus, J.-C. ne fait ses miracles que pour prouver qu'il est Dieu.

Suivez-le dans l'Evangile. En même temps qu'il étonne le peuple par l'éclat et le nombre de ses prodiges, au nom et en vertu de ces mêmes prodiges il s'attribue les titres et il exerce les droits de la Divinité. Il se nomme lui-même le Fils de Dieu. Il déclare qu'il est égal à son Père et que tous deux n'ont qu'une même vie et qu'une même action. Il intime des préceptes et promulgue des lois avec l'empire d'un Dieu. Il exige pour lui l'amour et il accepte l'adora-

tion qui n'est due qu'à un Dieu. Il efface la souillure de la conscience et il lui pardonne ses fautes avec l'autorité d'un Dieu. Toujours, partout, il donne ses miracles comme le signe de sa divinité. Ecoutez-le. Comme le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils rend la vie à qui il lui plaît afin que tous les hommes honorent le Fils comme ils honorent le Père (1) — et ailleurs (2) : les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi.... Mon Père et moi nous ne sommes qu'une même chose — et plus loin (3) : Ne croyez-vous pas que je suis en mon Père et que mon Père est en moi? Croyez-le donc au moins à cause des œuvres que je fais.

De tout cela une conclusion à tirer, mais rigoureuse, mais nécessaire : donc J.-C. est Dieu.

En effet, ici point d'autre alternative : ou confesser J.-C., ou nier Dieu; ou la divinité du Christ, ou l'athéisme. Car enfin, le texte évangélique n'est ni obscur ni douteux. J.-C. se proclame Dieu et il n'a fait tant de miracles que pour imposer au monde la foi de sa divinité. Donc, s'il n'est pas Dieu, il est le plus grand coupable que puisse nommer l'histoire. Quel autre s'est joué avec un plus sacrilége mépris et de l'homme et de Dieu? Qu'on ne parle plus de la sainteté de sa personne; ses vertus ne furent que le voile de l'impiété, et l'hypocrite instrument d'une séduction plus assurée. Qu'on ne parle plus de sa mission et de ses triomphes sur le monde païen. Il a abattu les autels du paganisme, mais il en a élevé d'autres non moins absurdes et non moins sacriléges. Il n'a pas détruit l'idolâtrie, il n'a fait que la déplacer. A la multiplicité des faux dieux, il a substitué l'unité de sa propre personne. Il a transporté à

1. Joan. 5, 21.
2. Joan. 10, 25 et 30.
3. Joan. 14, 11.

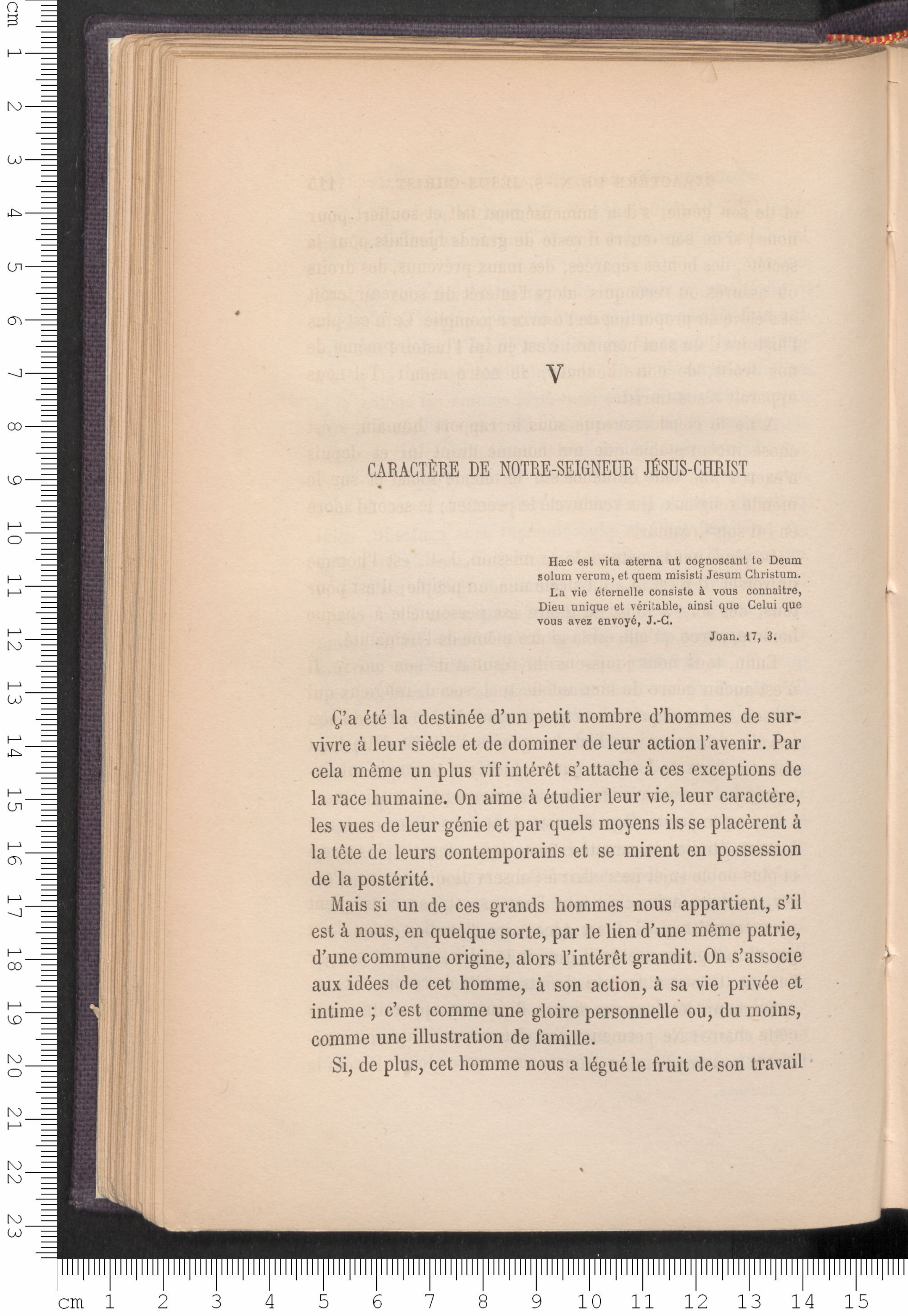
soi-même le culte dû au seul vrai Dieu. Il s'est fait adorer. Il s'est joué, comme on ne le saurait faire, de la conscience, de la pensée, de la liberté humaine; il a imposé les plus durs sacrifices dont le cœur de l'homme soit capable; il s'est fait immoler des victimes innombrables; il a bouleversé pendant trois siècles le monde, depuis la famille jusqu'à la société; il l'agite encore et le remue après dix-huit cents ans, et tout cela pour l'intérêt d'un mensonge, pour usurper la place de Dieu dans le cœur de l'homme, pour imposer à l'univers le culte et l'adoration d'un imposteur.

Il y a plus, Dieu lui-même s'est fait l'aide de l'imposture et le complice du sacrilége qui le détrône. Il est témoin du crime, il voit le succès de la séduction, il ne fait rien pour la combattre; il fait tout pour la favoriser et la répandre. Il prête au séducteur l'appui de sa puissance, et afin que nul ne puisse échapper à l'erreur, il la revêt du caractère le plus authentique de son autorité. Après dix-huit siècles, il tourne tous les événements dans l'intérêt de son plus cruel ennemi, et son action dans le monde n'a d'autre but que la gloire de cet homme qui l'a tant outragé. Ainsi Dieu conspire et contre nous et contre lui-même. Ainsi il se joue et de la raison de l'homme et de ses propres attributs. Ainsi il nous condamne invinciblement à l'erreur, et lui-même il renie et sa véracité et sa sainteté, et sa bonté, et sa propre nature. Ramassez en votre pensée toutes ces conséquences, suivez-les, creusez-les, et dites si la raison ne vous place pas inexorablement entre ces deux extrêmes : ou la divinité de J.-C., ou l'athéisme.

Divinité donc de J.-C. Il faut bon gré mal gré en accepter la foi. Mais dès lors quelles conséquences ! Vérité donc de sa mission; force est de se ranger à sa suite ou de périr. Vérité de sa doctrine ! Devoir donc et de prier, et de se haïr, et de se combattre. Vérité de son Église ! Nécessité

d'en subir la divine autorité, de captiver son esprit sous la foi de ses dogmes, et sous le joug de ses préceptes, son cœur.

Chrétiens, je viens de vous parler des miracles de J.-C. Dix-huit siècles vous séparent de ces prodiges et le témoignage seul du passé les transmet jusqu'à vous. Peut-être cette obscurité de la foi, tout infaillible qu'elle est, pèse à votre esprit ; vous dites peut-être, comme cet apôtre, si je ne vois pas, je ne croirai point. Eh bien ! je vous le dis au nom du ciel, vous pouvez être témoins d'un grand miracle. Vous pouvez, vous devez même en être l'objet. Je veux parler du miracle qui touche et renouvelle le cœur. De tous les prodiges, voilà le plus étonnant sans contredit, celui qui coûte le plus, même à la toute-puissance de Dieu. Par le miracle vulgaire, J.-C. ne commande qu'à la maladie et qu'au trépas ; par celui-ci, il faut commander à vos cœurs. Par le premier, il agissait sur des éléments qui ne savent qu'obéir au Créateur ; par celui-ci, il doit agir sur une liberté qui résiste. Les miracles de sa vie mortelle, tout réels qu'ils furent, n'étaient que le symbole de ces miracles plus grands encore que réclament les besoins de votre être spirituel. Vous ne le savez que trop. Votre intelligence est aveugle à la vérité. Votre cœur est malade de ses passions et de ses penchants. Peut-être même la vie divine est éteinte en votre âme et votre cœur est son propre tombeau. Ah ! il faut que la main divine vous rende et la vue, et la santé, et la vie ; il vous faut un grand miracle. Le miracle s'accorde à la prière et à la foi. Priez donc ! ayez donc foi à l'homme-Dieu et à la puissance de sa grâce ! En vérité, je vous le dis, vous ne trouverez rien de si étonnant dans l'Évangile que ce qui s'opérera dans vos cœurs. Puissiez-vous en faire la douce expérience : ce sera l'expérience de la paix et du bonheur. *Amen.*



V

CARACTÈRE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Hæc est vita æterna ut cognoscant te Deum solum verum, et quem misisti Jesum Christum.
La vie éternelle consiste à vous connaître, Dieu unique et véritable, ainsi que Celui que vous avez envoyé, J.-C.

Joan. 17, 3.

Ç'a été la destinée d'un petit nombre d'hommes de survivre à leur siècle et de dominer de leur action l'avenir. Par cela même un plus vif intérêt s'attache à ces exceptions de la race humaine. On aime à étudier leur vie, leur caractère, les vues de leur génie et par quels moyens ils se placèrent à la tête de leurs contemporains et se mirent en possession de la postérité.

Mais si un de ces grands hommes nous appartient, s'il est à nous, en quelque sorte, par le lien d'une même patrie, d'une commune origine, alors l'intérêt grandit. On s'associe aux idées de cet homme, à son action, à sa vie privée et intime ; c'est comme une gloire personnelle ou, du moins, comme une illustration de famille.

Si, de plus, cet homme nous a légué le fruit de son travail

et de son génie, s'il a immensément fait et souffert pour nous ; si de son œuvre il reste de grands bienfaits pour la société, des hontes réparées, des maux prévenus, des droits ou assurés ou reconquis, alors l'intérêt du souvenir croît et s'élève en proportion de l'œuvre accomplie. Ce n'est plus l'histoire d'un seul homme : c'est en lui l'histoire même de nos droits, de notre bonheur, de notre avenir. Tel nous apparaît Jésus-Christ.

A ne le considérer que sous le rapport humain, c'est chose incontestable que nul homme avant lui et depuis n'exerça une telle influence sur le monde social et sur le monde religieux. Il a renouvelé le premier ; le second adore en lui son Créateur.

De plus, par la nature de sa mission, J.-C. est l'homme universel. Il n'est ni à un siècle ni à un peuple ; il est pour tous, dès lors à tous. Sa gloire est personnelle à chaque homme, parce qu'elle est la gloire même de l'humanité.

Enfin, tous nous jouissons du résultat de son œuvre. Il n'est aucun genre de bien intellectuel, social, religieux qui ne soit, en quelque manière, sa conquête, le prix de son travail et de son sang. Tous les genres d'intérêt s'attachent donc au nom de J.-C. et, par ses bienfaits toujours subsistants, son souvenir s'identifie avec notre propre existence.

Tel est le personnage auguste dont nous allons quelques instants étudier le caractère historique. Jamais plus grave et plus noble sujet ne s'offrit à l'observation humaine. Penser, vouloir, agir, c'est tout l'homme et par conséquent pour connaître J.-C. il est nécessaire d'étudier ce qu'il est par l'intelligence, ce qu'il est par le cœur, ce qu'il est par l'action. Ce seront les trois points de vue de ce discours.

Seigneur Jésus, votre figure divine va apparaître dans cette chaire ! Ne permettez pas que la parole de votre ministre couvre d'ombre trop épaisse votre gloire. Percez la

nue, Seigneur; à la lumière dont vous éclairerez les esprits, à l'onction dont vous pénétrerez les cœurs faites voir que vous êtes le Maître des âmes et le seul Dieu de l'humanité !

I

Le caractère de l'intelligence dans J.-C., c'est la puissance. Il possède cette puissance de la pensée d'une façon tellement surhumaine que de lui aux plus grands esprits dont s'honore le monde, le parallèle serait une folie, quand il ne serait pas un blasphème.

D'abord, il possède au plus haut degré la puissance du sublime. Les esprits sublimes, M. F., sont des exceptions même dans le génie. Dans son existence de soixante siècles l'humanité n'a réussi qu'à en produire quatre ou cinq qu'elle salue de ce nom. Certainement J.-C. a sa place, je ne dirai point parmi eux, mais au-dessus d'eux. Ses ennemis les plus implacables ne le contestent pas; ils le blasphèment comme Dieu et, en même temps, ils l'honorent comme le premier des Sages.

Si vous l'observiez de près, vous verriez que c'est l'infirmité du génie humain de ne s'élever qu'avec effort, et encore J.-C. ne connaît point cette infirmité-là. Ce qui lui est propre, ce qui le distinguera à jamais des esprits les plus éminents, c'est la puissance d'intuition sans limites, qui n'a pas besoin du travail, qui devance la réflexion, qui du même coup saisit la vérité et la fait resplendir à tous les yeux. Pour trouver la lumière, il lui suffit de regarder en soi-même; pour la répandre, il lui suffit de ne point faire violence à son esprit en le voilant à la foule. Pour lui, voir et éclairer, c'est la même chose que penser. Son intelli-

gence donne spontanément sa lumière, comme le soleil la sienne. Pour illuminer le monde, c'est assez qu'il laisse rayonner autour de lui ses idées; ce simple rayonnement de son esprit a créé le prodige de sa pensée sur la terre, l'Évangile.

De là vient qu'à l'opposé des hommes de génie J.-C. ne rencontre pas le sublime par intervalle et comme en passant. L'élévation est l'état naturel et comme l'essence de sa pensée. Les plus grands esprits, ceux que l'admiration des âges a proclamés divins, ne perdent terre qu'un instant. Comme l'archange déchu dans le poème de Milton, ils montent péniblement à la lumière et ils descendent vite. Tout d'un coup l'inspiration les ravit; tout d'un coup le poids naturel de l'humanité les fait retomber parmi la foule. C'est même cette impuissance de se soutenir dans les airs qui fait du sublime quelque chose de si émouvant et qui nous ravit. C'est parce qu'habituellement notre pensée se traîne sur la terre que nous nous sentons frémir de tout notre être, quand une grande pensée nous saisit à l'improviste et nous emporte dans la nue. Dans J.-C., le sublime est l'état permanent. Les idées les plus hautes sont l'action naturelle, le jeu régulier de son intelligence. Ce n'est pas quelque chose qu'il découvre en dehors de soi, quelque chose qui lui apparaît dans une sphère supérieure et vers quoi il ait besoin d'aspirer et de prendre son vol. Non, non, elles sont en lui comme dans leur terre natale, en sorte que, pour lui, être sublime, ce n'est pas s'élever, ce n'est pas être ravi, c'est tout simplement rester soi-même. On sent, à contempler sa pensée, que l'infini est sa sphère propre, qu'elle y est née, qu'elle y vit, que par elle l'effort, la violence serait non pas à monter, mais à descendre. De là cette tranquillité dans sa hauteur; sa pensée s'élève et domine toute pensée mortelle, comme ces pics des monta-

gnes qui percent la nue, qui voient courir sous eux les vapeurs et la tempête et que nul souffle, nul bruit n'agitent dans la majesté de leur silence, de leur solitude et de leur paix.

C'est déjà une grande puissance que d'être sublime de cette façon : voici, à mon gré, quelque chose de plus grand encore. Savez-vous ce que je trouve plus grand que de s'élever au-dessus de tous les esprits. C'est, quand on est si haut, d'élever tous les esprits jusqu'à soi? C'est là le privilége de J.-C. Seul il touche aux deux extrémités de l'intelligence humaine, si sublime que nul ne peut monter si haut que par lui, et, en même temps, si simple qu'il reste au niveau de tous; en sorte qu'il a cette gloire unique d'être tout à la fois le plus élevé et le plus populaire et le mieux compris de tous les maîtres. Dans son Évangile il n'y a pas une idée que le plus puissant génie entre les hommes ait pu découvrir, et que les plus grossiers, que les plus ignorants ne soient capables d'entendre. Certes ce n'est pas ainsi que les hommes de génie ont coutume de penser. Ils ne s'élèvent qu'en s'éloignant de la foule. C'est là une infirmité sans nul doute : elle leur plaît et ils en font gloire. Ils mettent une partie de leur supériorité à s'isoler dans leur lumière. Du haut de la montagne, ils tendent la main aux esprits d'élite, ils tiennent la multitude à distance. Ils ne se croient hommes de génie qu'à la condition de ne penser que pour le petit nombre et de rester incompris de la foule. Même au point de vue humain, cet orgueil ne les élève par un côté que pour les abaisser par l'autre. Ce sont les hommes des savants, ce ne sont pas les hommes de l'humanité. Le genre humain les regarde, comme le stylite sur sa colonne; il les admire, mais il les laisse dans leurs nuages. Ils font peut-être des révolutions dans la sphère où les suivent quelques rares intelligences; mais ils ne modifient en

rien la destinée morale de l'homme. Aussi l'humanité peut bien retenir leurs noms : ils restent étrangers à la vie de son âme. Quelles traces leurs idées ont-elles laissées dans l'humanité? Qui pense d'après eux? Qui règle sa vie sur la foi de leurs préceptes? Surtout qui s'en fie à eux pour l'avenir et pour la destinée? Il en est autrement de J.-C. En descendant à tous ou plutôt en nous élevant tous à lui, il est entré au plus profond et au plus intime de l'âme; il y a jeté de toutes parts ses racines; il s'est lié à elle par toutes ses fibres; il s'est mêlé à son sang, à sa moelle, à sa vie. Il a tellement fait pénétrer ses lumières par tous les pores de l'esprit humain, il a tellement assimilé notre pensée à la sienne que désormais ses idées font partie de notre raison. Retrancher son Évangile, ce serait couper dans le vif de l'intelligence; ce serait l'amoindrir en la mutilant. Les combats qu'on lui livre depuis dix-huit siècles prouveraient, à eux seuls, combien J.-C. tient à la substance même de notre âme. Quelles luttes acharnées pour la séparer de lui! Quelles luttes plus que stériles! On peut bien détacher de J.-C. quelques esprits; mais l'esprit humain lui reste enchaîné. On peut faire mourir une plante, mille plantes, un arbre, mille arbres dans la nature; mais faire mourir la végétation de l'univers, impossible. On peut faire mourir une intelligence, mille intelligences à la lumière de J.-C.; mais faire mourir l'intelligence de l'humanité, cela ne se peut. L'âme de l'homme est devenue aussi naturellement chrétienne, qu'elle est naturellement spirituelle, naturellement morale. Essayez d'ôter de l'esprit humain l'idée de la liberté, l'idée du devoir, l'idée de l'immortalité, vous n'en viendrez pas à bout. Essayez d'ôter de ce même esprit les idées de J.-C., l'idée de l'humilité, l'idée de la virginité, l'idée de la pauvreté volontaire, l'idée de la charité, l'idée du zèle, l'idée de la béatitude, vous n'y réus-

sirez pas davantage. Ces idées-là sont impérissables comme l'humanité.

De cette simplicité dans la grandeur résulte un nouveau trait de puissance et qui achève de mettre J.-C. hors de ligne, à savoir la fécondité. La fécondité, c'est l'énergie créatrice et cette énergie-là n'a appartenu jusqu'à ce jour qu'à J.-C. Le monde fait pitié quand, pour louer quelques hommes extraordinaires, il les salue du nom de génies créateurs. Que dans l'ordre des connaissances humaines, quatre ou cinq hommes se soient rencontrés qui aient ouvert un horizon plus vaste à l'intelligence, qu'ils aient tracé ce sillon de lumière qui illumine tout ce qui vient après eux; qu'ils gardent l'entrée de la science, comme ce géant garde les mers dans les fictions du Camoens; qu'on ne puisse aller en avant sans qu'ils se lèvent devant vous et qu'ils vous disent : vous êtes chez moi et dans mon empire, je n'en disconviens pas, mais au fond qu'est-ce que cela? C'est découvrir, c'est voir de plus haut et de plus loin, ce n'est pas créer. Ces grands esprits ont aperçu des réalités qui étaient à côté de nous, que notre vue trop faible ou trop distraite ne savait pas atteindre; mais ont-ils pris l'intelligence de leurs semblables? L'ont-ils soulevée de terre? L'ont-ils transportée dans une sphère supérieure? Ont-ils créé pour elle un monde qui n'existait pas avant eux, qui existe depuis eux et par eux? Non, sans doute. Eh bien! J.-C. a fait cela. Il a, d'un seul coup, fait monter l'esprit humain de toute la hauteur de l'infini. Il l'a transporté dans une sphère nouvelle et qui lui était étrangère; il a créé pour lui le monde de l'invisible et du surnaturel. Est-ce qu'il n'y a pas des idées dont nul n'avait ouï parler avant lui et qui, grâces à lui, sont maintenant dans tous les esprits? Est-ce qu'il n'y a pas des idées qui étaient en lui, qu'il a tirées de soi-même, qu'il a jetées par le monde et auxquelles il a

dit : Allez, et elles sont allées? Elles ont si bien fait leur chemin qu'elles se sont fait ouvrir toutes les portes de l'âme, qu'elles y vivent, qu'elles y règnent depuis dix-huit siècles, qu'elles promettent d'y vivre, d'y régner jusqu'à la fin des siècles et au-delà. Par exemple, avant lui qui avait dit cette parole si simple : Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? Ces quatre ou cinq mots ont transformé le monde. Les désirs, les ambitions, les convoitises, toutes les passions ont fait volte-face. Elles ont quitté la terre pour se retourner vers le ciel. Auparavant on perdait l'âme et on jouissait du monde : aujourd'hui on perd le monde et on sauve l'âme. Avant J.-C. qui avait dit : Bienheureux ceux qui pleurent? Jusque-là, l'esprit humain connaissait bien, sans doute, la nécessité de la douleur; mais il n'en comprenait pas le mystère. Les sages tantôt la regardaient comme le mal unique de l'homme et tantôt niaient que ce fût même un mal. Les uns conseillaient de l'oublier dans le plaisir, les autres de s'élever au-dessus d'elle par le mépris, et les uns et les autres ne lui trouvaient pour remède qu'un vice : ou la corruption ou l'orgueil. J.-C. ne dit qu'un mot, et il change toutes les idées et tous les sentiments de l'humanité. La douleur est un mal dites-vous, ô hommes! oui, si vous ne regardez que la peine présente; non, si vous regardez le fruit à venir. La douleur, c'est tout simplement le travail de l'âme qui enfante. Pour l'heure présente, c'est une crise qui déchire; pour l'heure prochaine, c'est une création qui réjouira l'âme. Maintenant, la douleur, c'est la chair qui s'altère, c'est le cœur qui saigne, c'est l'âme qui se flétrit. C'est un mal et, si vous le voulez, un très-grand mal. Tout-à-l'heure, ce sera l'expiation, le mérite, la gloire du ciel et son immortalité; c'est la véritable béatitude. Ainsi, en vertu de ce seul mot, toutes les idées humaines se modifient, l'idée du plaisir,

l'idée de la peine, l'idée des biens et des maux. La vraie signification de la vie est trouvée, la puissance de l'âme se révèle, la grandeur des victimes et la béatitude des larmes est proclamée, toute une révolution morale est accomplie. Enfin, et pour ne citer que ce dernier exemple entre mille que je veux oublier, avant J.-C. qui donc avait dit : Bienheureux les pauvres? En apparence, c'est un paradoxe insoutenable et qui n'avait aucune chance de prendre dans l'esprit humain. Au fond, la pauvreté, ce sont toutes les misères d'ici-bas dans une seule. Ayez reçu d'en haut toutes les supériorités intellectuelles et morales, si vous êtes pauvre, vous êtes sous les pieds de tous. La pauvreté, c'est l'oubli; la pauvreté, c'est le mépris; la pauvreté, c'est la déchéance de l'humanité; la pauvreté, ce sont toutes les privations des sens, du cœur, de l'esprit. Oui, sans doute. C'est donc un mal? Non, si vous saviez l'accepter et y attacher votre âme. Humainement, c'est la paix, c'est l'indépendance, c'est la dignité de l'âme qui se tient plus haute que la terre. Divinement, c'est le sacrifice, c'est le mérite, c'est, par le vide de tout ce qui est terrestre, la capacité de recevoir en soi et de posséder Dieu même. En une seule idée, que d'idées neuves et vraiment divines. Cette seule idée sert de contre-poids à la fortune, rétablit l'équilibre des conditions, arrête l'essor de la cupidité, crée la dignité du pauvre, fait du bonheur la chose du monde la plus simple et la plus facile, quelque chose qui se réduit à deux mots : se dépouiller et espérer; quelque chose qui transforme le cœur de l'homme et renouvelle, sans secousses, la société tout entière. Et il en est ainsi de toutes les idées de l'Evangile. La plus indifférente en apparence, cache une création nouvelle et sans limites. C'est tout le contraire des hommes de génie. Leurs pensées perdent toujours à être creusées : elles imposent au premier coup d'œil, elles s'amoindrissent à la ré-

flexion. La pensée de J.-C. s'élève à mesure qu'on la contemple. Plus on la médite, plus elle grandit, plus elle se dilate en perspectives infinies, comme ces monts qui semblent s'élever à mesure que l'on approche, ou comme l'océan qui semble s'étendre à mesure que l'on avance dans l'immensité. Surtout ce n'est pas une pensée stérile, qui éblouit par sa lumière, mais dont l'humanité ne voit rien éclore pour sa perfection et pour son bonheur. Non! et c'est en cela surtout que consiste sa fécondité : c'est tout à la fois la pensée la plus vaste et la pensée la plus utile. C'est une pensée qui touche à tous les intérêts, à tous les besoins, à toutes les nécessités de l'âme humaine et dont la grandeur consiste précisément à satisfaire par le jour nouveau qu'elle apporte, par les horizons inconnus qu'elle révèle, tous ces intérêts, tous ces besoins, toutes ces nécessités suprêmes. Et voilà pourquoi l'humanité peut rester indifférente à toutes les découvertes des hommes de génie et ne peut l'être aux créations de J.-C. Voilà pourquoi le monde est contraint de se préoccuper de lui et de compter avec ses idées. Voilà pourquoi tous les siècles et toutes les sociétés et tous les individus sont obligés de se prononcer sur son Evangile, de prendre parti ou pour lui ou contre lui, sans pouvoir rester neutres. Car la neutralité serait le dédain et le dédain serait déjà un parti. C'est qu'il y a pour l'humanité des questions inévitables et sur lesquelles il ne lui est pas permis de demeurer en suspens. C'est que nulle intelligence ne peut se tenir insouciante, quand il ne s'agit de rien moins que du problème de l'avenir et de la destinée. C'est la gloire incomparable de J.-C. d'être lié à ces questions suprêmes et que l'âme humaine ne puisse penser à sa destinée sans penser à lui. Cela seul suffirait à la preuve de sa Divinité. Quel est, en effet, le caractère de la Divinité, sinon qu'elle est l'être nécessaire, la raison de tout, la cause qui

explique tout parce qu'elle fait tout? Et quel est le caractère de J.-C. sinon d'être la source de toute lumière, la raison de toute vérité surnaturelle, la nécessité suprême de toutes les intelligences?

Maintenant concluons, M. F. J.-C. est incontestablement l'intelligence la plus haute qui ait apparu à l'humanité. On nierait qu'il soit Dieu qu'on ne pourrait nier qu'il soit le plus sublime des esprits. Il y a des hommes cependant, des hommes qui passent pour des sages et qui s'imaginent l'être, lesquels trouvent mauvais qu'on pense comme lui et qu'on pense d'après lui. Prenez garde, ô sages! vous vous raillez de ma croyance! Mais croire, qu'est-ce donc que juger des choses sur l'autorité de J.-C.? Mais ma foi, qu'es-tu donc qu'un acte de ma raison élevée par la grâce qui se dit : J.-C. a dit cela; c'est la vérité? Supposons un instant qu'il ne soit qu'un homme, ma foi serait encore ce qu'il y a de plus légitime, de plus raisonnable au monde. Car enfin voici des questions inévitables; je ne puis ni leur échapper ni rester vis-à-vis d'elles en suspens et dans le doute. Qu'est-ce que Dieu? Qu'est-ce que l'homme? Qu'est-ce que le bien, le mal, le devoir? Qu'est-ce que l'avenir et qu'est-ce que la destinée? Je rentre en moi, je m'interroge, je me multiplie les questions à moi-même et je ne sais pas me répondre. Je sors de moi, et j'interroge autour de moi, j'interroge les habiles, les hommes de génie, ceux qu'on appelle les sages; je n'y gagne qu'à grossir mes doutes des doutes d'autrui. Leur raison supérieure ne me fait comprendre qu'une chose, que tous nous sommes dans les ténèbres et sans espoir d'en sortir. J.-C. se présente à moi. Vous voulez savoir ce qu'est l'avenir : je vais vous le dire. Vous avez besoin de connaître le secret de la destinée : je vais vous le révéler. Je l'écoute, je me rends, je crois. Eh bien! qu'y a-t-il là qui compromette mon intelligence, qui soit

indigne et qui ne puisse être avoué de ma raison ? Mais vous qui riez de ma crédulité, vous croyez, vous aussi, et à votre manière. La foi est partout, dans la négation comme dans l'affirmation, à être incrédule comme à être chrétien. Eh bien ! êtes-vous les pères de vos blasphèmes ? Vos difficultés et vos objections sont-elles sorties de votre propre raison ? Les idées que vous opposez à l'Évangile sont-elles nées des entrailles de votre esprit ? Qu'avez-vous observé, qu'avez-vous découvert, qu'avez-vous vu par vous-mêmes ? Mais vous ne pensez que d'après ce qui vous entoure, d'après des amis, des parents, des maîtres lesquels pensent eux-mêmes d'après autrui. Remontez la chaîne, vous ne rencontrerez que des anneaux de dépendance, de servitude et de crédulité. Certes, il y a là de quoi être fiers, et vous êtes bien venus d'insulter à ma foi de chrétien. Tel blasphème que vous répétez a traversé des milliers d'intelligences pour arriver jusqu'à vous ! Telle objection que vous avez à la bouche a été ramassée mille fois avant vous dans la poussière d'une école, mille autres l'avaient faite leur, avant que vous ne la fissiez vôtre. Cette foi de votre irréligion n'est qu'une tradition de préjugés, transmise d'esprits en esprits et qui remonte peut-être à la passion, à l'emportement, au délire d'un insensé. Moi, je crois sur l'autorité de la plus haute intelligence que vous puissiez nommer ! Moi je juge sur la parole de celui que vous mettez vous-mêmes à la tête des philosophes et des sages ! Moi je pense d'après celui que vous proclamez le génie par excellence de l'humanité ! Certes, même humainement, ma foi m'est glorieuse, je suis fier de posséder une science qui me vient d'un tel maître. Je m'enorgueillis de trouver en moi une pensée qui est sortie d'une telle intelligence. Mais que dis-je ? Je suppose que J.-C. n'est qu'un homme ! Ah ! cela n'est pas, cela ne peut pas être ! Cette puissance de la pensée,

cette élévation, cette fécondité, cette énergie créatrice, en un mot cet infini de l'intelligence, tout cela n'est pas d'un homme, mais d'un Dieu ! Dites donc, ô sages, tout ce qu'il vous plaira. Voilà l'autorité sous laquelle il est beau de plier. Voilà la raison qui doit régler toute raison. Voilà la pensée qui est faite pour gouverner toute pensée d'ici-bas. Pour moi, quand je contemple, quand j'étudie cette intelligence adorable, je ne me sens plus de reconnaissance et de joie ; je bénis l'Évangile qui me la révèle ; je bénis l'Église qui m'initie à ses pensées ; je bénis la grâce qui ouvre mon âme à sa lumière ! Je ne sais plus que tomber à genoux et m'écrier : Je vois, j'adore et je crois !

C'est le vice trop ordinaire du génie de vivre aux dépens du cœur. Combien souvent arrive-t-il qu'un homme soit éminent par les idées et très-vulgaire par les sentiments. On dirait de certains personnages fameux que la pensée a épuisé en eux toute la sève de l'âme et qu'elle y a tué la puissance de l'affection. Aussi l'humanité les admire ; mais en leur donnant des hommages elle leur refuse son amour. Elle paie leur talent, qui l'honore, avec de la gloire, elle porte le culte de son cœur à d'autres autels. De grandes idées et de faibles sentiments forment donc trop souvent la vie intérieure des hommes célèbres. J.-C. est le seul qui ait porté aux dernières limites la perfection de l'intelligence et la perfection du cœur. S'il pouvait y avoir des préférences là où tout est infini, nous dirions qu'en lui le cœur l'emporte encore sur l'intelligence, tant la divinité y a mis la plénitude du sentiment et de l'amour !

II

Mais quel est le trait caractéristique de ce Cœur divin? C'est la force unie à la tendresse et dans un degré incomparable. Du reste, c'est ainsi que l'Écriture nous le représente. Quand les prophètes nous l'annoncent, ils nous le peignent sous le double emblême du lion et de l'agneau. Rare et difficile alliance et qu'il ne faut pas demander aux hommes. Il y a des hommes forts et qui semblent jouer avec les épreuves comme le pilote expérimenté avec les tempêtes ; mais la tendresse leur manque. Leur force est celle de l'airain qui ne cède pas, mais qui est insensible. Il en est qui ont en partage la puissance du sentiment ; ils sont tendres à autrui, mais ils le sont trop à eux-mêmes. Ils plient devant toute épreuve, comme le roseau devant tous les souffles. J.-C. a la force et il a la douceur, et dans un si juste accord que ni la tendresse de son cœur ne nuit à l'énergie de son caractère, ni l'énergie de son caractère à la tendresse de son cœur.

D'abord quel usage a-t-il fait de la force? Il l'a mise à défendre les principes et le devoir, à tout faire pour la conscience et pour Dieu, sans rien craindre des hommes et surtout sans rien attendre d'eux. Lui que nous verrons tout à l'heure d'une indulgence si douce, d'une tendresse si touchante pour les pécheurs. Il demeure inexorable pour le péché ; c'est le seul homme public qui n'a jamais transigé, ni avec l'erreur, ni avec le préjugé, ni avec les passions. C'est là l'écueil des sages et des législateurs, et auquel ils succombent tous. Ils épargnent les passions, parce que sans elles il sont sans appui et que leur œuvre, loin de durer, ne peut pas même sortir de terre. Quelques-uns d'entre eux affectent bien, il est vrai, d'être sévères aux

passions et de les traiter durement. Quand on étudie un peu leur doctrine, on voit bientôt que cette dureté n'est que dans la parole et qu'au fond cette rigueur apparente de la doctrine n'est que le voile de la faiblesse qui compose et qui se rend. Ces gens-là s'attaquent bien à quelques uns de nos penchants, jamais à tous. Ils prennent dans notre âme un ou deux de ses vices qu'ils humilient, ils ménagent tous les autres et trop souvent même ils les exaltent. C'est pour cela que les passions leur pardonnent. Elles retrouvent par mille côtés de l'âme ce qu'elles perdent par un seul; cette austérité est leur complice et non leur ennemie. Les passions ne pardonneront jamais à J.-C. parce que J.-C. est inflexible pour elles. Il les attaque toutes de front dans notre âme, il les poursuit sans relâche de replis en replis ; il les chasse toutes ensemble du cœur comme les vendeurs du temple; il les pousse à bout, il les désespère. Ce n'est pas assez qu'elles cèdent, qu'elles se taisent, qu'elles se retirent et se cachent devant lui; il faut qu'elles meurent! Le monde ne lui contestera pas cette sévérité, puisque toujours le monde la lui reproche. De quoi J.-C. est-il accusé sans fin, si non de ne pas comprendre l'âme, de la mutiler, de la mettre au tombeau toute vive par sa législation du sacrifice, par sa doctrine de mort? Et il agit comme il enseigne. Quand il rencontre les passions personnifiées dans certains hommes, il va droit à elles et il les frappe sans hésitation comme sans pitié. Nulle menace ne l'intimide, nul péril ne le fait reculer. Il donne mille fois sa vie mais il ne fait pas grâce d'un anathème. A l'opposé des sages, il s'en prend surtout à l'orgueil. Nulle parole n'a été plus foudroyante que la sienne contre le vice superbe et plein de lui-même. L'orgueil ne s'est pas encore relevé des coups de sa colère. Après dix-huit siècles, les Pharisiens et leurs semblables se débattent sous les traits de ses malédictions;

ils n'ont pu effacer jusqu'ici les stigmates dont sa main a marqué leur front comme d'un fer chaud et par une ineffaçable empreinte. Cette fermeté toute divine a porté son fruit. Elle a créé ce que j'appellerai le caractère chrétien. De ses exemples est née cette généreuse inflexibilité de la conscience qui ne fait grâce à aucune passion. A l'imitation de son Maître, le vrai chrétien est l'athlète des principes et, s'il en est besoin, le martyr. Certes, c'est une tentation bien naturelle que celle de la faiblesse, quand avec une concession on ne compromet que son âme et l'honneur de Dieu et que, du reste, on sauve son intérêt et la faveur humaine. Le disciple de J.-C. ne connaît pas cette tentation-là. Il n'a qu'un sentiment au cœur, qu'une parole aux lèvres : sacrifions l'intérêt et sauvons les principes. Voilà un trait distinctif des enfants de J.-C. Il a dit qu'on reconnaîtrait les siens à leur charité. Disons, sans crainte de nous tromper, qu'on ne les reconnaît pas moins à leur fermeté. Le monde demande à quelle marque la véritable Eglise se distingue des Eglises qui sont fausses, nous répondrons au monde : l'Eglise véritable, c'est celle qui visiblement imite le mieux son Maître. Quelle est l'Eglise qui, à l'exemple de J.-C., ne capitule jamais ? Quelle est l'Eglise qui ne trahit aucun principe ? Quelle est l'Eglise qui est inexorable à tous les mauvais penchants de l'humanité ? Il y en a une sur la terre, Dieu merci, mais il n'y en a qu'une. Toutes les autres composent et transigent ; celle-ci, non. Toutes les autres donnent quelque chose au plaisir, à l'ambition, à l'orgueil ; celle-ci, rien. Toutes les autres, si elles ne disent pas aux passions : soyez libres, se contentent de leur dire : modérez-vous ; celle-ci seule ose leur dire : mourez. Aussi, les passions sont indulgentes à toutes les religions ; elles sont implacables à celle-ci. On s'en étonne, on demande comment il se fait que le cœur humain soit tolérant à l'égard de toutes

les sectes, quelles qu'elles soient, et qu'il ne se montre persécuteur qu'à l'égard de l'Eglise catholique. La réponse est bien simple. Les passions traitent le disciple comme elles ont traité le Maître. Elles amnistient qui les flatte, elles persécutent qui les condamne. L'Eglise catholique est l'héritière des persécutions de son Maître, parce qu'elle est l'héritière de sa fermeté.

Il est cependant un autre genre de force qui n'est pas moins rare, qui est plus difficile peut-être : celle de l'âme qui reste maîtresse de soi parmi les épreuves, qui ne permet au monde ni de l'abattre, ni de la séduire. Qui ne sait à quel degré d'héroïsme surhumain cette force s'est révélée dans J.-C. ? Certes, l'épreuve ne lui a pas manqué. Elle est venue à lui sous toutes les formes; elle a épuisé sur lui toutes ses rigueurs. Quelle créature humaine a passé comme lui, dans des circonstances semblables, par l'ingratitude, par l'injustice, par le mépris, par la haine de tous ? On l'a flétri pour sa vertu, on l'a méprisé pour son dévouement, on l'a haï pour ses bienfaits. Les hommes lui ont ôté la vie parce qu'il ne vivait que pour les hommes. Quelle constance humaine ne se fût démentie en face de tant d'injustices ? Quel courage n'eût faibli devant cette ingratitude qui ne répond aux dévouements que par la haine? Quel zèle ne se fût lassé de cet apostolat dont les immolations ne sont payées que par des mépris ? Le Cœur de J.-C. n'est pas même ému de ces contradictions. L'homme peut être injuste, ingrat, ennemi, persécuteur et bourreau; au prix du sacrifice et au prix de tout son sang, J.-C. n'en demeure pas moins l'ami, l'apôtre et le Sauveur de l'homme. Du reste, le monde ne réussit pas mieux à le prendre par ses flatteries qu'il n'a réussi à le déconcerter par ses persécutions. Dès ses premiers pas dans la vie publique, il rencontra la gloire. Il passa devant elle et ne daigna pas lui donner un regard.

Cela seul est d'une force surhumaine. Les grands hommes, quelque vue du bien qui les anime, quelque dévouement qu'ils gardent au fond du cœur à leurs semblables, ne se peuvent détacher de cette passion de la renommée. Ils y aspirent comme à la récompense de leurs travaux, comme au salaire des services rendus à leurs semblables. J.-C. trouve du premier coup la renommée ; ses premières paroles et ses premières œuvres lui ont conquis l'enthousiasme et l'admiration de la multitude. Il méprise cette popularité. Il met l'effort à l'éloigner, comme les autres le mettent à l'atteindre ou à la retenir. Il ne dit rien, il ne fait rien pour l'attirer à soi ; il fait tout pour la fuir et lui échapper. Et je le bénis mille fois de cette force toute divine. Lui qui est le modèle de tous, il nous devait cet exemple, et il n'en est pas dont notre faiblesse ait plus besoin peut-être. Quel est, en effet, l'écueil de tous les courages et de toutes les vertus, si ce n'est l'opinion ? Ceux qu'on nomme les sages et les héros ne résistent pas plus que le vulgaire au besoin de la mettre de leur côté. La raison a beau nous montrer combien c'est chose changeante et le peu de prix qu'un homme qui se respecte doit attacher à ses caprices. On la méprise et on la recherche ; on dit qu'elle est bien peu de chose et on s'immole pour cette vanité. Comme Alexandre on s'écrie : O Athéniens, que de peines pour être loué de vous ! et on n'en continue pas moins de tout faire et de tout souffrir pour cette louange dont on connaît si bien le vide. J.-C. devait protester contre cette faiblesse de l'âme humaine. Il devait nous enseigner par son exemple le mépris de l'opinion, comme il nous enseigne le mépris de la puissance, le mépris de la fortune, le mépris du plaisir. Par cette indépendance suprême de l'approbation des hommes, il nous a conquis la véritable liberté ; car, sachons-le bien, l'ennemi de la liberté humaine, ce n'est pas la force si

oppressive qu'elle puisse être. La force peut quelque chose contre la parole et contre l'action extérieure ; sa puissance est à peine au seuil de l'âme qu'elle lui échappe, mais l'opinion va plus loin et surtout plus avant. La crainte de ses censures, le désir de ses éloges prend l'âme par l'âme même et la tient en servitude. Il n'y a plus ni liberté de la raison, ni liberté de la conscience. Pour subjuguer l'opinion, on se mettra à penser, à vouloir, à aimer, à haïr contre ses sentiments et contre ses convictions. Que de nobles caractères ont trouvé là leur écueil ! Que de vertus s'y sont obscurcies ! Que de dévouements y ont défailli ! J.-C. a relevé l'âme de cette bassesse. Le premier, il a mis l'opinion à sa juste valeur. Il ne lui a rien donné et il n'a rien accepté d'elle. Que dis-je ? il a pris plaisir à la heurter en face, à s'en jouer, à la dégrader, à l'humilier dans la poussière. Ses leçons ont été comprises. Après lui ses disciples ont dit : *Mihi autem pro minimo est ut a vobis judicer aut ab humano die* (1). De son école est sortie une génération de caractères magnanimes qui ont pris leur mobile d'action dans une sphère plus haute que celle des jugements humains. Grâces à ses leçons, le chrétien est l'homme le plus libre qui soit sur la terre. Il ne consulte que sa foi et il méprise la pensée humaine. Il fait tout pour ses semblables et il ne veut rien d'eux. C'est là le dévouement dans toute sa pureté et dans toute sa grandeur. Quand je n'attends rien des hommes et que je suis résolu à leur donner tout, que voulez-vous qui m'arrête ? L'ingratitude et l'injustice sont un encouragement et non un obstacle ; au lieu d'abattre l'âme elles l'exaltent. Ah ! c'est là quelque chose de divin ! Faire du bien à qui vous loue, c'est un zèle mercenaire ; mais donner tout à qui vous refuse tout, c'est

1. I Cor. 4, 3.

la charité vraiment généreuse qui trouve dans ses propres sacrifices, son salaire et sa couronne. C'est imiter le Créateur qui a assez d'amour et assez de munificence pour jeter les bienfaits à pleines mains, même sur les ingrats. C'est la vraie gloire qu'on prend de soi-même comme la divinité et qui consiste à avoir des obligés et à ne devoir rien. C'est être plus qu'un homme parmi les hommes, c'est être presque un Dieu.

Le Cœur de J.-C. est le modèle de la force. Il est encore le modèle de la plus divine tendresse qui se soit révélée sur la terre. Il a connu toutes les affections légitimes du cœur humain et il les a agrandies en les faisant passer par son âme. Comme l'intelligence s'est élevée au contact de sa pensée, le cœur de l'homme s'est élargi au contact de ses sentiments. Il a donné l'exemple de la piété filiale. Il ne s'est dérobé à sa mère que pour se donner aux hommes; il s'est rendu à son amour au jour de son supplice. Il a oublié son agonie pour consoler son veuvage; il a voulu revivre pour elle dans son disciple, quand est venue l'heure de mourir pour nous. Il a connu l'amitié avec ses douceurs et avec ses amertumes. Il a pressé un apôtre sur sa poitrine. Il a permis à son âme de se troubler sur la perte d'un ami. Il a pleuré sur la tombe de Lazare, et les témoins de ses larmes ont pu s'écrier : *Ecce quomodo amabat eum!* Il a connu l'amour de la patrie. Qui nous apprit comme lui à tout souffrir de son pays et à ne se venger de ses injustices que par des dévouements ? Il a donné des larmes à Jérusalem et il ne lui a pas refusé son sang. Il a connu les divines faiblesses de la pitié. Nulle infirmité et nulle misère ne l'ont trouvé insensible. Sa charité lui a commandé des miracles pour guérir, pour consoler, pour vivifier tout ce qui venait à lui. Surtout il a connu la miséricorde; c'est son Cœur qui l'a créée et qui tout ensemble l'a révélée au

monde. Quels regrets a-t-il méprisés ? Quels repentirs a-t-il repoussés ? Quelles larmes de la conscience a-t-il rebutées ? Les passions les plus coupables ne se sont jamais confiées à lui sans rencontrer en lui, au lieu du juge qui condamne et qui frappe, le père qui oublie et qui pardonne. Le crime, si abject qu'il puisse être, a trouvé grâce devant son Cœur, dès qu'il s'est humilié jusqu'à l'aveu. Il a couvert de son amnistie la faiblesse d'une femme coupable ; il a relevé le vice pénitent et il a mis à ses pieds l'orgueil de la fausse vertu, c'est lui qui a prononcé cette parole adorable entre toutes : *Publicani et meretrices præcedent vos in regno Dei*. Cette parole qui a fait descendre l'espérance jusque dans les dernières boues de ce monde. Il a été doux envers le supplice, il a eu de la tendresse et pour la perfidie qui le trahissait et pour la haine qui le livrait à la mort. Quand Judas le désigne par un baiser déicide aux violences de la Synagogue, il ne répond à sa lâche trahison que par les reproches d'une amitié oublieuse du crime, jalouse de sauver le criminel. Quand la Synagogue outrage en lui tous les droits de l'innocence, des bienfaits et du malheur, il n'oppose à sa haine que la patience qui se tait, que l'amour généreux qui perd de vue les épreuves de la victime et qui ne se préoccupe que du sort des bourreaux. Quand il est en croix, qu'on lui ôte le ciel et la terre à la fois, qu'on le tient suspendu en dehors de l'humanité, il a encore dans le Cœur la charité qui pardonne et sur les lèvres la prière qui demande grâce pour ses persécuteurs. Son amour, comme celui des hommes, ne s'est pas trouvé faible contre le temps et contre la mort. Il a trouvé le secret de mourir pour nous sur la croix et de revivre pour nous sur l'autel. Il savait bien que la nature humaine ne ferait pas plus grâce à cette seconde vie qu'à la première ; que l'ingratitude et la haine le poursuivraient dans le tabernacle comme elles l'ont pour-

suivi sur le Calvaire. La certitude de l'injure et du mépris n'a rien pu sur son Cœur. Il a voulu nous aimer à tout prix, et, comme l'a dit son apôtre, jusqu'aux limites de l'amour, même quand cet amour est celui d'un Dieu. *In finem dilexit.*

Du reste ses sentiments n'ont pas été plus stériles que ses pensées. Ils ont créé et leurs créations subsistent. Voilà dix-huit siècles qu'il a passé sur la terre. Son amour des pauvres lui a survécu. D'innombrables institutions nées de la sève de son Cœur perpétuent les miracles de sa bonté. Vous avez tous les jours sous les yeux le spectacle de la charité qui se dévoue au malheur ; que les disciples ne vous fassent point oublier le Maître. C'est J.-C. qui est l'âme de tous ces dévouements et de tous ces sacrifices. C'est lui qui vit dans les servantes des pauvres. C'est lui qui assiste les malheureux par leurs mains. C'est lui qui les console par leurs lèvres. C'est lui qui les aime par leurs cœurs. Il y a bien des années entre nous et ces paroles de pardon qu'il a données au repentir. Ces paroles créent, soutiennent, perpétuent ces asiles que la religion ouvre aux remords et aux expiations de l'âme pénitente. Il y a des vierges au monde, il y a des vierges qui pour avoir lu dans l'évangile l'expression de son Cœur, qui pour avoir compris ses pensées sur les pécheresses, quittent la maison de leurs mères, se bâtissent un asile où elles appellent le vice, condamnent leur innocence au contact de sa société, usent leur vie, pure comme le ciel auquel elles aspirent, à le relever, à le sanctifier et à le sauver, mettent toute leur joie ici-bas à le conduire sous la protection de leur vertu à la béatitude de l'avenir éternel. Combien de générations nous séparent des exemples de son zèle ! Son apostolat se continue dans des successeurs qui se souviennent de ce qu'il fit pour les âmes et qui leur vouent les mêmes immolations et le même

amour. Sur tous les points du globe le pontife et l'apôtre luttent ensemble à qui retracera plus fidèlement sa charité, à qui fera revivre avec plus d'héroïsme ses dévouements. O fécondité admirable du Cœur de J.-C. ! De ce Cœur divin il est sorti une flamme qui ne s'éteint plus. Tout cœur de l'homme porte une flamme ; mais chez nous cette flamme trop souvent brûle les germes de la vertu et n'échauffe que ceux des passions. La flamme qui sort du Cœur de J.-C. ne brûle que le vice; elle anime de sa chaleur et développe dans le cœur de l'homme tous les instincts de la pitié, de la miséricorde et du sacrifice. Tout ce qu'il a ressenti, l'humanité le ressent ; tout ce qu'il a aimé, l'humanité l'aime. Ses affections ont la même destinée que ses pensées. Il y a des idées venues de lui et que l'intelligence humaine s'est si bien assimilées qu'elle ne s'en peut détacher non plus que d'elle-même. Il y a des sentiments éclos de sa charité et que le cœur humain s'est approprié de telle façon qu'il ne saurait désormais s'en déprendre. Tant que l'homme conservera la puissance de penser, il aura l'idée de l'humilité, l'idée de la virginité, l'idée du sacrifice. Tant que l'homme conservera la puissance de sentir, il aura le sentiment du zèle, le sentiment de la miséricorde, le sentiment de la bienfaisance. On regarde les siècles qui ont précédé son avénement, on étudie cette antiquité si fameuse par son génie, on cherche, sans les trouver, les traces de cet esprit d'amour qui caractérise les siècles modernes. On se demande d'où vient cette religion nouvelle, cette céleste religion de la pitié, du pardon et de la charité. Pour répondre il faut remonter à J.-C., à ses affections divines, à son Cœur adorable. Il faut dire : tout cela vient de lui et de lui seul; c'est lui qui a agrandi par ses lumières la raison, c'est lui qui a agrandi par ses sentiments le cœur de l'humanité.

Maintenant, mes frères, un retour sur nous-mêmes. Tous

tant que nous sommes, nous avons besoin d'un grand et solide attachement. Il faudrait s'ignorer profondément pour le nier. Nous ne saurions marcher seuls sur cette route de l'avenir ; il nous faut un ami, un autre nous-même à qui confier notre destinée. Dans le jeune âge on ne sent pas ce besoin intime du cœur ; c'est qu'alors les créatures ont attiré l'âme hors d'elle-même et qu'elles la promènent si bien d'illusions en illusions, que le charme des apparences lui ôte la réflexion et ne lui permet point d'apercevoir la réalité. Quelques pas dans la vie, et l'expérience amène bientôt, pour qui n'est pas livré sans remède à l'enfance du cœur, les retours sérieux sur l'existence et sur soi-même. Quand on se sent emporté par le mouvement qui entraîne toutes choses, qu'on voit d'heure en heure le rivage fuir et poindre à l'horizon, même confusément, le point fatal où tout doit finir ; alors, mes frères, le cœur se serre, l'âme cherche où se prendre et sur qui s'appuyer. Les sages nous paraissent bien vains, leur prétendue philosophie nous semble d'un bien mince secours dans ce péril suprême. Des systèmes et des doutes, c'est bien peu de chose pour résoudre d'aussi redoutables questions. Eh bien ! J.-C. se présente. Les préjugés tombent devant la nécessité. La lumière de cette figure divine commence à illuminer l'âme. Cette parole si douce et si amie pénètre le cœur et l'ouvre à la confiance. J.-C. devient le confident naturel de l'homme. Dans ce désert de la vie que les déceptions de chaque jour, les affections trahies, les amitiés qui se refroidissent rendent toujours plus vide, on cherche un monde nouveau qui peuple l'âme de réalités plus solides et plus durables. On s'adresse à J.-C. Il se fait alors une intimité de l'âme et de J.-C. que le monde ne soupçonne pas. On lui confie ses fautes, on lui confie ses doutes, on lui confie ses craintes, on lui confie ses douleurs, on lui confie

ses désespoirs, on lui confie sa destinée tout entière. On sent si bien ce que J.-C. est à l'âme qu'on le cherche dans ceux qui le représentent et qui le contiennent ici bas. C'est ce qui explique cette confiance surnaturelle dont le sacerdoce catholique est l'objet. En lui, c'est J.-C. qu'on voit, J.-C. à qui l'on parle, J.-C. qui répond et que l'on écoute. Le prêtre doit tout à J.-C. qui se transfigure en lui pour lui attirer l'aveu, l'abandon, la confiance illimitée de l'âme. On dit au sacerdoce catholique ce qu'on ne voudrait faire entendre à nulle créature humaine, ce qu'on ose à peine se dire à soi-même. C'est donc qu'on reconnaît à J.-C. l'empire de l'âme, et dans le prêtre la personne même de J.-C. Croyez-moi, mes frères, voilà le Cœur où il faut un jour ou l'autre venir reposer son cœur. Plus vous avancerez dans la vie, plus vous sentirez qu'après tout l'âme n'a ici-bas qu'un seul ami véritable et que cet ami c'est J.-C. Car voilà sa gloire incomparable : plus on pénètre le vide de toutes choses, plus on aspire à lui ; plus on devient sérieux, réfléchi, raisonnable et digne de soi-même, plus on éprouve le besoin de s'attacher à lui. Donc laissons là ces créatures qui donnent si peu et qui retirent si vite ce peu qu'elles donnent. Allons à celui qui seul comprend le cœur de l'homme, qui seul peut lui suffire, qui seul ne le trahit jamais, qui seul lui promet le repos et lui tient parole. *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos* (1).

III

On ne connaît un grand homme qu'à demi quand on ne

1. Math. 11, 28.

l'a étudié que dans ses idées et que dans ses sentiments. Pour le connaître à fond, il faut l'étudier encore dans l'action. Après s'être enquis de ce qu'il fut au dedans de lui-même et par sa vie intime, il faut s'enquérir de ce qu'il fut au dehors et par sa vie extérieure et publique. C'est ce qu'il nous reste à faire à l'égard de J.-C.

C'est le malheur des sages de trouver leur écueil dans leur propre doctrine. Plus ils placent haut la perfection morale de l'homme, moins ils se laissent de chances d'y atteindre. Car, si l'homme peut grandir par la pensée l'idéal de la vertu, il ne lui est pas donné d'élever son courage avec ses idées. Et ainsi ne pouvant agir comme il pense, il se condamne par ses propres conceptions. Nous admirons moins les hautes idées qu'il nous donne du devoir que nous ne nous scandalisons des faiblesses de sa vie qui répond si mal à ses idées. J.-C. a porté à ses dernières limites l'idéal de la vertu ; il nous a offert le Créateur comme modèle et, nous montrant la perfection infinie de la divinité, il a osé dire à l'homme : soyez parfait comme votre Père céleste est parfait. Eh bien ! c'est sa gloire d'avoir réalisé dans ses exemples tout ce qu'il a révélé dans sa doctrine. Il est au-dessus de tout par l'intelligence et il trouve le secret de mettre sa vie à la hauteur de ses pensées et de ses sentiments.

Quand on étudie attentivement cette vie incomparable, on trouve que deux mots en résument la perfection : l'oubli de soi et le don de soi à l'humanité. Fils de l'homme en même temps que Fils de Dieu, semblable en tout à ses frères, comme dit l'apôtre, à l'exception du péché, il a passé par toutes les situations de l'existence humaine : il a connu la vie de la famille, il a connu la vie privée, il a connu la vie publique, il a tout sanctifié et divinisé par l'héroïsme de son abnégation et de son dévouement.

Contemplez-le dans la famille. Le premier devoir de

l'homme à l'égard de la famille, c'est le respect de la paternité et, à cause du respect, l'obéissance. J.-C. ne s'est point cru au-dessus de cette loi; il l'a sanctionnée en l'accomplissant. L'Evangile a résumé son enfance en un mot et ce mot restera l'éternelle leçon de la piété filiale : *et erat subditus illis.* Ses premières années diffèrent ainsi de celles des grands hommes selon le monde. Elles ne sont données ni à la science, ni à l'ambition des grandes choses, ni à l'essai des œuvres qui font les héros; elles appartiennent à la dépendance et à la soumission. Rare et divin exemple que notre siècle aura peine à entendre. De nos jours, où le premier essai de la raison est de divorcer avec Dieu, l'enfant élevé dans l'orgueil de sa propre force, discute tout, raisonne sur tout et, libre qu'il s'est fait de la loi de Dieu, commence la vie par la révolte contre l'autorité. Le cri de l'archange déchu a son écho dans tout jeune cœur; on croit mûrir ses années et hâter la plénitude de la raison en refusant d'obéir : *Non serviam.* J.-C. qui est le Verbe, la Raison au flambeau de laquelle toute raison s'allume, a soumis son jugement à des jugements humains. Il est le Maître de toutes choses, et il dépend. Il commande à la nature et se fait écouter du néant, et il obéit. Et il estime que c'est quelque chose de si divin d'obéir que dans sa vie il n'a réservé que trois ans à la parole, aux miracles, aux institutions, au rôle de l'apôtre, du législateur et du pontife, et il en a donné trente aux exemples de la soumission filiale; *et erat subditus.* Toutefois, M. F., en même temps qu'il honore ainsi la famille, il n'oublie pas qu'il y a au-dessus d'elle la patrie, au-dessus de toutes deux la religion. Si l'indépendance, en effet, n'est pas la seule passion que l'homme ait à combattre au foyer domestique, il a à se garder et à se défendre contre les attachements de la maison paternelle. Les devoirs sociaux, M. F., sont des sacrifices et tou-

jours le premier objet de ces sacrifices ce sont les affections de la famille. Ces affections ont beau être légitimes et saintes, elles resserrent l'âme dans elle-même. Elles concentrent sur quelques-uns ses dévouements qui appartiennent à tous. Au fond, la famille, c'est notre sang, c'est nous-mêmes, et ainsi l'amour exclusif de la famille n'est qu'un égoïsme un peu moins grossier, il est vrai, mais qui sacrifie à l'intérêt personnel l'intérêt public. J.-C. le sait ; aussi il prêche, il pratique le détachement des siens comme il pratique le détachement de lui-même. Il ne retire à sa mère ni l'obéissance ni l'amour, il lui retire sa présence, ses entretiens, sa vie, dès que l'intérêt de l'humanité le réclame. Il avait dit : qui ne hait pas son père et sa mère ne peut être mon disciple. Etrange parole et jusque-là inouïe ! Qu'est-ce à dire? Se plairait-il à renier la nature et à outrager le cœur de l'homme ? Non, M. F. Par cette parole énergique il veut nous enseigner le devoir de la vie publique. Aimez votre père, aimez votre mère, mais de telle sorte qu'ils ne vous soient plus ou que des étrangers qu'on ne regarde pas, ou que des ennemis dont on s'éloigne, dès que la vocation d'en haut vous commande de choisir entre la famille et la société, entre la nature et la religion; ce qu'il enseigne, J.-C. le pratique, et dans toute la rigueur du précepte. Il méconnaît saintement sa mère; il lui dit : Femme, qu'y a-t-il de commun entre nous ? Il oublie ce qu'attend de lui l'amour maternel; il ne se souvient que de ce qu'il doit à sa mission. Cette leçon a été comprise ; l'apostolat est sorti de cet exemple divin. Vous n'y prenez pas garde, chrétiens ; la coutume amoindrit à nos yeux le prodige. Et toutefois, quoi de plus surprenant que de voir des hommes quitter le toit domestique, lutter contre le premier et le plus doux attachement de l'âme, se vouer à un autre amour où le sang n'entre pour rien et qui reste

incompréhensible à la nature ? Est-ce que dans la poitrine de ces hommes il n'y a pas un cœur, dans ce cœur des affections, dans ces affections des liens qui enchaînent l'âme et dont elle ne se peut déprendre sans douleurs ? Est-ce que vous pensez qu'il y a des âmes qui produisent d'elles-mêmes et par leur végétation naturelle le fruit surhumain du sacrifice ? Tout cœur saigne et se déchire à se séparer de ce qu'il s'est uni à soi-même. Cependant la nature n'est pas écoutée ; le cri du sang qui réclame est étouffé ; la plainte de l'âme qui se brise est méprisée. On abandonne le foyer où l'on reçut le jour. On vous dit adieu, sanctuaire domestique où l'enfance grandit sous l'œil et sous l'aile d'une mère ! On s'exile de vos joies pures et de vos fêtes innocentes, maison paternelle qui nous vîtes naître et qui ne nous verrez pas mourir ! Et, où va-t-on loin de vous ? A des âmes qui peut-être refuseront d'écouter ou de comprendre ; à des âmes qui ne trouveront point d'affection pour répondre à l'affection qui les prévient et qui les cherche ; à des âmes qui recevront la vérité, la grâce, l'espérance, tout, en un mot, dans une parole et dans un ministère qui épuise les forces et qui use la vie, et qui ne rendront en échange que l'indifférence et quelquefois la haine. Merveilleuse création du zèle catholique ! Dix-huit siècles déjà l'ont vue, l'ont possédée, lui ont dû leurs lumières, leurs vertus et leur bonheur. Tous les siècles la verront après eux et, quand la dernière postérité s'étonnant de cette perpétuité du sacrifice, de cette dynastie sacerdotale qui est la dynastie du dévouement, voudra s'enquérir de l'origine et des causes de ce miracle permanent de l'ordre moral, elle remontera à J.-C., elle bénira dans ses exemples l'inspiration suprême de l'apostolat et de toutes les immolations à Dieu, aux hommes et à la vérité.

Nous savons ce que J.-C. a été dans la famille. Qu'a-t-il

été dans la condition privée? L'Évangile nous apprend que, de longues années il a vécu du travail de ses mains et que les peuples l'appelaient le fils du charpentier; *Nonne hic est faber et fabri filius?* Mais pourquoi, maître qu'il était de se choisir sa condition à lui-même, à la différence de la plupart des hommes qui la subissent de la nécessité, pourquoi a-t-il donné ses préférences à un état obscur, laborieux, rude pour le corps et, en un sens, humiliant pour l'esprit? A Dieu ne plaise que nous rabaissions dans ces chaires la dignité du travail, si humble qu'il puisse être. C'est une des grandeurs de l'homme qu'il sache se suffire à soi-même. Si c'est la gloire de Dieu de nous donner l'existence, c'est la nôtre de nous la conserver en travaillant. Toutefois il n'est pas possible de nier qu'il n'y ait quelque chose d'humiliant, en un sens très-véritable, dans le travail de l'artisan. C'est d'être dans la dépendance de ceux pour qui il travaille; c'est que, par la nécessité inévitable des choses, son existence soit comme à la merci d'autres existences humaines. Eh bien! voilà ce qui a fixé le choix de J.-C. C'est parce que l'artisan n'est pas à soi, mais qu'il est à d'autres par le besoin, c'est pour cela qu'il a voulu être l'artisan de Nazareth. C'est parce que le mercenaire ne tient pas sa vie de soi, mais de la volonté d'autrui, c'est pour cela qu'il s'est placé dans la condition du mercenaire. En cela il a eu deux desseins dignes de son Cœur : d'abord de donner aux hommes une grande leçon d'humilité et d'oubli de soi-même, ensuite une grande preuve de son dévouement et de sa charité.

Comme les hauteurs sociales ne sont accessibles qu'au très-petit nombre et que la Providence nous prédestine à peu près tous à vivre en bas et dans l'obscurité, J.-C. nous devait une leçon qui subjuguât notre orgueil en le confondant. La parole ne suffisait pas, il fallait ses œuvres. Si divinement qu'il eût prêché, pour peu que la puissance et

les honneurs eussent jeté quelque éclat sur sa vie, nous n'aurions pas manqué d'opposer ses actes à ses préceptes. Nous lui eussions dit ce que nous disons aux sages : vous parlez très-bien, mais vous ne faites pas comme vous parlez. Donc il s'est enfermé librement dans un atelier, il s'est mis dans le travail rude et vulgaire d'une profession mécanique, il y a caché dans une obscurité profonde tout ce que sa mission lui permettait de cacher de sa vie ; il y a pratiqué dans l'oubli du monde entier la maxime fondamentale de son Évangile : le mépris de soi-même. Voilà, soyez-en sûrs, fidèles, la leçon dont l'humanité a le plus besoin, se mépriser c'est-à-dire se compter pour rien, c'est tout le secret de la vertu et c'est tout le secret du repos. Et qu'est-ce qui rend tous les jours l'homme et coupable et malheureux, sinon cette passion fatale de se croire et de vouloir être quelque chose ? Un homme veut être quelque chose par le génie ; il troublera tout un empire pour faire triompher un instant ses opinions. Un homme voudra être quelque chose par la renommée ; il versera le sang humain comme de l'eau pour arriver à la gloire. Un homme voudra être quelque chose par le pouvoir ou par la fortune, il bouleversera la société tout entière pour trouver la richesse, fût-ce parmi des ruines, ou pour commander, fût-ce sur des décombres. Vouloir être quelque chose, trop souvent cela ne mène qu'au crime, jamais du moins cela ne mena qu'aux déceptions et qu'au vide plus profond de l'âme. Mais à n'être rien, voilà le repos et voilà la vertu. C'est la vertu, car, au fond, c'est mourir chaque jour et mille fois par jour à l'amour de soi-même. Courage difficile et dont peu d'âmes sont capables, attendu que tous nous voulons vivre et que nul de nous n'est jaloux de mourir. C'est encore le repos, car, M. F., on ne perd le repos qu'à désirer ou à craindre, et qui se met à la dernière place, celui-là que désire-t-il ou que craint-il? Le rien se

trouve si vite qu'il n'est pas besoin de le poursuivre, et on nous le cède si aisément qu'il n'y a pas lieu d'appréhender qu'on nous le ravisse. En nous prêchant par sa vie le mépris de nous-mêmes, J.-C. nous a donc donné la plus nécessaire des leçons. Ne nous eût-il laissé que cet exemple, il eût tout fait pour la réforme et pour le bonheur de l'humanité.

Le choix de J.-C. avait un autre motif encore, un motif de dévoûment. Le Créateur de tous et le Père de tous, il devait, même dans l'ordre humain, faire quelque chose qui témoignât de son amour pour tous. Comme les petits, ceux qui ont besoin, ceux qui vivent du travail forment l'immense majorité du genre humain, il a voulu ennoblir, consoler et féconder à jamais leur condition en la partageant. O charité toute divine! Il ne s'est pas adressé aux passions du grand nombre; il n'a point prêché à l'envie ou à la cupidité je ne sais quelle égalité chimérique; il a fait mieux, il a pratiqué l'égalité réelle. Il a pris les misères de la multitude et il a vécu parmi les hommes comme le dernier d'entre eux. Comme il a vu l'artisan dans la pauvreté, il s'est fait pauvre; comme il l'a vu dans la dépendance, il s'est fait obscur; comme il l'a vu travailler et souffrir, il a travaillé et il a souffert avec lui. Sans doute, c'était quelque chose de moins facile que de parler beaucoup pour le peuple et de ne rien faire pour lui; mais c'était quelque chose de beaucoup plus efficace. Où a-t-on vu un philosophe, un économiste, un flatteur de la multitude quitter la fortune et un rang élevé, décliner la gloire qui le cherche, se dérober au pouvoir qui vient à lui, pour s'emprisonner dans une boutique, vivre de ses sueurs et, en preuve de son dévoûment au peuple, se mettre de moitié dans le travail et dans les épreuves du peuple? On verrait cela de nos jours, que la gloire de l'initiative resterait encore à J.-C. Il aurait sur ses imitateurs cet incomparable avantage que, sans lui, sans ses leçons et sans

ses exemples, ils n'auraient eu ni la volonté ni même la pensée de ce dévoûment. O pauvres artisans, hommes de travail, vous tous qui que vous soyez, comprenez ce que vous tous devez à J.-C! En se plaçant par son choix dans vos rangs, il vous a donné, comme contre-poids à vos misères, mille fois plus de dignité, de grandeurs, de consolations solides que n'eussent pu vous donner la fortune et l'élévation sociale. Qu'auriez-vous à envier désormais à ceux qui sont au-dessus de vous? Ce sont eux qui doivent vous porter envie, car le Dieu de tous n'a rien fait pour eux et il a tout fait pour vous. Le riche ne peut pas dire : mon Dieu a été riche comme moi. Le savant ne peut pas dire : mon Dieu a honoré de sa présence ces écoles d'où je sors et où je règne. Les puissants ne peuvent pas dire : mon Dieu a exercé ce pouvoir avant de le laisser venir à moi. Mais vous, il vous est accordé ce qui leur est refusé à tous. Vous, vous pouvez dire : mon Dieu a travaillé comme je travaille ; mon Dieu a souffert comme je souffre; mon Dieu a vécu comme je vis et il a été ce que je suis.

Voilà ce que J.-C. a fait pour le peuple. N'est-ce pas quelque chose d'incompréhensible que cependant de faux sages viennent tous les jours à bout de détacher le peuple de lui? Que les riches, que les puissants s'éloignent de J.-C. je le conçois jusqu'à un certain point. Sans doute, eux aussi, ils ont infiniment reçu de lui, puisqu'il leur a appris à user de la fortune et de la puissance pour faire du bien. Mais il n'en est pas moins vrai que, sous un autre point de vue, ils ont un sujet apparent de se plaindre d'un Dieu qui n'a eu pour eux que des menaces et que des anathèmes. Mais que les pauvres, que les petits, que les hommes de peine et de labeur rougissent de lui, qu'ils se séparent de lui, qu'ils se joignent à qui l'insulte et le blasphème, ah! c'est le délire de l'ingratitude! Mais c'est

leur ami le plus fidèle qu'ils renient! Mais c'est leur bienfaiteur et leur père qu'ils outragent! Mais c'est la gloire de leur condition et leur titre de grandeur qu'ils abdiquent en blasphémant sa personne ! Ils devraient être les derniers à le méconnaître, les premiers à le défendre, car tous ils n'ont avec lui qu'un même intérêt et qu'une même cause. Oui, pauvres artisans, hommes de travail, c'est à vous de bénir la condition qu'il s'est choisie et de glorifier les abaissements auxquels il est descendu; car vous devez tout à ses humiliations, oui tout, votre dignité, vos consolations, le respect qui vous honore, les sollicitudes qui veillent sur vous, l'amour qui vous adopte et qui se donne à vous, en un mot, tous les dévoûments de l'humanité, de la foi et de la charité.

Achevons en deux mots. Qu'a été J.-C. dans la vie sociale? Ici, M. F., il n'a pu échapper ni à la grandeur ni à la puissance; il lui eût fallu abdiquer sa mission. Il usera donc de toutes deux, puisque son ministère l'y condamne; mais il en usera comme nul ne l'avait fait avant lui. Avant J.-C. l'idée véritable du pouvoir était inconnue au monde. Les chefs des sociétés s'en croyaient les maîtres, tous étaient pour César, et César n'était que pour lui-même. *Humanum paucis vivit genus*. J.-C. a d'autres pensées et il vient donner d'autres exemples. Le premier des souverains, puisqu'il est le souverain des âmes, comment comprend-il la souveraineté? Comme un service et, dès lors, comme un dévouement. Ecoutez-le : « Les chefs des nations, dit-il à ses apôtres, s'en font les dominateurs. Il n'en sera pas ainsi de vous : le plus élevé sera le serviteur de tous, car, au milieu de vous, je ne suis autre chose que votre serviteur [1]. » Désormais l'ambition est permise; mais à une condition, c'est qu'on ne devienne grand que pour descendre,

1. Luc. 22, 25.

qu'on ne reçoive et qu'on ne prenne la puissance que pour servir, qu'en un mot on n'arrive à la supériorité que pour se faire le dernier de tous par l'amour et par le sacrifice. Ainsi a-t-il entendu le pouvoir et ainsi en a-t-il usé. Rappelez-vous sa vie ; est-ce qu'il n'a pas été, à la lettre, le premier par l'autorité et le dernier par la charité ? Est-ce qu'élevé au-dessus de tous, il n'a pas mis constamment au service de tous ses heures, son travail, sa parole, sa puissance, sa pensée, son Cœur, tout lui-même ? Est-ce que lui, le Maître par excellence, on ne l'a pas vu le serviteur des pauvres qu'il consolait, le serviteur des malades qu'il guérissait, le serviteur des ignorants qu'il instruisait, le serviteur des pécheurs qu'il convertissait, le serviteur de ses disciples et de ses apôtres, le serviteur des foules, le serviteur de l'humanité ? Que dis-je, serviteur ? L'apôtre se sert d'une autre parole qui rend mieux ce que J.-C. fut pour les hommes : *Formam servi accipiens*. Il n'a pas été serviteur, il s'est fait esclave. Le serviteur dans la société chrétienne est l'inférieur du maître par la dépendance de la condition, il est son égal par la dignité de la nature. Tel n'était pas l'esclave dans les sociétés païennes ; l'esclave n'était pas un homme, c'était une chose. Il était, sans doute, quelque chose de vivant et de pensant ; mais ce quelque chose ne vivait pas pour soi et, en quelque sorte, ne pensait pas pour soi, mais pour un autre. Son maître était son but, son objet, sa fin, sa raison d'agir et comme sa raison d'être, tant il n'était rien pour soi et tout pour son maître. Voilà ce que J.-C. a voulu être. Je me trompe, il a voulu être moins encore. Il y a quelque chose au monde qui est moins à soi qu'un esclave, c'est une victime. L'esclave dépend, mais il peut ne pas souffrir. Il travaille pour autrui, mais il peut ne point épuiser sa vie dans le travail, il vit pour un maître, mais enfin il vit. La victime ne dépend que

pour souffrir, elle ne travaille qu'en s'immolant, elle ne vit que pour mourir. Se faire esclave, c'était déjà un excès dans l'amour; se faire victime, c'est la limite de l'amour lui-même. Il l'a dit lui-même, nul ne saurait avoir une plus grande charité que de mourir pour ce qu'il aime. Ce qu'il dit il l'a fait. L'exercice de la souveraineté n'a été pour lui que la pratique permanente du sacrifice. Maître des âmes il a tout immolé pour les âmes. Pauvre, il leur a immolé tous les biens de la terre qu'il ne daigna pas même regarder. Apôtre, il leur a immolé son repos et ses forces dans un ministère qui épuise la vie goutte à goutte. Martyr, il leur a immolé son honneur, ses amis, sa mère, son Cœur, tout son être dans le supplice. Voilà le dernier mot de sa mission, voilà l'idée de son action et de sa vie, voilà le trait caractéristique de sa figure divine, le sacrifice. C'est là toute sa sainteté, toute son autorité, toute sa puissance. Devant cette grandeur-là, tout le reste s'efface et disparaît. J'oublie le thaumaturge, j'oublie le sage, j'oublie le Maître, j'allais dire j'oublie le Dieu. Je ne puis voir qu'une seule chose qui est au-dessus de toutes les gloires de la doctrine, de la science, des miracles, du pouvoir, des triomphes. Je ne puis voir, je ne vois que cette chose divine entre les choses les plus divines, une victime.

Et de fait, M. F., tout Dieu qu'il est, J.-C. ne pouvait se donner et accomplir un rôle plus sublime dans ce monde. Au fond les sages, les héros, les hommes de génie, tous ces personnages que nous ne regardons que d'en bas et que de loin, peuvent bien éblouir nos yeux, ils ne subjugent pas nos âmes. Mais une victime, ah! cela parle à notre cœur, cela remue nos entrailles, cela nous fait mettre à genoux devant soi, cela obtient, emporte de nous ce que nous refusons à toutes les gloires humaines. Les autres gloires se font admirer et trop souvent se font craindre; celle-ci seule

se fait aimer. Nous lui donnons le plus beau des hommages, celui du sentiment, et le plus envié des trônes, celui de notre âme. N'est-ce pas là la grandeur de J.-C. dans l'humanité ? Est-ce que toute lèvre ne bénit pas son nom ? Est-ce que tout cœur ne se remue pas au seul aspect de sa figure divine ? Est-ce que toute âme ne lui élève point en soi un autel ? Est-ce que l'humanité n'est point à genoux devant lui et ne lui crie pas : Je vous aime ? Que dis-je ? Est-ce que les immolations de l'homme ne répondent pas tous les jours à son immolation ? Pour qui se renoncent les âmes ? Pour qui se font-elles pauvres ? Pour qui se font-elles pénitentes ? Pour qui se font-elles apôtres ? Pour qui se font-elles martyres ? Pour qui se font-elles victimes ? Sinon pour celui qui le premier s'est renoncé, s'est fait pauvre, s'est fait apôtre, s'est fait martyr; sinon pour celui qui fut la plus sainte, la plus auguste, la plus dévouée des victimes, pour J.-C.

Inspirons-nous, fidèles, inspirons-nous de ces exemples d'une reconnaissance vraiment chrétienne. Honorons dans J.-C. la victime de nos âmes et honorons-la en l'imitant. Certes nous n'avons pas à chercher bien loin la matière de nos sacrifices; nous ne la trouvons que trop en nous-mêmes. Et qui de nous ne rencontre en son cœur des attaches, des habitudes, des passions qui nous tiennent à la terre et qui nous disputent à Dieu ? Voilà l'immolation que J.-C. demande à notre foi et qu'il attend de notre amour. Heureux qui, offrant sacrifice pour sacrifice, pourra se rendre le témoignage du grand apôtre, que la charité de J.-C. le presse et que désormais il ne vit plus à soi, mais à Celui qui est mort pour lui.

VI

JÉSUS-CHRIST VÉRITÉ

Verbum caro factum est et habitavit in nobis plenum... veritatis.
Le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous avec la plénitude de la vérité.
(JOANN. 1.)

Il y a longtemps que l'on a dit dans le monde que le suprême besoin de l'homme c'est la vérité. Et, en effet, quel est le premier, le suprême besoin de tous les êtres, sinon la vie ? Et pour l'être intelligent, qu'est-ce que la vie, sinon la vérité ?

Mais qu'importe à l'homme de savoir que la vérité est sa vie, s'il ne sait où la vérité habite et à quelle puissance il la doit demander ? Le plus utile et le plus nécessaire des livres, serait donc naturellement celui qui nous ferait l'histoire de la vérité. Ce livre existe. C'est la Vérité elle-même qui l'a dicté, ou plutôt c'est elle qui l'a écrit par une main d'homme. Elle nous y révèle son origine, sa nature, son action, tous ses rapports avec les intelligences : ce livre est ouvert au genre humain tout entier depuis dix-huit siècles. C'est l'Évangile.

Ecoutez l'apôtre bien-aimé du Christ, saint Jean. Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu ; voilà la Vérité avec son origine. Rien devant elle, elle-même devant toutes choses. Elle était au commencement, *in principio ;* voilà la Vérité à sa source. C'est le Verbe, c'est cette parole infinie par laquelle Dieu se révèle à lui-même tout ce qu'il est. *Erat apud Deum;* voilà la Vérité dans son sanctuaire éternel, c'est le sein de Dieu même où elle habite, à peu près comme habite dans notre intelligence notre pensée, à peu près comme réside dans notre esprit ce verbe créé, cette parole intérieure par laquelle il se dit à lui-même : j'existe, je pense. Raison de tout ce qui est, toute chose est faite par elle; *Omnia per ipsum facta sunt;* voilà l'action de la vérité, voilà ses rapports avec les intelligences. Elle est leur vie, parce qu'elle est leur lumière. Que le soleil s'éteigne dans le firmament, et la vie se retire de tous les points du monde des corps. Que le Verbe enchaîne dans le sein de son père sa lumière créatrice, et la vie abandonne, avec l'être, le monde des esprits. *In ipso vita erat et vita erat lux hominum.*

In mundo erat; il se communiqua à l'homme, au moment même qu'il l'appela à l'existence, et cette communication intime eût été éternelle, si le péché ne fût venu brusquement rompre la chaîne. Alors commença dans l'esprit de l'homme, la grande lutte des ombres et de la lumière, de l'erreur et du vrai. Ainsi que les peuples voisins du pôle ne voient arriver à eux que les rayons affaiblis du jour, ainsi l'homme, tombé par la chute originelle aux dernières limites du monde des intelligences, ne reçut plus du Verbe que quelques lueurs perdues au milieu des vastes ténèbres de son esprit. Ces vives lumières qui l'éclairaient sur ses rapports avec Dieu s'obscurcirent tout à coup. La vérité dans ce qu'elle a de plus noble, sembla s'éloigner de son

intelligence. Elle ne lui apparut plus que comme apparaissent les vagues souvenirs du passé, comme apparaissent à l'œil les objets noyés dans les vapeurs d'un horizon lointain. Fatigué de la poursuivre dans les hautes régions de la pensée, l'homme alors ne chercha plus la vérité que dans les objets terrestres qui l'environnaient. Il oublia les rapports qui l'unissent au Créateur. Ses pensées, courbées désormais vers la terre, s'enfermèrent dans ce cercle de rapports sensibles qui lient la nature humaine à la nature matérielle. De là ce grossier sensualisme qui, depuis la chute, domine partout l'intelligence de l'humanité.

Cependant la Vérité n'abandonna pas l'homme sans ressource. Le Verbe, prenant en pitié cette nature tombée, se rapprocha d'elle. Il parla aux patriarches, et sa parole, transmise par les pères aux enfants, puis emportée, dans leurs migrations diverses, par les familles qui séparément allèrent peupler le globe, sa parole forma cette grande tradition du genre humain, où les vérités fondamentales subsistèrent toujours dans leur unité au milieu des innombrables altérations de l'erreur. A la révélation que reçurent d'en haut les patriarches, succéda la révélation faite à Moïse. Un peuple fut créé pour en conserver exclusivement le dépôt, et dans ce peuple privilégié, le Verbe ne cessa d'être présent aux hommes et de leur parler par le ministère non interrompu des prophètes. Enfin, les voies providentielles se développant peu à peu avec les siècles, arriva pour le genre humain la pleine révélation de la vérité. Le Verbe parut lui-même. Il sortit du sein de son Père, comme la pensée de l'homme sort de l'intelligence, sans la quitter, pour se produire par la parole. Sans altérer sa nature, il se rendit sensible dans une nature semblable à la nôtre, à peu près encore comme la pensée, sans cesser d'être aussi pure, aussi spirituelle que l'intelligence qui la produit,

s'incarne dans les signes, se revêt de la parole comme d'un corps. Voilà en peu de mots l'histoire de la Vérité : c'est l'histoire de J.-C.

Voulez-vous connaître maintenant quel besoin l'homme avait de cette pleine révélation de la vérité, telle qu'elle s'est accomplie, il y a dix-huit siècles, par le mystère de l'Incarnation divine? Il suffit d'un rapide coup d'œil sur le monde ancien.

Lorsque J.-C. parut, l'erreur, cette souveraine de l'homme déchu, était arrivée à ses derniers développements. Le peuple juif excepté, tous les peuples adoraient leurs passions dans d'impures idoles. Les vérités fondamentales restaient encore dans les esprits et dans les traditions universelles. Mais les erreurs les plus grossières en altéraient l'unité, en même temps que leur pureté était souillée par les pratiques d'un culte dont rien n'égalait l'infamie, que l'absurdité. L'idée de Dieu, et de ses propres attributs, la nécessité du culte et du sacrifice, le dogme de la vie future, toutes les croyances essentielles, en un mot, formaient toujours le fond de la religion publique. Mais hideusement défigurées par les passions, ces croyances n'en laissèrent pas moins l'intelligence humaine à une nuit profonde. Dominé par les sens et ne vivant plus que par eux, l'homme avait partout transporté la religion du Créateur aux créatures sensibles. C'est là le caractère saillant de l'idolâtrie ; elle n'a jamais été autre chose que l'adoration de la puissance matérielle et sensible. Sous toutes les formes où elle se soit révélée, partout où les hommes rencontrèrent une force qui étonnait les sens par son activité ou son énergie, en dehors, au dedans d'eux-mêmes, depuis la force invisible qui gouverne et vivifie la nature, jusqu'à cette force mystérieuse des penchants humains, là, les hommes imaginèrent la présence d'un Dieu et ils élevèrent

des autels. En un mot, l'idolâtrie, qui n'est autre chose que le sensualisme divinisé par la corruption de l'homme, était le culte unique des peuples. Et, chose remarquable, les mêmes causes produisant toujours les mêmes effets, l'idolâtrie, sauf les symboles extérieurs qui la réalisaient aux sens dans les sociétés païennes, est encore la religion unique de toutes les sociétés qui ont abjuré le christianisme de nos jours. Le sensualisme ou le culte de la puissance sensible, sous toutes ses formes, n'est-il pas le culte unique de quiconque a rompu avec les croyances chrétiennes?

La philosophie, qui dans tous les temps eut la prétention de faire aux hommes leur religion, loin de corriger l'égarement du peuple, ne fit qu'éloigner davantage les hommes de la vérité. Les sages de l'antiquité n'ont pas proclamé une seule vérité qui ne leur soit venue de la tradition. Il ne leur appartient en propre d'autre mérite que celui d'avoir dénaturé toutes les vérités primitives par leurs rêves, toutes les fois qu'ils ne les renversèrent point par les sophismes du doute. Ce n'est pas que l'intelligence ait manqué dans les écoles de la philosophie païenne. Mais les sages ne surent faire usage de leur raison que dans la recherche des lois du monde matériel. Dans l'étude du monde moral, ou ils n'allèrent pas plus loin que le scepticisme, ou ils ne firent que tourner sans fin dans le cercle de l'erreur.

Les sciences morales, les seules à proprement parler qui soient à la hauteur de la dignité humaine, les sciences morales se résolvent toutes en ces deux questions fondamentales : Qu'est-ce que Dieu? Qu'est-ce que l'homme? Quel est le philosophe de l'antiquité qui ait seulement entrevu la solution de ce double problème? Quelques-uns se font de l'existence de Dieu un doute insoluble et disent avec Diogène : S'il y a des dieux je n'en sais rien; je sais seule-

ment qu'il serait bon qu'il y en eût un. Les autres reconnaissent l'existence de Dieu, mais quel Dieu que celui de ces sages ! Panthéistes, fatalistes, indifférents, les uns l'asservissent au destin, et voilà un Dieu sans liberté ; les autres l'excluent du gouvernement du monde, et voilà un Dieu sans providence, également insensible et au vice qu'il ne saurait punir et à la vertu qu'il laisse sans récompense. D'autres en font l'âme universelle du monde, et voilà un Dieu absorbant en soi tous les êtres et assujetti à toutes les imperfections des créatures. Leurs idées sur l'homme ne sont pas moins déraisonnables, c'est encore l'erreur chez tous et, à peu d'exceptions près, l'erreur en tout. Quelle est la nature de l'homme ? Tantôt la philosophie ne voit en lui que les organes et tantôt que l'intelligence. C'est-à-dire qu'incapable de se tenir à ce point fatal où est la vérité, elle ne fait que rouler d'une extrémité à l'autre, tantôt dégradant l'homme jusqu'à l'instinct de la brute, tantôt l'exaltant jusqu'à la perfection de la raison divine. Quel est l'état de l'humanité ? Les philosophes n'ont pu en reconnaître que la dégradation. Et aussi bien, l'être humain est si visiblement en ruines, toutes les traditions parlent si clairement d'une chute première, qu'il est impossible à l'homme d'ignorer sa propre misère. Mais cette déchéance, quelle en fut la cause ? Pourquoi cette contradiction de nos penchants ? Pourquoi ces orages du cœur humain où grondent éternellement les passions, comme les flots sur une grève battue de la tempête ? A tout cela, la raison humaine n'avait point de réponse. Quelques philosophes entrevirent vaguement la cause de ce dérèglement de notre être. Le grand nombre s'arrêtèrent au fait et conclurent que le désordre était l'état naturel de l'homme. Heureux encore quand ils n'en faisaient pas une loi de notre nature et, par là même, la justification de tous les crimes. Quelle

est la fin de l'homme et sa destinée? Il y a dans l'homme des désirs toujours renaissants. Où est l'aliment qui doit rassassier ces désirs? Il y a dans le cœur humain un mouvement éternel vers je ne sais quel idéal infini toujours poursuivi et qui toujours fuit et échappe; où est le terme et le repos? Où est ce bien dont la possession fera dire à l'homme : c'est assez? Les sages ont imaginé théories sur théories. Saint Augustin compte cent vingt-cinq systèmes sur le bonheur, lesquels pressés, serrés, se résolvent en ces deux mots : orgueil et sensualisme. Placer la fin de l'homme dans lui-même, lui dire : veux-tu être heureux, vis de tes sens ou de ta raison, la philosophie n'est point allée au delà. Que dire du dogme de la vie future et de l'immortalité de l'âme? Avant le christianisme, comme ensuite en dehors du christianisme, aucun sage n'a jamais prouvé et surtout n'a jamais expliqué le dogme d'un avenir éternel. Il y a longtemps qu'on reproche à Socrate d'avoir douté de la vie future, au moment où elle allait commencer pour lui. Les autres sages n'ont pas été plus fermes dans leur foi à l'avenir. La tradition avait beau leur parler de l'éternité de cet avenir, la nature avait beau leur crier au fond du cœur : tu ne mourras point; le raisonnement obscurcissait la lumière de la tradition et du sentiment. Ebranlée par le doute, l'immortalité restait stérile pour enchaîner le vice et animer à la vertu. Ce n'était plus qu'un problème sublime, qui attristait la vie, laissait la mort sans consolations, désespérait la vertu par le doute de la récompense et encourageait le crime par l'espérance d'une impunité éternelle. Parmi ces incertitudes de la philosophie sur la nature, l'état et la destinée de l'homme, quel pouvait être la doctrine des devoirs? Je ne parle point du vice essentiel de la morale, qui a été l'absence de l'autorité pour définir et de la puissance pour sanctionner les préceptes du bien et du mal. Je re-

marque seulement que les vérités les plus nécessaires à l'homme lui ont été autant de secrets qu'elle a ignorés. Toutes les vertus qui se lient à quelque nécessité, à quelque intérêt matériel de l'homme ou de la société, la patience, la tempérance, la justice, elle en a parlé, et encore pour base elle ne sut leur donner que l'orgueil. A son école, l'homme ne s'éleva jamais à la vertu que par le raffinement du vice. Mais quel est le sage qui ait dit à l'homme : sois humble de cœur; aime ton semblable comme toi-même? L'humilité, la charité, l'humanité ne datent que du berceau de J.-C. Ces mots qui font si fortement vibrer le cœur humain, ces mots qui enfantent tous les jours des saints et des héros, éléments étrangers dans la langue humaine, il a fallu que l'idée en vînt du ciel sur la terre, et ils n'ont eu un sens complet que le jour où il a été dit : *et Verbum caro factum est*. Je ne pousserai pas plus loin ces détails. J'ajouterai seulement que les plus raisonnables des philosophes comprirent que le commencement de la science, c'était de reconnaître l'impuissance de l'homme à réaliser en lui la vérité par ses propres forces. Platon proclame dans plusieurs endroits de ses livres la nécessité d'un enseignement divin, et avant lui, aux extrémités de l'orient, Confucius rendait le même hommage à la même nécessité. Ainsi les deux plus nobles représentants de la raison humaine, dans deux mondes étrangers l'un à l'autre, s'accordent à confesser que le plus légitime usage de l'intelligence, c'est de reconnaître qu'elle a besoin d'être enseignée d'en haut. Ces deux témoignages suffiraient pour prouver la nécessité de la foi surnaturelle.

Tel était l'état du monde sous l'empire de toutes les erreurs, lorsque la Vérité descendit des cieux et que J.-C., le Verbe fait homme, apparut sur la terre pour enseigner le genre humain.

Or l'enseignement du genre humain demandait certaines conditions dans le Maître qui venait l'instruire. Il fallait un enseignement infaillible, un enseignement pratique, un enseignement universel, un enseignement efficace, un enseignement immuable. Infaillible pour subjuguer l'esprit de l'homme, pratique pour régler son cœur, universel, parce que le genre humain avait besoin d'être instruit; efficace, parce qu'il y avait des obstacles invincibles dans les passions; immuable, parce qu'il devait s'adresser à l'humanité qui dans tous les siècles apporte sur la terre les mêmes besoins. Tels sont aussi les caractères de l'enseignement de J.-C.

Enseignement infaillible. C'est un Dieu qui enseigne : *Et Verbum caro factum est.* — Ses leçons excluent donc toute possibilité d'erreur. C'est la Vérité elle-même dans sa plénitude. *Vidimus eum plenum veritatis.*

Et voilà ce qui distingue l'enseignement de J.-C. de l'enseignement des philosophes. Quelle que soit d'ailleurs la force ou l'élévation de leur génie, ils restent sujets à l'erreur, et parce que les limites de la raison humaine ne leur permettent de saisir de la vérité que quelques rapports, et parce que les passions de leur cœur les aveuglent sur les vérités même accessibles à leur raison. De là ces contradictions, ces incertitudes, ces paradoxes bizarres ou extravagants qui trahissent à chaque page de leurs livres la faiblesse de leur intelligence. De là, par une conséquence fatale, le défaut d'autorité qui fait déchoir leur enseignement jusqu'au rang de simples opinions, sans qu'il puisse jamais s'élever à la hauteur d'une loi obligatoire pour la raison.

Il n'en est pas ainsi des leçons de J.-C. Ce Maître divin, dès son apparition dans le monde, se présente aux hommes avec la plus haute et la plus dominante autorité qui puisse exister. Quel autre maître que J.-C. peut appuyer sa mission par des titres aussi évidents et aussi décisifs? Ces titres

c'est cette longue succession de prophètes qui l'ont annoncé. Ces titres, c'est un peuple entier créé, conservé pour lui, dont toute la religion a été de l'attendre, dont toute la vie a été de le préparer, et qui prouve sa divinité par cela seul qu'il la méconnaît. Ces titres, c'est l'accord merveilleux de sa vie et des oracles qui, plusieurs siècles auparavant, en ont prophétisé les circonstances. Ces titres, c'est son caractère personnel, ce sont ses vertus, ce sont ses prodiges où tout est vraiment divin : leur éclat, ils se font à la face du soleil et devant le peuple entier; leur grandeur, ils renversent toutes les lois de la nature; leur motif, ils se rattachent tous à une pensée de miséricorde et, par eux, c'est la charité qui conduit à la vérité; le mode même de leur accomplissement, J.-C. les opère en son propre nom, par une vertu qui lui est propre, par une puissance dont le principe est en lui-même. Aussi voyez comment, fort de ces preuves irrésistibles de sa mission divine, J.-C. se présente au genre humain. Il diffère son avénement pendant de longs siècles, pour convaincre les hommes de la faiblesse de leur raison. Il attend que l'erreur ait épuisé toutes les formes et soit arrivée à ses derniers développements, pour mieux faire sentir aux hommes, par la profondeur de leur chute, la nécessité d'un remède divin. Il vient dans le siècle qui porta le plus loin, dans le monde ancien, toutes les gloires de la civilisation et de la pensée, afin qu'il ne fût pas dit que son Évangile se soit répandu à la faveur de l'ignorance et de la barbarie des peuples. Il choisit pour théâtre de ses leçons et de sa naissance la Judée. Il veut naître d'un peuple en dehors de tous les peuples, d'un peuple emprisonné dans son territoire par sa constitution, et défendu en quelque sorte contre les lumières et la civilisation des sociétés étrangères. Et cela afin qu'il demeure établi qu'il ne doit rien à la sagesse païenne et qu'il a tiré de son propre fond

sa doctrine comme ses miracles. Il se place dans la condition de l'artisan qui vit du travail de ses mains, pour qu'il demeure démontré que sa doctrine n'est pas le fruit de l'étude et le travail de ses réflexions, mais qu'elle est l'expression de la vérité infinie qui habite en lui-même. Puis, au temps marqué par sa Providence, il paraît au milieu des peuples. Ce n'est pas le lieu de vous énumérer en détail de quels titres de divinité il appuie sa mission. Ce sera l'objet d'un autre discours. Fort de ces preuves irrésistibles de sa mission divine, il enseigne, comme avant lui nul n'avait enseigné. Il ne dispute point, il ne déclame point : deux vices inséparables de tout enseignement humain. Il parle avec autorité, *tanquam potestatem habens*. Il instruit, avec la conscience visible de son empire sur l'intelligence. Il enseigne comme il a créé, par une parole de commandement. Il domine, il subjugue, par la profession solennelle de son infaillibilité. Jamais, dans l'Évangile, vous ne surprendrez sur ses lèvres un de ces mots par lesquels l'orgueil de la philosophie trahit malgré elle son incertitude. Jamais il n'a dit : je crois, il me semble. Il affirme avec une assurance divine : cela est, en vérité, je vous le dis; le ciel passera, mes paroles ne passeront point. Qui osait, avant lui, faire entendre un tel langage? Il y a plus, ce que jamais n'avait même osé rêver la vanité des philosophes, il se pose devant le genre humain non pas comme l'organe de la vérité, mais comme la Vérité elle-même. Avant J.-C., depuis J.-C., les sages ne se sont pas fait faute d'affirmer dans leurs écoles qu'ils avaient trouvé la vérité : mais lui il va plus loin, il dit : La Vérité c'est moi; *Ego sum veritas*. Ce mot est vraiment d'un Dieu. Méditez-le, M. F., vous verrez que, pour l'expliquer, il faut ou descendre au-dessous ou aller au-delà de l'homme. Il faut dire que c'est le langage d'une intelligence en délire, ou il faut tomber aux genoux de celui qui l'a prononcé et

lui dire : vous êtes vraiment le seul Maître de l'homme, car vous êtes Dieu.

Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que ce caractère d'autorité, qui n'est autre chose que l'assurance de la vérité infaillible, J.-C. l'a transmis avec son enseignement à son sacerdoce. Voyez, en effet, le sacerdoce catholique. L'avez-vous jamais vu douter ou de la divinité de sa mission, ou de la vérité de ses leçons? L'autorité n'est-elle pas son privilége exclusif au sein du catholicisme ? Que trouvez-vous dans les temples des cultes étrangers comme dans leurs écoles ? Des moralistes qui dissertent, des philosophes qui disputent. Mais quel est celui d'entre eux qui ose prétendre à l'infaillibilité? La souveraineté de la raison, que tous ils proclament, est une base qui manque et manquera toujours pour soutenir la puissance dominatrice de leur parole. Chez eux commander serait une contradiction, en vertu de leur principe même. L'autorité, de leur part, serait un attentat contre l'intelligence humaine. Le prêtre catholique, au contraire, parle toujours avec la conscience qu'il ne saurait errer. Chez lui, le doute serait un crime. Pour lui, hésiter ou craindre, ce serait trahir la vérité de sa conscience. Aussi voyez comment nous vous parlons, avec le sentiment intime, profond, de notre puissance. Sur nos lèvres, comme sur celles du Maître qui nous a envoyés, vous ne surprendrez jamais un peut-être. Comme lui, nous disons : cela est; le ciel passera, ma parole jamais. Nous ne disputons pas, nous ne prions pas, nous ne demandons pas grâce pour la vérité que nous prêchons dans cette chaire. Ou plutôt nous prions souvent, mais c'est pour vous, nous demandons grâce, mais c'est à vous-mêmes pour vous-mêmes. Nous vous conjurons, non pas de vouloir bien honorer la vérité, car elle n'a pas besoin de vos hommages, mais de n'être pas assez ennemis de vous-mêmes pour vous engager contre elle dans une lutte où vous

péririez éternellement. Voilà notre seule prière. Du reste, quels que soient nos auditeurs, l'opinion les eût-elle placés au-dessus du génie, nous les dominons de toute la hauteur d'une mission divine. Et parler autrement ce ne serait point modestie de notre part, ce serait lâcheté, ce serait trahison sacrilége de notre ministère, ce serait abdiquer tous nos droits à votre attention et outrager par la plus sanglante des injures toutes les prérogatives de la vérité.

En second lieu, l'enseignement de J.-C. est un enseignement pratique. Le vice des leçons humaines, c'est qu'elles sont abstraites, spéculatives et, dès lors, stériles. Les sages, dans leurs écoles et dans leurs livres, ne s'abaissent qu'à l'intelligence, qu'ils amusent par la subtilité de leurs raisonnements ou la nouveauté de leurs théories. Oh! que J.-C. enseigne plus utilement! Il connaît à fond la plaie de l'humanité : les philosophes enseignent par des paroles, J.-C. enseigne par des œuvres. Les philosophes font des livres, J.-C. donne de grands exemples. Comment la vérité s'était-t-elle obscurcie, éteinte dans le genre humain? Était-ce vraiment par les sophismes de la raison? N'était-ce pas plutôt par l'aveuglement des passions? Ce qui enchaînait l'homme aux plus monstrueuses erreurs, n'était-ce pas ce grossier sensualisme qui était devenu le vice unique des individus et des sociétés? C'est donc cette grande erreur de la volonté humaine et non de l'intelligence que J.-C. attaque d'abord. C'est elle qu'il combat par ses sacrifices, en attendant qu'il la combatte par ses discours. Dès son entrée dans le monde, il embrasse volontairement la pauvreté, l'humilité, les souffrances, et abat ainsi aux pieds de son berceau les trois tyrans qui enchaînaient l'homme à la vie matérielle : la cupidité, le plaisir, l'ambition. Il ne fait que de naître, et déjà il a donné plus de leçons au monde et de plus efficaces que n'en donnera jamais la philosophie.

Il a appris aux hommes que la seule voie qui conduit à la vérité et par la vérité à la vie, au bonheur, c'est de sortir de soi-même, de se renier, de se haïr et de se crucifier. Ainsi à l'école de ce nouveau docteur, la condition de la science, c'est le sacrifice, le moyen de comprendre ses leçons, c'est le détachement du cœur. Et pour persuader l'une ou l'autre, il l'appuie de la sanction d'un exemple divin, le premier il en donne l'exemple. Or quelle force de clarté et de persuasion tout ensemble l'enseignement du devoir n'emprunte-t-il pas de ses œuvres ?

C'est une chose incroyable que J.-C. qui possède la plénitude de la science n'ait pas ouvert la bouche pour révéler à l'homme un seul secret du monde matériel. Parcourez l'Évangile, vous n'y trouverez pas un mot qui ne se rapporte au monde surnaturel, au monde de l'éternité. Aimer Dieu sur toutes choses, aimer son prochain comme soi-même, pardonner les injures, soulager les pauvres, prier, veiller sur ses désirs, réprimer ses passions, aimer l'humilité et la croix ; tout ce qu'il y a de pratique dans la vie morale, tout ce qui tend à enlever l'homme à ses penchants pour l'unir à Dieu, tout ce qui peut faire des hommes vertueux pour en faire ensuite des heureux, voilà le but exclusif de l'enseignement de J.-C. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que l'enseignement du Sauveur est non seulement pratique par la nature des préceptes qu'il révèle, mais encore par le mode dont il instruit l'homme.

Et voilà, M. F., nous ne saurions trop le redire, le seul, le véritable christianisme : c'est le christianisme pratique. De nos jours on a imaginé je ne sais quelle religion nouvelle dont les disciples croient avoir tout fait pour Dieu et pour la conscience, quand ils ont proclamé bien haut leur admiration et leur sympathie pour la beauté de l'idée chré-

tienne ; c'est leur langage. En vérité, ils se font une étrange illusion, s'ils croient être catholiques.

Non, non, tout ce système profane de sentiments, de rêveries, d'idées vagues et sans consistance, folles inventions de l'imagination des doctes, ce n'est plus la religion que J.-C. nous a faite. Aussi bien ce n'était pas la peine de faire tant de frais pour doter le monde de ce romantisme religieux, qui, après tout, n'est que la déification des passions que J.-C. est venu détruire. Quand il a versé son sang jusqu'à la dernière goutte, il s'est proposé un autre but : c'est d'apprendre à l'homme à se combattre et à se vaincre. Voilà la vraie religion : elle est la chose du monde la plus positive ; car elle est tout entière dans les sacrifices et dans les vertus. Mais permettez-moi de vous le demander, M. F., est-ce bien là votre religion ? Vous êtes venus écouter la parole sainte dans ce temple, et nous rendons un hommage public à votre zèle, mais de cet enseignement de nos chaires sacrées quel a été le fruit pratique ? Quel est le sacrifice que vous avez fait à la conscience et à Dieu ? Quelle est la passion que vous avez combattue ? Quel est le défaut que vous avez réformé ? Nous avons parlé de la prière et de la grande loi des intelligences. Avez-vous prié ? Nous avons parlé de l'institution divine du sacrement de Pénitence et du pardon. Avez-vous rompu ce charme fatal que le respect humain ou de coupables attraits, ou une honteuse indifférence ont mis sur votre conscience ? O Dieu ! à quoi donc nous réservez-vous ? O Dieu, quel est donc le fruit de nos peines ? Ou plutôt, pourquoi parler de nous ? Quelle est donc la puissance de votre enseignement et le fruit de votre rédemption qui vous a coûté si cher ? Hélas ! les oreilles sont fermées, le cœur n'est pas ébranlé ; la curiosité de l'esprit est éveillée, la conscience dort et cependant les années s'envolent, la mort approche, l'éternité s'avance. L'année qui s'ouvre va

clore la série du monde pour plusieurs de ceux qui m'écoutent. O Dieu! donnez vous-même la force et la vertu à votre parole et faites triompher mieux votre enseignement en les sauvant d'eux-mêmes par les sacrifices, en les illuminant par votre grâce, et ne laissez ni votre prédication sans fruit ni notre ministère sans conquête.

En troisième lieu, l'enseignement de J.-C. est un enseignement universel. Les sages ne s'adressent guères qu'à un petit nombre d'intelligences privilégiées. Ils ont des leçons pour les hautes classes de la société, ils n'en ont pas pas pour les petits, pour les pauvres, pour le peuple, en un mot. C'est à J.-C. qu'il appartient d'être le Docteur de tous, comme il est le Créateur de tous. Il sait que la vérité est le besoin de tous les hommes, celui des ignorants comme des savants. Aussi, comme dans l'ordre de la nature tous peuvent se nourrir du pain matériel qui est l'aliment du corps, tous peuvent boire l'eau des fleuves, de même dans l'ordre de la grâce, J.-C. a voulu que tous pussent rassasier la faim de leur âme avec le pain de la divine vérité, et que tous pussent étancher la soif de leur intelligence aux eaux de la vie éternelle. La vérité dans le christianisme est mise à la portée de tous et elle est annoncée à tous. Comme le soleil qui verse ses feux sur les arbres de nos montagnes a aussi un rayon qui vivifie pour les plantes obscures des vallées, J.-C. a des lumières et pour les esprits élevés et pour les plus humbles.

Aussi voyez dans sa vie mortelle, quels ont été ses disciples privilégiés? Les petits. Le caractère de sa mission a été d'évangéliser les pauvres, *pauperes evangelisantur*. Ils ont été l'objet constant de ses préférences, il a vécu parmi eux et comme l'un d'eux, il a enseigné parmi eux, il s'est choisi des apôtres, des successeurs parmi eux. C'est par eux que l'Évangile est arrivé aux puissants et aux grands selon le

monde. Et voilà la gloire de l'Église catholique, comme la gloire de J.-C. même : c'est d'être l'institutrice des pauvres.

Je sais qu'on en a fait un sujet de reproches. Qu'on vienne maintenant nous reprocher que notre parole n'a point de prise sur les savants et les puissants du monde, et qu'elle ne rallie que les pauvres. Ah ! c'est là notre gloire. C'est la ressemblance la plus honorable de notre ministère avec le ministère de notre Maître. C'est la preuve la plus victorieuse de la divinité de notre mission. Si elle est divine, elle doit être pour tout le genre humain, puisque le genre humain tout entier a besoin de la vérité. Le genre humain, qu'est-ce donc, sinon la classe innombrable des malheureux et des pauvres ? C'est le caractère le plus noble du sacerdoce catholique. C'est la preuve de désintéressement de son zèle. Lui reprocher ses travaux et ses succès parmi les pauvres, c'est lui reprocher de ne travailler ni pour l'intérêt ni pour la gloire.

Quels étaient les disciples de Socrate et de Platon ? Les ignorants étaient-ils appelés, admis seulement dans leur académie ? Qu'ont fait tous ces sages si fameux pour l'éducation morale des classes populaires ? Les besoins religieux du peuple ne les préoccupèrent jamais. Ils eussent cru avilir la vérité rien que de songer à la faire arriver jusqu'à ces régions inférieures.

Chez nous, catholiques, au contraire, aucune intelligence n'est délaissée. Partout où la foi nous montre une âme rachetée du sang de notre Dieu, le zèle nous montre en même temps des droits sacrés à la sainte lumière de la vérité. Aussi qu'on me nomme une seule classe d'hommes déshéritée de l'enseignement sacerdotal. Le sacerdoce a des leçons pour l'enfance. La légèreté de l'âge et la faiblesse de ces intelligences ne les excluent pas de la grande école chrétienne. Le sacerdoce a des leçons pour les conditions

les plus obscures de la société; il va porter l'évangile, avec bien plus de zèle encore que dans les palais du riche, dans l'atelier de l'artisan, et dans les chaumières de l'habitant des campagnes. Le sacerdoce a des leçons pour les criminels flétris par la loi. Le châtiment mérité par un crime peut bien ôter aux coupables leurs droits à l'honneur du citoyen, leur fortune, leur liberté, leur vie. Dans la doctrine catholique, il est reconnu qu'il y a un droit qu'aucune puissance ne saurait leur ravir, dont aucun crime ne saurait les déshériter, le droit imprescriptible à la connaissance de la vérité. Les prisons elles-mêmes ont beau élever leurs murs entre le criminel et la société, elles n'ont point de barrières pour la parole du sacerdoce. Le coupable serait sur les degrés mêmes de l'échafaud, que l'église catholique aurait encore, avec une parole de pardon, une dernière parole de vérité évangélique à lui faire entendre sous le glaive de la loi et en face de l'éternité.

Il y a plus; l'enseignement de J.-C. dans son sacerdoce ne s'arrête point à une cité, à un sol, à ce qu'on nomme la patrie. Il est plus que national, car il est catholique; il lui faut le monde tout entier. Et c'est là une chose inouïe. Dans l'antiquité les philosophes enfermaient en quelque sorte la vérité comme une captive dans leurs écoles. Il ne leur vint jamais à la pensée de l'aller propager de contrée en contrée, de peuple en peuple. Le sacerdoce païen de l'Orient faisait de sa doctrine un mystère dont le secret n'était connu que des seuls initiés.

Ne sait-on pas que Socrate recommandait à ses disciples de cacher aux profanes les secrets de sa doctrine. Jamais ces hommes ne comprirent que la vérité méritait d'être annoncée à tous et au prix des travaux, des sacrifices, de la vie même de ses apôtres. En un mot, comme la vérité le zèle n'appartient qu'à l'école de J.-C. C'est lui qui a créé

l'apostolat. C'est lui qui par ce seul mot : *ite et docete omnes gentes*, a allumé dans le cœur de son Église ce feu sacré du zèle qui ne saurait mourir. C'est lui qui, en se dévouant à la mort pour tous, afin que tous arrivassent à la connaissance de la vérité, a inspiré ce dévouement du sacerdoce pour les âmes. Voyez comme depuis la mission de J.-C. sur la terre, la vérité a trouvé d'intrépides apôtres ! Ç'a été peu de lui rendre hommage par la soumission de l'intelligence ; ç'a été peu de lui faire le plus grand sacrifice que puisse faire un cœur d'homme, de lui tout immoler, intérêts, passions, la vie et tout cela parmi les supplices dont la seule pensée fait frémir. C'est un besoin pour le sacerdoce de lui soumettre les intelligences et d'étendre son empire. Le sacerdoce catholique est nécessairement conquérant. Voyez comme il travaille sans cesse à multiplier les saintes victoires de la vérité. Savez-vous un peuple à qui il ne soit allé porter l'évangile ? Me nommeriez-vous une nation si barbare dont la grossièreté ait effrayé sa patience, dont la férocité ait découragé ses efforts ? Montrez-moi sur le globe des plages si lointaines, un climat si dévorant où il ne soit allé, en bénissant le ciel, acheter, au prix de toutes les privations et de tous les périls, le double bonheur de gagner une âme à la vérité et de mourir pour la vérité ? Et sous vos yeux, de notre France, chaque année, combien de missionnaires ne s'élancent-ils pas à travers l'océan ou aux rivages de l'Inde ou à ceux de l'Amérique, pour y maintenir ou y étendre les conquêtes de l'Évangile. Mais que fais-je ? Pourquoi vous parler du zèle qui cherche au loin des conquêtes ? Pouvons-nous oublier que ce zèle est un devoir aussi pour nous, et que nous aussi nous cherchons des âmes ? O Dieu, quelle consolation pour notre ministère, si une seule se laisse toucher à notre parole bénie et fécondée par votre grâce ! O Dieu ! quel doux dédommagement de

nos peines, si la vérité que nous prêchons parvient à se soumettre dans cet auditoire des intelligences rebelles qui la méconnaissaient, et surtout quelques-uns de ceux qui la repoussent! Mais dût le Seigneur nous refuser ce triomphe qui n'a de prix à nos yeux que parce qu'il est le triomphe de son Évangile, nous n'en continuerons pas moins de vous faire entendre sa parole, car depuis que J.-C. est venu l'enseigner, telle est la puissance de la vérité que le seul honneur de faire quelque chose pour elle a de quoi payer tous les efforts et récompenser tous les travaux, même lorsqu'après les efforts on n'attend pas le triomphe, même lorsqu'au bout du travail on n'aperçoit pas le succès.

Enfin le dernier caractère de l'enseignement de J.-C. c'est la puissance. Lorsque les philosophes ont rencontré la vérité, ils n'ont pas fait autre chose pour elle que de l'appuyer par leurs raisonnements. Entre leurs mains, la vérité n'exerce jamais aucun empire sur la conscience. Socrate a dit de belles choses, sans doute, sur la vérité. Combien d'âmes a-t-il arrachées au vice? Platon a parlé éloquemment de la vie future, des récompenses de la vertu, des châtiments du crime. A-t-il remué une seule conscience, à commencer par la sienne peut-être? Parmi nous ces prétendus sages, qui veulent se passer du christianisme et nous faire une morale de leur invention, disent aussi de très-belles choses sur les devoirs. Car, à l'exception de leurs folies, il n'y a pas une idée morale qu'ils n'aient dérobée à l'Évangile qu'ils calomnient? Mais que peuvent-ils sur les intelligences? Et en sauraient-ils compter une seule qu'ils aient convaincue? Ils ne sauraient se persuader à eux-mêmes leurs maximes; comment les persuaderaient-ils aux autres? La gloire de J.-C. c'est de dominer tout à la fois l'intelligence et le cœur de l'homme, de captiver l'une par la foi, l'autre par la charité. J.-C. est le seul Maître qui demande

sans détours des sacrifices et qui donne la force d'accomplir tout ce qu'il demande. Voyez, il a dit : heureux les pauvres d'esprit; des millions d'hommes l'ont cru et ils ont quitté les richesses du siècle pour acheter, au prix de tous les sacrifices, cette nouvelle béatitude de l'indigence volontaire. Il a dit : voulez-vous être mon disciple? portez votre croix; et on a vu, et on voit encore des hommes abjurer toutes leurs idées, placer le bonheur dans le crucifiement des sens et se faire une félicité de la souffrance. Il a dit : le premier commandement, c'est d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces; et Dieu, jusque-là étranger dans le monde, inconnu et repoussé du genre humain, a obtenu de l'homme les sacrifices les plus héroïques, l'amour le plus généreux qui puisse être. Aimez votre prochain comme vous-même; et les hommes l'ont cru, et on a vu les ennemis se pardonner de mutuelles injures, et les autres jeter leur or dans le sein de leurs frères indigents. Il n'y a pas dans l'Évangile un seul précepte moral qui n'ait été accompli dans l'Église par des milliers d'hommes et dans toute sa perfection, depuis le dévouement de la vierge chrétienne, au lit des malades ou dans les austérités du cloître, jusqu'au dévouement du martyr sur les échafauds. Cette puissance de grâce ne cesse de vivre dans l'enseignement de J.-C. Elle appartient à l'Église catholique qui continue cet enseignement, et avec la même force, après dix-huit siècles, qu'au jour même de sa naissance. Ce caractère est si visible que la haine ne cesse de nous en faire un reproche. Le catholicisme a tellement hérité de cet empire de la parole de J.-C. qu'on ne cesse de l'accuser de troubler les consciences.

Il y a plus; observez autour de vous et vous verrez que le sacerdoce catholique est le seul redouté et le seul persécuté sur la terre. Qui s'inquiète de l'enseignement des

autres cultes, quels qu'ils puissent être? Qui redoute leur empire sur la raison ou sur la conscience humaine? Qui songe à les enchaîner dans leur enseignement religieux? L'enseignement catholique est le seul qui éveille les susceptibilités ou les haines des souverainetés indifférentes ou irréligieuses, le seul qui soit entravé par la politique, le seul qui rencontre des exceptions au droit commun et qui ait un privilége de servitude et d'oppression là où pour les autres enseignements, quelquefois les plus immoraux et les plus impies, il y a tolérance et liberté et souvent même protection. C'est là un fait éclatant comme la lumière et qui se présente partout à l'observateur, dans la société européenne et dans les sociétés de l'Asie. Et même, M. F., si vous voulez jeter un coup d'œil sur votre propre cœur, quelle est la parole d'homme qui vous a remué avec le plus de passion? La parole d'un prêtre catholique. Ailleurs, on a pu ébranler votre imagination, remuer votre sensibilité, émouvoir toutes vos passions; mais votre conscience où a-t-elle été remuée, si ce n'est au pied de cette tribune sainte et par l'enseignement sacerdotal? Où donc, si ce n'est là, avez-vous senti les terreurs de l'autre vie? Où avez-vous entendu s'éveiller tout à coup une voix qui dormait jusque-là dans votre cœur et qui vous reprochait vos faiblesses, vos passions, toute votre vie? Où avez-vous éprouvé plus de remords? Où vous êtes-vous senti plus pressé d'en finir avec le péché et de revenir à Dieu? N'est-ce pas cette puissance de notre parole qui vous fait même déserter nos temples de peur d'y être saisi malgré vous par des résolutions que vous redoutez? N'est-ce pas cette toute-puissance de notre parole qui fait que le monde voudrait nous imposer silence sur certaines vérités dans la crainte d'être subjugué malgré lui par les vérités qu'il repousse? Quel est donc cet enseignement qui se conserve toujours dans sa force pre-

mière? Quel est cet enseignement qui a subjugué le monde païen et l'a ramené de l'erreur à la vérité, et qui subjugue un monde, de nouveau païen au milieu du Christianisme, et le maintient dans la vérité malgré toutes ses erreurs? N'est-ce pas évidemment un enseignement surhumain, l'enseignement de la vérité elle-même, qui se révèle aux hommes dans leur nature pour les élever jusqu'à soi et les fixer à jamais sous son immuable empire.

Tel est toutefois l'enseignement que la philosophie de notre siècle voudrait arracher, sous prétexte qu'il n'est plus à la hauteur des esprits et qu'il faut quelque chose de plus au genre humain en progrès. Aux hommes qui tiennent un tel langage je dirais :

Vous parlez de progrès; mais est-ce que les besoins religieux de l'humanité ne sont pas les mêmes dans notre siècle que dans les siècles qui ont précédé? Pourquoi donc la religion des ancêtres ne serait-elle pas la religion des enfants? Ne ririez-vous pas de l'insensé qui voudrait inventer une autre lumière, ou un autre système d'organisation et de vie, sous prétexte que le soleil et la vie d'un siècle qui marche ne doit pas être le soleil ni la vie des siècles passés. Est-ce une moins risible folie de demander pour les mêmes intelligences un nouvel Evangile, une nouvelle vérité?

Vous parlez de progrès; mais que prétendez-vous substituer au catholicisme? Croyez-vous que ce sont vos rêveries qui remplaceront dans les esprits, dans les cœurs surtout l'Évangile de J.-C.? Croyez-vous que c'est à cette prétendue religion de la nature que les hommes iront demander des vertus? ou dans je ne sais quelle poésie sentimentale qu'ils iront chercher des consolations? Que pouvez-vous imaginer, en fait de devoirs, qui, à moins d'être une absurdité, ne se trouve déjà dans l'Évangile? Et on vous défie d'inventer une seule idée de morale que vous n'ayez trouvée dans l'ensei-

gnement de J.-C. et de l'Église. En fait de devoirs et de vertus, vous ne pouvez rien réclamer en propre que des erreurs et des folies.

Vous parlez de progrès ; mais vous-mêmes, êtes-vous en progrès? Etudiez donc la langue et l'âge de vos doctrines. Croyez-vous, par hasard, qu'il en est une seule qui soit aussi jeune que vous et d'aussi fraîche date dans la vie? Embrassez tel système religieux qu'il vous plaira, vous ne ferez que vous traîner sur les vestiges effacés de quelque erreur. Vous êtes panthéiste, mais vous n'êtes que le disciple des Brames de l'Inde. Des milliers d'années avant vous on avait dit dans les écoles de l'Asie que le monde n'est qu'un vaste système d'apparences sous lesquelles se manifeste l'âme universelle. Vous êtes rationalistes et vous dites que les idées forment toute votre religion : vous ne faites qu'emprunter à Platon ces quelques lueurs de la vérité qu'il dérobe lui-même à la révélation mosaïque. Vous vous faites des croyances avec les croyances de tous les peuples et un symbole avec les symboles de diverses religions, prenant de chacune quelques lambeaux pour vous composer je ne sais quel système religieux qui, au fond, est l'adoration de vos pensées et l'idolâtrie de votre intelligence. Vous ne faites que réveiller de ses cendres l'éclectisme des rêveurs d'Alexandrie enseveli depuis quinze siècles dans le tombeau de l'histoire. Vous prétendez vous en tenir au sentiment religieux, et vous laissez toutes les croyances et tous les devoirs des cultes divers comme autant de formes arbitraires et indifférentes de la même idée. Vous ne faites que vous mettre à la suite d'un sophiste, courtisan de ce Julien qui, avec tous vos systèmes, n'a réussi qu'à s'immortaliser par le ridicule. Vous vous retranchez peut-être dans le scepticisme et c'est là, au fond, la religion de tous les hommes éclairés qui, dans leur orgueil, repous-

sent l'Évangile ; mais assurément vous ne prétendez pas avoir créé le doute. De nombreuses écoles en Grèce, en Italie, dans l'Inde, partout où il y a eu de la philosophie et des philosophes, viennent réclamer le privilége de vous avoir devancés dans cette absurdité. Des milliers de sophistes vous contestent la priorité de ce crime et l'invention de cette folie. Tournez-vous où il vous plaira, rêvez et rêvez encore : on vous défie d'imaginer une forme quelconque de religion qui ne soit un souvenir rajeuni ou dérobé à quelque intelligence en délire. Ainsi voilà la condition nécessaire de ces hommes à progrès, qui ne veulent pas de l'immobilité catholique, comme ils disent. Ils marchent, mais c'est en arrière, ils courent, si vous voulez, mais c'est vers le passé. Il y a chez eux mouvement, mais c'est le mouvement de la roue qui tourne sur elle-même. Leur progrès s'accomplit dans un cercle mille fois parcouru avant eux. Qu'ils s'agitent tant qu'ils voudront; l'erreur a ses limites; ils n'iront pas au-delà. Il me semble qu'après cela ces hommes devraient moins prendre en pitié le catholicisme.

Vous parlez de progrès; à la bonne heure, parlez de progrès dans les sciences physiques. La nature est infinie dans ses limites, et l'observation de la science n'en épuisera jamais les phénomènes. Parlez de progrès dans l'industrie. Les rapports des êtres matériels, les combinaisons des lois physiques du mouvement sont innombrables. Vous aurez beau découvrir, toujours il vous restera à tenter des découvertes nouvelles. Mais il n'en est pas ainsi du monde moral et surnaturel. Dieu qui a livré le monde matériel aux investigations de la science, s'est réservé la révélation de la vérité religieuse. Le seul progrès possible, c'est de sortir de vous-mêmes, de votre orgueil, de vos passions, de vos petits préjugés, de vos misérables raisonnements et d'aller à J.-C.,

le Maître unique des intelligences. Avant lui et sans lui, les hommes avaient mille fois entrepris de gravir par leurs propres forces cette haute montagne au sommet de laquelle habite la vérité. A quoi servirent leurs efforts? Tous ils roulèrent de précipice en précipice, au-dessous du point d'où ils étaient partis. Le Verbe a eu pitié d'eux et du genre humain. Il est descendu du ciel. Il a saisi l'humanité déchue, il l'a enlevée de la terre avec lui, d'un vol il l'a déposée toute palpitante dans l'obscurité divine de la montagne, dans le vestibule du temple de la vérité, et il lui a dit : adore ton Dieu sous le voile et parmi les nuages ; tu le posséderas dans la gloire pendant une éternité. Croyez-moi, ô sages, ni plus haut ni plus loin ! Plus haut, c'est la foudre, et plus loin c'est l'abîme.

Vous parlez de progrès ; eh bien ! je vous offre le plus beau, le plus magnifique des progrès. Non pas celui qui se fait par l'esprit ; mais celui qui se fait par le cœur. Il n'y a point de progrès dans les vérités. La raison en est simple, c'est que l'Évangile, c'est l'infini révélé, et l'infini est nécessairement immobile. En deçà et au-delà, il n'y a que le néant. Mais dans l'Évangile il y a progrès et progrès toujours nouveau pour la perfection morale. Toujours un sacrifice à accomplir, toujours une passion à vaincre, toujours des vertus à acquérir. Voilà le progrès que nous prêchent les apôtres. Témoin saint Paul qui nous dit qu'oubliant toujours ce qui est derrière lui il s'élance tous les jours en avant vers l'idéal de la perfection évangélique. Voilà le progrès que nous prêche J.-C. lorsqu'il a dit : soyez parfait comme votre Père céleste est parfait. Voilà le progrès vraiment catholique, le seul qui fasse le bonheur de la société comme il fait la perfection de l'individu ; le seul qui ne soit pas une chimère, mais un devoir. En dehors de ce progrès, jamais il n'y aura autre chose que des déceptions,

des erreurs et la ruine de tous les devoirs de l'homme et de toutes ses espérances.

Laissez, M. F., les hommes qui se disent sages et dont toute la sagesse n'est que folie, s'évanouir dans les rêves de leur intelligence. Pour vous, enfants de l'Eglise catholique, sachez comprendre le mystère de la sagesse divine lequel, selon la parole de l'apôtre, est caché dans la foi, et demeure impénétrable aux princes de ce siècle. Attachez-vous à l'enseignement de la vérité éternelle qui est J.-C. : J.-C. est toujours vivant dans l'Église. Honorez-le par la soumission de vos esprits et surtout par les œuvres d'une vie vraiment chrétienne. C'est la seule voie de la lumière, de la vertu, de la paix ici-bas, là-haut de la félicité éternelle.

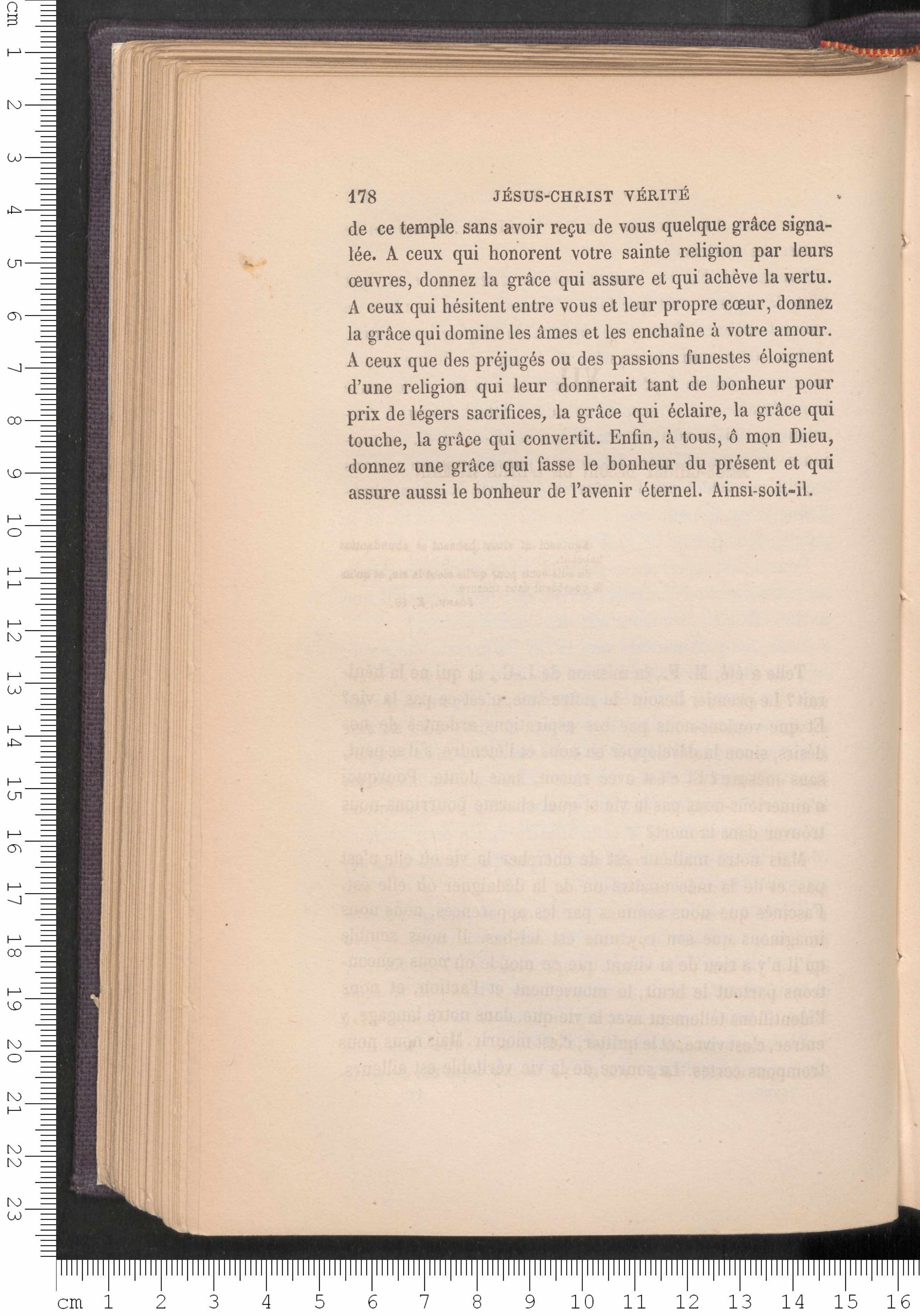
Pour nous, après avoir prêté le faible et indigne organe de notre parole à l'auguste vérité, que nous reste-t-il que de lui offrir en terminant nos vœux et nos prières?

Donc, les yeux tournés vers le ciel, et le cœur élevé vers le trône du Verbe incarné, nous lui disons :

Verbe éternel, lumière suprême des intelligences, de qui descend avec la vérité toute grâce et toute bénédiction, bénissez le pontife qui a daigné encourager de sa présence notre parole et couvrir notre faiblesse de son autorité. Conservez-le longtemps à son troupeau bien-aimé pour son bonheur et son salut; à cette illustre église pour en faire revivre les gloires et la foi catholique qu'il honore de ses vertus et défend par son zèle.

Bénissez avec le pontife le sacerdoce qui partage ses travaux et ses sollicitudes. Prêtre éternel, soyez toujours avec ces prêtres selon votre cœur. Couronnez, à la fin de cette vie, et leurs vertus, et leur ministère, leurs vertus par la vénération et leur ministère par la sanctification des peuples.

Bénissez avec le sacerdoce les fidèles de cette assemblée chrétienne et qu'aucun de ceux qui la composent ne sorte



de ce temple sans avoir reçu de vous quelque grâce signalée. A ceux qui honorent votre sainte religion par leurs œuvres, donnez la grâce qui assure et qui achève la vertu. A ceux qui hésitent entre vous et leur propre cœur, donnez la grâce qui domine les âmes et les enchaîne à votre amour. A ceux que des préjugés ou des passions funestes éloignent d'une religion qui leur donnerait tant de bonheur pour prix de légers sacrifices, la grâce qui éclaire, la grâce qui touche, la grâce qui convertit. Enfin, à tous, ô mon Dieu, donnez une grâce qui fasse le bonheur du présent et qui assure aussi le bonheur de l'avenir éternel. Ainsi-soit-il.

VII

JÉSUS-CHRIST BESOIN DE L'ÊTRE HUMAIN

Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.

Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils la possèdent sans mesure.

JOANN., X, 10.

Telle a été, M. F., la mission de J.-C., et qui ne la bénirait? Le premier besoin de notre âme, n'est-ce pas la vie? Et que voulons-nous par ces aspirations ardentes de nos désirs, sinon la développer en nous et l'étendre, s'il se peut, sans mesure? Et c'est avec raison, sans doute. Pourquoi n'aimerions-nous pas la vie et quel charme pourrions-nous trouver dans la mort?

Mais notre malheur est de chercher la vie où elle n'est pas, et de la méconnaître ou de la dédaigner où elle est. Fascinés que nous sommes par les apparences, nous nous imaginons que son royaume est ici-bas. Il nous semble qu'il n'y a rien de si vivant que ce monde où nous rencontrons partout le bruit, le mouvement et l'action, et nous l'identifions tellement avec la vie que, dans notre langage, y entrer, c'est vivre, et le quitter, c'est mourir. Mais nous nous trompons certes. La source de la vie véritable est ailleurs.

Son royaume est plus haut, c'est le ciel, c'est Dieu même. Ici-bas les âmes n'habitent que parmi les tombeaux et dans la région des morts.

Cependant, M. F., la Vie a daigné descendre en nous; elle s'est manifestée dans une nature semblable à la nôtre; les hommes l'ont vue qui venait à eux pour s'unir leurs âmes et les échauffer de sa chaleur et les remplir de sa plénitude. La vie, c'est J.-C. *Ego sum vita.* Mais qui connaît J.-C.? Qui en sent le besoin? Qui l'appelle ou qui va chercher auprès de lui ce que du ciel il est venu apporter aux hommes? Le siècle présent, et c'est son crime, ne veut plus de J.-C. On l'a relégué dans le domaine du passé; on met sa gloire à se séparer de lui et à n'avoir rien de commun avec lui. Toutefois, s'il est la vie, que reste-t-il donc à ceux qui s'éloignent que de périr? *Qui elongant me ipsi peribunt.*

Hélas! de nos jours, on se plaint sans cesse de la décadence morale de l'humanité. Les vérités spirituelles s'amoindrissent et s'effacent de jour en jour : *diminutæ sunt veritates.* Les caractères s'affaiblissent; la volonté humaine s'énerve comme l'intelligence. L'une ne peut plus porter la vérité, l'autre le devoir. Cependant la vie, désenchantée sous l'influence de l'égoïsme universel, devient de plus en plus pesante. La douleur, l'ennui, la fatigue de l'existence envahissent toutes les âmes. L'homme s'est fait souverain de lui-même; il a voulu régner seul dans son cœur. Il a mis ses deux mains sur les portes de son âme pour les fermer à Dieu; Dieu s'est retiré et l'a abandonné dans le désert de cette âme qui s'est faite vide de l'infini. Et l'homme, maître enfin de sa volonté, s'est pris subitement d'un ennui profond. Il a à peine conquis cette indépendance si désirée qu'il a eu peur de sa solitude et de soi-même, et qu'il s'est mis à désespérer de la vie. Quelle est la cause de cette

misère profonde, sinon que l'homme s'est éloigné de J.-C. ?

Il y a toutefois un remède aux misères de l'humanité; c'est de revenir à J.-C., c'est de le ramener dans ces âmes qui se sont déshéritées de sa présence et qui languissent, défaillent et se meurent loin de son influence divine. J.-C. lui-même les appelle, il leur crie : Ne voulez-vous donc pas venir à moi, afin que vous viviez, *et vos non vultis venire ad me ut vitam habeatis* (1). Vous vous agitez sans but dans la faim et la soif de vos désirs. C'est moi qui suis le pain de vie. Qui vient à moi ne connaît plus la faim et qui croit en moi ne connaît plus la soif. *Ego sum panis vitæ, qui venit ad me non esuriet et qui credit in me non sitiet unquam* (2).

C'est lui, en effet, qui est la vie de l'être humain et sa nécessité suprême. Nous avons notre racine en lui; toutes nos puissances vivent de lui comme les plantes de la sève de la terre, et tout ce qu'il y a en nous de vérités, de vertus, de joies pures et réelles n'est que la végétation de son esprit dans l'âme et le fruit divin de sa grâce. C'est ce que je vais essayer d'établir dans ce discours.

Il y a dans chaque être humain trois puissances, la pensée, la volonté, le sentiment. La pensée demande la vérité, la volonté tend au devoir, le sentiment appelle le bonheur : J.-C. et J.-C. seul réalise tout cela pour l'âme, la vérité, le devoir, le bonheur, et ainsi est-il le besoin suprême de l'humanité. Puisse l'Esprit saint mettre sur mes lèvres des paroles qui vous convainquent et qui vous touchent. Nous allons le lui demander par l'intercession de Marie.

1. Joan. 6,40.
2. Joan. 6,32.

I

Et d'abord J.-C. est le besoin de l'intelligence. Qu'est-ce que penser, si ce n'est connaître, et quel est l'objet de la connaissance, sinon la vérité ? La vérité est donc le besoin premier de l'esprit humain, l'aliment de sa vie, sa condition même d'existence. La perdre, ce serait pour lui plus que la mort, le néant.

Mais la vérité serait-elle tout entière pour l'homme dans ce monde matériel où s'accomplit ici-bas le travail de notre épreuve ? Ne le pensez pas. Et qui donc ignore que par tout ce qu'il y a d'élevé dans notre être nous tenons tous à un monde supérieur, au monde des esprits, et qu'au fond de nos âmes, il y a quelque chose dont la vivante énergie ne cesse d'aspirer à ce qui est infini et éternel ? Sans doute, les passions peuvent comprimer cet élan de notre nature. Sans doute, dans les préoccupations de la vie matérielle nous pouvons comme endormir ces nobles instincts qui nous emportent vers Dieu. Mais les faire mourir, mais les détruire en nous-mêmes, nous n'en viendrons point à bout. L'intelligence est comme la flamme ; de soi et par son essence, elle tend à monter vers les cieux.

Or, M. F., J.-C. est le besoin de l'intelligence, parce que c'est lui seul qui possède et qui donne dans sa plénitude cette vérité religieuse dont l'absence et l'oubli sont la mort de l'être intelligent. En effet, qui n'a point appris à son école, que sait-il de la vérité religieuse et qu'en peut-il savoir ? Si vous en exceptez quelques notions générales de Dieu, de la conscience, du devoir, lesquelles ne sauraient manquer absolument dans un être humain, que connaît-il de Dieu et de soi-même et de l'avenir immortel ? Y-a-t-il

dans cet auditoire (hélas ! il y en a tant de nos jours) un homme qui n'ait point la foi et qui soit dès lors étranger à J.-C. et à son enseignement ? Je le supplie de répondre dans la sincérité de son âme. Mon frère, votre frère vous interroge. Sur notre origine, sur le but de l'existence, sur nos rapports avec Dieu, sur ce qu'il y a au delà de la tombe, sur ce qu'il faut espérer ou craindre du monde à venir, pouvez-vous m'affirmer, vous affirmer à vous-même quelque chose et avec certitude ? Assurément, M. F., cet homme ne le peut. Ce sont là pourtant des questions capitales, s'il en fut, que tout être humain se pose nécessairement à soi-même, et de la solution desquelles dépend une éternité de bonheur ou d'infortune. Otez le Maître, ôtez J.-C. Ces hautes et nécessaires questions demeurent éternellement insolubles. Sur ce qu'il a le plus d'intérêt à connaître, l'homme est donc condamné fatalement à ignorer !

Ignorer, c'est votre malheur, ô vous tous qui ne laissez point venir jusqu'à vous la parole de J.-C. absorbés que vous êtes dans les préoccupations des affaires et dans les préoccupations du plaisir. Chrétiens, que ces hommes sont en grand nombre, de nos jours, et que leur misère est profonde ! Considérez-les. Insouciants de Dieu et de l'immortel avenir, ils vivent heure à heure et terre à terre, sans foi, sans espérance, sans amour, si ce n'est pour ce qui est présent, pour ce qui se voit et se touche, pour la matière et pour les corps. Natures mutilées, incomplètes, à qui l'on dirait que la Providence en les créant oublia de donner une âme, tant la vie spirituelle est morte en eux. Ah ! loin de J.-C. l'ignorance a paralysé en eux la noble faculté par laquelle tout homme aspire à Dieu et à l'Éternité. Ils regardent en haut, le ciel ne leur dit rien. Ils regardent devant eux, ils n'aperçoivent à l'horizon du présent que la tombe et, derrière la tombe, l'abîme sombre, immense, du néant.

Tout est donc pour eux sur la terre et toutefois qu'y rencontrent-ils, que travail, douleur et surtout désespoir? Pour eux le monde futur n'existe pas plus que pour l'animal qui rampe à leurs pieds : car ce que nous ignorons n'existe pas pour nous. Qu'ils meurent aujourd'hui, et ils ne vont connaître l'éternité que pour apprendre d'un seul coup qu'ils étaient faits pour elle, qu'il n'a dépendu que d'eux-mêmes d'y être si heureux, et qu'ils n'y trouveront à jamais que le mal et le supplice. O hommes qui ignorez tout, parce que vous ne voulez point de Celui qui est la lumière et la vérité, que vous êtes à plaindre ! Certes, M. F., Dieu nous a donné la pitié et les larmes : ce dut être pour une si grande misère et un si horrible malheur.

Ignorer, c'est la mort de l'intelligence. Douter, c'est la misère de ces hommes qui comprennent que l'âme est quelque chose et qu'elle vaut la peine qu'on se préoccupe de sa destinée, mais qui prétendent se passer de J.-C. et résoudre par leur seule raison le problème religieux. De nos jours on ne rencontre par le monde que de ces chercheurs de la vérité qui gémissent ou s'irritent de ne pouvoir aller plus loin que le doute. Qu'entendez-vous dans toutes les écoles, que trouvez-vous dans les livres que des aveux d'incertitude? Partout les raisons les plus altières confessent leur impuissance et que sur les plus hautes questions qui intéressent l'être humain, elles n'ont pour dernier mot qu'un peut-être. Et il en sera ainsi toujours de tout homme à qui J.-C. n'aura point parlé. Plus vous lui supposerez de force dans l'esprit, plus il s'embarrassera dans ses propres recherches. Plus sa vue sera perçante, son coup d'œil vaste, plus il apercevra de difficultés, plus il verra s'élargir le cercle des contradictions apparentes et qu'il ne sait comment concilier. Il a beau étendre ses ailes et voler bien haut dans les airs : il n'en est pas plus près

de la lumière, il ne fait que se perdre davantage dans la région des vapeurs et des nuages. Le malheur de ces hommes, vous ne le comprenez pas, chrétiens, habitués que vous êtes à recevoir paisiblement et sans effort la vérité des mains mêmes de J.-C. Mais interrogez-les, demandez-leur ce qui se passe en eux chaque fois que la réflexion les ramène dans leur propre cœur et sur leur existence en ce monde. Ils vous diront qu'il y a des douleurs de la pensée, comme une agonie de l'intelligence que l'âme peut bien sentir, mais que toute langue d'homme est impuissante à exprimer. Et certes, s'il est un lamentable spectacle, c'est bien celui d'un être humain qui se demande à soi-même ce qu'il est et où il va et qui ne peut répondre à ses propres questions. Oui, lorsque les bruits du temps tombent au fond de l'âme, lorsque l'esprit s'est retiré dans ce sanctuaire intime de sa pensée où n'arrivent ni les images des sens ni les impressions du monde et que là il se prend à se rendre compte de soi-même et de son existence ici-bas, nulle parole ne saurait rendre ce qui se remue alors dans une âme où la divine lumière de J.-C. ne luit point. Alors on considère ces années dont chaque heure emporte une portion, comme chaque souffle du vent un atome. On contemple ces vides que la mort fait autour de nous, on se demande où sont allés ceux qui nous précédèrent au tombeau et où nous allons nous-mêmes à leur suite. On se dit : mais qu'est-ce donc que cette vie qui va s'usant et déclinant toujours comme le flambeau qui éclaire la veille ? On médite sur ces jouissances qui se flétrissent, s'effeuillent, tombent une à une comme les fleurs sur leur tige, au déclin de l'été. On essaye de soulever le voile de l'avenir, on interroge le sépulcre et l'éternité, et au fond de toutes ces choses on ne trouve pour le présent que vanité et déception et pour l'avenir qu'un doute et un peut-être ! Plus l'âme

creuse ces questions formidables, plus elle élargit en soi le vide et s'épaissit à soi-même ses ténèbres. Alors il y a en elle des angoisses, il se fait au plus intime de son être des déchirements auxquels nul supplice ne saurait être comparé. Epuisée de ses efforts, désespérée de leur stérilité, elle se laisse retomber à terre, elle s'y prend avec une sorte de rage, comme au seul monde dont elle puisse constater la réalité et qui ne trompe point ses recherches. Elle s'efforce de s'y emprisonner, elle voudrait y vivre par tout son être, se faire corps et matière, s'il se pouvait. Mais non; d'invincibles instincts la soulèvent de terre malgré elle et la ramènent en haut. Il y a au fond de cette âme quelque chose qui parle plus fort que les passions, qui appelle à grands cris une vie moins basse, moins ignoble que la vie des sens, quelque chose qui veut d'autres vérités et qui l'emporte vers un autre monde et une autre vie. Que ferez-vous donc, ô hommes, et que répondrez-vous à cette portion de vous-même qui aspire à Dieu et à l'infini? Vous ne pouvez ni l'anéantir ni lui imposer silence, et toutefois vous ne savez décider si ce qu'elle demande est réel ou si ce n'est qu'une chimère et un rêve. Hélas! malheureux tout ensemble et de ce que vous connaissez et de ce qui vous échappe, ayant trop de lumières pour ne pas entrevoir quelque chose au delà de la terre et trop peu pour vous en rendre raison, vous n'avez du savoir que ce qui agite et tourmente, et de l'ignorance que ce qui humilie et désespère. A qui vous comparer et où chercher un supplice qui ressemble au vôtre? *Cui comparabo te et cui exæquabo te?* Vous êtes le naufragé, jouet des vagues, qu'un flot pousse au rivage, qu'un autre flot rejette dans l'immense océan. Vous êtes le voyageur égaré au désert qui se meurt et de soif et de faim et qui ne trouve pour apaiser l'une et l'autre que le sable brûlant de la solitude. Qu'est-ce que je dis? Ce ne sont là que les souffran-

ces du corps qui va périr. Chez vous, c'est la souffrance de l'âme qui succombe. Ah! votre misère n'a d'égale que la misère de l'enfer. Vous ressemblez aux maudits qui s'élancent d'un effort désespéré vers le bien suprême et qui retombent violemment sur eux-mêmes en criant : je l'ai perdu ! Comme eux, vous êtes sans espérance et sans Dieu.

Béni soit Dieu et J.-C. son Fils qui nous ont affranchis d'un tel supplice. Grâce à la sainte et divine lumière que J.-C. a mise en nous, nous n'ignorons rien de ce qu'il importe à l'homme de savoir. Le doute est pour nous un mystère et nous pouvons lui dire : je ne te connais pas. Que d'autres donc s'informent péniblement où se trouve la sagesse, en quels lieux s'est retirée la vérité. *Unde ergo sapientia venit et quis est locus intelligentiæ* (1). Qu'ils la cherchent au delà des mers et dans les contrées lointaines que sépare de nous l'abîme. L'abîme leur répondra : elle n'est point en moi, et la mer leur dira : elle n'est point avec moi. *Abyssus dicit : non est in me et mare loquetur : non est mecum.* Elle se cache à tout œil humain, elle échappe à ceux mêmes dont la pensée plane dans les airs comme les oiseaux du ciel. *Abscondita est ab oculis omnium viventium, volucres quoque cœli latet.* Ceux qui passèrent avant nous, tous ces sages qui habitent aujourd'hui les domaines de la mort, se sont lassés à la poursuivre et ils n'en ont ouï que quelques bruits vagues et confus. *Perditio et mors dixerunt : auribus audivimus famam ejus.* Dieu seul a le secret de ses voies et connaît quels lieux elle habite. *Deus intelligit viam ejus et ipse novit locum illius.* Or Dieu a parlé aux hommes, dit l'apôtre, Dieu a parlé par la bouche de J.-C. et, dans la personne de ce Maître adorable, il nous a enseigné la vérité divine, laquelle n'est autre chose que lui-même. Elle appar-

1. Job. 4,20.

tient à quiconque sait venir apprendre et s'instruire à son école, depuis l'enfant dont la raison ne fait que d'éclore, jusqu'au savant qui habite les hautes régions de l'intelligence. La foi, don céleste, la met à portée de tous. L'Église la conserve et la redit infailliblement à tous. Tout chrétien la possède dans ce symbole que tous connaissent, que tous respectent, depuis dix-huit siècles, programme divin où toute question religieuse est résolue, où toute vérité nécessaire est proclamée, au nom et sous la garantie de Dieu même.

Je crois en Dieu Créateur. Voilà déjà et d'un seul mot la révélation et de ce qu'est Dieu et de ce qu'est l'homme. Dans ce seul mot, je sais qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'il est distinct de sa créature, comme la cause est distincte de son effet et l'ouvrier de son ouvrage. Je sens que je viens de Dieu, et, œuvre de sa toute-puissance, je l'adore comme mon auteur et je l'aime comme mon Père.

Je crois en J.-C. Entre Dieu et moi, l'infinie perfection de sa nature creuse un abîme. Le péché en a creusé un nouveau et, s'il se peut, plus profond encore, le péché dont je sens en moi et la puissance fatale et la corruption héréditaire. Mais je crois en J.-C. Fils unique du Père, il est Dieu comme lui. Fils unique de la Vierge Marie, il est homme comme moi. En lui j'ai donc trouvé tout ce que demandait ma misère. Néant par ma nature, en J.-C. j'ai mon Médiateur. Au-dessous du néant par le péché, j'ai encore mon Réparateur en J.-C. Avocat de mes besoins, victime pour mes fautes, compagnon de mon pélerinage, ami qui partage mes peines, consolateur qui essuie mes larmes, il est tout à moi et il est tout pour moi. Avec quelle joie intime et profonde je répète avec l'Eglise : Je crois en J.-C.

Je crois au saint Esprit. Voilà donc le lien des personnes

divines et le lien aussi de l'Homme-Dieu : c'est l'Esprit d'amour. Voilà donc le principe de tout ce qui se remue de surnaturel et de divin dans mon âme. Voilà l'auteur de ce travail intime, de cette action mystérieuse, mais énergique, qui forme ici-bas dans mon cœur la créature nouvelle de la grâce et l'homme de la future éternité.

Je crois l'Église catholique. Je ne marche donc pas seul et abandonné sur la route de l'avenir. Une société, sainte comme le Dieu dont elle est l'ouvrage, universelle comme l'humanité pour qui seule elle existe, l'Eglise, me porte en ses bras, ainsi qu'une mère son enfant, depuis le berceau qui m'ouvrit le temps, jusqu'à la tombe, autre berceau qui à son tour m'ouvre les cieux. Par elle je suis le frère des saints dont les mérites rachètent la stérilité de ma vie. En elle, je trouve la puissance rédemptrice qui efface les souillures de l'âme ; avec elle j'attends et la résurrection de la chair et la vie qui n'aura point de terme. Oh ! répétons-le : Je crois au Dieu Créateur ! Je crois au Verbe fait homme ! Je crois à l'Esprit sanctificateur ! Je crois à l'Église sainte et catholique ! *Credo*. Voilà notre foi, voilà notre science, voilà notre symbole. Chrétiens, ne sont-ce pas là, et dans leur résumé logique, toutes les questions qui peuvent intéresser une âme forte et affamée d'éternité ?

O vous donc qui êtes tourmentés du besoin de croire et qui ne savez comment apaiser cette faim de la vérité qui est en vous, venez à J.-C. vivant et enseignant dans son Église, et il vous donnera ce que vous cherchez avec tant de labeurs et qui ne cesse de vous jouer et de vous fuir. Là est la lumière ; hors de là ténèbres épaisses ou lueurs fatales qui éclairent trop peu pour marquer la route, assez pour laisser entrevoir les précipices et nous effrayer de l'abîme. Là est l'assurance de l'esprit humain. Sa certitude

est celle de Dieu même, infaillible comme lui et comme lui inébranlable. Hors de là, opinions qui se combattent, systèmes tour à tour élevés et détruits, doutes sans fin qui épuisent la raison et dont le fruit est la douleur et la mort. Là est sa dignité. La foi le met à sa place, au-dessus de tout ce qui est mortel, au-dessous de Dieu seul. Là est sa liberté. La foi le soustrait à toutes les dépendances, excepté une seule, celle de la vérité ! Là est son repos. Il ne s'agite plus, parce qu'il n'a plus rien à chercher et il ne cherche plus parce qu'il a trouvé toutes choses en J.-C. Là enfin est sa vie, parce que là est la vérité, la vérité dont vit l'Etre divin, dont vivent aussi en lui et par lui les intelligences, la vérité qui est J.-C. même et qui a dit par sa bouche : je suis venue pour que les hommes aient la vie et qu'ils la possèdent sans mesure. *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.*

II

De même que la vie de l'intelligence, c'est la pensée, la vie de la volonté, c'est l'action. Et comme l'aliment nécessaire de la pensée, c'est le vrai, l'objet nécessaire de l'action humaine, c'est le bien.

Qu'est-ce que le bien ? Où le chercher ? Comment y atteindre ? Je rentre en moi-même pour y étudier tous les hommes dans un seul. Je trouve dans la volonté humaine deux tendances qui se combattent, qui dominent tour à tour, qui ne se détruisent jamais. Laquelle des deux suivrai-je ? Qui me conduit au but ? Qui m'en éloigne et m'égare ?

Il y a en moi quelque chose qui me parle du devoir. Quand on nomme devant moi la vertu, mon cœur s'émeut ; quand j'entends raconter un noble sacrifice, un généreux

dévouement, je sens mon âme tressaillir ; quand ma pensée rencontre Dieu, tout mon être m'échappe et s'élance à lui comme à sa vie, à sa fin suprême. Le devoir, la vertu, le don de soi-même à Dieu par le sacrifice, serait-ce le but de la volonté humaine ? Est-ce le bien ?

Il y a aussi en moi quelque chose que le devoir importune et qui n'en veut point. Quels sont ces instincts impérieux qui me poussent sans repos vers un monde et dans une sphère où Dieu n'est pas ? Je les sens au dedans de moi qui me chassent de moi-même par un désir toujours inquiet, qui me jettent par une convoitise ardente au milieu des créatures inférieures, qui m'emportent par des rêves irrésistibles vers tout ce qui est sensible, vers tout ce qui est de la terre comme vers mon but, ma fin, ma félicité. Ces instincts tyranniques, nommons-les, ces passions sont-elles le guide véritable de ma volonté ? Ce qu'elles poursuivent, est-ce le bien ? Est-ce le mal ? Grave et capitale question, que J.-C. seul peut résoudre et c'est en cela qu'il est le besoin suprême de la volonté humaine.

Cette solution demande, en effet, trois choses que J.-C. peut seul réaliser. D'abord, assez de lumière pour me déterminer clairement, certainement, quel est le but légitime de ma volonté. Ensuite assez d'autorité pour m'imposer souverainement ce but. Enfin assez de puissance pour m'y conduire.

Or en premier lieu, en dehors de J.-C. et de la foi, il n'y a que des hommes. Quel homme au monde possède en soi et de soi-même la science complète, infaillible du bien et du mal ? J'ai lu les livres de ces hommes, qui représentent, dit-on, la raison de l'humanité, j'ai médité leurs leçons, et je les ai trouvés tous indécis, hésitants sur la question du devoir comme sur celle de la vérité, ne sachant que hasarder des conjectures qui doutent d'elles-mêmes, des théories

qui se détruisent tour à tour. Ils représentent la raison, disent-ils. Mais la raison donne aux mêmes problèmes la même solution, et eux ils ne s'accordent que sur ce point qu'ils contredisent sans fin les autres et eux-mêmes. Ils se posent comme les précepteurs et les guides de l'humanité. Mais quand ils viennent à moi chacun avec son système et que tous s'accusent réciproquement d'erreurs, auquel croire et lequel suivre? A force de règles, je n'ai point de règle, à force de maîtres, je suis sans maître. Qu'il en est de J.-C. autrement! Avec une clarté qui saisit toutes les intelligences, avec une certitude qui exclut tous les doutes, il m'enseigne où est le bien, où est le mal, ce qui est l'égarement, ce qui est l'ordre. Écoutez-le. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toute la puissance de votre être. Point d'hésitations, point de contradictions, point de systèmes, point de ménagements pour les passions et point de compositions avec elles. Voilà la théorie complète mais immuable du devoir. Le devoir, il est dans la voix de votre raison lorsqu'elle est droite et libre, et qu'elle vous dit que vous êtes faits non pour les créatures mais pour le Créateur. Le devoir, il est dans la voix de votre cœur, lorsqu'il appelle Dieu comme sa fin dernière. Vous vouliez savoir, vous savez maintenant. Vous voici comme des Dieux sachant le bien et le mal, *sicut Dii scientes bonum et malum*. Le mal, c'est la passion écoutée et satisfaite. Le bien, c'est l'amour de Dieu avec l'oubli de soi. Il est vrai que cette théorie du devoir contrarie les penchants de ma nature, mais lesquels? Les penchants qui me souillent si je leur obéis; donc elle est sainte. Les penchants qui me font honte à moi-même de moi-même; donc elle est noble et grande. Les penchants qui ne veulent pas de Dieu et de son règne; donc elle est vraie et divine! *Diliges dominum Deum tuum....*

Mais dira-t-on, cette doctrine du devoir, c'est une doctrine de mort. Avec votre théorie du sacrifice, vous me retranchez tout simplement l'univers. Sous prétexte de me donner à Dieu, vous me mettez par avance et tout vif au tombeau. Une doctrine de mort! Oui, sans doute, si la foi vous demandait le sacrifice du monde, sans vous donner quelque chose de plus grand et de plus vivant que le monde, en un mot, sans vous donner Dieu. Et encore elle ne vous le retire pas, ce monde auquel vous tenez par de si ardentes convoitises. Non, elle se borne à régler votre amour de telle sorte que tout en passant à travers les créatures, il ne s'y arrête pas comme en son terme, mais qu'il monte plus haut, jusqu'au ciel, jusqu'à Dieu même. Une doctrine de mort! Mais, dites-nous-le, quand les choses sensibles dominent votre âme, quand elles répandent votre être sur toutes les voies du monde, quand elles dispersent en mille morceaux votre cœur et que chaque créature emporte un lambeau de votre amour, comme sur le chemin chaque buisson garde quelque dépouille du troupeau qui a passé, alors, dites-nous-le, alors vous sentez-vous plus vivants? Oui, avez-vous plus de vie, quand au fond de chaque jouissance vous avez laissé quelque chose de la jeunesse, de la force, de la sève de votre âme? Avez-vous plus de vie, quand vous avez épuisé toutes les illusions de ce monde, usé toutes ses joies, et qu'à force d'avoir senti vous ne sentez plus, à force d'avoir désiré vous ne désirez plus, quand vous avez tari en vous, jusqu'à la dernière goutte, les sources de l'amour? Avez-vous plus de vie, quand vous avez paralysé vos puissances les plus nobles, quand on peut mettre la main sur votre cœur et que la fièvre des sens y palpite seule, et que rien n'y bat plus pour les grandes choses? Enfin pour tout dire, quand vous vous emprisonnez dans votre égoïsme et que vous vous condamnez au supplice d'Ugolin; que, comme

le héros du Dante, vous ne vous nourrissez plus que de votre faim, c'est-à-dire de vos rêves, de vos désirs, du vide et du désespoir de votre cœur, alors avez-vous plus de vie? Dites ce qu'il vous plaira : je prétends que c'est la mort. Croyez-moi, sortez de cette caverne étroite, sombre, où l'espace, la lumière, l'air manquent à votre âme; venez dans des régions plus hautes; venez respirer du côté du ciel et ranimer votre foi qui défaille auprès de Celui qui vous donna l'être. Laissez, laissez la charité dilater votre cœur et la vie débordera en vous. Car la charité met Dieu même dans les âmes, et qui y a-t-il de plus vivant qu'une âme qui porte en soi l'infini?

En second lieu, J.-C. qui a seul la lumière pour révéler le devoir a seul l'autorité pour l'imposer. Et premièrement, en dehors de lui et s'il ne vient en son nom, qui donc aurait le droit de tracer le cercle autour de ma volonté et de circonscrire son action par une règle? Soyez ce que vous voudrez, sages, philosophes, hommes de génie, vous pouvez bien disserter sur le devoir et nous savons que vous n'y manquez guère : vous ne pouvez pas le commander. Et quelle autorité serait la vôtre? L'autorité de la mission? Qui vous envoie? Où sont vos titres? L'autorité de vos lumières? Êtes-vous infaillibles? Qu'importe la science si, à votre suite, elle m'égare? L'autorité de votre génie? Vous crée-t-il une autre nature que la nôtre? Vous portez la tête plus haut; mais vous avez les pieds sur la terre. Vous venez d'où viennent tous les hommes et vous allez où ils vont. Les sages, les philosophes, les hommes de génie peuvent tout au plus débiter des maximes qui mènent leurs auteurs à quelque académie de morale, jamais m'imposer le devoir qui mène à la vertu, au ciel. Que fera donc ma volonté dans cette terrible indépendance? Elle ira à son Maître, à J.-C. J.-C., en effet, rassemble en soi toutes les autorités possibles :

celle de la sainteté qui va par les actes et l'exemple au-delà de ce que prêche la parole; celle de l'infaillibilité absolue qui ne peut pas plus imposer l'erreur que la subir; celle de la mission surhumaine, puisqu'il n'est envoyé de son Père aux hommes que pour leur enseigner le devoir; celle enfin d'une nature supérieure, car il est Dieu et dès lors, à tous les titres possibles, il tient de soi-même le droit de commander et d'être obéi. Sa parole n'est pas comme celle de l'homme une opinion, elle est loi. Son enseignement est plus qu'une lumière qui éclaire, c'est une règle qui enchaîne. Les passions peuvent la violer, sans doute, mais ni la raison ne peut en méconnaître, ni la conscience en décliner la souveraine autorité.

C'est là précisément, direz-vous, le défaut de cette autorité, elle est trop souveraine. Sa règle, c'est la perte de ma liberté. Elle veut faire de moi un être moral, et elle me fait serf. Vous parlez de liberté. Eh bien! je vous dénonce son plus terrible, son plus implacable ennemi, les passions. La foi, en vous imposant le devoir, ne vous ôte pas la volonté; seulement elle la règle, comme la route publique règle vos pas, pour les éloigner non du but, mais du précipice; comme on règle le fleuve, non pour barrer son cours, mais pour qu'il féconde ses rives, au lieu de les dévaster en les emportant. En un mot, la foi règle votre volonté, parce que la volonté humaine est une force et de toutes peut-être la plus terrible, et que toute force veut être réglée, sous peine d'être nuisible, depuis la force cachée dans une goutte d'eau et dans un atome jusqu'à celle qui soulève l'océan ou qui emporte les astres dans l'espace. La force seule et que rien ne modère serait la confusion, le désordre, la ruine. La force et la règle unies ensemble, c'est l'ordre, c'est l'harmonie, c'est la vie et la beauté dans l'univers. Les passions au contraire entravent, affaiblissent autant qu'elles peuvent, tuent dans

l'homme la liberté, et cela sans but, seulement à sa honte et pour son malheur. Sous leur empire pouvez-vous disposer de vous-mêmes et des puissances qui sont en vous? Et si vous ne le pouvez, êtes-vous libres? Quand vous avez tellement embarrassé votre âme dans les sens qu'il lui est impossible de se séparer de leurs images ou de leurs impressions, êtes-vous libres? Non! Quand vous vous êtes tellement créé le besoin de dominer qu'il vous semble mourir si vos semblables ne sont à vos pieds, êtes-vous libres? Quand vous avez fait du plaisir l'hôte nécessaire de votre cœur, et que vous avez mis tellement votre vie dans ce *charme de sentir*, comme parle Bossuet, que vous ne savez plus vous en déprendre, êtes-vous libres? Quand, à force de mêler tout votre être aux choses de la terre, vous vous êtes faits tout terrestres, et que vous vous êtes ôté à vous-mêmes tout mouvement vers le ciel, toute aspiration vers ce qui n'est pas la créature ou le monde, êtes-vous libres? Non, vous ne l'êtes pas. Et comment posséderiez-vous la liberté, vous qui ne pouvez penser, vouloir, désirer, agir, si ce n'est contre la raison, contre la conscience et contre Dieu? Mais vous êtes libres sous l'autorité de J.-C., parce que son autorité en réglant votre âme met les sens sous le joug de l'esprit, les penchants sous le joug de la raison et vous rend ainsi l'empire et la possession de vous-mêmes. Vous êtes libres, parce que sous l'autorité de J.-C., ce que vous aimez, c'est ce que Dieu aime, ce que vous méprisez, c'est ce que Dieu méprise, ce que vous voulez, c'est ce que Dieu veut. Et quelle sera la volonté libre, sinon celle qui s'est transformée dans la plus indépendante de toutes les volontés, dans la volonté de Dieu même? Enfin vous êtes libres, parce qu'être à J.-C. c'est être véritablement à vous-mêmes. Ce qui dit moi dans l'homme, ce n'est pas la chair, ce ne sont pas les sens; c'est la raison, c'est le sentiment, c'est l'âme. Et vous ne pouvez disposer

de tout cela que sous l'empire de J.-C. Loin de lui, tout en vous est esclave et les chaînes de votre servitude sont rivées dans les dernières profondeurs de votre être.

En troisième lieu, et c'est ici le point capital, J.-C. seul, en même temps qu'il détermine le devoir, donne à la volonté humaine la force pour l'accomplir. Mais ce n'est pas tout de m'avoir révélé la science du bien et du mal. Je suis moins ignorant, je ne suis pas moins faible. Vous m'indiquez le but et vous me dites : marche; mais vous ne me donnez pas la force et c'est précisément ce dont j'ai le plus besoin. Donc qui nous la donnera, cette force sans laquelle l'accomplissement du devoir est impossible? Ici, l'orgueil de la sagesse humaine est à bout. Et que fait-elle pour moi, cette vaine philosophie? De quelles séductions m'a-t-elle défendu? De quelles faiblesses m'a-t-elle garanti? Ou plutôt à quels écueils ne m'a-t-elle pas laissé échouer? Aussi bien elle connaît trop son infirmité et quel est l'empire des passions pour oser promettre le courage qui les combat et qui les dompte. Dans son désespoir elle préfère trahir la vertu que d'avouer son impuissance à la produire. Elle imagine d'ériger les passions en lois de la nature, de mettre le bien moral dans la libre expansion des désirs et le mal dans le devoir qui les contrarie, sagesse étrange pour qui la puissance consiste à céder, qui honore la force dans la défaite sans résistance et la vertu dans la lâcheté. M. F., ce que ne peut la philosophie, J.-C. le fait tous les jours. Et qui donc élève l'homme au-dessus de lui-même? Qui lui inspire les grandes choses qui s'accomplissent dans le domaine de l'âme et de la conscience? Quel nom commande les dévouements généreux au devoir? Enfin à quelle école appartiennent les hommes qui dédaignent la fortune, qui ont la gloire en mépris, qui sont chastes, humbles, détachés d'eux-mêmes, qui se donnent à Dieu et à leurs frères, qui souf-

frent, meurent, s'il le faut, pour rester fidèles à la conscience, les victimes du devoir et les martyrs de la vertu? Ces hommes ne sortent pas des académies, on le sait bien; mais de l'école de J.-C. Et vous qui m'écoutez, mes frères, quand vous avez accompli le devoir aux dépens de votre cœur, quand vous avez immolé une portion de votre être dans un sacrifice, quand vous avez fait pour Dieu un de ces actes dont l'âme humaine est fière, parce qu'elle se sent grandir par la vertu, à quel foyer êtes-vous allés prendre la force? En quel nom avez-vous combattu contre vous-mêmes, avez-vous vaincu? Rendez la gloire à qui mérite la gloire. De qui vous vinrent alors le courage et la résolution? Etait-ce de l'homme, était-ce de Dieu? Etait-ce des sages et de leur morale? N'était-ce pas de l'Évangile et de J.-C.? C'est que J.-C. a deux moyens d'élever l'âme au-dessus d'elle-même et qui n'appartiennent qu'à lui? Sa grâce d'abord, action intime, énergique, qui tend tous les ressorts de l'âme, en surexcite tous les nobles instincts, force surhumaine qui en descendant sur l'homme se mêle à ses puissances. Les exemples ensuite, car voilà, avec la grâce, ce qui explique l'héroïsme de la vertu chrétienne. Le spectacle des sacrifices accomplis par J.-C. exalte l'âme et la pousse elle-même aux sacrifices. Quand vous entendez parler d'une grande action, ne sentez-vous rien qui se remue en vous? Quand vous êtes témoins d'une œuvre généreuse et qui honore l'humanité, n'éprouvez-vous pas le besoin d'en prendre votre part? Quand on se dévoue pour vous, ne vous sentez-vous pas pressés de vous dévouer à votre tour? La Providence a ainsi fait notre cœur. Il s'enflamme au contact de l'héroïsme, comme le chaume au contact de l'incendie. Nul grand exemple n'est stérile et c'est la gloire de la vertu de provoquer l'imitation. Mais qu'est-ce donc, quand l'exemple part non de la terre, mais du ciel? Qu'est-ce donc

quand l'héroïsme vient non d'un homme, mais d'un Dieu? Comment reculer devant le sacrifice, quand J.-C. l'accepte avant moi, et l'épuise pour l'amour de moi? Comment l'homme ne s'oublierait-il pas pour se donner à Dieu, quand il voit un Dieu s'oublier lui-même pour se donner à l'homme? A cette vue, si nulle goutte de sang ne s'agitait dans les veines, le sang serait glacé. Si nulle fibre ne palpitait dans le cœur, le cœur serait mort. Mais non, tout l'être humain s'exalte; point de lutte qui l'effraie, point de dévouement auquel il n'aspire. Le cœur le moins sensible est ravi au-dessus de lui-même, l'homme le plus vulgaire devient un héros.

Voilà, M. F., ce que J.-C. fait des passions. Il ne se borne pas à les régler, il les transforme, il en fait le ressort même de l'héroïsme et de la vertu. Donc, qu'on ne dise plus : mais votre foi tue dans l'homme le mobile des grandes choses; elle retranche les passions. Oui, elle retranche les passions qui ne veulent pas regarder le ciel, qui s'acharnent comme les animaux de proie sur la terre et qui ne vont à l'aise que dans les boues de ce monde, celles, en un mot, qui oppriment, qui dévastent, qui avilissent l'âme. L'en blâmerez-vous? Est-elle donc si blâmable d'avoir à cœur votre dignité, votre repos et votre liberté? Notre foi retranche les passions? Vous vous trompez; elle les agrandit et elle les élève. Elle vous dit : désirez, mais que votre désir ne s'arrête pas à un monde, à cent mille mondes, il ramperait dans la poussière : désirez l'infini. Elle vous dit : ayez des attachements, mais dignes de vous, attachez-vous non à ce qui passe, mais à ce qui est éternel. Aimez, puisque le cœur ne vous fut donné que pour l'amour, mais aimez ce qui ne manque jamais, ce qui suffit toujours à l'âme, la perfection immuable et souveraine, en un mot, votre Dieu. Notre foi retranche les passions? Mais c'est à

elle qu'appartiennent les hommes les plus énergiquement et les plus saintement passionnés qui aient paru ici-bas. Est-ce qu'il n'y avait pas une passion brûlante dans le cœur de l'apôtre, lorsqu'il s'écriait dans l'ardeur du zèle : *Caritas Christi urget nos?* Oh! l'amour du Christ me presse! Une passion brûlante dans le cœur de Xavier, lorsqu'il courait de continents en continents chercher des âmes à la vérité et à J.-C. et que des serres de son ambition divine il embrassait l'univers? Une passion brûlante dans le cœur de Vincent de Paule, lorsqu'il élargissait son âme à l'égal des misères humaines, qu'il prenait en son sein tous les malheureux et que, pour leur consolation éternelle, il tirait de ses entrailles la plus magnifique de ses créations, il multipliait, et perpétuait ici-bas son cœur dans les servantes des pauvres, dans les Filles de la charité? Notre foi retranche les passions? Que dites-vous? Elle en donne à ceux à qui vous les aviez ôtées. Quand votre philosophie a glacé l'intelligence, que ses doutes ont desséché le cœur et fait mourir toute vie spirituelle et morale dans l'être humain, alors qui rend à vos disciples ce que vous leur avez ravi? Qui ressuscite la vie éteinte? Qui jette des flammes dans ce qui était froid comme le marbre du tombeau? Qui ranime des instincts célestes dans ce qui était insensible comme la poussière? Qui redonne une âme à qui n'en avait plus? Qui, sinon la foi, sinon la grâce, sinon J.-C.? Notre foi retranche les passions? Vous devriez l'en bénir, vous qui vous tenez si fort à vos passions et qui voulez y tenir toujours. Pour que vos passions vivent il faut que celles de vos semblables meurent. Et ne voyez-vous pas que la terre est trop petite pour suffire à tous les désirs et à toutes les cupidités? Vous ne pouvez jouir qu'à condition que d'autres s'abstiendront. Puisqu'à tout prix vous voulez garder vos convoitises, ne blasphémez donc plus le sacrifice, bénissez-le plutôt. Vous

avez besoin du présent, remerciez la foi qui nous inspire de le déserter. Il vous faut les créatures, applaudissez à la foi qui nous commande de les mépriser. Vous voulez l'empire du monde, eh bien! encouragez la foi qui vous l'abandonne. Gardez, oui, gardez vos vallées étroites, humides, obscures, puisqu'elles vous sourient; mais laissez le chrétien s'envoler à ses montagnes et à son soleil et à son Dieu.

L'intelligence et la volonté de l'homme réclament J.-C. comme leur besoin suprême. Montrons en finissant qu'il est réclamé encore par le sentiment et par le cœur; sujet d'une dernière réflexion.

III

Par la pensée, l'homme aspire à la vérité; par la volonté, il tend au bien moral, au devoir; par le sentiment, il appelle le bonheur.

Rentrons encore en nous-mêmes, M. F. Que cherchent nos désirs, lors même qu'ils s'égarent? Qu'appelons-nous de toute notre puissance de rêver? Que poursuivons-nous de toute notre puissance d'agir? N'est-ce pas quelque chose qui nous manque et dont la possession, croyons-nous, comblerait ces abîmes que porte en soi tout cœur d'homme, quelque chose d'immense, de parfait, de rassasiant, dont la vie deviendrait notre vie, dont l'être deviendrait notre être; qui agrandirait toutes nos puissances, qui compléterait notre existence, sans lui imparfaite et mutilée? Cette réalité idéale, ce bien souverain, infini, dans lequel nous brûlons de nous absorber et de nous perdre, c'est le bonheur.

Le bonheur! Mais quand, où, comment l'avez-vous vu se réaliser pour vous ou pour vos semblables? Une puissance fatale domine ce monde et tient toute la race humaine sous

son sceptre de fer. Son joug, dit l'Esprit saint, pèse sur les enfants d'Adam, *A die exitus de ventre matris eorum usque in diem sepulturæ in matrem omnium* (1). L'heure qui nous ouvre la vie commence son empire; pour premier tribut, notre berceau lui donne des gémissements et des larmes. Toute condition est égale devant elle : elle visite les grands et les petits sans distinction. *A residente super sedem gloriosam usque ad humiliatum in terra et cinere* (2). Le réduit du pauvre la connaît; elle n'est pas étrangère dans les palais du riche. Elle s'asseoit indifféremment au foyer de tout ce qui est capable de souffrir. Elle aime cependant à s'abattre sur les hautes fortunes comme le vautour sur les montagnes. Surtout nos joies l'attirent comme le flambeau les oiseaux lugubres de la nuit. Qui de nous ne connaît cet hôte terrible? Qui ne l'a entendu heurter à sa porte? Qui ne l'a vu et combien souvent apparaître ainsi qu'un fantôme sinistre au milieu de sa vie? Qui n'a gémi de lui voir cueillir dans leurs fleurs nos joies les plus douces et emporter en se retirant la plus belle portion de notre existence? Cette puissance, tous vous la nommez, c'est le malheur.

Etrange destinée de l'homme ici-bas! Il poursuit le bien qui lui échappe, il rencontre le mal auquel il ne peut échapper. Il s'agite sur toutes les voies de ce monde pour y saisir le bonheur auquel il aspire, et il n'est pas un sentier dans la vie où il ne se trouve face à face avec la douleur qu'il fuit. Laissez l'homme à lui seul, il ramènera sur soi-même ses désirs; il déchirera son propre cœur de toute la force de la passion qui le pousse à la félicité. Il faut donc que quelqu'un vienne à lui qui fasse cesser cet antagonisme fatal du cœur humain qui cherche sans fin le bonheur et de

(1) Eccl. 40, 1.
(2) Ibid.

ce monde qui le poursuit sans relâche par la souffrance. Il faut, disons mieux, que quelqu'un enseigne à l'homme à trouver le bonheur dans la souffrance même, ou l'homme reste livré sans ressource au désespoir. Cela, M. F., n'appartient qu'à J.-C. Aussi par la nécessité de son intervention divine est-il le besoin du cœur humain.

Deux choses rendent la douleur insupportable à l'homme : il faut souffrir seul, et souffrir sans profit. Or J.-C. seul a le secret de guérir cette double misère, de l'isolement, et de la stérilité de la douleur. Aussi fût-il inutile au reste des humains, il serait nécessaire aux malheureux.

J'ai interrogé les sages, je me suis adressé aux vivants, j'ai évoqué de la tombe les morts célèbres. Je leur ai dit tour à tour : apprenez-moi à souffrir. Que m'ont-ils répondu ? Les uns me disaient : regarde autour de toi et compare. Combien qui souffrent plus que toi ! Au lieu d'accuser le ciel, bénis-le d'avoir fait ta part si légère. C'est-à-dire que vous me consolez par l'égoïsme. Sans m'ôter une souffrance, vous me donnez un vice de plus.

D'autres me disaient : oublie le malheur en t'oubliant toi-même. Étouffe tes chagrins dans l'ivresse des jouissances et par le bonheur que tu arracheras à la terre compense-toi de celui que la destinée te refuse. Le remède de la souffrance, c'est le plaisir. Ainsi à votre école, pour cesser d'être malheureux, il faut cesser d'être homme ! Vous laissez la douleur et vous y ajoutez la honte.

Il en est de plus hardis qui disaient : si la vie ne t'apporte que des maux, sache en finir avec la vie. Il y a un asile sûr contre le malheur, c'est la tombe. Je vous demande le courage, vous me conseillez une lâcheté. Je vous crie : délivrez-moi des misères du présent ; et vous me répondez : affronte celles de l'avenir qui peuvent être éternelles.

Enfin les plus sages me disaient : la souffrance est un

mot qui n'a de sens que celui qu'il reçoit de notre faiblesse ou de notre constance. Nie que la souffrance soit un mal et tu ne seras plus malheureux. Je cherchais auprès d'eux la force et je n'y trouve que l'orgueil!

Mais voici une autre voix qui ne sort point des écoles et des académies, mais de l'Évangile et de la croix. Venez à moi, ô vous tous qui souffrez et qui succombez sous le poids, et moi je vous soulagerai. L'humanité l'a entendue et elle a tressailli; car elle a reconnu Celui qui a fait le cœur de l'homme et qui peut bien, sans doute, guérir ce qu'il a créé. D'innombrables générations répondent à son appel. Une révolution merveilleuse s'opère. La race d'Adam qui ne savait jusque-là que répéter la plainte amère de Salomon : tout est vanité et affliction d'esprit, trouve d'un coup sur ses lèvres la langue de la joie et du bonheur. Rien cependant n'a été changé dans la constitution intime des choses. Dans la nature, même vanité du plaisir et même réalité de la douleur. Dans la société, mêmes injustices et mêmes déceptions. Toujours des fortunes qui croulent, des amitiés qui trompent, des tombes qui s'entr'ouvrent, toujours quelque chose qui se retire et qui fuit, honneur, santé, attachements, que sais-je encore? Toujours, en un mot, la souffrance tient le sceptre du monde. Mais quelqu'un est venu que le monde ne connaissait pas, qui porte la souffrance avec l'homme, qui lui apprend à la féconder, qui lui enseigne l'art nouveau de lui trouver des charmes et de l'aimer. Dès lors les choses ont changé non en elles-mêmes, mais dans l'appréciation humaine. Ce qu'on appelait mal, s'est appelé bien. Ce qui était l'objet du murmure est devenu l'objet de l'action de grâces et, transformée dans ses sentiments comme dans ses idées, l'humanité a trouvé une joie inconnue à souffrir et elle s'est réconciliée tout ensemble avec la Providence et avec la vie.

Telle est l'œuvre admirable de J.-C., et voici comme il l'accomplit tous les jours dans le cœur de l'homme. En premier J.-C. ôte à la souffrance le délaissement qui l'accompagne. Que je plains celui de nos semblables qui au malheur nécessaire de souffrir joint le malheur volontaire de ne pas croire à J.-C. ! Mon Dieu, l'horrible sort de ne trouver dans le monde que la solitude et de ne pouvoir se retirer en soi-même, sans rencontrer un désert plus vide encore dans son cœur ! Car enfin, à qui vous adresser dans votre infortune? Les uns fuiront le contact de votre malheur. Ils craindront que votre seule vue ne laisse au milieu de leur joie comme un fantôme lugubre qui les attriste. Les autres vous convieront à leurs fêtes ; mais comment pleurer devant ceux qui rient ou comment mettre la joie sur les lèvres, quand le deuil est dans l'âme ? Quelques-uns, qu'ils sont rares ! pleurent peut-être avec vous. Mais les larmes données à l'infortune étrangère sèchent vite et l'homme épuise sitôt ce que le Créateur a mis de pitié dans ses entrailles ! Au moins, direz-vous, l'amitié prendra sa part de ma peine ; un autre moi-même m'adoucira le malheur en s'y associant. Je le veux. Mais que de douleurs encore jusque dans cette consolation ! Hélas ! on ne vous console qu'en s'affligeant. Il faut que votre ami se fasse malheureux pour que vous le soyez moins. Que n'allez-vous plutôt à J.-C. ! Comme il remplirait ce vide immense de votre cœur ! Avec lui point de solitude : Il est toujours près de l'âme qui souffre. *Juxta est Dominus his qui tribulato sunt corde* (1). Avec lui, point de délaissements. Sa mission est de guérir ceux qui ont le cœur brisé et de consoler ceux qui pleurent. *Spiritus Domini super me, misit me ut mederer contritis corde et ut consolarer omnes lu-*

(1) Ps. 33, 19.

gentes (1). Oh! vous pouvez lui parler de vos peines; il les comprendra, car il a porté toutes les douleurs de l'âme : il les soulagera, car il a appris de ses épreuves personnelles à n'en laisser aucune sans remède. *In eo enim in quo passus est et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari* (2). Donc confiez-lui toutes vos afflictions : il trouvera pour chacune quelque parole qui, comme un baume divin, l'adoucisse et la console. On m'a ravi mes biens. Voici les biens du ciel qui sont à vous. On a flétri ma réputation. Pour l'estime des hommes, voici l'estime de votre Dieu. L'amitié m'a trahi. Pour ce cœur mortel qui n'était pas digne de vous, puisqu'il vous échappe, voici un Cœur divin qui ne se reprend jamais. La mort m'a enlevé ce que j'aimais. Ce n'est qu'une absence, ce n'est pas une séparation éternelle. J.-C. est le Dieu de l'éternité comme du temps. Celui que vous pleurez est avec lui. Tous deux vous pouvez vous aimer encore dans cet ami commun, en attendant que l'avenir immortel vous réunisse en lui et à tout jamais. Imaginez telle affliction qu'il vous plaira. Vous ne m'en nommerez pas une seule qui soit déshéritée de sa consolation divine. Non, non, croyez-le bien, le chrétien n'est jamais seul. Que le temps lui manque, il a l'avenir; que le monde se retire, il retrouve en soi-même tout un monde nouveau. Que l'homme s'éloigne, il lui reste Dieu.

Secondement, J.-C. après avoir consolé l'homme de son isolement, lui apprend à profiter de ses épreuves. Ainsi ôte-t-il à la souffrance son second caractère, la stérilité. Quelque impérieux que soit en l'homme le désir du bonheur, son âme est si grande qu'elle trouve de la joie à souffrir, quand elle souffre pour un but glorieux, pour un noble

(1) Is. 61, 1.
(2) Hebr. 2, 18.

intérêt. Qu'avez-vous de plus cher que la liberté, que la vie? Regrettez-vous avec désespoir votre liberté, si vous l'avez perdue pour la cause de la justice? Êtes-vous inconsolable d'avoir laissé une portion de vous-même sur un champ de bataille, si vous avez souffert pour l'honneur de votre pays? Voici ce qui désespère l'homme : c'est la souffrance sans profit et sans but. Perdre le plus pur de son sang et sans utilité, laisser couler le meilleur de sa vie par les brisures de son cœur et sans résultat! Des larmes jetées au vent, des douleurs qui tombent à terre et dont il ne sort aucun germe, enfin une souffrance qui épuise la sève de l'âme et qui ne produit rien, cela soulève, irrite, pousse à tout le cœur de l'homme. Plus on sent la dignité de son être, plus on s'indigne de le dépenser ainsi en épreuves infécondes. Plus on a la conscience de ce qu'est une intelligence, plus on est désespéré de souffrir et de ne rien créer par la souffrance. Cependant c'est la destinée fatale de tout homme qui ne connaît pas J.-C. ou qui n'en veut pas. Pauvres âmes! que votre malheur est grand et qu'il est digne de compassion. Le monde vous plaint de tant souffrir. Je vous plains bien plus de souffrir si mal. Vous regrettez ce que le malheur vous enlève : moi, je regrette bien plus pour vous ce que vous enlevez vous-même à votre malheur. Que de joies cachées dans ces larmes et qui n'en sortiront jamais! Que de consolations en germes dans ces douleurs et que vous ignorerez toujours! Que de grâces dans ces afflictions que la même heure amène et emporte! Quel avenir bienheureux au fond de ce présent si stérile, ce vous semble, et que vous laissez volontairement périr! Que vous manque-t-il donc que d'aller à J.-C.? Lui, de sa parole, de sa grâce, il échauffe tout et il féconde tout. Ecoutez : Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés! *Beati qui lugent*... Une nouvelle théorie

de la douleur se révèle. La douleur, ce n'est plus une faiblesse : c'est une puissance, de toutes la plus noble et la plus féconde, la triple puissance de l'expiation, du mérite et du dévouement. Cette épreuve, si elle est acceptée en union avec J.-C. et pour son amour, efface les souillures de l'âme et répare tout un passé de crimes. Ces larmes, J.-C. les sanctifie, J.-C. les recueille, et un jour viendra qu'il les changera en d'ineffables joies. Il y aura une heure, dans la suite de ces heures qui mesurent la vie des âmes, où cette passagère tribulation opérera un poids immense de gloire. Oui, si vous le voulez, ces souffrances qui vous isolent des hommes, qui vous resserrent en vous-même, qui vous disputent goutte à goutte la vie de votre cœur, elles vont élargir votre âme, dilater la vie dans tout votre être en créant en vous la paternité sublime de l'apostolat. Que le zèle les offre à J.-C. elles convertissent, elles sauvent, elles rachètent plus que des mondes, des âmes. Ainsi nulle douleur ne reste stérile pour celui qui a J.-C. avec soi. Il souffre, mais il regarde le passé ; ses souffrances en effacent les souillures. Le malheur ne lui a enlevé que les faux biens du présent ; il le sauve des maux de l'avenir. Il souffre, mais il regarde le ciel ; ses souffrances en méritent les béatitudes. Le malheur lui a ôté les joies qui durent une heure ; il lui donne celles qui durent une éternité. Il souffre, mais il regarde l'Église et dans l'Église tant d'âmes qui demandent la grâce et le salut ; ses souffrances les sauvent. Le malheur ne lui a ôté que les joies de l'homme ; il met en lui les joies de Dieu même, car quelles sont les joies de J.-C. sinon d'avoir racheté les âmes par ses douleurs et de les avoir sauvées par son sang ? *Beati qui lugent.*

De là, par une suite naturelle, le dernier effet de l'influence de J.-C. : Il ôte à la souffrance son caractère de né-

cessité. Car, remarquez-le bien, ce qui est nécessaire, c'est ce qu'il nous faut subir malgré nous. Mais ce que l'homme accepte, ce qu'il recherche surtout, cela devient volontaire et se revêt pour lui de tous les charmes d'un libre choix. Le paganisme l'avait compris. Par l'un de ses sages il a dit : veuillez souffrir, la souffrance ne sera plus un mal ; car le mal n'est pas dans la douleur, il est dans votre cœur qui la repousse. Mais c'était là une philosophie vaine. La douleur sans but et sans profit ne peut être l'objet de l'amour, elle n'a rien par quoi elle se puisse faire accepter volontairement du cœur humain. Mais la douleur sanctifiée par J.-C. a changé de nature, grâces à J.-C. Ce qu'il y a de moins libre au monde a pris un caractère de liberté. Qui ne veut le salut? Qui n'aime un bonheur éternel? Qui n'est fier de ressembler à J.-C., heureux d'offrir un sacrifice à qui en a tant offert pour nous? Tout cela est renfermé dans la souffrance bénie par J.-C. Nous n'aimons pas, sans doute, l'affliction en elle-même; mais nous aimons ce qu'elle opère et ce qu'elle produit. Nous faisons comme les enfants du siècle qui tous les jours perdent pour gagner, dissipent pour amasser. Nous confions à l'avenir les sacrifices du présent, comme ils confient à l'océan une portion de leur or qu'un échange heureux doit leur renvoyer au centuple. Nous jetons nos douleurs dans le sol fécond de la foi, comme ils jettent la semence dans leurs sillons, non pour perdre la vie qui est en nous, mais pour l'étendre, pour l'accroître de la vie mille fois plus heureuse qui se recueille dans l'éternité.

Ceci vous explique le bonheur des saints ici-bas. Vous vous étonnez de les voir se réjouir dans la tribulation, se glorifier dans la croix. Quand on vous dit qu'ils appellent la douleur un trésor, qu'ils bénissent plus le ciel d'une épreuve que d'une consolation, qu'ils vont même au-devant

de la souffrance par le désir et qu'ils se reposent en elle comme dans leur félicité, vous ne voyez là que l'illusion d'une imagination exaltée. C'est que vous ne regardez le monde que des yeux de vos sens et vous trouvez les créatures si séduisantes que vous ne concevez plus que du malheur à les perdre et que de la félicité à en jouir. Les saints regardent de plus haut et dans une autre lumière; ils regardent le prix de la grâce, les joies du ciel, le bonheur du zèle qui sauve les âmes, le bonheur de ressembler à un Dieu et de lui faire des sacrifices. Ils savent, la foi le leur révèle, que tout cela est le fruit de la souffrance. Alors ils regardent la croix comme J.-C. et du même œil que J.-C. Ils la bénissent, ils l'appellent, ils la serrent avec transport sur leur cœur, ils y mettent leur âme tout entière comme dans leur trésor et leur béatitude.

Que notre foi est donc belle! Qu'elle est consolante! Mais aussi, combien malheureux ceux qui l'ignorent! Surtout combien coupables ceux qui par leurs désolantes doctrines s'efforcent de la ravir au genre humain! En vérité, je vous le dis, c'est le plus grand attentat que l'homme puisse commettre contre l'humanité. Et qu'est-ce donc que l'humanité, qu'un malheureux qui pleure, qui souffre, qui se désespère, s'il ne rencontre un consolateur et un ami? Quand vous aurez ôté J.-C. à ces âmes qui sont seules dans le monde, où iront-elles porter le poids qui les accable? A quelle oreille les infortunés confieront-ils le secret de leurs peines? Quand leurs larmes, ce sang de leur cœur, couleront intarissables, quelle main viendra les essuyer ou en arrêter le cours? Quand ils se sentiront défaillir de désespoir, sur quelle poitrine iront-ils reposer leur cœur qui n'en peut plus? Certes, si vous vous êtes ravi à vous-mêmes le Consolateur suprême, vous avez été assez coupables envers vous-mêmes; ne le soyez pas encore envers vos frères. Si ce

n'est pour vous, grâce au moins pour nos semblables. Si ce n'est au nom de la religion que vous blasphémez, du moins au nom de la philanthropie que vous professez, ayez pitié de leur désespoir, de leur misère, de leur abandon. Comprenez que leur ôter leur foi, c'est ne leur plus laisser d'asyle que la tombe. Tremblez qu'une misère sans refuge ici-bas ne transforme en poignard la croix que vous brisez dans ses mains. Oui, quand vous lui ôtez son Dieu, après que le malheur lui a enlevé les hommes, tremblez qu'elle n'accepte le crime pour ressource suprême et qu'elle ne tente une dernière chance, la chance horrible, sanglante, désespérée du néant. Si vous leur ôtez la foi, que leur laissez-vous que la tombe? A qui ne peut plus se consoler auprès d'un Dieu, que lui reste-t-il? D'en finir avec la vie ou d'en finir avec la société devenue pour lui une marâtre!

Pour nous, M. F., qui avons le bonheur de posséder J.-C. parce que nous avons le bonheur de croire, sachons reconnaître le don du ciel et en bénir l'Auteur. Car il n'a pas été fait ainsi à tous nos semblables; *non fecit taliter omni nationi*. Oui, soyez béni, ô Dieu, car en me donnant votre foi vous m'avez tout donné. A ceux qui ne croient pas, les ténèbres et le trouble, et le désespoir, et toutes les misères du présent que suivront encore les misères de l'avenir qui ne finit pas. Et vous m'avez donné la lumière et la paix et l'espérance, et tout ce qui soutient et embellit l'existence ici-bas, et vous me promettez encore toutes les joies de l'existence future.

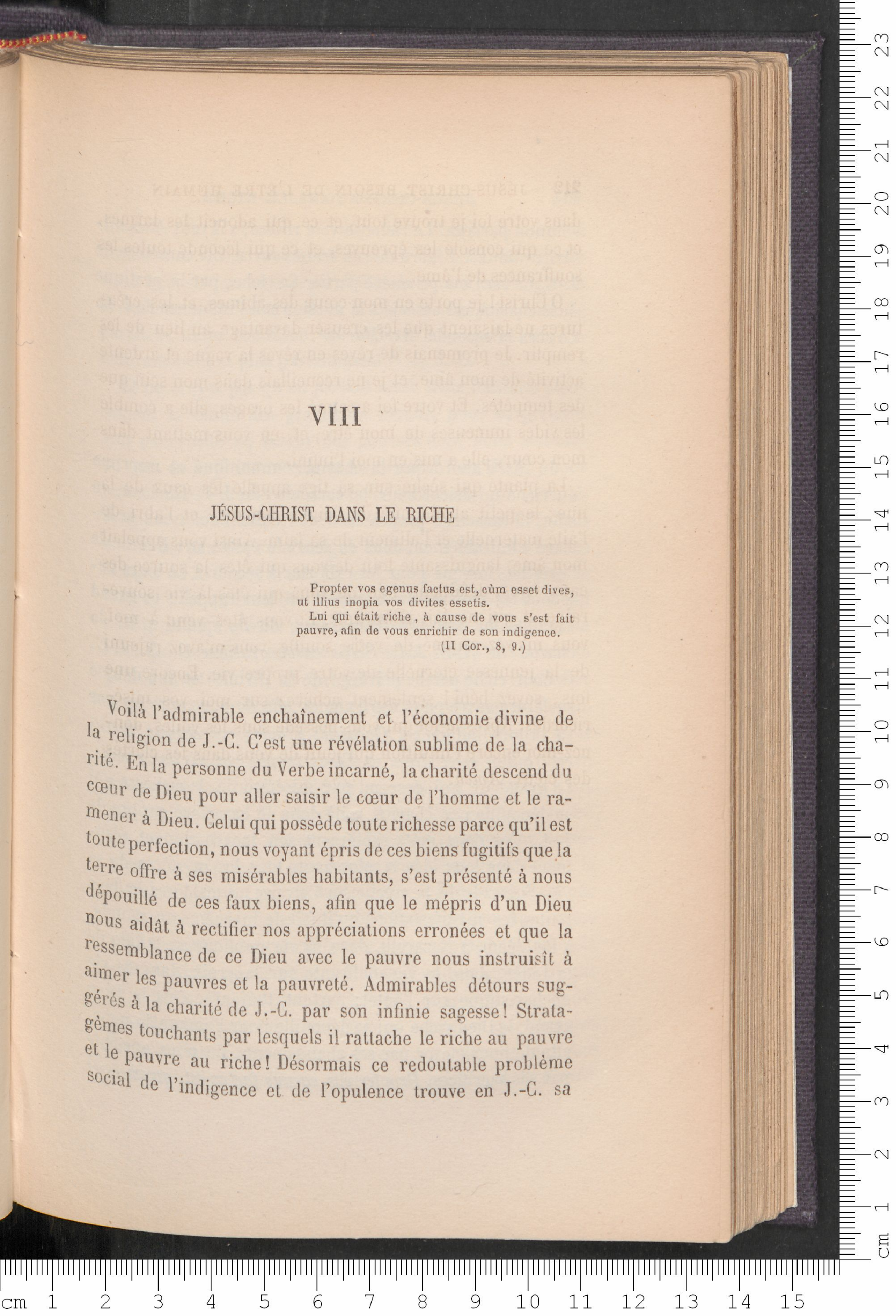
O Christ! j'étais dans la nuit et j'allais m'égarer et me perdre de chute en chute au fond des précipices; et votre foi a éclairé mes pas, et vous vous êtes fait la lumière qui conduit au terme de la patrie, lequel est vous-même.

O Christ! souvent je souffre et je pleure, et les hommes ne me comprennent pas, et ils rebutent mes douleurs. Mais

dans votre foi je trouve tout, et ce qui adoucit les larmes, et ce qui console les épreuves, et ce qui féconde toutes les souffrances de l'âme.

O Christ ! je porte en mon cœur des abîmes, et les créatures ne faisaient que les creuser davantage au lieu de les remplir. Je promenais de rêves en rêves la vague et ardente activité de mon âme, et je ne recueillais dans mon sein que des tempêtes. Et votre foi a calmé les orages, elle a comblé les vides immenses de mon être, et, en vous mettant dans mon cœur, elle a mis en moi l'infini.

La plante qui sèche sur sa tige appelle les eaux de la nue ; le petit abandonné de l'aigle, demande et l'abri de l'aile maternelle et l'aliment de sa faim. Ainsi vous appelait mon âme, languissante loin de vous qui êtes la source des eaux vives, défaillante loin de vous qui êtes la vie souveraine et qui ne doit point finir. Et vous êtes venu à moi, vous m'avez ranimé de votre souffle, vous m'avez rajeuni de la jeunesse éternelle de votre propre vie. Encore une fois, soyez béni ! seulement achevez sur moi vos miséricordes. Après la foi qui vous possède sous les voiles, donnez-moi encore l'intuition qui jouit de vous dans les clartés des cieux. *Amen.*



VIII

JÉSUS-CHRIST DANS LE RICHE

Propter vos egenus factus est, cùm esset dives, ut illius inopia vos divites essetis.
Lui qui était riche, à cause de vous s'est fait pauvre, afin de vous enrichir de son indigence.
(II Cor., 8, 9.)

Voilà l'admirable enchaînement et l'économie divine de la religion de J.-C. C'est une révélation sublime de la charité. En la personne du Verbe incarné, la charité descend du cœur de Dieu pour aller saisir le cœur de l'homme et le ramener à Dieu. Celui qui possède toute richesse parce qu'il est toute perfection, nous voyant épris de ces biens fugitifs que la terre offre à ses misérables habitants, s'est présenté à nous dépouillé de ces faux biens, afin que le mépris d'un Dieu nous aidât à rectifier nos appréciations erronées et que la ressemblance de ce Dieu avec le pauvre nous instruisît à aimer les pauvres et la pauvreté. Admirables détours suggérés à la charité de J.-C. par son infinie sagesse! Stratagèmes touchants par lesquels il rattache le riche au pauvre et le pauvre au riche! Désormais ce redoutable problème social de l'indigence et de l'opulence trouve en J.-C. sa

solution parfaite. Le riche se voit revêtu, s'il veut être miséricordieux à l'égard de son frère pauvre, du caractère de J.-C. Ce sera ma première partie. Ce riche, par la pratique de la charité, est associé à la mission et à l'influence de J.-C. Ce sera la seconde. *Ave Maria.*

I

Je dis d'abord que la charité communique et imprime au riche miséricordieux le caractère de J.-C. Quel est, en effet, le caractère propre de J.-C. ? Saint Paul nous le déclare admirablement dans sa seconde épître aux fidèles de Corinthe, lorsque pour les exhorter à secourir de leurs aumônes les pauvres de Jérusalem il leur rappelle le grand exemple du Sauveur. Vous savez, dit-il, quelle a été la charité de N.-S. J.-C. *Scitis enim gratiam D. N. J.-C.* Il était riche par le privilége de la divinité et il a daigné se faire pauvre pour votre amour afin de vous enrichir par sa propre indigence. *Quoniam propter vos egenus factus est, quum esset dives ut illius inopiâ vos divites essetis.* La grandeur qui descend par miséricorde, la richesse qui se dépouille par charité, voilà donc le caractère propre de J.-C. Ces deux mots expliquent son incarnation et résument dans leur idée la plus haute tous les mystères de sa vie. Suivez-le de la crèche au Calvaire, considérez-le dans toutes les manifestations qu'il fait de lui-même au monde, à Bethléem, à Nazareth, dans sa vie publique au milieu de la Judée, dans sa vie souffrante sur la croix, dans sa vie eucharistique sur l'autel; partout, toujours, c'est le Dieu grand, le Dieu riche qui se dépouille pour l'amour de nous, afin de nous élever par ses abaissements, de nous enrichir par ses sacrifices. *Propter vos egenus factus est, quum esset*

dives. Or, M. F., c'est le privilége de la charité de communiquer aux riches ce caractère distinctif de N.-S. en telle sorte que, si vous en exceptez l'état de perfection religieuse et surtout le sacerdoce, dont la dignité n'admet point de parallèle, nulle condition sur la terre ne représente plus naturellement et plus parfaitement N.-S. J.-C.

Et ne croyez pas qu'en parlant ainsi nous flattions pieusement la vanité des grands du monde, pour surprendre leur générosité en faveur des pauvres dont nous sommes au nom de J.-C. les avocats et les tuteurs. Non, M. F., nous restons dans l'exacte vérité et nous ne faisons que vous développer les conséquences nécessaires de notre foi. Sans doute, les pauvres ont l'insigne honneur d'être les vivantes images de J.-C. souffrant. En eux, nous ne saurions trop le redire, c'est un Dieu qui pleure, un Dieu qui a faim et qui a soif, un Dieu qui est dans la nudité et dans l'abandon; un Dieu qui mendie et un Dieu qui reçoit. Noble et touchante prérogative! M. F., et qui est bien faite pour intéresser votre foi et pour exalter la générosité de vos cœurs. Cependant le pauvre, si haut qu'il ait plu à J.-C. de l'élever, n'est pas et ne peut pas être sa parfaite ressemblance. Le pauvre est pauvre par la nécessité de sa condition; J.-C. ne l'est que par la liberté de son choix. Il est riche par la nécessité de son être divin; *quum esset dives*. Le pauvre, par conséquent, ne représente que par un côté l'état de J.-C. sur la terre, ce qu'il fut par sa miséricorde et non ce qu'il est par sa nature. Mais voulez-vous de l'Homme-Dieu une image plus sensible, une ressemblance plus achevée? Cherchez-la dans le riche que la naissance et la condition élèvent et que la miséricorde abaisse, qui possède et que la charité dépouille, qui pourrait jouir et sans crime, et qui s'impose la privation et le sacrifice en faveur des indigents, des malheureux. J'en appelle, en effet, à vous-mêmes, M. F. N'avez-

vous jamais rencontré dans la vie quelqu'un de ces nobles disciples de la charité chrétienne qui mettent leur bonheur à consoler leurs semblables au nom de la religion ? Souvenez-vous de ce que vous avez vu et des impressions que laissèrent au fond de vos âmes les exemples de leur générosité. Pour moi, je me représente un de ces hommes que l'Évangile a le pouvoir de créer, un de ces hommes qui ont reçu du ciel les dons de la fortune, mais qui s'en regardent moins comme les maîtres que comme les dépositaires et les économes, qui se contentent de prélever sur leurs richesses ce que réclament les droits d'une famille et les bienséances rigoureuses de leur condition et respectent le surplus comme patrimoine de l'indigent ; qui se refusent avec une sainte horreur aux profusions du luxe, des plaisirs, des passions, et ne savent être prodigues et dissipateurs que pour la charité ; qui n'estiment dans la fortune et dans une position élevée que la puissance de secourir le malheur et l'indigence ; qui ne craignent pas de descendre jusqu'au pauvre pour se faire ses appuis, ses amis, ses serviteurs ; qui sont heureux de tout retrancher à leurs désirs pour soulager ses besoins ; qui savent même prendre sur leurs nécessités pour venir au secours des nécessités étrangères, c'est-à-dire se dépouiller pour enrichir, souffrir pour que leurs frères souffrent moins et, s'il est possible, ne souffrent plus. Je vous le demande, M. F., un homme, un riche tel que je viens de vous le dépeindre n'est-il pas la personnification la plus vraie, la plus complète de J.-C. ? En écoutant le portrait que je vous en retrace, ne vous semble-t-il pas reconnaître à des caractères si touchants la figure divine du Sauveur du monde ? Lorsque vous l'avez rencontré, n'avez-vous pas salué en lui sous des traits mortels l'image de la divinité ? Pour moi, je le confesse, je ne pense jamais à ces héros de la charité sans que ma foi me repré-

sente aussitôt en eux la ressemblance vivante de mon Dieu. Je me rappelle celui qui passa sa vie parmi les hommes *en faisant le bien* et je me dis à moi-même : ainsi Celui qui est la grandeur souveraine s'est fait ici-bas le serviteur de nos misères. Ainsi Celui qui est riche et la source de tout bien s'est dépouillé pour notre amour et nous a enrichis de ses privations; *egenus factus est quum esset dives*. Oui, ce riche miséricordieux m'apparaît comme son plus auguste représentant. Ma foi voit J.-C. revivre en lui, et elle unit dans sa vénération religieuse et le Dieu qui fut le premier modèle de la charité et l'homme qui en retrace si bien le caractère.

Et remarquez, M. F., une autre circonstance qui élève sans comparaison le riche charitable au-dessus du pauvre. Loin de nous, certes, la pensée de disputer aux malheureux la dignité que J.-C. leur a donnée comme la compensation de leur misère. A Dieu ne plaise que nous trahissions jamais les droits de leurs divines prérogatives ! Mais si nous mettons au-dessus d'eux dans la religion les riches qui sont déjà au-dessus d'eux dans la société, cette prééminence est tout entière dans l'intérêt de leurs besoins, de leurs droits, de leur dignité même. Comprenez-le, ô pauvres; plus le riche sera grand par la charité, plus vous aurez à attendre du riche. Nous ne le faisons si élevé que pour vous faire moins malheureux. Donc, remarquez, M. F., que le pauvre ne se crée point à lui-même la dignité que la foi vénère dans sa personne. Il a l'honneur de représenter J.-C., mais cet honneur tient à sa condition et non à sa volonté. J.-C. en se mettant en lui, lui a fait sa grandeur; le pauvre la reçoit, je dirai presque la subit nécessairement et passivement. Sa condition a beau être vénérable, elle ne demande, elle ne suppose aucun mérite personnel. Sa dignité est tellement indépendante de sa volonté, qu'il peut être vicieux, crimi-

nel, impie, et cependant rester toujours la personnification de J.-C. En un mot, il en est de lui, comme des symboles eucharistiques. Ils cachent un Dieu et ils n'en restent pas moins de terrestres et grossières apparences. Ainsi le pauvre doit tout ce qu'il est à J.-C. seul. Il n'entre pour rien dans la vénération qu'il inspire et il ne peut pas plus en tirer gloire que les images matérielles de J.-C. crucifié par exemple, ne peuvent tirer gloire des hommages de la piété chrétienne. Il en est autrement de vous, ô riches miséricordieux, et c'est là le caractère le plus glorieux de votre dignité. D'elle-même votre condition ne vous crée aucune grandeur dans les idées de la foi; loin de là, si elles n'étaient relevées par un saint usage, vos richesses ne serviraient qu'à mettre un abîme entre J.-C. et vous. Votre fortune ne serait qu'un titre à des anathèmes et qu'un gage de réprobation. Si donc vous aussi, vous avez l'honneur de représenter J.-C. comme le pauvre et plus parfaitement que le pauvre, vous le devez à vous-mêmes et non à votre condition. Vous n'êtes si grands que par votre vertu. J.-C. lui-même n'entre dans votre dignité que comme l'auteur de votre fortune et du noble usage qui l'a sanctifié, car de lui seul dérive tout bien et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. Mais il ne fait pas seul, dans un sens vrai, il ne fait point votre grandeur ; c'est vous qui la créez à vous-mêmes par la charité. C'est le dévouement, c'est le sacrifice qui vous fait les images sensibles et les personnifications vivantes de votre Dieu. Plus heureux que le pauvre, ce qui vous élève, vous sanctifie ; vos prérogatives sont vos mérites et la vénération humaine ne peut honorer en vous la dignité de J.-C. sans honorer vos vertus.

Et voilà, ô vous, qui avez reçu de la Providence les biens de ce monde, voilà ce qui doit être la consolation de votre foi. Si souvent, ô riches, vous vous plaignez de la difficulté

du salut ! Si souvent vous nous dites que votre condition vous éloigne de Dieu, vous crée des obstacles insurmontables à la piété et au devoir ! Comment votre condition vous éloignerait-elle de J.-C. puisqu'elle est, si vous le voulez, le moyen de ressembler à J.-C. en reproduisant à la fois et son caractère et ses vertus? Sans doute, la fortune séparée de la religion qui en règle l'usage, est pour celui qui la possède le plus grand des périls. Les richesses sont d'elles-mêmes l'attrait de tous les vices et l'occasion de toutes les chutes, qui ne le sait? Mais que les richesses passent aux mains de la charité, elles changent de nature et se transforment à l'instant en instruments de vertus et en occasions de mérites. Les richesses, dit admirablement un saint, ressemblent aux eaux de nos fontaines. Retenez leur cours ; elles se corrompent bientôt et n'engendrent que des herbes stériles et des reptiles immondes. Au contraire, laissez ces eaux couler et se répandre, elles vont porter partout la fécondité et la vie. Retenez votre or dans vos mains, il se corrompt et votre âme avec lui. *Divitiæ vestræ putrefactæ sunt* (1). Laissez-le couler de vos mains et se répandre sur les pauvres, il féconde votre âme et il la vivifie. O riches, comprenez la puissance de la charité. Il ne dépend que de vous de pratiquer toutes les vertus dans une seule. Donnez aux pauvres, donnez beaucoup et, après avoir beaucoup donné, donnez encore. Donnez au prix du dépouillement et du sacrifice ; dans un seul précepte vous aurez accompli la loi et toute la perfection de la loi. Vous serez tempérants, parce que la charité dépensera pour les besoins du pauvre ce que la sensualité eût réclamé pour ses satisfactions personnelles. Vous serez chastes, parce que la charité en préoccupant votre âme des souffrances de vos frères,

(1) Jac., 5, 2.

vous fera oublier les paisirs et les joies coupables. Vous serez humbles, parce que la charité vous rendra les serviteurs des plus petits d'entre vos semblables. Vous serez pénitents, parce que la charité vous imposera les privations pour les épargner à vos frères. Enfin vous serez détachés, parce que la charité vous fera de vos richesses comme un bien étranger que vous posséderez non pour vous-mêmes, mais pour les indigents et pour les malheureux. Oui, soyez charitables, ô riches du monde, et vous êtes saints. Vous reproduisez tout ensemble et l'état et les vertus mêmes de J.-C. Comme lui vous unissez dans vos personnes ce qui fit le caractère propre de sa sainteté divine, la grandeur et l'humilité, la richesse et le détachement, la facilité de jouir et le sacrifice. Comme lui vous tirez de votre élévation même toutes vos vertus et vous faites tout pour Dieu par cela seul que vous faites tout pour les hommes ; *egenus factus est quum esset dives.*

Il est donc vrai, M. F., qu'il n'y a rien de plus honorable et de plus heureux selon la foi que la condition du riche miséricordieux et charitable. Je vais plus loin, je prétends qu'il n'y a rien de plus honorable et de plus heureux, même selon le monde et au point de vue des idées humaines. Que demandent à la fortune les gens du monde? Deux choses : de la grandeur et des jouissances. Réfléchissez-y sérieusement, vous verrez que c'est la charité qui fait sortir des richesses la plus solide grandeur et les plus douces jouissances du riche. Grandeurs et jouissances vraiment divines, puisque ce sont les seules que J.-C. ait voulu connaître ici-bas. C'est là le dernier trait de la ressemblance du riche avec le Sauveur du monde.

Quelle fut, en effet, la grandeur humaine de J.-C. sur la terre? Il dédaigna toutes les grandeurs qui n'ont d'éclat qu'aux yeux de la vanité et de l'ambition : celles de la naissance, de la popularité, du pouvoir, de la science même et

du génie. Il n'estima et ne voulut posséder que les grandeurs de la charité. Obliger le genre humain en se dévouant à son bonheur, s'assujettir tous les hommes en leur faisant contracter la dette d'une reconnaissance infinie, les mettre tous à ses pieds par la puissance irrésistible des bienfaits, c'est de toutes les gloires d'ici-bas, la seule qu'il n'ait pas rejetée ; mais aussi cette gloire, qui la posséda jamais comme lui ? O triomphe de la charité ! La malice des hommes a pu tout disputer à Dieu ; elle n'a pu méconnaître en lui les grandeurs de la bienfaisance et du dévouement. Les passions résistent tous les jours à la foi de sa doctrine et de ses miracles : elles ne peuvent refuser des hommages à la mémoire de ses bienfaits. En lui elles blasphèment le Dieu, mais bon gré malgré, elles bénissent le bienfaiteur de l'humanité.

Eh bien ! riches chrétiens, voilà la grandeur que J.-C. veut vous communiquer et qu'il ne tient qu'à vous de partager avec lui. Hélas ! le crime trop ordinaire des grandes fortunes, c'est de s'élever au-dessus de la condition humaine. Les riches, les puissants du monde ont beau rencontrer de toutes parts des preuves de leur néant, ils ont peine, ce semble, à se persuader qu'ils sont de simples créatures comme le reste des mortels. Leur prospérité leur enfle le cœur. Parce qu'ils possèdent plus que les autres hommes, ils s'imaginent qu'ils sont d'une autre nature. Ils font les dieux, nous a dit le prophète, et ils veulent être traités en dieux. Orgueil sacrilége et qui ne fait qu'attirer sur ces idoles de chair et de boue les foudres du grand Dieu qui réside dans le ciel. Il est toutefois pour les riches et pour les grands, un orgueil légitime que la religion ne condamne pas; loin de là, elle travaille sans cesse à l'exalter. Qu'ils soient donc, s'ils le veulent, ambitieux, mais qu'ils le soient noblement et saintement; qu'ils aspirent à s'élever, mais que ce soit par la charité. Oui, ô ri-

ches, voilà un but digne de vos désirs et de vos efforts! Aspirez à être les divinités d'ici-bas, mais ne faites pas les dieux à la manière des idoles qui reçoivent et ne donnent rien. Soyez dieux comme J.-C. en faisant du bien, en descendant pour consoler, en vous dépouillant pour enrichir. En un mot, soyez les bienfaiteurs de vos semblables malheureux, vous crie saint Chrysostome, et vous êtes des dieux. *Fac calamitoso, et sis deus.*

Et c'est là, n'en doutez point, la solide grandeur du riche. Au fond que sont toutes les autres grandeurs? Quelque chose de trop détaché de nous et qui tient trop peu à notre être pour nous créer une véritable élévation. Soyez puissants, soyez honorés, soyez par le rang les premiers entre vos semblables; rien n'est changé pour cela dans vos personnes. Vous ressemblez à la statue placée sur une haute colonne et qui voit tout à ses pieds. L'élévation appartient au piédestal et non à l'image qu'il soutient. Ah! la grandeur qui vient de la charité est d'une autre nature; elle tient à votre cœur et c'est le cœur qui fait l'élévation de l'homme. Ici vous ne devrez rien à vos ancêtres ou aux circonstances; c'est vous seuls qui vous êtes faits tout ce que vous êtes. Les autres grandeurs peuvent appartenir également au mérite et à la nullité morale. Celle-ci est le privilége exclusif des nobles cœurs et des grandes âmes. Les autres ne font que des envieux et dès lors des ennemis. Celle-ci que des obligés et des heureux. Les autres ne vous valent que des hommages vains et menteurs, que la servilité vous rend et qui trop souvent cachent le dépit et la haine. Celle-ci vous mérite une vénération religieuse et crée pour vous un culte semblable en quelque sorte à celui qui s'adresse à la divinité. *Fac calamitoso et sis deus.*

Vous tenez donc, ô riches, votre grandeur entre vos mains; soyez généreux, soyez charitables. La reconnaissance

publique qui honorera en vous la ressemblance de J.-C. vous rendra au centuple en respects, en amour, en culte religieux ce que vous vous serez ravi à vous-mêmes par les sacrifices de l'aumône et par les condescendances de la charité. O riches, comprenez-le, quand vous donnez, vous recevez ; quand vous vous oubliez pour vos frères, vous travaillez pour vous-mêmes ; quand vous vous faites petits auprès d'eux vous devenez grands ; quand vous vous faites leurs serviteurs, vous êtes plus que leurs supérieurs et leurs maîtres, vous êtes leurs divinités. Encore une fois, ô riches, soyez généreux, soyez charitables, et vous êtes des dieux ! *Fac calamitoso et sis deus.*

Mais ce n'est pas tout. La charité qui fait la grandeur du riche, va faire encore ses jouissances les plus douces et son véritable bonheur. Ne perdons pas de vue le modèle divin, J.-C. Jésus-Christ a eu ses joies, car il en faut même à un Dieu ; mais joies sublimes, et bien dignes de son cœur. Saint Paul nous en révèle le secret dans cette parole du Sauveur que l'Évangile ne nous a point transmise, mais que le saint apôtre a conservée au monde : *beatius est magis dare quam accipere* (1). C'est chose plus heureuse de donner que de recevoir. Aveugles que nous sommes, nous nous imaginons que le bonheur est à recevoir, et voilà pourquoi nous demandons sans fin à toutes les créatures. J.-C. nous désabuse de notre erreur. Le bonheur est à donner. *Beatius est magis dare quam accipere.* Donner voilà les véritables joies de l'homme, de Dieu même. Que fait Dieu, que se communiquer, que se répandre, que donner sans cesse et sans mesure, de sa propre plénitude ? Que fit J.-C. sur la terre, qu'obliger, que servir, que se dévouer, que donner à tous et de toutes manières ? Ce furent là ses seules jouissances ici-bas ;

(1) Act. 20, 35.

il ne connut que celles du dévouement et des bienfaits.

Croyez-nous, M. F., c'est dans la charité que Dieu nous a caché la véritable joie du riche. Hélas! les fortunes élevées portent toutes en elles-mêmes un ver secret qui les ronge. Le vulgaire qui ne voit les choses que de loin et qu'à la surface envie aux grands et aux riches leur félicité : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* (1). Mais qu'importent de vains dehors? Si pressés que soient autour de vous vos serviteurs ou vos courtisans, ils ne sauraient barrer le passage à la douleur. Si somptueuses que soient vos maisons, elles n'en sont pas moins le temple de l'ennui et du chagrin. Riches du monde, il faut vous distraire de cet ennui qui vous tue ; la charité vous offre des distractions tout à la fois les plus innocentes et les plus douces. Au milieu de vos prospérités, votre âme reste vide. Eh bien ! remplissez votre existence et votre cœur, mais que ce soit par des bienfaits. Vous ne sauriez être seuls avec vous-mêmes ; la solitude vous accable. Eh bien ! fuyez-vous vous-mêmes, mais que ce soit pour aller aux malheureux et aux pauvres. La vie si souvent vous pèse ; rendez-la légère en prenant le fardeau de vos frères. Vous avez tant de douleurs, si amères quelquefois ; oubliez-les en consolant les douleurs d'autrui. Vous avez si peu de joies et encore si fugitives ; procurez-en à vos semblables, et créez-vous à vous-mêmes le bonheur en le donnant aux autres. Certes je ne dis rien ici qui n'ait sa preuve dans votre expérience personnelle. Vous avez fait souvent du bien à vos semblables; votre cœur m'en est le garant. Ne sont-ce pas là les joies les plus vraies, les plus douces que vous ayez connues? Oui, quand vous avez visité l'abandon et le malheur du pauvre, quand vous avez consolé ceux qui pleuraient, quand vous avez

(1) Ps. 143, 15.

donné du pain à une pauvre mère qui ne nourrissait ses enfants que de ses larmes et de son désespoir, quand vous avez remplacé la Providence auprès d'une famille délaissée en adoptant son infortune, en un mot, quand, à l'exemple de J.-C., vous êtes descendus pour servir, vous vous êtes dépouillés pour donner, est-ce qu'alors votre âme ne s'est pas dilatée en elle-même ? Est-ce que vous ne vous êtes pas trouvés contents et satisfaits de vous-mêmes ? Est-ce que vous n'avez pas senti votre cœur se remplir, votre être s'élever, votre vie s'agrandir d'une vie nouvelle et jusque-là inconnue ? Est-ce qu'une puissance invisible ne vous a point rendu au centuple en paix secrète, en délices intimes tout ce que vous vous étiez ravi par la charité ? Voilà, M. F., des joies dignes de vous. Celles-là, la conscience ne les réprouve pas, elle les consacre ; la raison n'en rougit pas, elle en est fière ; le temps ne les flétrit point, il les reproduit par le souvenir même. Car c'est la fécondité merveilleuse de la charité de faire naître de la mémoire du bienfait une jouissance toujours nouvelle. Croyez-moi, ne vous enviez pas un bonheur si doux et à la fois si facile. Quand vous n'avez usé de la fortune que pour vous seuls, que vous a donné la fortune ? Vos plaisirs, vous le savez trop, vous ont laissés moins hommes et moins dignes de vous-mêmes, comme le disait cet ancien, ils ne vous ont pas laissés plus heureux. Usez donc de la fortune d'une façon nouvelle, non plus pour vous, mais pour les autres. Déçus que vous fûtes par les créatures, vous les accusez comme Salomon. Dans votre chagrin vous prononcez, comme lui, que tout ici-bas n'est qu'affliction, et que le bonheur n'est qu'un mot. Ah ! ne désespérez pas sitôt de l'existence, du bonheur, et de vous-mêmes. Essayez encore de la vie par un autre endroit, avant de lui jeter un anathème décisif, ne fût-ce que pour en épuiser l'expérience. Tentez au moins à la

suite de J.-C., cette voie des sacrifices, du dépouillement par la charité. Vous n'avez point trouvé de bonheur à recevoir : voyez enfin si, comme J.-C., vous ne trouveriez point le bonheur à donner. *Beatius est magis dare quam accipere.*

Mais s'il y a tant de joies dans l'aumône que donne une pitié toute naturelle et qui ne s'adresse qu'à l'homme, que dire des joies de l'aumône, quand c'est la foi qui la donne et que dans le pauvre elle s'adresse à un Dieu, à J.-C. ? Sortons, M. F., des horizons de la terre, regardons les choses d'en haut, non plus en hommes, mais en chrétiens. L'Évangile a transfiguré le pauvre. Dans sa personne la foi met J.-C. même, non par une fiction, mais par une substitution réelle et qui fait partie de notre religion. Eh bien, cette dignité du pauvre, si vous le voulez, est tout entière à votre profit et dans l'intérêt de votre bonheur. Quand vous donnez au pauvre, vous donnez à J.-C. Quand vous servez le pauvre, vous servez J.-C. Quand vous consolez le pauvre, vous consolez J.-C. Certes, M. F., s'il est doux d'essuyer des larmes, ce doit être quand on essuie les larmes d'un Dieu. S'il est consolant de servir autrui, ce doit être quand on sert celui qui le premier se fit le serviteur de nos minères et de nos besoins. S'il y a de la joie à donner, ce doit être quand on donne à un tel ami et à un tel père. Enfin s'il y a du bonheur à se dévouer, ce doit être quand on se dévoue pour qui ne voulut vivre et mourir que pour nous. O riches, j'en ait dit assez à votre foi et à vos cœurs. La voie de la béatitude vous est révélée ; il ne tient qu'à vous d'y marcher. Donnez et vous êtes heureux. Donnez beaucoup et vous êtes très-heureux. Donnez sans mesure, et vous êtes parfaitement heureux. *Beatius est magis dare quàm accipere.*

Voilà le privilége de la charité : par une touchante ressemblance de condition, de vertu, de grandeur, de jouissances même, elle reproduit dans le riche le caractère de

J.-C. Oh ! que notre religion est belle et qui n'admirerait les célestes créations de sa foi ? Pour rendre aux pauvres ce que leur condition leur ravit parmi les hommes, elle met en eux J.-C. et de peur que ce magnifique contre-poids ne les élève trop au-dessus des riches, elle enseigne à ceux-là qu'il ne dépend que d'eux de partager le glorieux privilége dont elle a doté l'indigence. Grâce à cette admirable économie, toutes les distances se rapprochent, tandis que les divisions s'effacent. Vivant tout ensemble dans le pauvre et dans le riche, J.-C. les consacre également, il les unit tous deux dans les liens d'une religion commune qui divinise dans l'un le malheur et dans l'autre la charité. Riches, que désormais la bienfaisance doit vous être facile ! Pauvres, que votre indigence doit vous être glorieuse ! Riches, avec quel empressement et avec quel respect vous allez donner à J.-C. qui souffre et qui demande dans le pauvre ! Pauvres, avec quelle reconnaissance et avec quel amour vous allez recevoir des mains de J.-C. qui se dépouille et qui donne dans le riche ! Non, d'une part plus de duretés, et de l'autre plus de murmures ; d'un côté plus d'égoïstes, et de l'autre plus d'ingrats. Et vous, hommes du siècle, économistes, philanthropes, comparez vos théories à ces créations de la charité catholique. Est-ce vous qui élèveriez aussi tout ensemble le riche et le pauvre ? Est-ce vous qui sauriez diviniser de la sorte et du même coup la bienfaisance et la misère, la souffrance et l'humanité ? Ah ! faites-nous grâce de vos calculs ; bénissez plutôt, adorez notre Maître et le vôtre et laissez régner paisiblement sur vos semblables une religion que vous pouvez bien méconnaître, que vous pouvez bien persécuter, mais que vous ne remplacerez jamais.

La charité communique au riche miséricordieux le caractère de J.-C. ; j'ajoute qu'elle l'associe à l'influence et à la mission de J.-C.

II

Représentez-vous, M. F., votre adorable Sauveur dans le cours de sa vie apostolique. Il s'entourait des classes les plus humbles de la société, comme d'une cour privilégiée. Qui le suivait dans ses courses ? Qui se pressait auprès de lui dans ses divines prédications ? C'était la multitude innombrable des petits, des artisans, des pauvres, des malades, de ceux qui étaient dans la souffrance et dans le malheur. J.-C. se plaisait au milieu de cette famille de son adoption et chacun recevait de lui quelque bienfait. Il guérissait les malades, il consolait les affligés, tous ses pas étaient marqués par quelque miracle de sa charité, et il passait en faisant le bien.

Voilà, riches du monde, votre modèle. La jouissance, le crédit, l'élévation du rang, la fortune vous créent une mission semblable à celle du fils de Dieu; vous n'êtes placés au-dessus de vos semblables que pour descendre par la compassion et le dévouement de la charité.

Or, en réfléchissant sur l'action qu'exerçait par sa charité N.-S. J.-C., j'y trouve trois points de vue principaux. En se dévouant ainsi pour les petits et les pauvres, premièrement, il venge la Providence; secondement, il restaure la société humaine; troisièmement, il prépare les voies à la religion qu'il révèle.

D'abord, je vois dans la charité de J.-C. la manifestation de la Providence. Quelle est la grande, l'éternelle accusation contre la Providence ? N'est-ce pas l'inégalité des conditions ? Dans tous les temps l'orgueil, l'envie, la misère, ont élevé la voix contre le ciel et ont demandé pourquoi sous un père commun, des enfants si diversement partagés ?

Pourquoi les uns au sommet, les autres dans la poussière ? Surtout pourquoi la fortune et par elle toutes les jouissances aux uns ; l'indigence, le besoin, toutes les privations aux autres ? Questions terribles. Vous savez combien il en est sorti de blasphèmes. J.-C. les résout par sa charité et les résout à la gloire du ciel et à la consolation de l'humanité tout ensemble. Quand on le vit, lui, le premier et le plus grand de tous, lui Dieu, s'abaisser jusqu'à la multitude, se faire l'ami, le serviteur de tous les besoins et de toutes les infortunes, oh ! alors la reconnaissance arrêta le murmure sur toutes les lèvres. Le monde vit en lui la personnification de la Providence, et il l'était dans la réalité. Dès lors il n'y eut plus lieu de douter que le Père céleste ne prît soin de tous les membres de sa famille de la terre. En voyant un Dieu se mêler ainsi à tous les hommes pour leur faire du bien, nul ne put se croire délaissé. Si bas qu'il fût placé dans la hiérarchie sociale, si petite que fût sa part aux jouissances, et si grande que fût au contraire sa part aux misères de cette vie, tout être humain dut se dire qu'il n'en était pas moins l'objet des sollicitudes paternelles du Créateur. Essuyées par une telle main, les larmes perdirent leur amertume ; partagée par un tel consolateur, toute douleur s'allégea, toute misère s'adoucit. L'homme marcha avec courage, avec joie même dans cette route de la pauvreté où il rencontrait un Dieu pour compagnon et pour appui ; et ainsi, tout ce qui souffrait sur la terre fut réconcilié avec la Providence.

Comprenez-vous le magnifique rôle qui vous est assigné d'en haut, ô riches, ô grands du monde ? Vous devez être les apologistes de la Providence en vous faisant par votre charité ses représentants auprès des malheureux et des pauvres. Ne l'oubliez pas, vous n'êtes grands que de l'abjection, et riches que de l'indigence d'un grand nombre

de vos semblables. En vous donnant le superflu Dieu a refusé le nécessaire à des milliers de pauvres; et ainsi, il s'est fait tort en quelque sorte à lui-même en vous faisant trop de bien. Sa sagesse, sa justice, sa bonté se trouvent donc en péril par votre fortune; car votre fortune donne aux malheureux et aux pauvres un droit apparent de se plaindre et d'accuser celui qui semble avoir oublié leurs besoins pour ne penser qu'à vos jouissances. C'est à vous de justifier et d'absoudre votre bienfaiteur devant les créatures. Donnez, M. F., donnez aux pauvres; faites-vous par les condescendances de la charité les égaux, les amis, les serviteurs des pauvres; soyez, en un mot, pour les pauvres ce que pour eux J.-C. a été; alors la Providence sera comprise et elle sera bénie.

Que dit, en effet, le pauvre lorsqu'il voit le riche venir à lui pour le consoler et le secourir? Il se dit que c'est Dieu qui lui envoie ce consolateur et ce bienfaiteur et il en conclut qu'il n'est pas étranger aux sollicitudes du Père céleste. Que dis-je, M. F.? Le pauvre vous regarde du même œil que les peuples autrefois regardaient N. S. dans l'exercice de sa charité adorable. Il vous regarde comme la Providence incarnée, visible, venant sous les traits de ses semblables l'assister et le soulager. Oh! comme sa foi éclairée par votre charité lui donne alors l'intelligence du plan de la sagesse divine! Vos richesses et sa pauvreté ne lui sont plus maintenant, les unes un sujet d'envie, l'autre un sujet de désespoir. Dans toutes deux, il aperçoit le lien providentiel de la société humaine. Il comprend que ces distinctions de fortune et d'indigence, en même temps qu'elles servent d'épreuves à la vertu, forment la base de ces rapports fraternels qui doivent unir en une seule famille tous les hommes. A ses yeux, ô riches, vous étiez tout à l'heure des étrangers, disons le mot, des ennemis. Il comparait

ses privations à votre abondance, tout ce que vous avez de trop et tout ce qui lui manque, et je ne sais quelles pensées de l'enfer se pressaient dans son cœur ; c'était la haine, c'était le blasphème, c'était le désespoir. Maintenant d'autres sentiments sont descendus dans son âme. C'est la reconnaissance, c'est l'espérance , c'est l'amour. Vous êtes pour lui des frères par qui lui arrivent les dons du Père commun, qui méritent doublement son affection, et comme les enfants d'une même race et comme les tuteurs de son abandon et les trésoriers de son indigence. De votre compassion , il conclut celle de son Dieu ; dans vos sollicitudes il voit ses sollicitudes ; dans vos aumônes il bénit les dons de la Providence. L'inégalité des conditions disparaît et le Créateur est absout.

N'enviez-vous pas un rôle si magnifique, et qui d'entre vous ne s'estime heureux de pouvoir représenter la divinité par son attribut le plus sublime, la miséricorde et la bonté ? Certes c'est là, si je ne me trompe, quelque chose de plus grand, de plus noble, que de ne vivre, comme font tant de mondains, que pour soi et pour les plaisirs. Car, je le demande, qu'est-ce qu'un riche égoïste et dont l'existence se concentre dans les jouissances personnelles ? Quel rôle joue-t-il dans le monde et de quelle utilité est sa vie ? Je sais bien que dans ce siècle de déraison, il ne manquera pas de sophistes pour nous prouver que son égoïsme n'est pas sans profit pour la société. N'a-t-on pas prétendu mettre le luxe et les passions au nombre des utilités publiques, parce que, dit-on, le luxe et les passions consomment, et la consommation développe le travail et alimente l'indigence ? Belle gloire, en vérité, pour de tels riches et qui leur est commune avec tous les fléaux, lesquels eux aussi consomment et par là même offrent et un exercice au travail et un aliment à l'indigence. Hélas, ils sont dans la société et pour leurs

semblables, ce que sont dans nos champs et pour les plantes les plus précieuses, ces arbres stériles qui tuent tout ce qui prend racine à leurs pieds et ne peuvent souffrir autour d'eux qu'un désert. Pour vous, ô riches charitables et miséricordieux, c'est vous qui êtes vraiment utiles sur la terre. Votre opulence est le bien de tous autant, plus même que votre bien personnel, puisqu'autant, plus que vous les pauvres vivent de vos richesses. Croissez donc toujours en prospérités, puisque votre bonheur est celui de vos frères; croissez comme ces arbres bienfaisants dont le tronc étaie la faiblesse des jeunes plantes, dont le feuillage tempère l'ardeur des étés, dont les rameaux abritent les oiseaux du ciel, dont les racines n'attirent les sucs de la terre que pour les rendre à l'homme et avec usure dans l'abondance de ses fruits. Laissez, laissez à d'autres les ruineuses et stériles prodigalités du luxe, du plaisir, des passions ; mais vous, ne retranchez rien des fécondes profusions de la charité. A l'exemple de J.-C., mêlez-vous par les bienfaits, par la pitié, aux classes les plus délaissées et les plus souffrantes. Comme J.-C., vivez pour essuyer des larmes, consoler des douleurs, réparer des misères. Comme J.-C., soyez la Providence descendue sur la terre et sous une forme humaine au service de tous les besoins de l'humanité. Voilà un rôle divin et le seul digne de votre foi tout ensemble et de votre cœur.

Et remarquez-le, M. F., après tout, c'est travailler pour vous que de travailler ainsi pour la Providence ; car la fortune, de qui dépend-elle? De vous ou de Dieu? Qui élève ou qui abaisse? Qui fait passer la tempête ou descendre la rosée qui fertilise la terre? Qui arrête ou fixe les richesses et qui leur donne des ailes pour s'envoler et s'enfuir? Dieu, M. F., Dieu seul. Quand donc l'homme s'isole dans son égoïsme, quand il épuise pour ses jouissances personnelles

la fortune dont le pauvre doit vivre avec lui, Dieu se doit à lui-même de lui retirer des biens qu'il profane, dont la possession entre ses mains devient un argument contre la Providence. Aussi, tant de ruines subites, tant de richesses disparues dans un abîme soudainement ouvert, tant de prospérités évanouies en un clin d'œil, tout cela, n'en doutez point, n'a pas d'autre cause qu'un abus criminel. Dieu s'est fait justice et à ses pauvres en retirant à l'économe usurpateur une administration inique. Voulez-vous au contraire fixer la fortune mobile, et comme l'enchaîner à votre maison? Que dis-je, voulez-vous la faire croître et grossir chaque jour de quelques prospérités nouvelles? Donnez et, après avoir donné, donnez encore, donnez toujours. Intéressez à vos richesses le Dieu qui en est le distributeur; usez-en pour la gloire de la Providence et la Providence se devra elle-même de faire croître des biens qui ne servent qu'à la manifester parmi les hommes. Croyez-nous, M. F., voilà le secret de perpétuer l'abondance dans vos familles. Voilà la vraie science de fonder des fortunes solides et qui passent avec votre nom à votre postérité. Les apôtres de la Providence en furent toujours les favoris.

Que fut encore J.-C. par sa charité? Le restaurateur de la société humaine. A l'époque où il apparut dans le monde, tous les liens qui unissent les hommes entre eux, s'étaient relâchés. Il y avait encore de vastes agrégations d'individus, toutes les formes extérieures de la société subsistaient, des lois, des pouvoirs publics, les distinctions des classes, et je ne sais quel ordre à la surface des choses. Mais cette union qui a son lien dans les âmes, qui se fait par l'amour mutuel, par le don de soi aux autres, et en quoi seul consiste la communauté, on en avait perdu jusqu'à la notion depuis longtemps. L'homme vivait à côté de l'homme, mais non avec l'homme. D'innombrables individus se touchaient par des relations

toutes matérielles, mais sans se pénétrer et sans se fondre, et, sous l'empire d'une même législation, sur le même sol, des abîmes séparaient et isolaient entre eux tous les hommes.

J.-C. proclame le grand précepte : vous aimerez le prochain comme vous-même, et il le pratique dans sa perfection la plus sublime. Il vient sur la terre vivre avec les hommes et il vit pour eux. Contemplez-le. Qu'est-ce que son existence que le dévouement de lui-même à tous, que l'acte permanent du sacrifice? Il parle, il agit, il souffre; c'est pour le bien de ses frères, de ceux dont son amour l'a fait le semblable. Il est cependant le maître, le souverain de tous, mais il conçoit et nous apprend à concevoir la prééminence et le pouvoir sous une notion nouvelle, la notion du service public. Ceux qui sont grands, dit-il, parmi les nations prouvent par la domination leur puissance; il en sera autrement parmi vous; *vos autem non sic*. Celui qui est grand se fera l'égal du petit et celui qui sera le plus élevé sera le serviteur de tous; *Ego autem in medio vestrum sum sicut qui ministrat* (1). Vous savez s'il avait sujet de se rendre ce témoignage. Il fut bien plus que le serviteur des hommes, il fut leur victime. Alors, M. F., la société parfaite fut définitivement constituée. Par son nseignement et par son exemple, J.-C. condamna à jamais la loi étroite et barbare de l'égoïsme. Il élargit le cœur de l'homme par la charité comme il avait élargi son intelligence par la foi. En plaçant ainsi dans le dévouement et le sacrifice le lien de la communauté, il agrandit et resserra en même temps tous les rapports de la vie publique parmi les hommes. Il laissa subsister, sans doute, les distinctions diverses qui classent les individus et qui résultent inévitablement de la convention humaine; mais il en fit des devoirs et une mission et, chose admirable, grâce au dévouement

(1) Luc, 22, 27.

commandé par son exemple comme par ses leçons, voilà que la puissance et la faiblesse, la fortune et l'indigence se trouvèrent rapprochées par leur opposition même. L'unité sortit de la division des classes : le riche en se dévouant au pauvre le fit un autre lui-même; le pauvre en voyant le riche au service de son indigence se sentit rendu à la dignité d'homme, et l'amour mutuel naissant de ces rapports nouveaux, la société humaine réalisa sans secousses, sans efforts, la fraternité universelle.

C'est cet ordre, riches chrétiens, que vous êtes appelés du ciel à conserver et, s'il se peut, à étendre. Les passions le troublent sans cesse et travaillent à le détruire jusque dans ses derniers vestiges. C'est à votre charité de le défendre et de l'affermir. Nous ne pouvons pas nous dissimuler, M. F., que la foi qui se retire peu à peu de notre société indifférente ou sceptique, emporte avec soi le ciment qui liait ensemble toutes les choses. Le monde moderne, tel que nous le font l'impiété et le doute, reproduit à nos yeux, sous les apparences matérielles de l'ordre, une confusion profonde et de jour en jour plus menaçante. Les besoins, les habitudes, les accidents de la naissance, groupent encore les hommes sur le même sol, mais l'union des âmes est brisée. Par quel point de leur être les hommes se touchent aujourd'hui, qui pourrait le dire? Les croyances retenues par les uns, dédaignées ou repoussées par les autres, au lieu de rapprocher, séparent, éloignent. Les lois circonscrivent la guerre au lieu de l'éteindre, elles maintiennent l'ordre à la surface et refoulent les divisions à l'intime des âmes. Les intérêts, seule puissance que tous proclament, développent sans relâche et de tous côtés des germes de rivalité, de haine, et mettent sans cesse aux prises les individus avec les individus, les classes avec les classes, mais au fond de ces âmes que remuent-ils? Que demande-t-on dans les

rangs extrêmes de la société? Que veut-on sous le nom de liberté? Quelle égalité rêve-t-on et quelle fraternité? Ne nous y trompons pas, l'impiété qui s'enracine, chaque jour, dans les conditions inférieures, leur a ôté avec les espérances de l'avenir tout un monde et le monde de l'infini. Les désirs, les passions, les cupidités que la foi désarmait pour le temps en les tournant vers l'éternité, retombent de tout leur poids sur la terre et affluent ensemble vers ces richesses qu'un petit nombre possède et que tous se disputent. La société n'est plus qu'un champ de bataille où les jouissances et le besoin, la prospérité et l'indigence sont en présence, s'observent, se menacent, et commencent déjà par les défiances et les haines ces luttes qui se continuent et s'achèvent par des ruines et dans le sang. Il faut qu'une crise violente emporte, un peu plus tard, un peu plus tôt, l'ordre social tout entier, ou que la charité, cette fille du ciel, vienne se placer entre ces classes rivales et ennemies, et qu'elle les désarme toutes deux en rassurant les unes et en consolant les autres par son dévouement. Venez donc, ô riches chrétiens, venez au milieu de cette société défaillante et qui porte en son sein tant d'orages, venez comme J.-C. vint autrefois à la société païenne que sa charité régénéra en la transformant. Vainement la sagesse du siècle se travaille et sue pour retenir les éléments qui se fuient, pour constituer avec les germes mêmes de la division, l'ordre et l'unité des faits, démontrant chaque jour avec l'insanité de ses efforts, l'impuissance de ses ressources. Mais vous, ô riches chrétiens, vous pouvez ce qui est impossible à la philosophie et à la politique. Imitez le divin Maître. Selon ses préceptes, à son exemple, soyez les serviteurs de ceux qui sont au-dessous de vous, et votre dévouement renouvellera les miracles de restauration sociale qu'opéra le dévouement de J.-C. Des pauvres envient votre

opulence, faites en leur bien propre en la partageant avec eux. Les pauvres se blessent de votre élévation; intéressez-les à votre grandeur en les faisant monter jusqu'à vous par les égards, les respects qui doublent l'aumône en soulageant avec la faim du corps, le besoin de dignité que porte en soi tout cœur d'homme. Les pauvres se plaignent de n'être comptés pour rien dans la société, et d'être par leur condition étrangers parmi leurs concitoyens et sur le sol même de la patrie. En vous donnant à eux pour les consoler, donnez-leur plus qu'une patrie, une famille; plus que des concitoyens, des frères. Ils parlent de leurs droits, répondez-leur par la bienfaisance qui ne calcule pas les droits et qui toujours les dépasse, parce qu'elle se mesure par l'amour. Ils rêvent l'égalité; allez au delà de leurs rêves : non contents d'en faire vos égaux, faites-vous leurs inférieurs par le service de la charité. Ils dévorent en quelque sorte la terre de leurs désirs et de leurs cupidités; prouvez-leur pár votre exemple qu'il y a ici-bas quelque chose de plus heureux que de jouir, se priver pour ses frères. En un mot la plaie de la société, c'est l'égoïsme; appliquez-y le mérite divin du sacrifice. Oui, le sacrifice! Et c'est parce que le sacrifice n'est point au fond des théories et des institutions de la philanthropie, c'est pour cela qu'elle reste, malgré ses efforts, impuissante à guérir les maux qui rongent la société humaine. Elle a beau donner à l'indigence et, s'il se peut, jusqu'à la prodigalité; en apparence, il y aura moins de malheureux; dans la réalité, il n'y aura pas moins de mécontents. Elle distribuera des secours; les pauvres diront qu'elle leur jette une obole pour pouvoir jouir en paix de ses trésors. Elle bâtira des hospices; les pauvres l'accuseront d'élever ces murs pour mettre une barrière entre eux et leur indigence et les fêtes des riches. Qu'elle s'épuise en créations matérielles pour les classes in-

digentes ; elle les trouvera toujours ingrates et toujours ennemies. Mais que la charité se présente à son tour et en un instant elle va réaliser ce qui restait impossible à la philanthropie. C'est que la charité s'identifie avec le pauvre ; elle pleure avec lui, elle souffre avec lui, elle vit avec lui et pour lui, elle se dépouille, elle se dévoue, elle se donne elle-même. Oh ! oui, elle seule sait aimer, et n'est-ce pas l'amour qui crée toutes les choses ?

Enfin la charité de J.-C. prédispose les hommes à recevoir son Evangile et prépare les voies au triomphe de la vérité. Quel charme entraînait à sa suite des peuples innombrables, avides de le voir et surtout de l'entendre ? Etait-ce le rayon de divinité empreint sur son front ? Etait-ce la beauté de son enseignement et la grâce humaine de sa parole ? Etait-ce le spectacle de sa puissance disposant à son gré des lois de la nature ? Ah ! ses miracles seuls eussent parlé peut-être plus à la curiosité des peuples qu'à leur conscience. La seule beauté de son enseignement eût fait des admirateurs, mais la sévérité eût éloigné les disciples. Sa parole eût attiré, mais ses préceptes eussent effrayé. L'éclat divin de sa personne eût ébloui un instant, l'instant d'après il se fût effacé devant sa pauvreté et les misères de sa condition humaine. Il fallait donc quelque chose de plus qui servît d'instrument extérieur à sa grâce et qui lui gagnât tous les cœurs. Son apôtre nous révèle ce secret en deux mots quand il nous dit : *Pertransiit bene faciendo et sanando omnes oppressos* (1). Ses compassions pour tout ce qui souffrait, ses bontés pour tous les malheureux, ses bienfaits qui marquaient partout son passage, cette charité divine qui mettait sa puissance comme sa personne à la discrétion des pauvres et des infirmes, voilà, M. F., ce qui subjuguait les âmes. Le cœur humain que sa

(1) Act. 10, 38.

corruption naturelle ferme instinctivement aux leçons de la vérité et du devoir, s'ouvrait de lui-même à ce maître miséricordieux qui prouvait sa mission par son amour. Cette multitude témoin de sa bienfaisance accueillait sans prévention une doctrine que le prédicateur avait d'avance rendue aimable par ses dévouements. Puis, quand le Maître parlait, quand il disait : aimez votre prochain comme vous-même ; renoncez-vous et portez votre croix ; heureux les pauvres et ceux qui pleurent, le peuple attentif rapprochait ses paroles de ses exemples. Il se représentait son amour pour les hommes, ses sacrifices de tous les jours, ses prédilections pour les pauvres, ses soins des affligés et des malheureux. En même temps son âme s'attendrissait aux impressions de ces souvenirs et la vérité évangélique y descendait sans peine comme le grain pénètre au sein de la terre doucement amollie par les pluies de l'automne. Ainsi, M. F., le Fils de Dieu préparait-il le monde à la foi de ses enseignements. Dans sa personne, la charité se révéla d'abord, elle mena ensuite les hommes à la vérité. Nous l'avons vu, dit le bien-aimé disciple, il était plein de bonté et plein de vérité... *Vidimus gloriam ejus... plenum gratiæ et veritatis.*

Que je voudrais, riches chrétiens, vous faire comprendre la beauté de cet apostolat que la foi vous montre dans le saint usage de la fortune ! Votre Dieu a condamné les riches et les richesses ; oserai-je le dire ? vengez de ces anathèmes et vos richesses et vous-mêmes. L'Evangile les réprouve ; rendez-les saintes en les faisant servir au triomphe de l'Evangile. J.-C. vous proclame malheureux ; faites-vous heureux vous-mêmes en usant de votre condition pour faire connaître et aimer J.-C.

Hélas, M. F., la religion n'eut jamais plus besoin de votre concours. Jetez un regard sur la société autour de vous et dites si la religion a sujet de gémir. Le doute, l'indifférence, ou ont tué, ou ont engourdi dans les âmes tous les germes

de la foi. L'Eglise qui ne pouvait aux jours anciens contenir dans ses temples trop étroits les flots de ses fidèles, s'assied presque seule et veuve de ses enfants dans le sanctuaire silencieux. Les rues de Sion pleurent; les ronces et les plantes sauvages commencent à croître dans la voie sacrée. Les routes qui marchent à la mort sont pleines de bruits et de peuples, elles tressaillent de joie parce que les multitudes qui ont oublié Dieu se pressent à l'envi dans leurs sentiers. Nous avons beau, nous les ministres de l'Eglise et les prêtres de J.-C., crier sur le seuil du temple et rappeler à Dieu la foule qui fuit vers les abîmes. Notre voix se perd au milieu de ces clameurs grondantes des intérêts, des passions et des plaisirs; les hommes n'en vont pas moins à leur perte. Qui nous écoute, Seigneur, parler de vous et de votre justice et de l'avenir? Surtout qui croit à ce qu'il entend? *Domine, quis credidit auditui nostro* (1)? Venez, ô grands, ô riches du monde, suppléer à notre ministère et prêter un appui à notre parole. Mêlés à la foule par tous les intérêts de la vie, parlez-lui cette langue des bienfaits qui est entendue et des sens, et de l'esprit, et des passions, et de la conscience, et de tout ce qu'il y a dans l'homme d'instincts bons ou mauvais, terrestres ou spirituels. Venez, non pas au nom de la nature, c'est quelque chose de trop froid; non pas au nom de l'humanité, c'est quelque chose de trop stérile; venez au nom de la foi, comme les représentants et les personnifications de J.-C., reproduire ses dévouements au milieu de cette société égoïste qui le renie. N'en doutez pas, cette manifestation de charité sera aussi féconde de nos jours qu'elle le fut à l'origine du christianisme. Alors, au berceau de l'Eglise, la générosité des premiers fidèles à l'égard des pauvres charmait saintement les païens et la charité toute vivante de

(1) Marc, 22.

ces aînés de notre foi dissipait les préjugés, faisait tomber devant soi les haines et s'emparait des hommes par l'admiration en attendant qu'elle les captivât par des croyances. Riches, grands du monde, il dépend de vous de faire revivre ces heureuses victoires de la charité. Aimez les pauvres, les malheureux comme les aimèrent nos pères dans la foi, laissez la religion vous abaisser noblement au niveau de toutes les infortunes, vous dépouiller et vous appauvrir pieusement au profit de l'indigence. Oh ! combien de préjugés se dissiperont ! combien de haines tomberont ! combien d'âmes fermées jusque-là, s'ouvriront à la foi ! Les plus indifférents seront bien forcés de penser enfin à la religion, lorsqu'ils la verront partout dans votre personne, séchant les larmes, consolant les afflictions, secourant les besoins. Les plus incrédules seront bien forcés de croire à quelque chose de surnaturel et de divin dans le monde, quand ils vous verront dévoués à des sacrifices si fort au-dessus des instincts de la nature et des forces de l'homme. Les ennemis les plus implacables de J.-C. seront bien forcés de respecter son nom, lorsqu'ils verront ce nom sacré inspirer de si beaux et de si magnanimes sentiments. Ce peuple de sophistes, de rhéteurs, de politiques, de rêveurs de toute espèce qui veut à toute force que c'en soit fait du christianisme sera bien forcé de reconnaître de la vie et de la force et une sève divine dans une religion qui enfante de tels bienfaiteurs de l'humanité. Car enfin la mort n'aime pas, la mort n'agit pas. Et quelle vie énergique que celle qui se révèle ainsi par les sacrifices et par les bienfaits !

Donc soyez-nous en aide dans la grande tâche, qui nous est imposée d'en haut, de ramener les âmes à la vérité. Hélas ! nous pouvons bien inspirer les saintes et généreuses aumônes ; nous ne pouvons en donner l'exemple. Le malheur nous a dépouillés nous-mêmes et nous demandons

aujourd'hui, nous qui donnions autrefois. Mais unissez-vous à nous, vous, M. F., que Dieu a faits riches, et tous ensemble, nous ministres de la vérité de J.-C., vous ministres de la charité, présentons-nous aux peuples ; les peuples vont tomber au pied de la croix. Nous, nous parlerons ; vous, vous donnerez. Nous parlerons de la Providence, vous la rendrez sensible ; des bienfaits de la religion, vous les réaliserez ; des droits de J.-C. à l'amour du genre humain, vous les prouverez. Nous, nous apporterons des remèdes aux maux des âmes ; vous, les remèdes aux maux du corps. Nous, nous distribuerons les biens de la grâce ; vous, ceux de la nature. En un mot, vous vous efforcerez, vous, de rendre les hommes moins malheureux dans le temps ; nous, de les rendre heureux pour l'éternité. Ainsi M. F., la foi apparaîtra en nous avec ce double caractère que lui prête saint Paul, avec les consolations de la vie présente, et les espérances de la vie future. Ainsi la religion investira, saisira les hommes par tous les intérêts, et par ceux de la terre et par ceux de l'éternité. Oh ! rien ne résistera, soyez-en sûrs, à cette sainte conspiration pour le bonheur des hommes, et insensiblement la vérité triomphante verra le genre humain ramené en triomphe dans le temple par les mains de la charité.

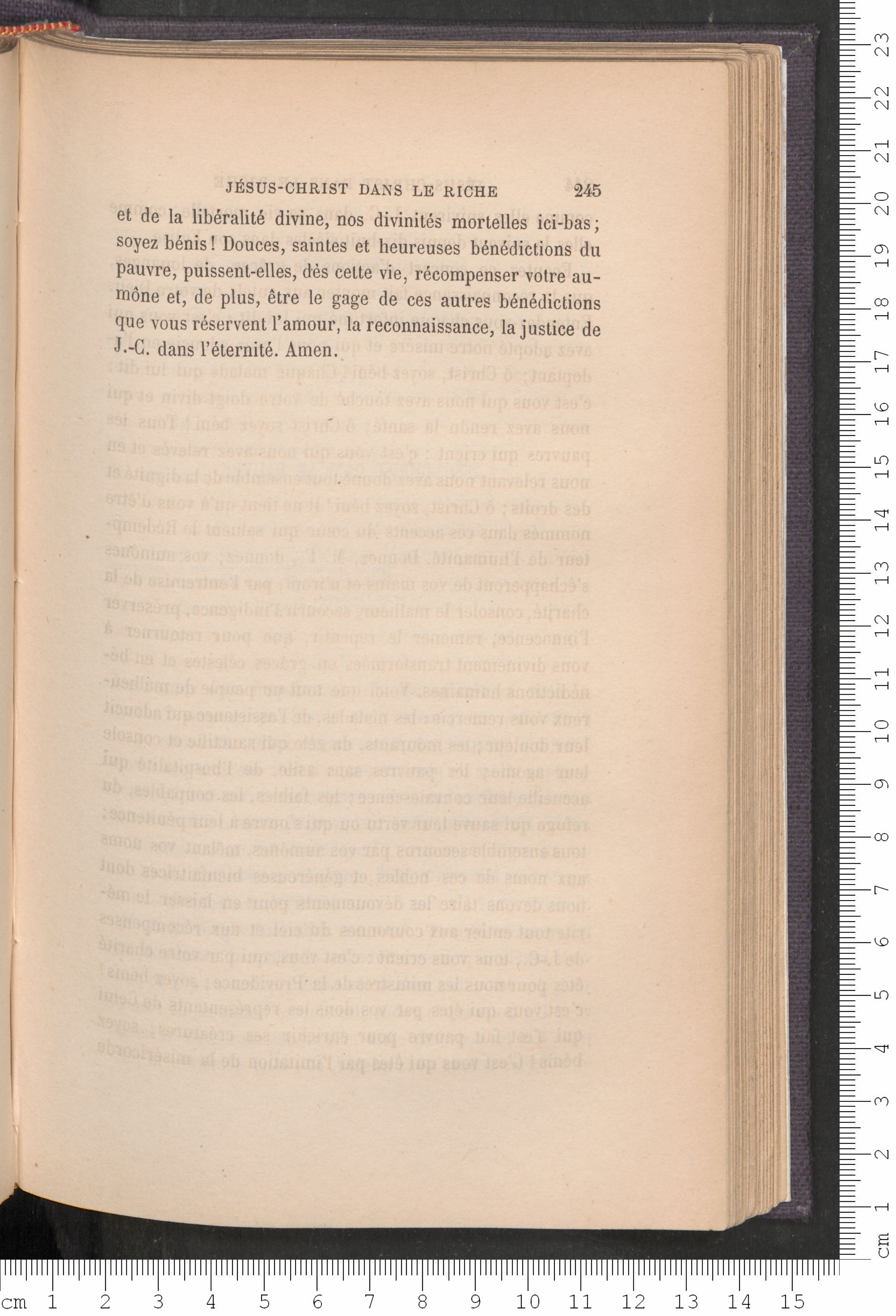
Voilà, M. F., le sublime rôle que la foi vous donne : votre mission est la mission même de J.-C. Oh ! soyez-en fiers ! oh ! soyez-en jaloux et ne souffrez pas, si d'autres la partagent, que d'autres vous la ravissent. Ne vous alléguez pas d'excuses, la foi n'en admet pas qui vous puisse dispenser d'une si belle gloire. Ne dites pas que ces temps sont mauvais ; votre mission n'en est que plus nécessaire, et aussi votre dévouement n'en sera que plus généreux. Ne dites pas que les pauvres sont innombrables et que les misères semblent croître et grandir par les secours

mêmes donnés aux misérables. Si vous ne pouvez multiplier l'or entre vos mains, élargissez votre cœur à l'égal du Cœur de J.-C. Quand vous ne pouvez donner l'aumône de la fortune, donnez l'aumône plus précieuse encore du cœur, l'aumône des désirs et des regrets. Surtout ne dites pas que vos dons encouragent les pauvres à demander. M. F., c'est votre gloire. Ils vous traitent comme leur Dieu, comme J.-C. Ils vous font l'honneur de croire que, comme Dieu, votre bienfaisance n'a pas de limites et qu'avoir donné vous est une raison de donner encore, de donner toujours. Ne dites pas les pauvres ont tant de vices. Eh! sur qui tombent les compassions et les bienfaits de J.-C. sinon sur des multitudes grossières et trop souvent indignes de ses miséricordes? Comme celle de J.-C. votre générosité en sera d'autant plus magnanime. Enfin ne dites pas : mais les pauvres ont si peu de reconnaissance. J.-C. n'obligeait que des ingrats. Les uns ne remercièrent jamais, les autres récompensèrent le bienfaiteur par la haine et la persécution. Obligez comme J.-C; l'ingratitude des pauvres sera le plus noble mérite de votre charité.

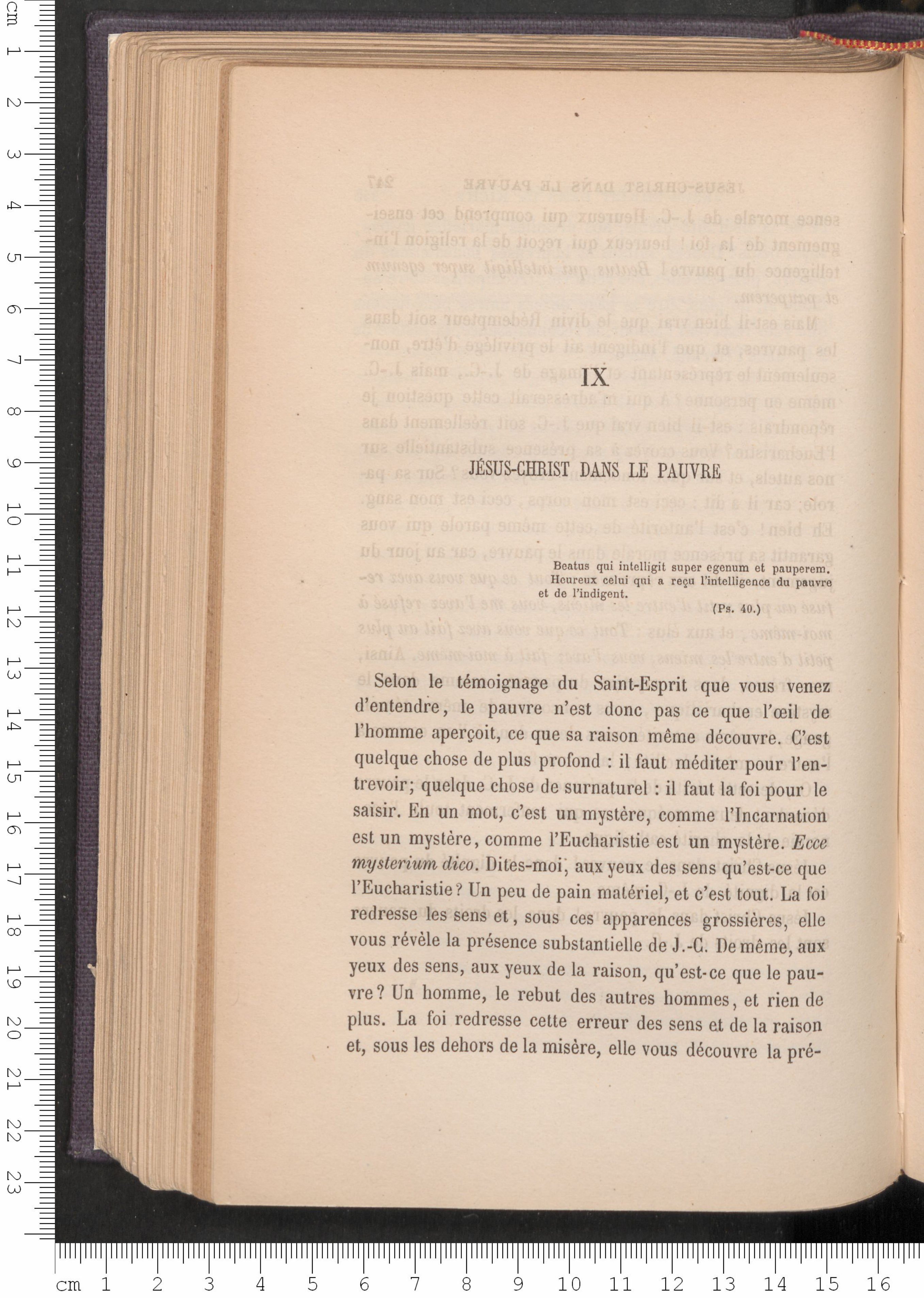
Maintenant, M. F., que je vous ai exposé cette sublime théorie de la charité, il s'agit de la mettre en pratique. Regardez ce tabernacle. Là est le Dieu riche, le Dieu bon, qui reçoit tous les jours votre prière et qui ne vous renvoie jamais vides de ses bénédictions ni de ses grâces. Eh bien! nous voulons aujourd'hui vous honorer comme vous-mêmes vous honorez J.-C. Nous vous demanderons au nom de l'indigence corporelle des pauvres, comme vous lui demandez vous-mêmes au nom de l'indigence spirituelle de vos âmes. Achevez la ressemblance : donnez comme il donne, exaucez comme il exauce; soyez les bienfaiteurs de vos semblables, comme il est votre bienfaiteur à vous-mêmes. Les bénédictions des malheureux vous suivront

comme elles suivirent J.-C. dans sa vie mortelle, comme elles le suivent depuis dix-huit siècles dans son Eglise.

Ecoutez ce concert d'actions de grâces, de louanges, que la reconnaissance fait monter aux autels de votre Dieu. Entendez-vous chaque infortuné qui lui dit : c'est vous qui avez adopté notre misère et qui nous l'avez adoucie en l'adoptant; ô Christ, soyez béni! Chaque malade qui lui dit : c'est vous qui nous avez touché de votre doigt divin et qui nous avez rendu la santé; ô Christ soyez béni! Tous les pauvres qui crient : c'est vous qui nous avez relevés et en nous relevant nous avez donné tout ensemble de la dignité et des droits; ô Christ, soyez béni! Il ne tient qu'à vous d'être nommés dans ces accents du cœur qui saluent le Rédempteur de l'humanité. Donnez, M. F., donnez; vos aumônes s'échapperont de vos mains et n'iront, par l'entremise de la charité, consoler le malheur, secourir l'indigence, préserver l'innocence, ramener le repentir, que pour retourner à vous divinement transformées en grâces célestes et en bénédictions humaines. Voici que tout un peuple de malheureux vous remercie : les malades, de l'assistance qui adoucit leur douleur; les mourants, du zèle qui sanctifie et console leur agonie; les pauvres sans asile, de l'hospitalité qui accueille leur convalescence; les faibles, les coupables, du refuge qui sauve leur vertu ou qui s'ouvre à leur pénitence; tous ensemble secourus par vos aumônes, mêlant vos noms aux noms de ces nobles et généreuses bienfaitrices dont nous devons taire les dévouements pour en laisser le mérite tout entier aux couronnes du ciel et aux récompenses de J.-C., tous vous crient : c'est vous, qui par votre charité êtes pour nous les ministres de la Providence; soyez bénis! c'est vous qui êtes par vos dons les représentants de Celui qui s'est fait pauvre pour enrichir ses créatures; soyez bénis! C'est vous qui êtes par l'imitation de la miséricorde



et de la libéralité divine, nos divinités mortelles ici-bas; soyez bénis! Douces, saintes et heureuses bénédictions du pauvre, puissent-elles, dès cette vie, récompenser votre aumône et, de plus, être le gage de ces autres bénédictions que vous réservent l'amour, la reconnaissance, la justice de J.-C. dans l'éternité. Amen.



IX

JÉSUS-CHRIST DANS LE PAUVRE

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.
Heureux celui qui a reçu l'intelligence du pauvre et de l'indigent.

(Ps. 40.)

Selon le témoignage du Saint-Esprit que vous venez d'entendre, le pauvre n'est donc pas ce que l'œil de l'homme aperçoit, ce que sa raison même découvre. C'est quelque chose de plus profond : il faut méditer pour l'entrevoir; quelque chose de surnaturel : il faut la foi pour le saisir. En un mot, c'est un mystère, comme l'Incarnation est un mystère, comme l'Eucharistie est un mystère. *Ecce mysterium dico*. Dites-moi, aux yeux des sens qu'est-ce que l'Eucharistie? Un peu de pain matériel, et c'est tout. La foi redresse les sens et, sous ces apparences grossières, elle vous révèle la présence substantielle de J.-C. De même, aux yeux des sens, aux yeux de la raison, qu'est-ce que le pauvre? Un homme, le rebut des autres hommes, et rien de plus. La foi redresse cette erreur des sens et de la raison et, sous les dehors de la misère, elle vous découvre la pré-

sence morale de J.-C. Heureux qui comprend cet enseignement de la foi ! heureux qui reçoit de la religion l'intelligence du pauvre ! *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.*

Mais est-il bien vrai que le divin Rédempteur soit dans les pauvres, et que l'indigent ait le privilége d'être, non-seulement le représentant et l'image de J.-C., mais J.-C. même en personne ? A qui m'adresserait cette question je répondrais : est-il bien vrai que J.-C. soit réellement dans l'Eucharistie ? Vous croyez à sa présence substantielle sur nos autels, et sur quel fondement croyez-vous ? Sur sa parole, car il a dit : ceci est mon corps, ceci est mon sang. Eh bien ! c'est l'autorité de cette même parole qui vous garantit sa présence morale dans le pauvre, car au jour du jugement, il dit aux réprouvés : *Tout ce que vous avez refusé au plus petit d'entre les miens, vous me l'avez refusé à moi-même ;* et aux élus : *Tout ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, vous l'avez fait à moi-même.* Ainsi, mes frères, dans le mystère du pauvre, comme dans le mystère eucharistique, vous rencontrez le même témoignage, la même autorité ; vous devez donc à l'un comme à l'autre la même docilité, la même foi.

Or, de cette vérité de la présence de J.-C. dans le pauvre découlent deux conséquences qui renferment toute l'économie de la charité catholique.

Jésus-Christ dans le pauvre ! donc la dignité du pauvre est la dignité de J.-C. même.

Jésus-Christ dans le pauvre ! donc les droits du pauvre sont les droits de J.-C.

I

D'abord la dignité du pauvre est la dignité de Jésus-Christ même. Et dans cette seule idée, admirez le triomphe de la charité chrétienne sur la bienfaisance philosophique. En effet, avec ses pompeuses maximes et son fastueux étalage de sensibilité, que fait, que peut faire pour les pauvres la sagesse du siècle ? Je veux qu'elle leur donne de l'or et même des larmes ; qu'elle leur ouvre des asiles et leur prodigue des secours à l'égal de leurs misères. Que peut-elle de plus ? Rien assurément. C'est-à-dire que sa puissance est restreinte dans le cercle des besoins matériels de la vie, et que ses consolations s'arrêtent précisément là où commencent les besoins de l'être moral et avec eux la suprême misère de l'homme ici-bas. Car, ne nous y trompons point, mes frères ; s'il est vrai que pour nous, nobles créatures que Dieu a faites à son image, la vie n'est pas tout entière dans les sens ni tout l'être dans les organes, dès lors la misère extrême de l'homme, ce n'est pas précisément la nudité, la faim, la douleur, rien, en un mot, de ce qui n'attaque que l'existence matérielle. C'est, avec tout cela, il est vrai, mais bien au-dessus de tout cela, c'est le mépris qui accompagne le pauvreté, l'abjection attachée à l'indigence. Qu'est-ce, en effet, que le pauvre dans la société humaine, par cela seul qu'il est pauvre, sinon un être qui a son existence à part, une sorte de surnuméraire dans la grande famille du genre humain, et qui n'y vit que des restes et comme de la surabondance de la vie du riche ? De lui à ce riche quelle distance ! Et à les voir l'un et l'autre dans la société, qui dirait qu'il y a, des deux côtés, même origine, même intelligence, mêmes destinées ? Or, cette

espèce de proscription morale qui fait du pauvre un étranger que la seule pitié tolère dans la société commune, voilà sa grande misère, voilà sa douleur la plus intime et la plus poignante, la seule peut-être à laquelle il ne se résignera jamais. Donc c'est faire bien peu de chose pour lui que de lui donner du pain, des vêtements, un asile. A la bonne heure, que vous ayez tout fait pour l'animal dont la faim gronde au seuil de votre porte, lorsque vous lui avez jeté un morceau de pain à dévorer ; cela se conçoit, car là, qu'y a-t-il ? Des organes, des instincts grossiers, une vie toute matérielle, et rien de plus. Mais dans le pauvre, il y a une intelligence, et avec elle, la conscience invincible de sa grandeur, et c'est cette conscience outragée par la dégradation de l'indigence qui réclame, avant tout, les soins et les consolations de la charité. Ainsi la première nécessité du pauvre, c'est d'être relevé, ennobli et à ses propres yeux et aux yeux de ses semblables, et il est évident qu'il a encore plus besoin de dignité que de secours. La véritable bienfaisance doit donc, avant tout, le réhabiliter dans les idées du genre humain. Quiconque voudra réfléchir trouvera qu'après tout c'est là le seul moyen efficace de consacrer ses droits dans la société. Car qui ne sait que, parmi les hommes, les droits séparés de la dignité qui les consacre finissent toujours par être méconnus ou usurpés par les passions ?

Or, mes frères, cette réhabilitation du pauvre ne pouvait être l'ouvrage que de J.-C. Sans J.-C. les hommes n'eussent eu ni la puissance de la consommer, ni seulement la pensée de l'entreprendre. Les philosophes auront beau en appeler à la raison et au sentiment, beau faire parler la nature et l'humanité, beau nous rappeler les droits imprescriptibles et l'égalité primitive de tous les hommes ; leurs discours, et même leurs livres laisseront éternellement le riche à sa hauteur et le pauvre à son humiliation.

La raison en est simple : c'est qu'il faut autre chose que des raisonnements ou des sentences pour dominer les passions et changer toutes les idées de l'homme. Et, pour preuve de cette vérité, il suffira de considérer ce qu'a été le pauvre dans tous les temps et dans toutes les sociétés, lorsque la consécration de la foi catholique n'est point descendue sur son front. Considérez, par exemple, ce qu'il était dans l'antiquité païenne et chez les peuples dont on a tant vanté la civilisation. Là il y avait des philosophes, et on parlait sans cesse des lumières et de la raison. Là on proclamait fastueusement dans les livres et sur les théâtres que l'homme ne doit rester étranger à rien de ce qui touche l'homme ; et cependant quel contraste entre les actions et les livres, quelle contradiction entre les mœurs publiques et les maximes ! En effet, là, et l'histoire entière nous l'atteste, non-seulement aucune misère n'était respectée, mais toutes les misères étaient barbarement outragées. Là, l'indigence était une vraie dégradation sociale qui plaçait le pauvre en dehors de la famille et de l'humanité. Là, l'enfance lâchement trahie par la société, demandait en vain une sauvegarde à la puissance publique. Et tandis que parmi nous la loi se tient comme en sentinelle auprès du berceau de l'enfant qui vient de naître, pour protéger son existence, dans la Grèce savante, dans Rome centre des lumières et des arts, la loi complice du parricide, abandonnait ce même enfant, sans défense, aux caprices inhumains ou au désespoir du père qui pouvait, à son gré, le jeter comme les immondices sur la place publique, si toutefois il n'aimait mieux l'immoler de sa main. Là, à côté d'une poignée d'hommes qui jouissaient exclusivement de la vie, comme d'un monopole, végétaient entre le supplice de la faim et le supplice plus dur encore du mépris, des milliers d'esclaves, sortes de troupeaux à figure humaine, la nuit, parqués

comme de vils animaux dans d'infects souterrains, le jour, usés aux rudes travaux des mines, des constructions ou des routes publiques, race privilégiée pour la douleur et pour l'opprobre, à qui ses inpitoyables propriétaires croyaient faire grâce de lui laisser sa place au soleil, sa part de l'air que nous respirons. Là, la société (car on ne saurait trop rappeler jusqu'à quel point l'homme peut devenir vil et méprisable aux yeux de l'homme lorsque sa dignité n'est pas défendue par la religion contre les attentats de la force au service de l'intérêt), là, dis-je, la société ne se contentait pas d'exploiter à son profit la force et la vie de l'homme, elle avait imaginé d'exploiter encore ses douleurs et jusqu'à son agonie, et à la honte de la civilisation, il y avait dans la même cité, une classe d'hommes qui s'appelait *citoyens*, et, à côté d'elle, une autre classe qui, sous le nom de *gladiateurs*, faisaient profession de s'entre-tuer publiquement sur les théâtres, dans les festins, dans les jeux publics, et cela, pour varier les plaisirs des citoyens et amuser avec du sang leur ennui. Et tout cela se passait sous le règne de la raison humaine. Qu'opposait-elle à cette lâcheté des lois, à cette barbarie des mœurs? A-t-elle protesté une seule fois pour la dignité de l'humanité trahie par la société? Le monde a-t-il entendu un seul cri qui atteste son indignation contre les oppresseurs? L'histoire a-t-elle retenu une seule parole qui témoigne de sa sympathie pour les opprimés? Elle restait muette et insensible, sans larmes pour tant d'infortunes, sans voix contre tant d'oppressions. Je me trompe, la raison parlait, car elle proclama par la bouche de Sénèque, de Marc-Aurèle et de ses sages, que la pitié n'est qu'une faiblesse, et entre autres préceptes dont elle daigna doter le monde, l'humanité avilie et souffrante eut la consolation de lire celui-ci : garde-toi de pleurer avec ceux qui pleurent.

Mais c'est trop nous arrêter à ces hideux souvenirs. Enfin

apparut au monde la bonté et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei*. Son avénement fut la réhabilitation du pauvre. Des hommes qui n'attaquent le christianisme que parce qu'ils ne le comprennent pas, se sont scandalisés de cet avénement d'un Dieu dans l'humiliation et l'indigence. Mes frères, ce scandale ne fait pas plus d'honneur à leur intelligence qu'à leur foi. Et certes, il suffit d'un peu de réflexion pour voir que la pauvreté et l'abaissement d'un Dieu, eussent-ils été inutiles à la réparation de l'homme déchu par le péché, auraient encore été nécessaires dans l'ordre de la société, pour la consolation de l'homme malheureux. Oui, il fallait un Dieu souffrant et un Dieu pauvre! Savez-vous pourquoi? C'est que Dieu ne venait pas seulement pour les riches, il venait pour tous les hommes. Et qu'est-ce donc que le genre humain? (Car dans cette immensité les riches disparaissent comme dans l'océan les fleuves.) Qu'est-ce donc que le genre humain, sinon l'immense collection des pauvres et des misérables?

Et voyez, en effet, comme dans la crèche de Bethléem, double berceau de la rédemption surnaturelle de l'homme et de la vraie civilisation des sociétés humaines, voyez comme les abaissements de J.-C. relèvent et ennoblissent à jamais l'humanité! Celui qui était riche, dit excellemment saint Paul, s'est fait pauvre, et voilà la pauvreté tirée dès lors de son antique opprobre, consacrée dans la personne d'un Dieu, et par là même divinisée. Désormais le pauvre n'a plus à rougir de son indigence. L'inégalité des conditions a cessé, ou plutôt elle existe encore; mais sur un plan nouveau où tout est ravi au riche, où tout est donné au pauvre. Car, si du côté du riche se trouvent la puissance, la fortune et les plaisirs, du côté du pauvre, mes frères, il y a bien plus, infiniment plus que tout cela : il y a un Dieu, il y a Jésus-Christ.

Mais ce n'est pas assez pour J.-C. de se faire le compagnon du pauvre pendant sa vie mortelle, c'est sur la pauvreté qu'il fondera son Eglise. Dans la société des hommes avec les hommes, par une secrète disposition du Dieu Créateur, la prééminence appartient aux riches : à eux l'autorité, à eux la science, à eux les jouissances de la vie, à eux l'empire et comme la propriété de toutes les créatures. Mais dans la société des hommes avec Dieu, c'est-à-dire dans l'Eglise catholique, cet ordre divinement établi par le Créateur est renversé plus divinement encore par le Rédempteur. Là, aux pauvres le privilége et la prééminence. Dans l'Eglise, en effet, pour qui les prémices de la foi ? Pour les pauvres ; les premiers ils sont appelés, dans les pasteurs, au berceau du Messie qui vient de naître. Pour qui, de préférence, la mission et la prédication du Fils de Dieu ? Pour les pauvres ; les premiers, ils recueillent, de ses lèvres, la vérité descendue avec lui des cieux. *Pauperibus evangelisare misit me*. Pour qui, dès la vie présente, la possession, ou du moins la propriété du ciel même ? Pour les pauvres : *Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum cœlorum*. Pour qui l'honneur du ministère apostolique et les prémices, non plus de la foi, mais du sacerdoce et de l'épiscopat ? Pour douze bateliers de la Galilée, pour douze pauvres. Et quand ces douze pauvres s'en iront, l'Évangile d'une main et la croix de l'autre, former l'Eglise catholique des transfuges ravis à la Synagogue et de la gentilité, quels seront les premiers appelés à leur suite ? Encore des pauvres. Voyez, dit le saint apôtre, dans l'Eglise de Dieu peu de sages, selon le monde, peu de puissants, peu de riches ; mais il a plu au Seigneur de choisir ce qu'il y a de plus méprisable (1). Et enfin, cette Église elle-même à qui

(1) I, Cor. 1, 26.

sont promis tous les peuples et tous les siècles, si vous me demandez entre quelles mains reposera la suprême puissance qui la doit régir ici-bas, je vous répondrai en vous nommant encore un pauvre, Simon-Pierre; et c'est dans les successeurs de ce pauvre que désormais, reine et assise sur un trône, la pauvreté possède, jusqu'à la consommation des temps, cette souveraineté sans égale de qui tout relève, même la conscience, et par qui descendent sur toute intelligence les deux plus magnifiques dons que la terre puisse recevoir des cieux, la grâce et la vérité!

Après avoir ainsi honoré la condition du pauvre, et dans sa personne divine et dans son Eglise, que peut faire de plus le Fils de Dieu? Rien, ce semble, et toutefois ce n'est là que le préparatif d'un dessein plus grand encore. Non, mes frères, pour Notre-Seigneur, ce n'est pas assez de tant de prérogatives accordées aux pauvres, il veut que désormais ils soient honorés à l'égal de lui-même; il veut leur créer, non plus seulement des titres à la considération et au respect, mais le dirai-je? des titres à un culte, et à une sorte d'adoration. Et pour cela, il fait de leur condition comme un sacrement ineffable dans lequel il se révèle sensiblement à nous jusqu'à la fin des temps. Oh! que le pauvre est grand dans cette économie de la charité catholique! Il est le représentant visible des souffrances de J.-C., comme le prêtre est le représentant visible de sa puissance rédemptrice. Le prêtre parle : c'est J.-C. qui parle. Le prêtre absout : c'est J.-C. qui absout. Le prêtre prie et consacre : c'est J.-C. qui prie et consacre. Le pauvre pleure : c'est J.-C. qui pleure. Le pauvre a faim : c'est J.-C. qui a faim. Le pauvre mendie : c'est J.-C. qui mendie. Grâce à cette institution vraiment divine, partout où il y a une intelligence qui souffre, là, mes frères, il y a encore les apparences de l'homme; mais la réalité, non, elle a disparu, et,

à sa place, il n'y a plus que J.-C. De même, à peu près, que sur nos autels, lorsque est tombée des lèvres du prêtre la parole consécratrice, il y a encore des apparences qui frappent les sens, mais les substances ont disparu; à leur place J.-C. seul est resté.

Oui, le pauvre, c'est J.-C. et, de peur que cette transformation ne restât une idée stérile, et dès lors, ne fût plus qu'une chimère, J.-C. en a tiré lui-même la conséquence pratique. En mettant dans le pauvre sa dignité, il a voulu mettre en lui sa puissance. Il connaissait l'homme et les instincts de son cœur ; il savait que la dignité a peu de courtisans, lorsqu'elle est séparée de la puissance, et que ce n'est que la dignité solitaire du malheur. Il a donc voulu soutenir notre foi par l'intérêt ; pour créer un culte à la pauvreté, il a fait le pauvre tout-puissant. Le pauvre, dit excellemment saint Chrysostome, c'est le trésorier du ciel ; ce que J.-C. donne, le pauvre le donne. J.-C. donne la vérité, le pauvre donne la vérité. J.-C. donne la grâce, le pauvre donne la grâce ; J.-C. donne le ciel, le pauvre donne le ciel ; car la foi, la grâce, le salut éternel, qui ne sait que tout cela est promis à l'aumône chrétienne ? Ainsi voilà le pauvre assuré des hommages de ses semblables. L'homme ira à lui avec respect, puisqu'il tient en ses mains tout ce dont l'homme a besoin. Le voilà vraiment divinisé, puisqu'il donne ce qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de donner. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que cette idée si étrange, cette idée si élevée au-dessus des sens et de la raison, cette idée qui heurtait si violemment tous les préjugés de l'orgueil et de l'opinion, est entrée si avant dans la société humaine qu'elle en a changé toutes les idées, tous les sentiments, tous les rapports. Et maintenant, ô pauvre, je te dirai ce que le Prophète disait autrefois à Jérusalem, en lui annonçant ce même Dieu à qui tu dois la dignité :

ô pauvre, secoue la poussière de ton opprobre, relève la tête abattue par le malheur, et plus encore par le mépris. En effet, les abaissements du pauvre sont finis; ce sont maintenant les jours de sa grandeur et de sa gloire. Autrefois sa condition ne rencontrait sur la terre que des dédains ou que de la pitié; maintenant elle est devenue quelque chose de sacré et de divin; maintenant elle est l'objet d'une sainte envie et de désirs sublimes; maintenant des milliers de pauvres volontaires s'estiment heureux d'échanger leurs richesses contre les augustes prérogatives de l'indigence. Non, dans les sociétés catholiques, le pauvre n'est plus ce qu'il était dans la société païenne, proscrit sur le sol natal, étranger parmi ses concitoyens et jusque dans sa famille, J.-C. lui a rendu sa patrie et ses frères; autrefois on le fuyait comme on fuit un lieu frappé de la foudre, aujourd'hui on s'approche de lui avec un respect religieux. Et la foi se dispute la gloire de le servir, de lui faire agréer l'hommage de ses dons. Ah! le pauvre, désormais, peut sans rougir tendre la main ou la fermer sur l'aumône du riche; car cette aumône, ce n'est point un secours jeté à sa misère, c'est un tribut payé à la royauté de J.-C. qu'il représente; et un tribut ne fit jamais honte à la royauté qui le réclame ou qui l'accepte. Puisse seulement le pauvre ne méconnaître jamais le Dieu qui l'a fait si grand! Puisse la religion ne recueillir jamais de lui, pour ses bienfaits, des outrages, et pour sa charité, des blasphèmes!

Mes frères, on parle sans cesse de nos jours, de l'influence des idées et de leur puissance, pour la transformation de la société. Eh bien! voici une idée forte, puissante, transformatrice, s'il en fut jamais : Jésus-Christ dans le pauvre. Cette idée a tellement pris racine dans l'esprit humain, qu'aujourd'hui elle cesse de nous frapper; elle est presque devenue indifférente à force de puissance et de

ici à

triomphe. Concevez-vous tout ce qu'il y a de divin dans cette création exclusivement chrétienne ? Prenez un homme de génie, prêtez-lui tout ce qu'il vous plaira de gloire, de force, d'influence, supposez qu'il essaie d'adopter les malheureux, qu'il tente de dire : le pauvre, c'est moi ! Comprenez-vous le ridicule, le délire de cet essai ? C'est pourtant ce que J.-C. a dit, ce qu'il a fait, ce que je crois, ce que nous croyons, puisque vous êtes ici et que je vous parle, ce que dix-huit siècles ont cru. Quel dessein que celui de mettre le pauvre au-dessus de tout, par le seul fait et au seul titre de sa pauvreté ! Quelle conscience de sa propre force pour tenter une telle révolution ! Quelle puissance sur l'homme pour la lui faire accepter ! Surtout quelle surabondance de dignité pour couvrir ainsi l'humanité tout entière de son nom, pour glorifier de sa propre gloire tout ce qu'il y aura de misérable jusqu'à la fin des siècles ! Oui, plus j'y réfléchis, plus cela me paraît surhumain : à défaut d'autres merveilles, cela suffit pour me faire tomber à genoux devant J.-C. car vraiment tant de puissance, tant de grandeur et tant de charité ne peuvent appartenir qu'à un Dieu !

Voilà, mes frères, ce que J.-C. a fait pour la réhabilitation du pauvre. Il n'a dit qu'un mot : ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens vous le ferez à moi-même ; et avec ce seul mot, il a plus fait en sa faveur que ne feront jamais, ni les sages avec leurs livres, ni les législateurs avec leurs lois. Il n'a dit qu'un mot et le genre humain est tombé à genoux devant la royauté du malheur et la souveraineté de l'indigence.

Maintenant il me reste à vous montrer que les droits du pauvre sont les droits de J.-C. Ce sera la seconde réflexion.

II

Les droits du pauvre, je l'ai dit, sont les droits de J.-C. lui-même. Cette seconde vérité découle de la première, et il est évident que, dès lors que J.-C. s'est identifié avec le pauvre, par une conséquence nécessaire, il n'a pu l'investir de sa propre dignité sans lui transférer en même temps tous ses droits. Et c'est ce qu'il nous déclare lui-même, lorsque, dans le tableau qu'il nous trace du dernier jugement, il se représente à nous vengeant le mépris ou récompensant le soin des pauvres, comme il récompenserait le soin ou vengerait le mépris de sa propre personne. *Quamdiu non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis* (1).

Mais pourquoi J.-C. transfère-t-il au pauvre tous ses droits ? Pour vous répondre, il faut remonter à l'ordre primitif de la Providence sur la société. Or, dans le plan du Créateur, le genre humain a été conçu comme une immense famille où tous les membres sont égaux, il est vrai, dans l'estime et l'affection de leur père commun, mais où sous l'influence inégale des talents, des besoins, et même des passions, la liberté de chacun devait nécessairement amener l'inégalité des conditions et, avec elle, les distinctions de la richesse et de la pauvreté. Cet ordre providentiel, ce n'est point ici le lieu d'en justifier la sagesse et l'équité. Disons seulement que toutes les difficultés tombent, si on le considère dans son vrai point de vue, c'est-à-dire, non plus comme l'a toujours fait l'inintelligente incrédulité, dans un détail isolé et sous le seul rapport de la vie présente, simple état de transition et d'épreuve; mais dans

(1) Matt., 25, 45.

l'universalité de l'ensemble, c'est-à-dire, dans l'immensité de la vie future qui seule est l'état permanent de la perfection et de la félicité de l'homme. Quoi qu'il en soit, toujours est-il certain que, même dans la vie présente, Dieu, en permettant l'inégalité des conditions, n'a pu abandonner l'indigence sans ressource, et que cette Providence qui a des sollicitudes pour le lis des champs et pour les petits des oiseaux, ne saurait délaisser sa créature intelligente qui est son image. Si donc, il départ aux uns la fortune, tandis qu'il la refuse aux autres, c'est nécessairement sous la condition que l'abondance de ceux-ci deviendra le soulagement de ceux-là, semblable à un sage père de famille lequel pour unir entre eux ses enfants fait passer par les mains de l'aîné les dons qu'il leur destine. Voilà le plan et l'ordre providentiel; l'aumône en est la première, l'essentielle condition. Otez cette condition, la société tout entière n'est plus qu'une insoluble objection contre tous les attributs de Dieu.

Cette condition, mes frères, partout elle fut méconnue avant J.-C. Semblable à ces économes infidèles dont l'usurpation est encouragée par l'absence du maître, le riche s'appropriait ces biens dont il n'avait reçu que le dépôt. Avez-vous vu dans nos campagnes cet arbre au lugubre feuillage et aux stériles rameaux? Autour de lui pourquoi ces tiges rares, affamées, et qui se meurent? Pour elles, la terre n'a-t-elle pas des sucs nourriciers? Pour elles, le soleil n'a-t-il pas un rayon qui vivifie? Oui, mais l'arbre stérile leur ravit tout; ses racines dessèchent le sol, et son feuillage dérobe le soleil. Image de la société, alors que le riche retenait pour ses jouissances et ses plaisirs cet ord ont il n'avait reçu la surabondance que pour la laisser couler dans le sein du pauvre. Ainsi le riche s'isolait dans son égoïsme et il était homicide. Le pauvre se trouvait seul

avec sa misère et il devenait blasphémateur. Et tous deux outrageaient la Providence, l'un par son infidélité et l'autre par son impiété. La divine économie de l'ordre social était troublée. J.-C. vient la rétablir, et comment la rétablit-il ? Est-ce en renversant l'ordre primitif de la nature qui subordonne le pauvre au riche et fait dépendre l'existence de l'un de la charité de l'autre ? Non, mes frères, car Dieu n'agit pas comme l'homme, pour qui réparer c'est abattre, et dont les réformes sont toujours des ruines. Architectes misérables que nous sommes, nous ne mettons dans nos œuvres que ce qu'il y a en nous-mêmes, le néant. Dieu met dans les siennes ce qu'il y a en lui-même. Il jette quelque chose de sa vie dans les ruines ; il laisse tomber comme quelques gouttes de sa sève dans la racine desséchée des choses, et voilà que soudain tout se ranime, reverdit et devient fécond.

J.-C. donc conserve l'ordre primitif de la société, mais il le relève et le vivifie, car c'est là l'uniforme conduite de Dieu que nous retrouvons partout, dans le monde moral comme dans le monde physique. Dieu se plaît à agir sur l'homme, mais par l'homme. Ainsi, dans l'ordre de la nature, il pourrait créer immédiatement toutes les existences, et cependant il veut que ce soit par l'homme que la vie arrive et se communique à un autre homme, et c'est là le fondement de la famille. Ainsi, dans l'ordre de la foi, il pourrait enseigner et sanctifier l'homme par lui-même. Mais non, il veut que l'homme reçoive par le ministère de l'homme la vérité et la vertu, et c'est là le fondement de la société spirituelle. Et cette seule idée bien méditée explique toute l'Eglise catholique. Ainsi encore, et admirez cette magnifique unité de vue du Réparateur, il pourrait par lui-même, pourvoir aux besoins de chaque homme, de chaque condition, et cependant il veut se décharger de ce soin sur

d'autres hommes, et par là il reserre les liens de la société chrétienne.

Le pauvre donc sera toujours confié à la sollicitude et à la charité du riche; mais J.-C. lui créera de nouveaux droits en lui transportant tous les siens et par là, il triomphera de l'insensibilité du riche, et fera taire les blasphèmes du pauvre. Et quel est le riche, à moins qu'il n'ait fait mourir en lui-même les derniers germes de la foi, quel est le riche qui pourra repousser le pauvre, lorsque J.-C. vient, par son organe, implorer sa pitié et mendier son aumône? Lorsqu'un Dieu se présente à lui sous les livrées de la misère et de la douleur, et semble lui dire : c'est moi qui suis votre Créateur et vous n'avez rien qui ne soit un don de ma bonté; c'est moi qui suis votre Rédempteur, et c'est pour votre salut que je suis descendu aux extrémités de l'humiliation et de l'indigence; c'est moi encore qui veux être votre Rémunérateur et votre félicité dans une vie qui n'aura point de terme. En reconnaissance de ce que j'ai souffert pour vous, ne prendrez-vous pas pitié de ce que je souffre dans vos frères? En échange de ce que je vous ai donné, et en retour de ce que je vous promets, me refuserez-vous une part dans vos richesses qui sont mes bienfaits, et un léger tribut sur votre opulence qui est mon ouvrage? Ainsi, tous les désordres des passions humaines sont réparés. Attendris à l'aspect et à la voix de leur Dieu, présent dans le pauvre, les riches donneront et se sanctifieront par le détachement et la générosité. Résignés dans leur misère, à l'exemple du Dieu qu'ils représentent, les pauvres iront à la vertu par l'humilité et par la patience. Les riches imiteront le Père, Créateur de toutes choses, qui possède tout et qui met sa gloire à donner. Les pauvres imiteront le divin Rédempteur qui ne posséda rien sur la terre, et mit toute sa grandeur dans son dénûment. Et tous deux ensemble, s'embrassant dans

les saintes effusions de la charité, par leur union mutuelle, retraceront en quelque sorte l'Esprit-Saint et l'amour sacré qui est le lien des personnes divines dans le ciel, et encore le lien de la société humaine sur la terre. Certes, mes frères, c'est là, si je ne me trompe, une harmonie vraiment divine.

Et voyez, mes frères, voyez quelle puissante influence exerce sur la société tout entière la foi à cette haute vérité de J.-C. continuant ses souffrances et revendiquant ses droits dans les pauvres! A peine cette magnifique idée a-t-elle pénétré, avec l'Evangile, chez tous les peuples que tous les esprits, déposant leurs préjugés, et tous les cœurs leur insensibilité, la charité devint tout à coup la reine et la maîtresse du monde. Ce fut là, en particulier, le caractère spécial sous lequel se révéla sur la terre la société catholique; et l'on sait jusqu'à quel héroïsme de dévouement s'y éleva l'amour des pauvres et des misérables. Ainsi, dans les premiers siècles, les biens des fidèles étaient mis en commun pour le soulagement de l'indigence. Ainsi la charité était le symbole extérieur de la foi chrétienne et de ses disciples. La haine même des païens ne pouvait s'empêcher de dire : voyez comme ils s'aiment. Leurs ennemis les plus déclarés rendaient eux-mêmes, et malgré eux, hommage à leur tendre sollicitude pour les pauvres. Témoin Julien l'apostat qui exhortait les pontifes des idoles à imiter la charité catholique, car, disait-il, n'est-il pas honteux que ces Galiléens, après avoir nourri leurs pauvres, nourrissent encore les nôtres? C'est peu ; la charité ne se renferme pas dans le cœur des particuliers; bientôt elle pénètre dans les institutions publiques et le monde se couvre de monuments jusqu'alors inconnus. En effet, avant d'être civilisée par la croix, la société n'en connaissait pas d'autres que les arcs de triomphe, les théâtres et les temples des idoles, c'est-à-dire les tristes monuments de l'er-

reur, de l'orgueil et de la volupté. Maintenant elle s'étonne de voir s'élever au milieu d'elle des édifices nouveaux, dont la seule inscription révèle le génie qui les enfanta. *Christo in pauperibus!* Mais l'Eglise croirait méconnaître les droits du pauvre, si elle ne lui assurait que des asiles; elle fait plus. Avec cette puissance de création que lui a léguée son divin Fondateur, elle suscite de tous côtés des institutions religieuses pour se distribuer entre elles toutes les misères à recueillir et à soulager. A sa voix et sous son influence, parmi les secousses mêmes des révolutions et les ténèbres de la barbarie surgissent de généreuses associations, toutes rivales de dévouement, toutes se disputant à l'envi la palme du sacrifice, dont les lois sont la vraie charte de la bienfaisance, dont la constitution restera à jamais l'organisation vivante de la charité. Aucune des misères innombrables de l'humanité n'échappe à la sainte conspiration de leur zèle. Désormais, le malade ne réclame plus vainement, comme dans les sociétés païennes, les soins d'une sœur ou d'une mère pour l'assister dans les veilles de sa douleur. La vieillesse et l'enfance, jusque-là abandonnées, l'une à son isolement, l'autre à sa faiblesse, retrouvent une famille et, avec elle, toutes les sollicitudes de la charité. Le captif enchaîné sur une plage lointaine se console de ses fers par l'espérance, car il sait qu'au delà des mers et sur le sol de la patrie, il a des frères dont la piété recueille et compte déjà l'or qui doit être le prix de sa liberté. Les prisons de la justice humaine ont elles-mêmes leurs consolateurs, et, adopté par la religion, alors que la société le repousse, entre la loi qui le condamne et le bourreau qui demande sa tête, le criminel trouve encore un ami pour consoler ses remords, pour sanctifier son supplice. Je ne sais quel immense, inépuisable esprit de miséricorde régit la société tout entière sous l'empire de la foi; et tandis que chez les nations

païennes, la politique et la philosophie n'avaient jamais pu réaliser parmi les hommes que la haine et l'oppression, une seule parole tombée de la bouche de J.-C. enfante, développe, perpétue chez les peuples chrétiens, les créations du plus héroïque dévouement et de la plus sublime charité.

Certes, mes frères, c'était là, je pense, une haute idée sociale de réunir ainsi toutes les conditions, en demandant au nom de la religion, aux unes, la soumission et la patience, aux autres, le respect, l'amour et des services. Ainsi les classes extrêmes se trouvaient en présence sans se menacer ; et les pauvres, honorés par les riches, honoraient à leur tour en eux l'autorité adoucie par la charité. C'était là, sans doute, ou il n'y en eut nulle part, une haute civilisation, car jamais plus d'idées morales n'avaient été jetées dans un plus grand nombre d'intelligences. Pourquoi faut-il que l'orgueil soit venu renverser cette admirable économie ? Nous devons le dire, et ici il nous faudrait non des paroles, mais des larmes, et des larmes de sang, elles ont été renversées ces magnifiques créations de notre foi. Elles menacent de disparaître jusque dans leurs derniers débris sous les coups d'une philosophie homicide qui détruit tout sans rien comprendre, comme ces stupides manœuvres qui démolissent et renversent, sans en connaître la beauté, un monument chef-d'œuvre des arts. Vile plagiaire du catholicisme, en même temps qu'elle le calomnie, elle lui dérobe ses institutions et prétend les continuer sans lui, pour apprendre aux peuples à se passer de lui. Et voilà que les faits viennent la confondre et venger solennellement l'Evangile. La religion s'est retirée, elle se retire tous les jours devant les préjugés sauvages qui lui interdisent le soin exclusif du malheur. Eh bien ! qu'est-il advenu ? Levez la tête et regardez ! Prêtez l'oreille et écoutez ! Voyez-vous ces pensées qui se croisent dans les intelligences, comme

les nuées sur un horizon chargé d'orages? Entendez-vous ces bruits qui grondent au sein de la société comme les bruits de l'océan en travail de la tempête? Ce sont toutes les misères qui se lèvent rugissantes et désormais libres du frein de la religion qui seule les enchaînait en les consolant. C'est le flot du paupérisme qui, vainement contenu par la loi, monte, monte encore autour de la propriété qu'il menace. Déjà la sagesse des philosophes se trouble; la politique se déconcerte; la richesse effrayée jette le cri d'alarme; la société en détresse se couvre la tête d'un voile et se hâte de dévorer le présent, comme si pour elle il n'y avait plus d'avenir. Où s'arrêteront le flot et la tempête? Je n'en sais rien; cela est écrit dans les cieux. Mais ce que nous savons, c'est que là où le catholicisme est debout, le désespoir est un crime. Oui, revienne la religion! Qu'elle s'avance, le signe rédempteur à la main; qu'elle plante sa croix devant les flots; qu'elle leur dise : *Jusqu'ici et pas plus loin !* et les flots vont mourir à ses pieds, et l'espérance va renaître, et le monde est sauvé.

Jésus-Christ dans les pauvres ! Voilà dans son vrai principe et sous son vrai point de vue l'obligation de l'aumône. Dans tous les temps, et je l'ai montré, l'aumône a été une obligation d'humanité, parce que, dans tous les temps la nature a réclamé dans le cœur de l'homme, en faveur des misères de l'homme. Dans tous les temps l'aumône a été comme une obligation de justice, parce que, dans tous les temps, Dieu n'a donné aux riches la fortune qu'à la charge de soulager le pauvre avec le surplus de son abondance. *Vestra abundantia illorum inopiam suppleat* (1). Mais depuis que J.-C. s'est mis dans le pauvre, et lui a transporté tous ses droits, depuis ce temps l'aumône n'est plus seule-

(1) II Cor., 8.

ment une dette à l'humanité ou à la Providence, c'est plus encore, c'est la dette d'une reconnaissance infinie à l'égard d'un amour infini, à l'égard de l'amour de J.-C. La méconnaître, ce ne serait plus seulement une injustice, ce serait une horrible impiété et la plus monstrueuse des ingratitudes.

Jésus-Christ dans les pauvres! Dans cette seule idée vous trouvez la règle la plus juste et la plus infaillible de l'aumône. Si souvent vous demandez jusqu'où s'étend le précepte de la charité, et à quelles limites il s'arrête, mes frères, pour répondre à cette question vous n'avez besoin de recourir ni aux décisions de vos pasteurs, ni aux lumières de votre conscience ; il suffit de vous renvoyer à votre foi et à votre propre cœur. Oui, considérez ce que J.-C. a fait pour vous sur la croix, et dans quel état il se présente à vous dans les pauvres. Ensuite que votre cœur prononce, qu'il décide ce que vous pouvez donner, ou plutôt ce que vous pouvez refuser à votre Dieu. Et voilà, pour nous autres catholiques, la véritable règle de la charité. Que la philanthropie calcule froidement ce que l'homme demande précisément pour ne point mourir ; la charité ne connaît point ces vils calculs. Elle ne craignit jamais le luxe de la compassion, ni les indiscrétions de la bienfaisance. La charité ! ah ! elle mesure ses œuvres, non pas aux besoins du pauvre, mais aux droits de J.-C. Aussi contemplez dans notre histoire ses apôtres et ses héros, ils ne se contentent pas de donner aux pauvres des larmes, de l'or, du respect, même de la vénération. Non, ils donnent leurs services, ils donnent leur cœur, ils donnent leur vie et jusqu'au regret de n'avoir qu'une seule vie à donner. Ainsi ont aimé parmi nous, les Paulin de Nole, les Thomas de Villeneuve, les Charles Borromée, et cet homme incomparable, qui fut parmi nous le représentant et comme la vivante personnification de la Providence, l'immortel Vin-

cent-de-Paul. Voilà la charité catholique! Elle se mesure aux dimensions de la croix ; et la croix, savez-vous ce que c'est? C'est l'infini dans l'amour.

Jésus-Christ dans les pauvres! Voilà, dans cette seule idée, les dispositions qui doivent accompagner une aumône chrétienne. Donnez, mes frères, mais non par le seul sentiment d'une pitié naturelle ; ce serait donner l'aumône en païens. Donnez, mais non pour satisfaire à la rigueur d'un précepte ; ce serait donner l'aumôme en esclaves. Donnez, mais non pas pour la gloire, ni pour les applaudissements des hommes ; ce serait donner l'aumône en philosophe, c'est-à-dire en orgueilleux. Mais donnez chrétiennement ; c'est-à-dire, donnez avec foi, non pas à l'homme qui demande, mais à Dieu caché sous les viles apparences de l'homme. Donnez avec respect, non pas comme une faveur, mais comme une dette ; non pas comme une grâce, mais comme un tribut. Donnez, mais avec regret de donner si peu à celui qui vous a tant donné, et avec reconnaissance de ce qu'un Dieu daigne accepter vos dons par la main de l'indigent, et vous devoir quelque chose dans la personne de ses pauvres. Ainsi le grand Apôtre, écrivant aux fidèles de Rome au sujet d'une aumône qu'il allait porter aux pauvres de Jérusalem, leur disait : « Je vous conjure, mes frères, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par la charité du Saint-Esprit, que vous m'aidiez de vos prières, afin que les saints qui sont en Jérusalem agréent le présent que je vais leur offrir. » Voilà le langage et les pensées de la charité chrétienne ; lorsqu'elle donne, c'est elle qui croit recevoir, elle se tient obligée aux pauvres de ce qu'ils veulent bien lui permettre d'obliger leur Dieu dans leur personne. *Et obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis* (1).

(1) Rom., 15, 31.

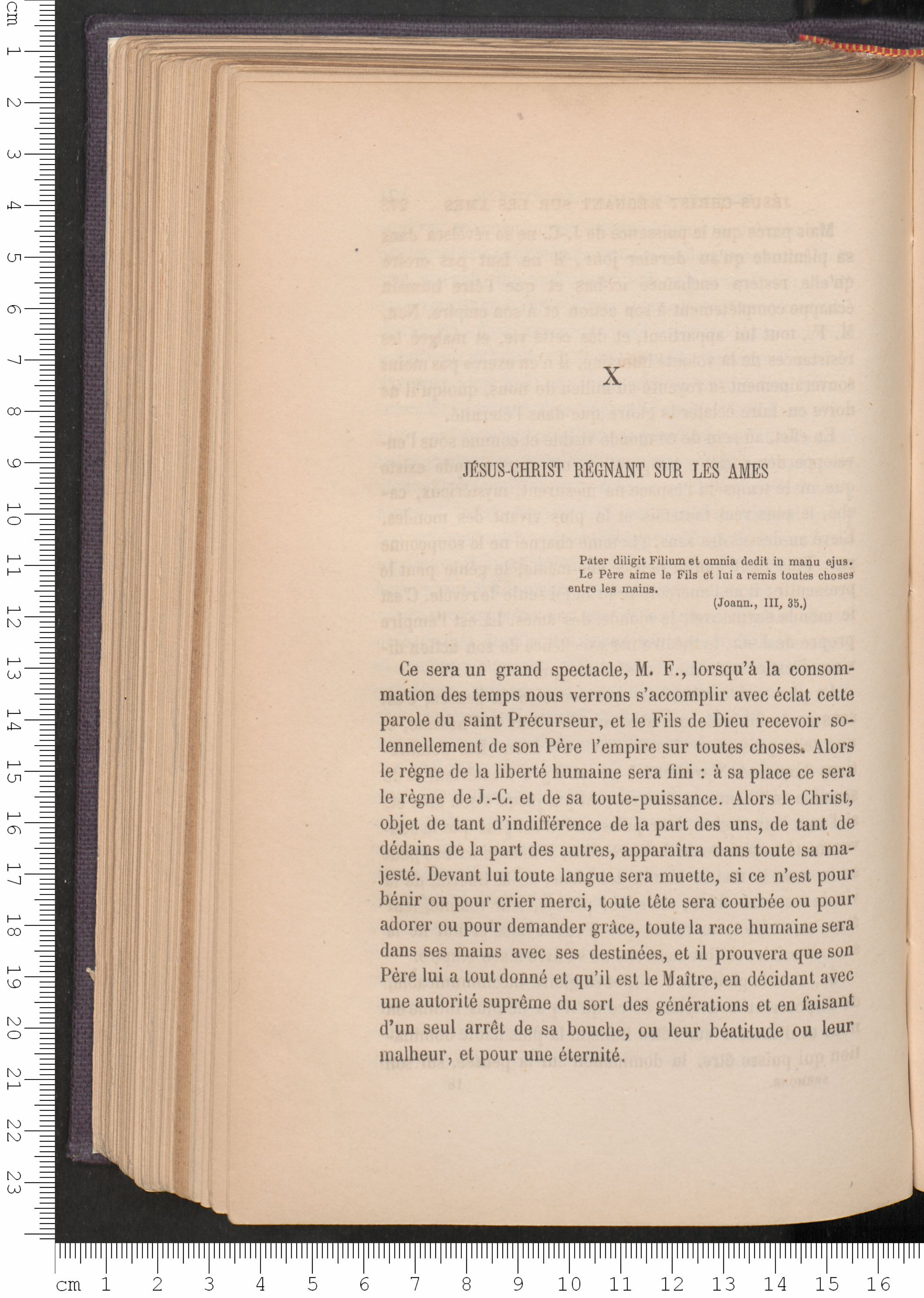
Jésus-Christ dans les pauvres ! Voilà dans cette seule idée la nécessité, la consolation, la gloire de l'aumône. Mes frères, permettez-moi de vous parler ici avec toute la liberté du sacerdoce. Donc, à ceux qui sont riches parmi vous, je dirai : « Sans doute vous êtes bien heureux selon le monde, car rien ne manque, je ne dis pas à vos besoins, mais à vos désirs; *beatum dixerunt cujus hæc sunt omnia.* Mais l'Évangile ne juge pas comme le monde et l'Évangile à la main, il faut vous dire que vous êtes bien malheureux selon la foi ; car vous êtes riches et dès lors opposés à J.-C. Et voyez, en effet, vous avez des maisons somptueuses, et J.-C. cherchait vainement une pierre où reposer sa tête. Vous, vous avez autour de vous des serviteurs attentifs au moindre signe de vos volontés, et J.-C. a été le serviteur de tous : *non veni ministrari sed ministrare.* Vous, vous souffrez, il est vrai, car tout souffre ici-bas, mais c'est si peu de chose, en vérité, qu'on pourrait dire que la douleur vous est inconnue et la souffrance une étrangère ; et J.-C. il est écrit de lui : *tota vita Christi crux fuit et martyrium.* Oh ! la triste opposition, et qu'elle vous doit effrayer, s'il reste seulement une étincelle de foi dans vos cœurs. Eh bien ! mes frères, voulez-vous la faire cesser, cette opposition, et vous rapprocher de votre Dieu ? Je ne vous dirai pas : descendez de cette condition, renoncez à ces richesses qui laissent tant de distance entre vous et J.-C. Je vous dirai seulement : rappelez-vous ces mots : Jésus-Christ dans les pauvres ! Gardez votre fortune, mais partagez-en la surabondance avec J.-C. Gardez le luxe et la pompe de vos appartements, mais assurez un asile à J.-C. dans les pauvres. Gardez vos serviteurs, mais servez vous-mêmes J.-C. en l'assistant dans ses membres. Au risque de trahir l'Évangile qui dit : *abneget semetipsum*, j'ajouterai : gardez de vos plaisirs tout ce qui n'est pas criminel ;

mais au moins, si vous ne souffrez pas, adoucissez les souffrances de J.-C. dans les malheureux qui le représentent. Alors les oppositions et les contrastes vont cesser; alors tous les intervalles vont se combler et disparaître. Ainsi partagées avec J.-C. ces mêmes richesses qui vous éloignaient de lui par l'orgueil, vous rapprochent maintenant de lui par la charité. Que dis-je? et c'est là ce que j'appelle la consolation et la gloire de l'aumône, loin d'être contraires à J.-C. vous lui ressemblez en l'imitant. Comme lui, vous vous dépouillez, c'est pour donner. Vous vous appauvrissez, c'est pour vous enrichir. J'allais presque dire vous le surpassez en quelque sorte; lui, en vous donnant, il n'a été que le bienfaiteur d'une créature; en lui donnant, vous êtes les bienfaiteurs de Dieu même.

Enfin J.-C. dans les pauvres! Voilà, dans une seule idée, la réfutation de toutes les difficultés que le monde ne cesse d'opposer au devoir de l'aumône. Et quelle objection feriez-vous, M. F., qui ne tombe devant cette grande pensée de la foi catholique? Alléguerez-vous les droits de votre famille? Mais sont-ils plus sacrés que ceux de J.-C.? Direz-vous que vous craignez de retrancher à vos enfants ce que vous donneriez aux pauvres? Oh! plutôt craignez de retrancher aux uns ce que vous ne donnerez pas aux autres, et, dans cette crainte, suivez le conseil de saint Augustin: faites entrer votre Dieu dans votre famille; adoptez J.-C. dans l'un de ses pauvres, et qu'il soit un enfant de plus ajouté à ceux que vous a donnés la Providence. Croyez-moi, le fils de l'adoption ne saurait manquer de porter bonheur au fils de l'héritage. Vous excuseriez-vous sur le malheur des temps? C'est pour cela précisément que la religion réclame avec plus de force, et sollicite avec plus d'instance votre aumône. Si les temps sont mauvais, craignez de refuser à J.-C. Vous m'apprenez que J.-C. souffre davantage

dans les pauvres; vous m'apprenez donc que jamais il n'eut plus de titres à votre reconnaissance, ni plus de droits à vos bienfaits. Vous retranchez-vous sur le caractère et sur les vices des pauvres? Ils sont si ingrats, dit-on tous les jours, et puis, qui sait si leur misère est aussi grande qu'ils le prétendent? Qui sait si nos aumônes ne seront pas un encouragement de l'oisiveté et de l'imposture? Mes frères, Jésus-Christ est dans les pauvres! C'est notre seule réponse à tout. Vous l'adorez également dans l'Eucharistie, soit qu'il habite l'humble et misérable temple d'un hameau, soit qu'il réside dans les temples somptueux de nos cités. Sachez donc également le reconnaître et le secourir, et dans les pauvres qui honorent sa ressemblance par leurs vertus, et dans les pauvres qui la profanent par leurs vices. Ah! ne demandez pas si ce pauvre vous trompe; car, erreur pour erreur, mieux vaut sans doute l'erreur de la charité qui donne à J.-C. absent, que l'erreur d'une prudence tout humaine qui s'expose à refuser à J.-C. présent. Faites plus encore, ne redoutez pas l'abus de votre aumône; qu'importent les abus, s'ils laissent à vos dons tout leur mérite, à votre charité toutes leurs récompenses? Enfin, mes frères, vous plaindriez-vous de l'importunité de nos prières et de la continuité de nos demandes? Nous ne voulons auprès de vous d'autre apologie que ces deux mots : Jésus-Christ dans les pauvres! Oui, nous vous demandons très-souvent, et nous sommes obligés de vous dire que nous vous demanderons plus souvent encore; mais, M. F., c'est que, avocats de J.-C., nous devons égaler à ses besoins nos prières, et nos importunités à sa misère. Oui, nous demandons souvent; mais nous demandons pour notre Dieu qui vous donne bien plus souvent lui-même; ses aumônes à votre égard sont, tout à la fois, infinies comme son amour et incessantes comme vos besoins. Donnez donc toujours à qui ne se lasse point de vous donner.

Le moment est venu de mettre ces principes en pratique et de prouver votre foi par votre charité, par vos largesses. Donc, mes frères, c'est J.-C. lui-même qui, dans la personne du pauvre, se présente aujourd'hui devant vous pour solliciter votre aumône. En ce moment quelle révolution étrange s'accomplit dans ce temple!... Lorsque vous mîtes le pied au seuil de ce sanctuaire, le Dieu qu'y découvrit votre foi, c'était le Dieu riche qui veut être prié. Maintenant c'est le Dieu pauvre qui prie lui-même et qui veut être secouru. Oui, en ce moment, les rôles sont changés, si j'ose parler ainsi : Dieu prend la place de l'homme, l'homme prend la place de Dieu. C'est Dieu qui prie, c'est l'homme qui exauce. C'est Dieu qui demande, c'est l'homme qui donne. C'est Dieu qui veut être l'obligé, c'est l'homme qui devient le bienfaiteur. Mes frères, puisque J.-C. veut vous devoir quelque chose, ne laissez pas échapper cette heureuse occasion d'acquitter envers lui la dette immense de votre reconnaissance; venez payer par une aumône, la dette de ses bienfaits passés, et je puis ajouter, payer par avance, le prix de ses bienfaits futurs. Une aumône! mes frères, nous vous la demandons pour Celui qui vous a fait l'aumône de la vie et avec la vie l'aumône de votre fortune. Une aumône! nous la demandons pour Celui qui vous a faits à son image et qui est mort pour vous faire ses enfants. Une aumône! nous vous la demandons pour Celui qui vous a donné son Cœur en cette vie, et qui veut, en l'autre, vous donner encore le ciel et avec le ciel l'éternité de son bonheur. Amen.



X

JÉSUS-CHRIST RÉGNANT SUR LES AMES

Pater diligit Filium et omnia dedit in manu ejus.
Le Père aime le Fils et lui a remis toutes choses entre les mains.
(Joann., III, 35.)

Ce sera un grand spectacle, M. F., lorsqu'à la consommation des temps nous verrons s'accomplir avec éclat cette parole du saint Précurseur, et le Fils de Dieu recevoir solennellement de son Père l'empire sur toutes choses. Alors le règne de la liberté humaine sera fini : à sa place ce sera le règne de J.-C. et de sa toute-puissance. Alors le Christ, objet de tant d'indifférence de la part des uns, de tant de dédains de la part des autres, apparaîtra dans toute sa majesté. Devant lui toute langue sera muette, si ce n'est pour bénir ou pour crier merci, toute tête sera courbée ou pour adorer ou pour demander grâce, toute la race humaine sera dans ses mains avec ses destinées, et il prouvera que son Père lui a tout donné et qu'il est le Maître, en décidant avec une autorité suprême du sort des générations et en faisant d'un seul arrêt de sa bouche, ou leur béatitude ou leur malheur, et pour une éternité.

Mais parce que la puissance de J.-C. ne se révélera dans sa plénitude qu'au dernier jour, il ne faut pas croire qu'elle restera enchaînée ici-bas et que l'être humain échappe complétement à son action et à son empire. Non, M. F., tout lui appartient, et dès cette vie, et malgré les résistances de la volonté humaine, il n'en exerce pas moins souverainement sa royauté au milieu de nous, quoiqu'il ne doive en faire éclater la gloire que dans l'éternité.

En effet, au sein de ce monde visible et comme sous l'enveloppe des sociétés temporelles, un autre monde existe que ni le temps ni l'espace ne mesurent, mystérieux, caché, le plus réel toutefois et le plus vivant des mondes. Élevé au-dessus des sens, l'homme charnel ne le soupçonne pas. Plus haut que la pensée elle-même, le génie peut le pressentir ; il ne l'aperçoit pas : la foi seule le révèle. C'est le monde surnaturel, le monde des âmes. Là est l'empire propre de J.-C., le théâtre par excellence de son action divine. C'est ce qu'il faut vous développer.

La plus noble puissance que conçoive la pensée, c'est sans contredit celle qui s'exerce sur l'âme de l'homme, et une telle puissance n'appartient qu'à Dieu. Les dominations humaines s'arrêtent à ce qu'il y a d'extérieur et de sensible en l'homme ; elles ne vont pas jusqu'à son âme et, si l'âme leur résiste, leur puissance n'est plus que la souveraineté matérielle de la force. Oui, l'homme ici-bas peut se trouver le maître absolu des biens, de la liberté, de la vie de ses semblables ; mais leur pensée, leur volonté, leur âme, en un mot, ne relève que d'eux-mêmes et nul ne la saurait saisir, si librement elle ne se livre à son empire.

Or, c'est la gloire de J.-C., et sa gloire incommunicable, de disposer en souverain de ce qu'il y a de plus intime en nous et d'exercer sur l'être humain la plus haute domination qui puisse être, la domination sur la pensée, sur son

vouloir, et sans blesser en rien sa liberté. Et c'est là un des points de vue du dogme catholique de la grâce. Nous croyons que J.-C. Fils de Dieu, Dieu lui-même, peut tout sur l'âme de l'homme ; que tout en elle plie devant lui, quand il a résolu de la subjuguer, et que toujours obéissante, mais jamais esclave, la volonté humaine cède infailliblement à l'action de sa grâce, libre toutefois, même alors qu'elle cède, et n'exerçant jamais plus noblement sa liberté qu'en cédant à la domination divine qui la subjugue.

Cette puissance de J.-C. sur les âmes fera l'objet de ce discours. Nous l'étudierons dans son action sur les cœurs infidèles et qui se sont éloignés de lui. Il peut tout pour les attirer à soi, il peut tout pour les renouveler, ce sera tout le sujet de votre attention. A. M.

I

Dieu, dont la sagesse infinie est toujours d'accord avec elle-même, agit de la même manière dans l'ordre de la grâce et dans l'ordre de la nature. Voyez le monde des corps; la puissance suprême s'y révèle, à certains intervalles et pour des fins dignes d'elle, par ces grandes et soudaines créations que nous appelons les miracles. Mais dans l'ordre habituel de la nature, elle agit par l'enchaînement régulier des effets et le naturel développement des causes. Il en est de même dans le monde spirituel, dans le monde des âmes. Un regard, une parole, touche, subjugue et enchaîne à J.-C. ses premiers disciples. Un coup de foudre et une voix qui éclate dans les nues terrassent Saul et changent le persécuteur en apôtre. Mais dans l'ordre commun la vertu divine se manifeste par une action moins brusque, moins dominatrice en apparence, et qui n'en est ni moins sûre ni

surtout moins efficace. Le maître souverain qui nous tient tous attachés à soi par une chaîne indissoluble, quoique souple et flexible, se prête aux mouvements de notre liberté qu'il a faite inviolable. Tantôt caché, tantôt visible, on dirait qu'il ne fait que suivre toujours, et toujours il conduit. Alors même qu'il condescend avec plus de faiblesse apparente aux volontés de l'homme, il ne cesse de les diriger infailliblement et souverainement au grand but que sa miséricorde s'est fixé. Il est incessamment au seuil de nos cœurs. *Ecce sto ad ostium et pulso*. Et là il ne se lasse pas de frapper, maître sans doute de s'ouvrir accès dans nos âmes, s'il le voulait, fût-ce même par des brèches et par des ruines ; mais se faisant à soi-même, dans sa délicatesse divine, une loi de ne régner en nous que par nous et estimant comme la plus douce et la plus belle gloire de son empire de ne le devoir qu'aux libres mouvements de notre volonté. Ainsi toujours près de sa créature, alors même qu'elle s'efforce de fuir loin de lui, que dis-je ? toujours uni à sa créature par la nécessité de son être divin, alors même qu'elle est séparée de lui par le péché, il est en elle agissant et travaillant sur toutes ses puissances pour l'amener enfin, de combats en combats, à céder volontairement à sa souveraineté qui n'est autre chose que la souveraineté de l'amour.

Or, M. F., en étudiant à la lumière de la foi l'action intérieure de J.-C. sur l'âme infidèle et qu'il veut attirer à soi, j'y découvre deux circonstances principales : il la trouble et il la réveille, il la détache et il la subjugue.

D'abord il la trouble. Pourquoi ? Parce que, selon l'enseignement de l'Écriture, toute âme livrée aux créatures est dans un état d'ivresse et de sommeil, et que, avant tout, il est besoin de la tirer de sa léthargie et de la rappeler à la raison. Rien n'est plus vrai, chrétiens, que l'effet de nos pen-

chants déréglés est d'enivrer et d'endormir cette portion la plus noble de notre être par laquelle nous aspirons à Dieu et à l'éternité. C'est l'Esprit-Saint qui nous l'assure. Réveillez-vous, crie-t-il aux âmes mondaines par la bouche du prophète Joël, réveillez-vous, ô vous qui êtes ivres! *Expergiscimini ebrii* (1). Et par la voix de saint Paul : C'est l'heure de sortir du sommeil; *hora est jam nos de somno surgere* (2). Et certes, il en est ainsi. Voyez l'homme dans l'ivresse ou pendant le sommeil, la réflexion lui est ôtée et avec elle la liberté. Toutes les puissances intérieures sont liées. L'intelligence est le jouet d'illusions étranges. La pensée ne s'exerce que par des rêves. Il n'y a de volonté que pour poursuivre des ombres et des fantômes. N'est-ce pas là votre trop fidèle image, ô âme qui vous êtes donnée au monde et aux passions? Le vain amour des créatures vous a enivrée et vous n'êtes plus à vous-même. Votre œil troublé ne voit plus les réalités spirituelles. Vous ne savez ni réfléchir ni vouloir par rapport à Dieu et aux choses de Dieu. Dans votre sommeil vous ne faites plus que rêver, et ce qui vous reste encore de liberté vous le dépensez à poursuivre, dans la nuit où vous êtes, de fausses et décevantes apparences que vous appelez le bonheur. Oh! que votre ivresse est profonde! Oh! que votre sommeil sera difficile à rompre!

Mais rien n'est impossible à la puissance de J.-C. Quelque temps il semblera se retirer et laisser l'âme à cet engourdissement maladif que vous prenez pour le repos. Il lui permettra de boire à longs traits et bien avant dans la coupe le breuvage d'assoupissement, comme parle l'Écriture. Car il entre dans ses desseins de miséricorde de lâcher en quelque façon la bride aux emportements de notre liberté, afin qu'après avoir épuisé toutes les jouis-

(1) Joel, 1, 5.
(2) Rom. 13, 11.

sances et perdu jusqu'à la possibilité de nouvelles illusions, l'expérience de tant de désirs trompés et de tant de joies qui se sont trouvées vaines nous désabuse à tout jamais des faux biens du monde et nous convainque sans retour du néant de tout ce qui n'est pas Dieu. Mais bientôt sa main puissante se fera sentir. Secouée en tous sens par cette main divine, l'âme aura beau se roidir et beau tendre tous ses ressorts, il ne lui sera plus possible de retenir ce sommeil qui la charmait. Tantôt c'est un événement imprévu qui fait crouler à ses côtés un édifice de prospérité, objet de son envie, et de chaque débris de cette fortune tombée il sort autant de voix qui lui crient : vanité des vanités et tout est vanité ! Tantôt ce sont des coups soudains qui la frappent elle-même, ou dans des êtres chéris qui par l'affection étaient devenus comme une portion de son être, ou dans ces faux biens, ou dans ce corps avec lesquels elle se confond, tant elle a perdu le sentiment et l'idée de sa propre nature. D'autres fois, c'est l'inconstance d'un attachement auquel on avait foi et qui manque. Ou bien c'est la lassitude même de la prospérité, c'est l'ennui de la jouissance. Car telle est la misère du monde que ce qu'il y a encore de moins vain dans ses joies, ce serait de les poursuivre toujours sans en jouir jamais. Enfin, c'est ce dégoût de l'existence qui ronge et tue presque toutes les âmes en ce temps-ci où l'on va si vite au fond des choses humaines, où l'on épuise en une heure des illusions dont nos pères vivaient des années. Souvent ce ne seront que de simples retours de raison et de foi, des lueurs rapides, mais qui d'un seul coup jettent le jour dans ces dernières profondeurs, comme ces éclairs qui la nuit illuminent tout un horizon et d'une seule lueur découvrent au voyageur égaré les abîmes qui l'environnent. Souvent encore, ce ne sera qu'une parole rencontrée dans un livre, qu'une parole

tombée sans dessein des lèvres du prêtre; moins encore, une idée qui a jailli tout à coup de l'âme, et d'où et comment elle a pénétré dans l'intelligence, on ne saurait le dire. Mais cette parole a ébranlé des fibres jusque-là insensibles. Une puissance inconnue, qui n'est pas de nous, qui est en nous, l'a redite au fond de l'âme et lui a prêté une force surhumaine. Mais cette idée, une main invisible l'a attachée au plus intime de notre être et ne cesse d'en poursuivre la pensée, comme d'une vision fatale. Alors l'âme se prend à s'étonner et à s'effrayer de soi-même; elle veut se persuader que ce n'est là qu'une faiblesse de la pensée. C'est en vain; elle est sous l'action d'une main toute-puissante qui lui permet encore la lutte, mais qui lui défend le sommeil. Désespérée, hors d'elle-même, l'âme s'efforce de fuir et d'échapper à Dieu et à soi. Dans sa fuite elle emporte toujours inhérente à son être la vision persécutrice. Elle se jettera dans le tumulte et le bruit des créatures; elle ira peut-être jusqu'à rappeler les passions usées et dont elle a perdu le goût, afin d'étouffer, s'il est possible, la voix importune qui la trouble, afin de se dérober à la vision opiniâtre qui l'obsède. Un instant elle se flattera d'avoir retrouvé son sommeil. Et voici qu'au premier moment de solitude, voici qu'à la première de ces heures inévitables où les créatures nous laissent forcément à nous-mêmes, la voix fatale gronde de nouveau et est répétée par tous les échos de l'âme. La vision reparaît plus vivante encore, et plus menaçante que jamais. Fuyez maintenant, ô mon âme, et si loin qu'il vous plaira. Courez de passions en passions, vous efforçant de vous perdre vous-même et avec vous ce qui fait votre supplice. Vous avez beau vous agiter en tous sens pour vous débarrasser du trait que vous portez en vous-même, vos mouvements ne servent qu'à l'enfoncer plus profondément et plus douloureusement dans la plaie.

Ah ! plutôt ouvrez les yeux, reconnaissez qu'un Dieu est en vous qui vous remue et qui a résolu de ne vous laisser plus de repos. Vainement criez-vous : la paix, la paix ! *dicentes pax, pax et non erat pax.* Il n'y en a plus pour vous. Votre conscience divinement troublée ne vous laissera plus de repos, jusqu'à ce que, vaincu et cédant enfin, vous tombiez aux pieds de votre Souverain et de votre Dieu.

Et voilà, M. F., une des plus éclatantes preuves de la puissance spirituelle de J.-C. Il a le pouvoir de troubler les âmes qui s'égarent et ce pouvoir il l'a seul. Il trouble ! Ce n'est pas le monde qui le niera. Est-ce que le monde ne lui en fait pas tous les jours un sujet d'accusation? Que lui reproche-t-il sans cesse, sinon qu'il trouble les consciences? Il trouble ! mais quelles consciences trouble-t-il ? Ce n'est pas la conscience fidèle apparemment : c'est donc la conscience coupable. Mais qu'est donc votre Maître, qu'est J.-C., si, devant lui, rien ne s'émeut que les passions, rien n'est tranquille que la vertu? Il trouble ! Mais si sa parole n'est pas la vérité, mais si les terreurs qu'elle éveille au fond de l'âme ne sont qu'une faiblesse, essayez donc de vous défendre contre lui par la raison et de lui répondre par le mépris. Ah ! si sa voix n'était qu'une voix de la terre, elle ne trouverait pas un si puissant écho dans nous-mêmes. Si le trait qu'il nous jette ne partait que d'une main d'homme, il ne pénétrerait pas si avant dans nos âmes. Il trouble ! Je ne m'étonne plus que toutes les passions lui aient déclaré la guerre et que partout, toujours une contradiction implacable ait poursuivi son nom. Elles ont usurpé l'empire de l'âme et en lui elles ont reconnu le Maître qui vient réclamer son domaine. Elles veulent rester souveraines et elles ont la conscience de sa force comme de son droit. Elles s'agitent devant lui parce qu'elles ont peur, et elles ont peur parce qu'en lui elles devinent un Dieu. Il

trouble! Et pourquoi seul a-t-il la vertu de troubler les âmes? Venez à votre tour, ô sages! Venez et parlez à mon cœur, à ma conscience et à ma raison. Je vous écoute et je ne sens rien en moi ni qui s'éveille à votre voix ni qui se remue à votre parole. C'est que vous parlez au dehors, là où il y a du bruit et je ne vous entends pas. J.-C. parle au-dedans, là où tout est silence et toutes mes puissances l'entendent. C'est que l'âme, ô sages, n'est pas votre empire. Vous êtes là dans le domaine d'autrui. Vous parlez et on ne tient pas compte de vos paroles. Quand il entre dans l'âme, J.-C. est chez lui : il parle, on l'écoute et il est obéi. C'est que vous n'êtes que des créatures. Dans l'homme, il n'y a rien qui vienne de vous et aussi il n'y a rien qui vous réponde. J.-C. est créateur; tous les nobles instincts de l'âme lui répondent parce que tous ils viennent de lui. Retirez-vous donc, ô sages! et faites place au Maître! Et vous, ô Dieu, troublez toujours, troublez sans fin, les âmes qui sont loin de vous et troublez-les si heureusement qu'elles n'aient plus de ressources que de revenir à vous et de chercher le repos dans votre amour.

L'action de J.-C. a réveillé l'âme : il faut aller plus loin maintenant, il faut la détacher, l'affranchir et la subjuguer. Chaque être humain porte en soi comme deux êtres distincts et qui se font l'un à l'autre, dans un même cœur, une guerre irréconciliable. Par l'un, l'âme, ravalée à la condition des corps et identifiée avec les sens, devient toute terrestre, incapable de rien désirer et de rien goûter que ce qui est matériel et sensible. Par l'autre, l'âme, toute spirituelle et toute céleste, remonte à son principe, à sa patrie et est capable du ciel et de Dieu. Mais c'est l'effet des passions d'enchaîner tellement en nous l'homme spirituel qu'il n'a plus d'action et de mouvement, en sorte que l'âme ne sentant presque plus rien en soi qui l'élève à Dieu, finit par

ne plus croire à d'autre vie qu'à celle des organes et semble ne tenir de la nature des esprits que ce par quoi elle est capable de sentir. C'est donc cet homme selon l'esprit que la grâce divine s'efforcera de mettre en liberté, esclave et opprimé qu'il est sous le joug de l'homme selon la chair. Y a-t-il ici une âme qui ait connu les passions et leurs égarements et que la grâce ait rendue à elle-même et au devoir? Qu'elle rende gloire à Dieu, qu'elle dise si, aux jours qui amenèrent son changement, elle ne sentit pas naître en soi comme des penchants inconnus et je ne sais quels attraits nouveaux qu'elle ne comprenait pas. N'est-il pas vrai, ô âme, qu'une lumière qui n'était pas de ce monde vint tout à coup vous éclairer sur vous-même et sur la vertu? N'est-il pas vrai que vous vous étonnâtes de trouver soudainement en vous comme un conseiller et un ami qui vous parlait et de votre dignité et de votre avenir, et de Dieu et de ses droits, et du bonheur qu'il y a à le servir et à l'aimer? N'est-il pas vrai que peu à peu, à cette voix céleste, vous sentiez vos pensées s'élever, vos sentiments se légager de la terre et monter vers des régions plus nobles? Mais quelle puissance réveillait ou créait en vous ces penchants jusque-là ignorés? Mais quelle voix vous enlevait ainsi à la terre et à vous-même? Mais quel conseiller, quel ami vous parlait de la sorte et dans cette région de l'âme que les sens ne soupçonnent pas et où la parole de l'homme ne peut arriver? Cette puissance, c'était la puissance de J.-C. Cette voix, c'était la voix de J.-C. Ce conseiller, cet ami, n'en doutez pas, c'était J.-C. Oui, c'est lui qui remuait par la vertu de son esprit cette portion de votre âme par laquelle vous tenez à Dieu et dont vous aviez perdu la conscience. Car voilà, M. F., la gloire de J.-C. Quand il va à une âme pour l'amener à soi, il ne flatte pas ses passions, il ne compose pas avec ses faiblesses, il ne lui sacrifie pas un

seul de ses droits, il ne lui dissimule pas un seul de ses préceptes; mais il s'adresse à ce que lui-même a mis en elle de divin. A sa parole, l'âme sent tout à coup naître en soi comme des facultés nouvelles, comme des puissances qui lui manquaient et par lesquelles elle se trouve subitement en rapport avec un monde mystérieux. Alors il se passe en elle des choses étranges. Il y a dans le même homme deux esprits, deux volontés et qui sont aux prises. On regarde le ciel, on regarde la terre; on appelle la vie de l'esprit, on ne peut renoncer à la vie des sens. Tout ensemble on veut et on ne veut pas le même objet, et, dans cette contrariété de vues, de désirs, de résolutions qui se détruisent, l'âme, dit saint Augustin, se sent déchirée et comme emportée en lambeaux. Cependant celui qui a résolu de vaincre dans sa créature ne s'arrête pas dans sa miséricordieuse poursuite. Il la presse de toutes parts, il l'assiége sur tous les points. Au dedans, au dehors, il multiplie son action divine et tout lui est instrument pour réduire ce cœur rebelle. Au dehors il ménage, comme autant de piéges heureux, mille circonstances singulières. C'est un ami engagé dans les mêmes illusions et qui se donne tout à coup à d'autres pensées. C'est un de ces anges visibles que Dieu place pour leur salut à côté des âmes qui s'égarent, une épouse, une mère, un enfant dont les larmes prient depuis si longtemps pour nous et dont quelque chose nous presse au fond du cœur de consoler les désirs en les exauçant. Ce sera un ministre sacré que le zèle rapprochera de nous et dont chaque parole répondra à quelque pensée intime de l'âme, à quelque mouvement secret de la conscience. Ainsi, dans des circonstances semblables, Augustin reconnaissait-il les saintes industries et comme les pieuses embûches de la grâce. Ainsi, dut-il et aux larmes de sa mère, et au zèle du grand Ambroise, et au récit des

merveilles opérées par l'Esprit-Saint dans des cœurs infidèles, cette sainte honte qui, en le faisant rougir de sa faiblesse, préparait son retour prochain à Dieu et à la nature. Ramenée au dedans de soi par tout ce qui l'entoure, l'âme se met à réfléchir sur elle-même, elle commence à se voir telle qu'elle s'est faite par ses passions, avec sa nudité, avec ses souillures, avec ses plaies mortelles et elle se prend en horreur et elle ne sait où se cacher elle-même à elle-même. Puis elle songe à cette fuite si rapide des années, à cette tombe dont si peu d'intervalle la sépare encore, à cette éternité qui tout à l'heure sera tout son avenir. Alors elle commence à désirer une vie nouvelle; elle se dit qu'il faut en finir quelque jour avec des passions qu'elle condamne et qu'elle méprise. Mais, ô faiblesse du cœur de l'homme, qui le matin s'éveille un instant et l'instant d'après retombe dans son sommeil ! L'âme veut déjà son changement, mais elle le veut pour un autre temps : ou bien elle le veut un instant, l'instant d'après elle ne le veut plus. Toutes les passions semblent s'animer, dit encore saint Augustin, et se présenter à elle et lui dire : quoi ! c'est donc pour toujours ! Quoi tu pourras vivre sans nous et être heureuse loin de nous ! Alors la tyrannie des habitudes se réveille. L'âme n'aperçoit plus que sa faiblesse et la difficulté d'une conversion ; il lui semble que son courage l'abandonne et que la vertu est au-dessus de ses forces. Et la vertu lui apparaît comme à Augustin avec sa beauté céleste, et sa paix et ses joies surhumaines et, lui montrant ses disciples innombrables, elle lui fait honte de ses lâchetés, de ses délais, de ses prétextes, elle semble lui dire : quoi, tu ne pourrais ce que peuvent tes semblables !... Mon Dieu ! qu'alors cette âme est cruellement déchirée ! Mon Dieu ! qui pourra dire quel supplice elle est à elle-même et ce qu'elle souffre tout ensemble et de ses désirs et de ses

passions, et de l'habitude qui l'enchaîne, et de la grâce qui la presse de rompre ses liens? O grâce de J.-C., que vous savez bien remuer le cœur de l'homme et que vous tra-travaillez divinement une âme quand vous en avez résolu la conquête !

Cependant il faut venir à bout de ces résistances et de ces délais ; il faut contraindre librement cette âme à vouloir la fin de son martyre et son bonheur. Frappez donc, ô Dieu, et portez le dernier coup à cette créature rebelle. Voilà, en effet, que l'action divine devient d'heure en heure plus énergique et plus puissante. Tout ce qu'il y a d'instincts surnaturels au fond de l'être humain s'exalte. Les terreurs de la vie future obsèdent sans relâche l'intelligence; les nuits ignorent le sommeil ; la veille ne connaît plus qu'une seule pensée; une fièvre sans nom dans la langue humaine travaille le plus intime de l'âme. Ce n'est plus la vie, ce n'est pas la mort; c'est quelque chose qui rassemble en soi et toutes les douleurs de la vie et tous les déchirements de la mort. L'âme toutefois dispute encore sa soumission; elle tente par un effort désespéré de retarder l'inévitable défaite qui cependant doit être son triomphe. Alors la lutte est terrible au dedans d'elle-même, et la parole de la terre ne saurait rendre ce qui se passe dans ce combat suprême. Voyez-vous, par le calme brûlant d'un jour d'été, le ciel se couvrir tout à coup? Entendez-vous je ne sais quels bruits étranges qui grondent dans le lointain de l'horizon? C'est la tempête. Tant qu'elle court dans la plaine et qu'elle ne rencontre sur sa route que les épis de nos sillons, elle courbe, elle ne brise pas. L'épi baisse la tête; l'épi se relève et la tige est intacte. Mais vient-elle aux hautes montagnes, aux vieilles forêts qui perdent leurs chênes dans les nues? Alors elle rugit, elle tonne, elle secoue, elle rompt, elle abat, elle emporte l'obstacle en mille lambeaux et, quand elle a passé,

ce n'est plus derrière elle que de longs débris et des ruines immenses. Ainsi l'esprit du Seigneur J.-C., qui de soi n'est que douceur, se change-t-il en une puissance forte et terrible, quand il faut dompter une nature rebelle. Heureuse, mille fois heureuse l'âme qui obéit à la grâce! Comme un vent doux et léger, dit l'Écriture, la grâce la courbe sans la rompre et ne la plie un instant que pour la relever l'instant d'après. Mais malheur à l'âme indocile qui veut essayer de la lutte avec la force d'en haut. Voilà que l'esprit gronde ainsi que le tonnerre dans ses dernières profondeurs. Voilà comme une tempête divine qui rugit, éclate, bouleverse toutes ses puissances. Les pensées croisent les pensées; les impressions les plus contraires se heurtent et se mêlent. Tout s'agite, se confond, tombe, se relève, tombe encore dans l'esprit, dans le cœur, dans la conscience. Partout ce ne sont que débris et ruines, débris vivants, ruines intelligentes. Renversée, mutilée, toute sanglante de ses blessures, l'âme épuisée est à bout. C'en est fait, elle cède, elle se rend, et, jamais plus libre que lorsqu'elle se soumet, de ce cœur tout saignant et brisé de tant de coups elle crie enfin merci à son vainqueur, elle dit enfin: Seigneur, que voulez-vous que je fasse. *Domine, quid vis me facere?* Heureuse défaite où il n'y a de perte que celle de ses douleurs et de ses misères! Heureux triomphe, où il n'y a point de larmes, si ce n'est celles de la joie et de la paix!

Cette action de J.-C. dans les âmes, à qui de vous est-elle étrangère, mes chers auditeurs? Où est donc l'âme, si errante loin d'elle-même, qui n'ait observé en soi ce travail mystérieux de la grâce? Dites, chrétiens, est-ce qu'au fond du cœur vous n'avez jamais entendu une de ces voix intimes qui crient si haut et si fort dans leur silence même? Est-ce que jamais, dans vos heures de solitude, de malaise

et de vide, nulle parole d'en haut ne vous a pressés de vous retirer de ces créatures si vaines et de porter votre âme à Celui-là qui seul peut la remplir? Peut-être que cette voix divine vous poursuit, vous aussi, et depuis de longues années. Peut-être que vous aussi vous portez le trait divin au fond de l'âme et que depuis longtemps votre existence n'est qu'un effort désespéré pour vous débattre, pour échapper à votre Maître et demeurer à vous-mêmes. Donc ne dites plus que la grâce vous manque. Et qu'est-ce donc que ce qui se passe en vous, si ce n'est l'action et le travail de la grâce? C'est votre histoire que je viens de raconter dans cette chaire et c'est vous qui êtes la preuve vivante de ce discours. Donc ne dites pas comme l'impie : si J.-C. est si puissant, que ne prend-il mon cœur et que ne me change-t-il malgré moi? Être changé, c'est le plus grand don du ciel : le méritez-vous? Être changé, c'est vouloir l'être. Etre changé, c'est se changer soi-même en coopérant à J.-C. et à sa grâce. Auriez-vous donc le cœur d'accuser votre Dieu de cette volonté mauvaise qui est votre ouvrage et de lui reprocher cette liberté rebelle qui est votre crime ? Plutôt ouvrez les yeux et comprenez. Oh ! si vous saviez le don de Dieu ! Si vous saviez ce qu'il s'agit de perdre et ce qu'il s'agit de gagner ! Combien faciles et heureux les sacrifices qu'on vous demande ! Combien douce et divine cette nouvelle existence à laquelle on vous convie ! Non, vous ne vous consoleriez pas de vos résistances. Non, vous ne vous pardonneriez pas de lutter si longtemps et contre Dieu et contre le bonheur.

Résumons, Chrétiens, tous les traits de l'action de J.-C. Il pénètre, quand et comme il lui plaît, dans les âmes qui lui sont le plus obstinément fermées; il préoccupe de soi, et quand il veut, les esprits les plus indifférents. L'âme humaine est donc son empire, puisque nulle puissance ne saurait lui

en défendre l'accès ni la soustraire à son action. Il parle aux âmes plongées dans les sens. Il leur fait écouter le langage des esprits, surtout il le leur fait comprendre. Il parle aux âmes qui ne connaissent et ne goûtent que les passions. Il leur parle du devoir et de la vertu et il prête à tous deux un charme irrésistible et une force qui subjugue. Il est donc à la fois et le Maître de la vertu, puisqu'il lui donne tant de grâce, et le Créateur de la volonté humaine, puisqu'il sait ainsi l'attirer au devoir. D'autres aussi prétendent dominer l'âme. Ou l'âme leur échappe ou ils n'ont sur elle d'empire que pour la corrompre et la pervertir. J.-C. va droit à l'âme avec ses maximes de haine de soi, de combat et de crucifiement. Elle peut bien lui résister, parce qu'elle est libre; mais elle ne peut entendre sa voix, sans gémir de ses faiblesses et sans en rougir. Tout ce qu'il y a d'élevé en elle vient donc de lui, puisque tout cela est d'intelligence avec lui. Sa puissance est donc la plus sainte qui puisse être, puisqu'elle ne combat que contre les passions et qu'elle ne triomphe que du mal. Enfin quand il a résolu de subjuguer un cœur, il fait tout servir à ses desseins, et ce qui est au dehors, et ce qui est au dedans. Il domine donc les événements, puisqu'il les tourne ainsi selon ses vues. Il tient donc en ses mains toutes les âmes, puisqu'il fait agir tant d'âmes pour en gagner une seule. Il dispose donc de toutes nos puissances, puisqu'il les remue à son gré et en tous sens pour en faire sortir l'acte libre de la dépendance et de la soumission volontaire. Oh! oui, le cœur de l'homme est à lui, et sa royauté a des racines dans toutes les fibres de notre être.

J.-C. peut tout pour attirer les âmes; j'ajoute qu'il peut tout pour les renouveler : ce sera la deuxième réflexion.

II

Il semble que J.-C. ait tout fait en se soumettant la volonté humaine. Le travail de la conversion n'est qu'ébauché toutefois et ce ne sont encore que les traits les moins éclatants de la puissance divine sur les âmes.

M. F., lorsque l'homme vaincu par la grâce tombe aux pieds de J.-C., il apporte une âme pleine de souillures et gâtée par les passions jusques dans ses dernières fibres. Aussi tout être humain qui revient à Dieu se fait peur à soi-même. La vue de sa corruption intime le saisit à un tel point, la conscience du mal qu'il porte en soi l'accable tellement qu'il n'ose presque ni former un désir de vertu ni lever un regard vers Dieu. Il lui semble, dirait-on, qu'un désir sorti de son cœur serait une profanation de la vertu et que le regard d'une créature si horriblement souillée serait une insulte à l'infinie pureté du Créateur.

Le premier besoin de l'âme qui s'est rendue à Dieu, c'est donc d'être purifiée, d'être régénérée, en quelque sorte, créée une seconde fois et refaite à neuf avec toutes ses puissances. Oui, supposez l'homme le plus franchement détaché des passions et des créatures, l'homme le plus énergiquement travaillé par l'Esprit-Saint, le plus irrésistiblement attiré à Dieu par la grâce, si vous lui laissez avec les souillures de sa conscience le sentiment de sa corruption toujours vivante, si vous ne trouvez pas le secret de le séparer, de le diviser en quelque sorte d'avec lui-même et de faire qu'il y ait en lui comme deux hommes distincts, l'homme qui a voulu le mal et qui n'est plus, l'homme qui veut la vertu et qui seul vit et subsiste, en vérité, je vous le dis, n'attendez rien de cet homme. La

seule vue de sa dépravation intime tuera en lui et le courage et la volonté et jusqu'au désir. Le cœur humain est ainsi fait; vous ne le changerez pas. L'un des plus grands obstacles au devoir ce sera toujours la conscience qu'on lui fut infidèle, et il suffit de se sentir criminel pour n'oser plus songer à redevenir vertueux. La puissance convertissante est donc impuissante où manque la puissance renouvelante et créatrice. Chrétiens, cette puissance de renouveler l'être humain appartient à J.-C. et n'appartient qu'à lui seul. Son esprit, qu'il a laissé à son Église et qui opère incessamment dans les âmes, s'appelle l'Esprit Créateur; et lui-même par la bouche de son apôtre, il nous apprend qu'il fait toutes choses nouvelles. *Ecce nova facio omnia.*

O vous donc qui avez eu le malheur d'oublier Dieu et le devoir, gardez-vous de désespérer de la vertu et de vous-mêmes! Venez seulement à J.-C., à J.-C. présent, visible, agissant dans son sacerdoce, et, en échange d'un aveu et de votre repentir, venez recevoir, avec le pardon, l'Esprit qui renouvelle les âmes. Oui, quand, par impossible, vous rassembleriez en vous seul les iniquités du genre humain, quand vous ramasseriez dans votre cœur les souillures de tous les cœurs, dans votre conscience les désordres de toutes les consciences; quand le mal serait entré jusque dans les moelles de votre être, quand vous seriez identifié avec lui jusqu'à en être la personnification, jusqu'à être le mal animé et vivant, pleins de foi à la puissance de notre Maître, nous vous dirions : repentez-vous et espérez. J.-C. prendra à sa croix une goutte de son sang rédempteur, il prendra une flamme dans son Cœur et les jettera dans votre âme. C'en est fait : cette goutte de son sang a tout effacé, cette flamme de son Cœur a tout consumé. L'être ancien a disparu; à sa place, c'est un être nouveau. *Ecce nova facio omnia.*

Maintenant, ô homme, vous n'avez plus sujet de vous effrayer de vous-même. Une main divine a saisi vos iniquités et les a jetées plus loin de vous qu'il n'y a de l'Orient à l'Occident. Non, ne cherchez plus en vous-même le péché ancien et ses vestiges; car c'est moi qui l'ai détruit, dit le Seigneur. Il n'y en a pas plus de traces en vous qu'il n'y a de trace au firmament ou du nuage que les vents emportent ou de la vapeur qui s'évanouit au soleil. Mais qu'est devenue cette corruption qui défigurait l'âme et la rendait si difforme aux yeux de Dieu et à ses propres yeux? Ah! l'Esprit de J.-C., l'Esprit Créateur a saisi toutes les puissances de l'âme, il les a fondues dans ses propres feux comme l'or dans la fournaise. Il en a rejeté l'alliage impur qui la déshonorait. Il s'est comme mêlé lui-même avec son être. Il l'a pénétré en tous sens de sa vie et, par cette communication ineffable de soi-même, il en a fait cette créature nouvelle dont parle l'apôtre, *in Christo nova creatura*, pure de sa pureté, sainte de sa sainteté, méconnaissable à ses propres regards, tant elle a cessé d'être ce qu'elle était, et digne de servir de spectacle et aux hommes et aux anges et à Dieu même. O puissance de J.-C., que vous êtes admirable! O création des cœurs, que vous êtes divine!

Mais l'action réparatrice de J.-C. ne s'arrête pas simplement à purifier la conscience. En mettant dans l'âme sa propre vie J.-C. y met sa propre intelligence, son propre Cœur, sa propre volonté, en sorte que vraiment tout est nouveauté en elle, nouveauté de vues, nouveauté d'inclinations, nouveauté d'actions, nouveauté de force et de puissance, nouveauté de l'être tout entier. *Ecce nova facio omnia.* C'est la promesse de J.-C. vérifiée. Mon Père l'aimera, dit-il; nous viendrons en elle et nous y ferons notre demeure. *Pater meus diliget eum et ad eum veniemus et*

mansionem apud eum faciemus. Il est vraiment dans l'âme ; il y agit, il est en quelque sorte la lumière de sa pensée, le mouvement de son cœur, le ressort de son action, la sève divine de sa vie.

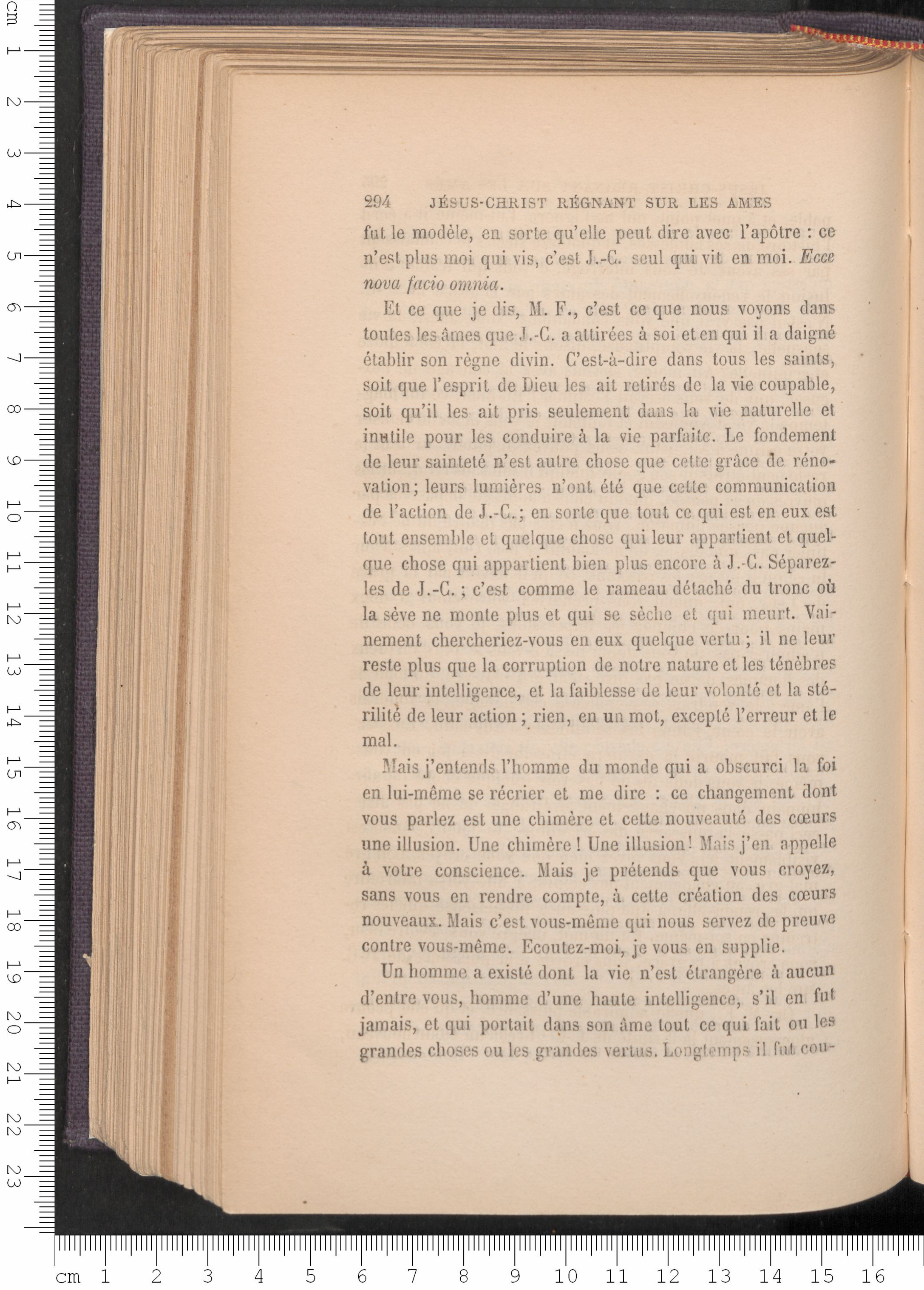
Aussi, M. F., étudiez une âme sincèrement revenue à Dieu et qui s'est livrée sans réserve à l'Esprit du Seigneur J.-C. Depuis que cet Esprit divin est en elle, tout est nouveau dans son intelligence. Il y a si peu de temps encore, cette âme plongée dans les sens, ne vivant que par eux et pour eux, ne concevait rien que ce que les sens saisissent et bornait pour soi l'existence à la terre et au temps. Mais voici que tout à coup l'intelligence est rendue à cette âme qui, à force de lutte et de travail sur soi-même et contre soi-même, était parvenue à se faire matière, à se faire corps. En un instant, elle est redevenue esprit et capable de contempler le monde des esprits. Un ordre inconnu de réalités se découvre à ses yeux. Elle voit comme J.-C., sinon avec la même pénétration de regard intérieur, du moins sous le même jour et dans la même lumière. Il lui semble qu'une main divine a mis à nu devant elle l'essence même des choses, tant elle pénètre avant dans la vérité. Elle comprend si vivement, si clairement, d'une vue si simple et si facile et la grandeur et le droit de Dieu, et le vide et le néant des créatures, et la folie de l'existence selon le monde et la sagesse des maximes évangéliques, qu'elle ne se peut expliquer les ténèbres où elle a vécu. Il lui semble que, n'ayant pas connu ces choses, elle n'a point pensé jusqu'ici et qu'elle commence seulement de naître à l'intelligence et au sentiment. *Ecce nova facio omnia*.

Tout est nouveau dans le cœur. Il y a bien encore dans l'âme des penchants qui appellent le mal ; elle sent bien encore au fond de son être le germe des passions qui

firent autrefois ses malheurs : car il est dans les desseins d'une Providence miséricordieuse de n'ôter point à l'homme, durant la vie, ces restes d'une nature mauvaise qui doivent servir d'exercice à l'humilité et de matière aux combats. Mais outre que l'âme sent bien qu'une force divine enchaîne en soi le vieil homme et que tous ses penchants sont sous le joug de la volonté renouvelée par la grâce, les restes mêmes de la corruption originelle ne servent qu'à lui faire mieux comprendre la nouveauté de son cœur. Les passions, elle les aimait hier encore; elle les hait aujourd'hui. Hier, elle cédait à leurs moindres désirs; elle résiste aujourd'hui à leurs plus violents assauts. Hier elle était esclave; elle obéissait : elle est souveraine aujourd'hui, elle commande. Que dis-je? Aux inclinations passées ont succédé des inclinations contraires. L'âme appelle tout ce qu'elle repoussait, repousse tout ce qu'elle appelait. Depuis qu'elle a entrevu ce qu'est Dieu, elle ne pense qu'à l'aimer et à en être aimée. Depuis qu'elle a pénétré le vide et le néant des créatures, elle ne songe qu'à les oublier et à en être oubliée. Depuis que le St-Esprit lui a révélé sa misère et sa corruption, elle se hait de la même haine qu'elle porte au péché. Elle s'en veut à elle-même et à tout ce qui est uni à elle-même et à ses sens qui l'entraînèrent, et à sa sensibilité qui la deçut, et à sa faiblesse qui la trahit, et à sa liberté qui l'égara. Alors elle appelle la retraite qui éloigne le monde, et la pénitence qui dompte les sens, et les sacrifices qui font mourir le cœur. Elle voudrait, s'il était possible, se dépouiller d'elle-même, se perdre, s'anéantir. Et comme elle a vu, dans la lumière qui lui a été donnée, les perfections souveraines de son vainqueur, saisie, transportée, enlevée hors de soi par l'attrait de sa beauté divine, elle n'aspire plus qu'à J.-C., qu'à s'unir à lui, qu'à se transformer en lui, qu'à perdre sa

propre vie dans la vie, tout son être dans l'être même de Dieu. Quoi de plus nouveau qu'un tel changement, et qu'est-ce que la nouveauté du cœur, si ce n'est l'état de cette âme qui aime ainsi tout ce qu'elle eut en haine et qui prend en haine tout ce qu'elle aima? *Ecce nova facio omnia.*

Enfin tout est nouveau dans son action. Loin de Dieu, l'âme n'agissait que par le mouvement de la nature, toujours pour elle-même, toujours dans cette étroite, et basse, et misérable sphère de la terre et du temps. Aussi qu'était son action que faiblesse, inconstance, inutilité et, si souvent, corruption et crime? Tout est changé aujourd'hui. L'âme possède en soi avec la grâce de J.-C. un principe surhumain, et son action participe à la nature de l'Esprit divin qui l'inspire. Maintenant tout ce qu'elle fait est grand, parce qu'elle fait tout pour Dieu, est fécond, parce qu'elle ne fait rien que pour l'éternité. Il y a constance dans ses vues et force dans sa volonté, parce qu'elle tend au bien qui ne change pas et qu'elle y tend avec la force même de Dieu qui est en elle. Contemplez-la : nulle vertu ne lui est étrangère. Elle est chaste; elle est détachée; elle est humble; elle sait se dépouiller pour le pauvre qui souffre; elle fait la guerre à ses penchants et persécute son propre cœur; elle bénit la douleur et se réjouit dans la croix; elle a soif des sacrifices et ne vit plus que pour l'immolation et le dévouement. En un mot ses actions suivent ses pensées et ses inclinations nouvelles. Comme elle ne pense plus que par l'intelligence de J.-C., comme elle n'aime plus que par le Cœur de J.-C., elle n'agit plus que par le mouvement de J.-C. Elle ne veut plus que ce qu'il a voulu, ne cherche plus que ce qu'il a cherché : et l'oubli de soi, et la pauvreté, et la souffrance, et l'opprobre, et le dévouement à autrui, et toutes les vertus dont l'Homme-Dieu



fut le modèle, en sorte qu'elle peut dire avec l'apôtre : ce n'est plus moi qui vis, c'est J.-C. seul qui vit en moi. *Ecce nova facio omnia.*

Et ce que je dis, M. F., c'est ce que nous voyons dans toutes les âmes que J.-C. a attirées à soi et en qui il a daigné établir son règne divin. C'est-à-dire dans tous les saints, soit que l'esprit de Dieu les ait retirés de la vie coupable, soit qu'il les ait pris seulement dans la vie naturelle et inutile pour les conduire à la vie parfaite. Le fondement de leur sainteté n'est autre chose que cette grâce de rénovation; leurs lumières n'ont été que cette communication de l'action de J.-C.; en sorte que tout ce qui est en eux est tout ensemble et quelque chose qui leur appartient et quelque chose qui appartient bien plus encore à J.-C. Séparez-les de J.-C. ; c'est comme le rameau détaché du tronc où la sève ne monte plus et qui se sèche et qui meurt. Vainement chercheriez-vous en eux quelque vertu ; il ne leur reste plus que la corruption de notre nature et les ténèbres de leur intelligence, et la faiblesse de leur volonté et la stérilité de leur action ; rien, en un mot, excepté l'erreur et le mal.

Mais j'entends l'homme du monde qui a obscurci la foi en lui-même se récrier et me dire : ce changement dont vous parlez est une chimère et cette nouveauté des cœurs une illusion. Une chimère ! Une illusion ! Mais j'en appelle à votre conscience. Mais je prétends que vous croyez, sans vous en rendre compte, à cette création des cœurs nouveaux. Mais c'est vous-même qui nous servez de preuve contre vous-même. Ecoutez-moi, je vous en supplie.

Un homme a existé dont la vie n'est étrangère à aucun d'entre vous, homme d'une haute intelligence, s'il en fut jamais, et qui portait dans son âme tout ce qui fait ou les grandes choses ou les grandes vertus. Longtemps il fut cou-

pable, et à quel point, nul ne l'ignore. Lui-même il a écrit l'histoire de ses faiblesses, et quatorze siècles le connaissent par ses aveux. Je vous interroge, ô vous qui traitez d'illusion le renouvellement des âmes par la grâce de J.-C. N'est-il pas vrai que vous condamnez, vous aussi, la vie sensuelle, la vie voluptueuse, disons le mot, la vie impure et criminelle? Au moins, si vous avez le courage de l'excuser, qui de vous oserait l'estimer? Eh bien, ce fut longtemps la vie d'Augustin et toutefois je vous défie de refuser votre estime à Augustin. Vous pouvez disputer sur tout le reste peut-être, sur son génie, quoiqu'il soit sans rival, sur les œuvres de sa pensée, quoiqu'elles n'aient été dépassées par aucune pensée humaine. Vous n'êtes pas maître de ne l'estimer pas, que dis-je, de ne l'admirer pas. Oui, après avoir lu ce qu'il fut par les passions, ce qu'il devint par la grâce de J.-C., oui, quand vous prendriez votre cœur à deux mains pour en étouffer les impressions, je vous défie de n'admirer pas. Je vous défie, fussiez-vous le plus vertueux des hommes, de ne pas dire, bon gré mal gré, au fond de l'âme : Je voudrais ressembler à cet homme, je voudrais avoir le cœur, l'âme, les sentiments d'Augustin. Eussiez-vous fait mourir la dernière étincelle de la foi en vous-même, je vous défie de ne pas voir quelque chose de surhumain dans un changement si étrange, de ne pas dire : ceci passe la puissance des créatures ; le doigt de Dieu est visiblement ici. Vous voyez bien que vous croyez, bon gré mal gré, au changement des cœurs, à une vertu intérieure qui les renouvelle, à une puissance mystérieuse qui les retrempe en soi-même. En un mot, malgré vous, à votre insu, vous croyez à la grâce, vous croyez à la puissance de J.-C. sur les âmes.

Or, M. F., quelle admirable puissance, et qu'elle prouve glorieusement la divinité de J.-C. ! Créer un cœur nouveau,

n'est-ce pas chose mille fois plus merveilleuse et d'une plus haute puissance que créer un monde et mille mondes? Car le néant ne résiste pas à Dieu et le cœur de l'homme peut lui résister. Or à qui la raison attribue-t-elle la vertu créatrice, si ce n'est à Dieu et à Dieu seul?

Et voilà ce qui confondra à jamais l'orgueil de ces faux sages qui veulent mettre J.-C. de côté, créer au genre humain une religion nouvelle et régénérer le monde par le seul ascendant de leur raison. Donc mettez-vous à l'œuvre, dirons-nous à ces hommes; car voici quelque chose de digne de votre génie et surtout de votre toute-puissance. Nous ne nous demandons pas de créer une religion : créer la morale, créer le devoir, créer la divinité, franchement ce serait trop. Nous demandons moins, infiniment moins. Faites seulement et à un seul homme qui s'est égaré et une autre conscience et un autre cœur, et nous sommes contents. Oui, faites qu'une conscience qui s'est salie au contact du vice soit d'un seul coup lavée de ses souillures; faites qu'un cœur flétri par les passions renaisse en un instant à sa première innocence et retrouve toute la jeunesse de la vertu. Faites cela, non pour des milliers d'êtres humains que les passions ont perdus, mais pour un seul. Nous demandons trop, sans doute. Eh bien! faites cela, non pour autrui, mais pour vous-mêmes, et nous sommes à vos pieds et nous vous saluons comme les maîtres de la vertu et les réformateurs de l'humanité. Mais non, vous ne l'avez jamais fait, vous ne le ferez jamais; un tel prodige n'appartient, ne peut appartenir qu'à J.-C. C'est donc lui, M. F., lui seul, qui est le maître comme l'auteur de la vertu; lui seul qui est le réformateur de nos penchants et de nos vices, lui seul qui est le régénérateur de l'humanité. Donc, croyez-moi, laissons là les sages et leurs livres stériles et leurs paroles vides. O pères, ô chefs de la famille, avez-vous de

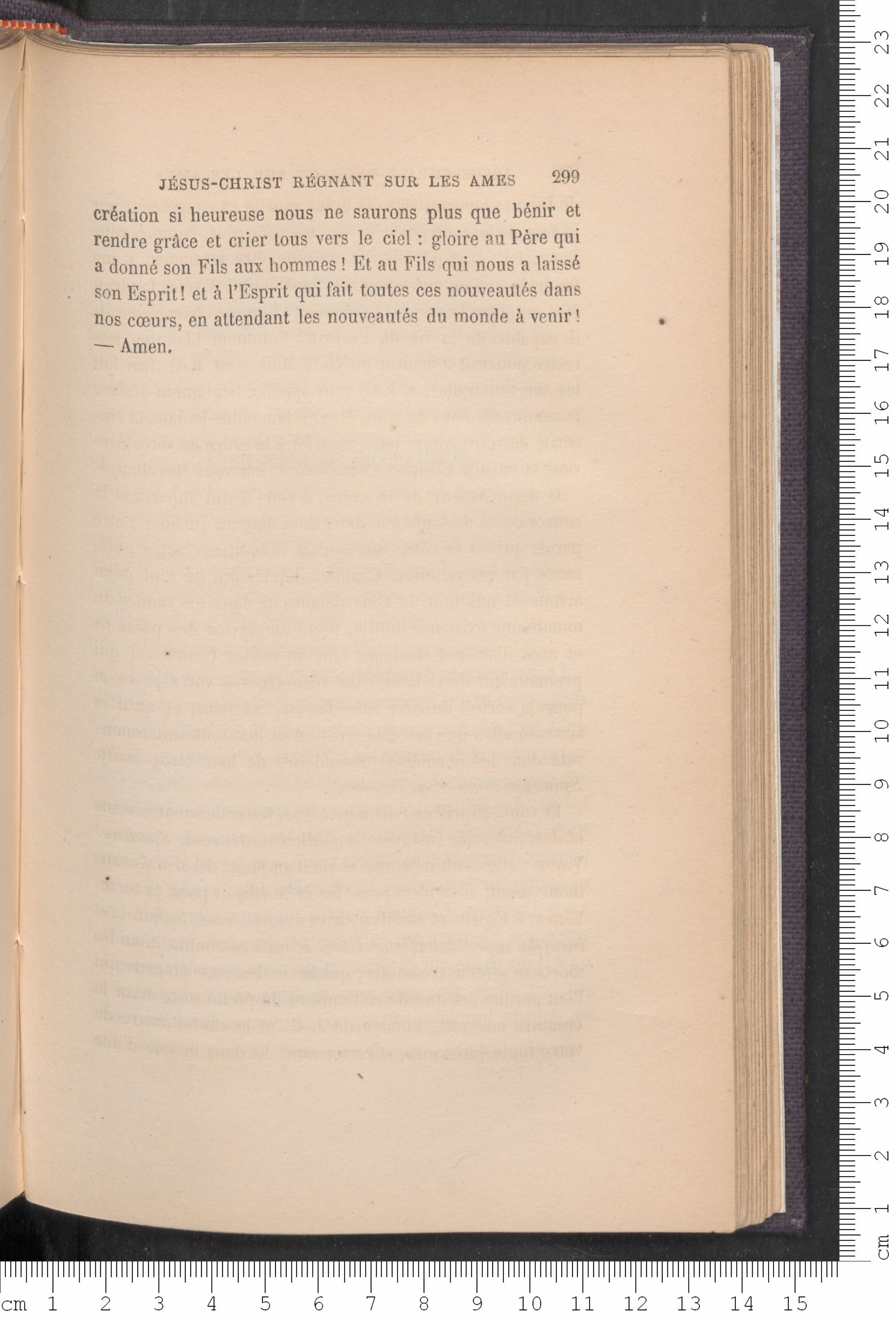
jeunes cœurs à former et qui ont besoin de vertus? Voilà le Maître; c'est J.-C. O législateurs, ô chefs des empires, avez-vous des peuples qui ont perdu la conscience et jusqu'à la notion du devoir, et auxquels il faille refaire une âme, car ils n'en ont plus? Voilà le Créateur de qui vient l'âme humaine, c'est J.-C. Il n'y a qu'une parole au monde qui régénère ; c'est sa parole. Il n'y a qu'un livre qui enfante la vertu et qui crée les saints, c'est son Evangile. Il n'y a qu'une école où on laisse les cœurs anciens pour prendre en leur place des cœurs nouveaux, des cœurs purs; c'est son école, c'est-à-dire son Eglise. Toute autre puissance que la sienne, puissance fatalement stérile et sur qui pèse l'anathème de J.-C. *sine me nihil potestis facere.* Mais avec cette puissance, tout est possible, tout est facile. Qu'on amène à J.-C. l'homme le plus coupable qui soit sous le soleil; en vérité je vous le dis, si cela entre dans les conseils de la Providence, il ne faudra à notre Maître qu'un instant pour en faire le plus vertueux et le plus saint des hommes, vertueux à être mis un jour sur l'autel, saint à voir les siècles futurs à genoux devant lui. *Ecce nova facio omnia.*

De là, M. F., apprenons à espérer tout pour la conversion de nos frères et pour la nôtre, puisqu'il n'est rien que la grâce ne puisse et dans les autres et dans nous. Mère, épouse chrétienne, vous gémissez devant Dieu sur les égarements d'une âme qui vous est chère : nous ne voulons point arrêter vos gémissements et moins encore les accuser. Pleurez donc devant Dieu, puisque les pleurs du zèle sanctifient et que les enfants de beaucoup de larmes ne peuvent périr; mais ne désespérez jamais. Rien n'est jamais impossible à J.-C. En prenant votre propre cœur, il s'est emparé de la première moitié de vous-même. Lui sera-t-il bien difficile de s'emparer, quand il le voudra, de la seconde qui lui résiste? Et vous qui vivez depuis si longtemps loin

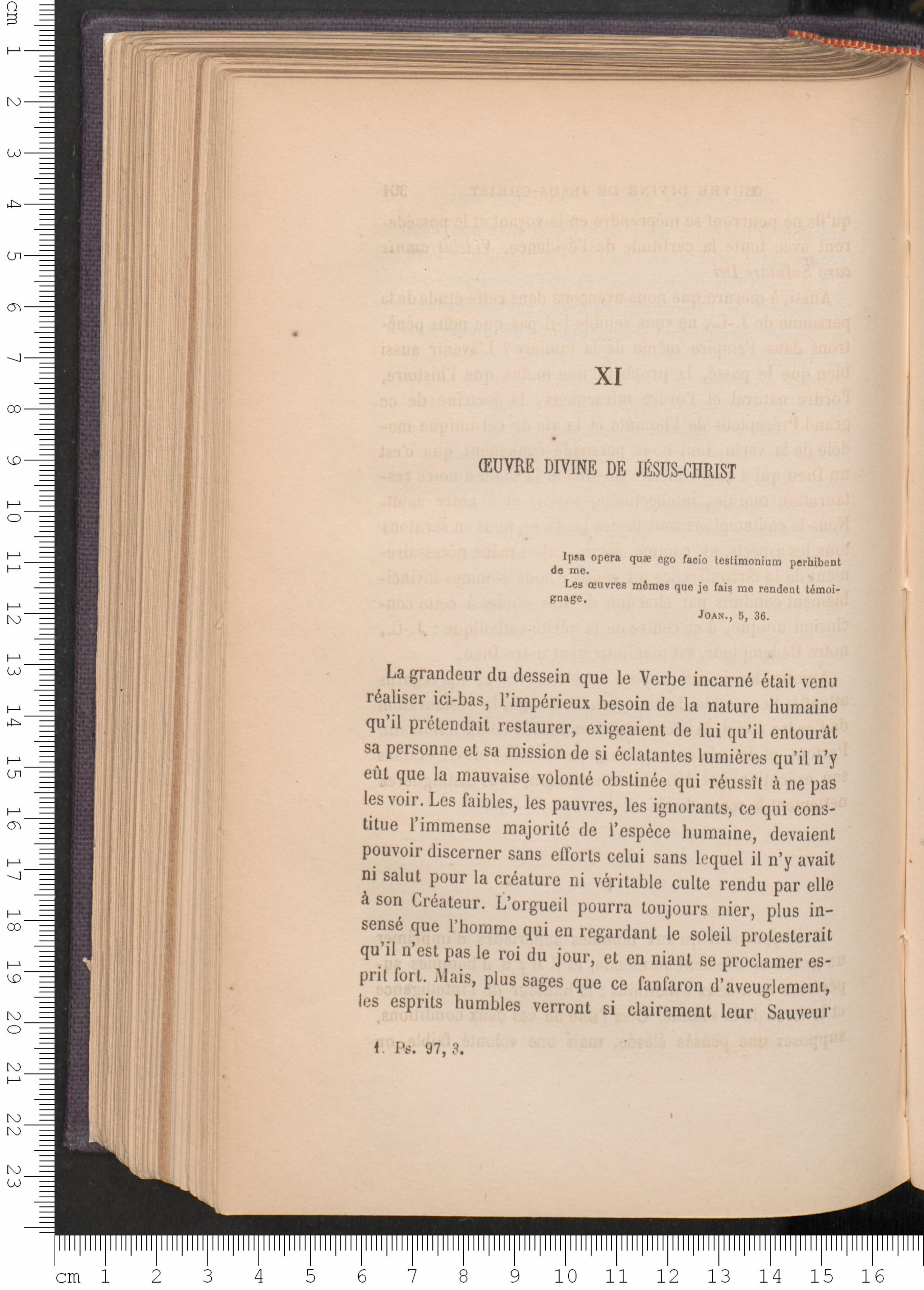
de Dieu et que peut-être la grâce appelle en ce moment par la voix de la conscience émue, ne dites plus, comme vous l'avez fait tant de fois : je ne puis être vertueux; il me faudrait être un autre homme. Sans doute, il vous faudrait être un autre homme. Et comment l'homme charnel serait-il capable de la vie de l'esprit? Comment l'homme terrestre pourrait-il aspirer au ciel? Mais c'est J.-C. qui fait les âmes nouvelles, et J.-C. vous appelle. Seulement désirez le renouvellement de votre être et demandez-le dans la sincérité de votre cœur; puis, ayez foi à la grâce de votre Sauveur et ensuite bénissez sa puissance; car vous êtes changé.

O divin Auteur de la grâce, ô vous à qui appartient la souveraineté de toute âme humaine, daignez justifier notre parole qui est la vôtre et prouvez vous-même votre puissance par vos victoires. Combien d'âmes qui ne sont point à vous et qui loin de vous dépensent dans les vanités du monde une existence inutile, usent au service des passions et avec d'amères douleurs tant de nobles facultés et qui promettaient de si heureuses ressources à votre grâce et pour la vertu! Envoyez votre Esprit, Seigneur, et qu'il se fasse en elles une seconde création et que tout soit renouvelé dans les dernières profondeurs de leur être; *emitte Spiritum tuum et creabuntur.*

Et vous, Esprit du Seigneur Jésus, venez des quatre vents et descendez sur ces âmes, *a quatuor ventis veni, Spiritus!* Voyez : elles sont mortes à la vie d'en haut, désormais sans mouvement, si ce n'est pour les créatures et pour la terre. Venez, ô Esprit, et soufflez sur ces morts, *veni, Spiritus, et insuffla super interfectos istos*, et qu'à ce souffle divin les morts se sentent tressaillir; que la vie descende en ceux qui l'ont perdue; et que de ce tombeau du péché sorte enfin la créature nouvelle, l'image de J.-C. et le chef-d'œuvre de votre toute-puissance, *et reviviscant*. Et dans la joie d'une



création si heureuse nous ne saurons plus que bénir et rendre grâce et crier tous vers le ciel : gloire au Père qui a donné son Fils aux hommes ! Et au Fils qui nous a laissé son Esprit ! et à l'Esprit qui fait toutes ces nouveautés dans nos cœurs, en attendant les nouveautés du monde à venir ! — Amen.



XI

ŒUVRE DIVINE DE JÉSUS-CHRIST

> Ipsa opera quæ ego facio testimonium perhibent de me.
>
> Les œuvres mêmes que je fais me rendent témoignage.
>
> JOAN., 5, 36.

La grandeur du dessein que le Verbe incarné était venu réaliser ici-bas, l'impérieux besoin de la nature humaine qu'il prétendait restaurer, exigeaient de lui qu'il entourât sa personne et sa mission de si éclatantes lumières qu'il n'y eût que la mauvaise volonté obstinée qui réussît à ne pas les voir. Les faibles, les pauvres, les ignorants, ce qui constitue l'immense majorité de l'espèce humaine, devaient pouvoir discerner sans efforts celui sans lequel il n'y avait ni salut pour la créature ni véritable culte rendu par elle à son Créateur. L'orgueil pourra toujours nier, plus insensé que l'homme qui en regardant le soleil protesterait qu'il n'est pas le roi du jour, et en niant se proclamer esprit fort. Mais, plus sages que ce fanfaron d'aveuglement, les esprits humbles verront si clairement leur Sauveur

1. Ps. 97, 3.

qu'ils ne pourront se méprendre en le voyant et le posséderont avec toute la certitude de l'évidence. *Videbit omnis caro Salutare Dei.*

Aussi, à mesure que nous avançons dans cette étude de la personne de J.-C., ne vous semble-t-il pas que nous pénétrons dans l'empire même de la lumière? L'avenir aussi bien que le passé, la prophétie non moins que l'histoire, l'ordre naturel et l'ordre miraculeux, la doctrine de ce grand Précepteur de l'homme et la vie de cet unique modèle de la vertu, tout nous persuade également que c'est un Dieu qui a voulu mettre lui-même la main à notre restauration morale, intellectuelle, sociale et à notre salut. Nous le contemplons sous toutes les faces, nous en scrutons tous les aspects, et, comme chaque rayon mène nécessairement de la circonférence au centre, nous sommes invinciblement conduits par chacune de nos études à cette conclusion unique, à ce centre de la vérité catholique : J.-C., notre Rédempteur, est manifestement notre Dieu.

Aujourd'hui je me propose de dérouler sous vos regards attentifs l'ensemble de son grand ouvrage, la restauration de l'ordre social, la reconstruction de tout l'édifice humain. Partout, et dans la conception grandiose de l'œuvre et dans son exécution qui défie toute imitation, vous distinguerez nettement le sceau divin.

I

Il n'appartient qu'aux hommes supérieurs d'imprimer un grand mouvement au monde, et il n'y a d'hommes supérieurs qu'à deux conditions : la hauteur de l'intelligence et la force de la volonté. Otez l'une de ces deux conditions, supposez une pensée élevée, mais une volonté faible, ou

bien, au contraire, une volonté énergique et une pensée étroite, vous n'avez plus qu'une action vulgaire, sans influence sur l'humanité, sans résultat pour l'avenir. Trouvons-nous dans J.-C. cette double puissance de penser et de vouloir à un degré surhumain ? Le but qu'il s'est proposé, l'a-t-il conçu et l'a-t-il voulu en Dieu ? c'est ce qu'il faut examiner.

D'abord quel est son but? Pour le saisir, transportons-nous aux jours de son apparition dans le monde. Que trouve-t-il ? Partout l'empire des sens et partout le règne de la créature. J.-C. se dit : l'âme est opprimée ; on fait tout pour le corps et rien pour l'esprit. Le présent qui passe absorbe toutes les pensées et nul n'a souci de l'avenir qui ne finit pas. La créature a des autels et Dieu ne rencontre que l'oubli, quand il ne rencontre pas le blasphème. Eh bien ! changeons le monde et renouvelons toutes choses. Servitude pour les sens, liberté pour l'âme ; que le présent ne soit plus rien, que l'éternité soit tout ; l'oubli pour l'homme, l'amour et l'adoration pour Dieu seul. Voilà son idée, M. C. F. : assurément il ne saurait y en avoir de plus vaste et de plus sublime. Il ne s'agit de rien moins que de la régénération morale et de la transformation complète de l'humanité. Avant J.-C., sans doute, de grands desseins avaient été conçus ; quelques-uns même avaient été justifiés par le succès. Mais que ces desseins sont peu de chose auprès de celui que conçoit et qu'exécute J.-C. ! Avant J.-C., des hommes éminents s'étaient dévoués à des œuvres imposantes selon les vues humaines. Les uns avaient fondé des empires, les autres avaient constitué des sociétés et jeté dans les institutions publiques les germes d'un fort et puissant avenir. D'autres enfin avaient fait de vastes découvertes dans les régions de la pensée et ouvert des routes nouvelles à la science. Voilà les entreprises mémorables dont l'his-

toire garde le souvenir. Elles n'appartiennent qu'à un petit nombre de génies créateurs. Que l'idée dont J.-C. est la personnification dépasse infiniment tout cela! Les grands hommes de l'histoire n'ont travaillé que pour un peuple; J.-C. ne prétend rien moins que s'emparer de l'univers. Ils n'ont étendu leur influence que sur quelques générations; J.-C. aspire à dominer tous les siècles. Ils n'ont saisi du monde que le côté temporel, ce qui est sensible, du moins, ce qui est du domaine du présent, ce qui finit et meurt avec lui. J.-C. a saisi dans l'humanité l'élément spirituel, ce qui appartient à l'âme, ce qui survit à la tombe, ce qui dure autant que Dieu même. Il est le seul qui ait porté ses vues au-delà du temps, qui ait travaillé pour l'avenir de l'humanité dans un autre monde et dans un monde éternel. Ainsi tout ce que le reste des grands hommes a conçu de grand, de noble, de fécond en résultats utiles et durables, J.-C. l'embrasse dans son œuvre et dans des proportions bien autrement larges. Il veut tout ce qu'ils ont voulu, mais dans un intérêt bien supérieur, mais pour une durée bien plus vaste. Sa pensée porte le caractère dont la divinité marque ses conceptions : l'universalité et la perpétuité.

Certes voilà déjà une idée surhumaine, à ne la regarder qu'en elle-même. Qu'elle paraît plus surhumaine encore, si vous la considérez dans celui qui conçoit! Premièrement cette idée, J.-C. la tire de lui-même et de lui seul. Les hommes les plus éminents ne naissent pas d'eux-mêmes; toujours devant eux, il y a d'autres hommes qui ont mis en eux avec leurs idées le germe et comme les éléments des desseins sublimes qu'ils ont conçus plus tard. Qui ôterait aux sages, aux philosophes, aux législateurs ce qu'ils doivent au passé ou au présent, que leur laisserait-il qui soit leur bien propre et leur mérite personnel? Il n'en est pas

ainsi de J.-C. Nulle école ne peut rien revendiquer dans ses idées ; nul maître ne peut lui dire : je vous ai fait ce que vous êtes et le germe de votre entreprise vient de moi. Avant lui, qui avait entrevu seulement le but qu'il s'est posé à lui-même ? Qui avait seulement soupçonné l'idée qu'il révèle au monde et à laquelle il se dévoue ? Avant lui, je vois l'empire de la politique, qui est celui des législateurs et des conquérants. Je trouve l'empire de la science qui est celui des sages et des philosophes. Je cherche avant lui l'empire de l'âme, le royaume de Dieu. Où est-il ? Sans doute, il y en avait une ébauche et une préparation dans la Synagogue. Sans doute, les germes et les premiers éléments existaient dans chaque individu humain ; mais qui avait songé jusque-là à féconder ces germes, à organiser ces éléments, à mettre la main à cette ébauche et à l'achever ? Qui avait dit : faisons de tous les peuples un seul peuple ; que ce peuple ne connaisse, n'ait qu'un intérêt, celui de l'âme ; qu'il n'ait qu'une foi et qu'un amour et que j'en sois l'objet éternel. Jusqu'ici on n'a connu que des cités humaines et que des peuples du temps. Aujourd'hui fondons la cité spirituelle, créons le peuple de l'éternité. — Assurément nul ne l'avait dit avant J.-C. Bien plus, si un sage eût surpris en soi-même une idée si étrange, il s'en fût effrayé, et il l'eût rejetée loin de soi comme une extravagance. La pensée de cette création sublime appartient donc à J.-C. et à lui seul. Les grands hommes de l'histoire, quel que soit leur mérite personnel, sont tous le produit de leur siècle ; c'est l'humanité qui les élève d'abord, en attendant qu'elle soit élevée par eux à son tour. J.-C. n'est le produit que de lui-même. Il donne tout et il ne reçoit rien ; l'humanité ne l'a point porté à la hauteur où il s'élève et du premier coup. C'est lui qui est venu à elle, qui l'a trouvée dans la nuit et dans la prison de la terre et du temps et qui

l'a saisie, qui l'a enlevée dans les régions de la lumière et dans la sphère de l'éternel et de l'infini.

En second lieu, cette idée si profonde n'est pas dans celui qui l'a conçue le résultat de la réflexion ou des événements. Etudiez les créations humaines : jamais l'idée ne jaillit tout entière et d'un seul jet de l'intelligence de leur auteur. Les événements, des ressources inespérées, des obstacles imprévus dérangent toujours le plan primitif, et en le dérangeant le développent et l'agrandissent. J'ose affirmer qu'il n'existe pas un monument remarquable du génie où l'auteur n'ait mis une infinité de choses qu'il n'apercevait pas d'abord en mettant la main à son œuvre. Il en est autrement ici. Le plan est saisi de suite et d'une seule vue. Tout ce que l'avenir y apportera de ressources ou d'obstacles, la pensée de J.-C. l'a vu. D'une première et pénétrante intuition, tout a été conçu et tout a été arrêté et pour toujours. Sa vie entière sera consacrée à réaliser cette haute conception de sa pensée. Après le Maître, les disciples viendront apporter leur travail et leurs efforts. D'innombrables coopérateurs se succéderont pour étendre l'œuvre régénératrice. La science et le génie seront appelés à leur tour et auront leur part de l'apostolat. Eh bien! l'idée restera immobile et telle qu'elle est sortie de l'intelligence du Fondateur. Ni les épreuves, ni les victoires, ni le mouvement des sociétés humaines, ni le travail du temps n'y ajouteront rien. En naissant et d'un seul coup elle a atteint l'infini.

Enfin, et ce qui dit tout, J.-C. en même temps qu'il conçoit son œuvre et qu'il en révèle l'idée au monde, en voit la destinée et d'avance annonce son avenir. Qu'un homme entreprenne une grande œuvre de réforme ou de création parmi ses semblables, il peut espérer, il peut craindre; mais la certitude de l'avenir, il ne saurait l'avoir. Tout au plus, s'il a reçu ce coup d'œil qui perce dans l'essence des

choses, il pourra entrevoir d'avance les événements dans les causes, deviner ce qui sera dans ce qui est. Ce sera pénétration du regard, sagacité du jugement ; ce ne sera point science des choses futures, prophétie. Mais il y a plus que cela dans J.-C. Il voit tout d'avance, même ce qui ne sortira d'aucune cause humainement assignable. Il trace, avant l'événement, l'histoire de son œuvre, et il la trace dans tous ses détails, comme s'il tenait entre ses mains la liberté de l'homme et le temps, comme le Maître de tous deux et qui en fera sortir à l'heure marquée tout ce qu'il voudra. Les événements sont tellement en dehors de toute expérience humaine qu'ils échappent aux conjectures ; ils gardent dans leur multiplicité un tel caractère de suite et d'unité qu'il ne peut y avoir place pour ce que nous appelons le hasard. Toutefois J.-C. les saisit par la pensée dans cette nuit, disons mieux, dans ce néant de l'avenir, et il les raconte avec la même précision qu'on le fera, plus tard, après l'accomplissement. Il voit et il dit le succès inespéré et le moyen du succès; il dit qu'il sera persécuté, condamné, mis à mort, mais qu'élevé sur la croix il tirera tout à lui. Il voit et il annonce les contradictions de sa doctrine et le martyre de ses apôtres, mais avec tout cela et par tout cela la conquête du monde. Quel autre a parlé de la sorte de ses œuvres et de leur succès, dans un temps qui n'est pas encore?

Supposons, M.F., que l'histoire de J.-C. nous soit inconnue et qu'on nous annonce pour la première fois qu'un Dieu s'est fait homme et est venu remplir une mission parmi les hommes. Qu'attendrions-nous de lui de plus grand, de plus sublime que ce que conçoit J.-C.? Pourrait-il se proposer un but plus vaste et plus digne de lui? Pourrait-il prendre sa mission de plus haut et d'une façon plus souveraine? Pourrait-il se montrer tout ensemble plus indépendant des

hommes et des choses, et plus maître de notre liberté et des événements? En un mot, pourrait-il marquer son dessein d'un caractère plus éclatant d'intelligence, de sagesse, de puissance? Réfléchissez et réfléchissez encore, et dites-nous ce que la raison divine pourrait ajouter à l'idée de J.-C. Que conclure, sinon que J.-C. n'est pas, ne peut pas être simplement un homme, car enfin la pensée de Dieu est inimitable. On peut contrefaire l'idée de la créature, on ne contrefait pas l'idée du Créateur. J.-C. a pensé en Dieu, de toute nécessité il est Dieu!

Mais peut-être que dans J.-C. la volonté qui embrasse ce grand but de création morale ne répond pas à la pensée qui le conçoit. Non, M. F., non, l'intelligence et la volonté sont ici à la même hauteur et révèlent également un Dieu.

Représentez-vous un artisan obscur et, jusque-là, confondu dans cette classe laborieuse qui vit du travail de ses mains. Etranger à la science, il est en dehors de ces grands mouvements de la pensée qui amènent les révolutions intellectuelles ou morales. Hier encore, ce matin peut-être, ignoré dans la poussière d'un atelier, il n'est en contact ni avec les intérêts ni avec les puissances qui gouvernent la société. D'autres hommes, il est vrai, sont partis des derniers rangs pour arriver au sommet, et de nos jours un grand capitaine a commencé d'en bas cette fortune qui mit l'Europe à ses pieds. Mais il y a cette différence entre J.-C. et les hommes fameux de l'histoire : ceux-ci reçurent leur mission des circonstances ; saisis par les événements contre leurs prévisions, souvent contre leur volonté, ils se trouvent subitement portés sur les hauteurs. J.-C. prend sa mission de sa seule volonté; sans transition, il passe de l'obscurité au grand jour de la vie politique; d'un seul coup l'ouvrier se transforme en législateur, le mercenaire en conquérant. Autour de lui, rien ne lui vient en aide. Il

paraît à une époque où toutes les agitations sociales sont tombées. Le peuple d'où il sort, par la tournure de son génie, par le caractère de ses lois, est immobile sur son sol, et de plus il vient de perdre sa nationalité par la conquête. Vainement chercheriez-vous le signe précurseur de ces grands changements qui soulèvent les hommes extraordinaires et par eux les choses. L'œil humain n'aperçoit qu'un monde à genoux devant des idoles, et sous le sceptre d'un César. Voilà que l'artisan de Nazareth sort tout à coup de son atelier. Nul événement contemporain n'a préparé sa mission, il n'en tient compte. A défaut du présent, il invoque le passé, un passé de quarante siècles lequel, dit-il, n'exista que pour le préparer et pour l'attendre. Que veut-il et où va-t-il? Il a vu et la corruption et l'ignorance et la dégradation de l'humanité, et il veut éclairer, purifier, réhabiliter l'humanité. Il le veut et il va exécuter son œuvre.

Mais que de difficultés et que d'obstacles! Il a devant lui tous les préjugés à vaincre, toutes les passions à dompter, la raison à dominer, la liberté humaine à captiver et jusqu'à la conscience à subjuguer. J.-C. le sait, il connaît toute l'étendue de la tâche et il l'accepte. Il prétend marcher droit à l'obstacle, heurter de front, saisir corps à corps les erreurs et les penchants. Sans détour, sans ménagements, il a résolu de dire à ceux qui ont un cœur superbe: humiliez-vous! à ceux qui sont dans les plaisirs des sens: crucifiez-vous! aux riches : détachez-vous! aux savants et aux habiles: aveuglez-vous! à tous: obéissez! A ce nouveau langage, il est vrai, toutes les puissances vont se soulever; et les sages avec leurs écoles, et les politiques avec les raisons d'état et avec leurs lois, et les Césars avec le glaive, et le sacerdoce païen avec ces masses accoutumées à adorer ses vices dans tous ses dieux. N'importe; toutes les résistances sont prévues, toutes les résistances seront bravées.

Comprenez-vous maintenant ce qu'entreprend J.-C. ? C'est la lutte avec tout ce qui existe, c'est le renversement de tout ce qui est debout. C'est tout changer parmi les hommes : changer le culte, changer la loi, changer les mœurs, changer les institutions, changer les intérêts, changer les idées. C'est créer à neuf le monde religieux et, par contre-coup, le monde savant et jusqu'au monde politique. C'est la transformation universelle, radicale de l'humanité. Voilà ce que J.-C. veut; sa volonté est immuable comme sa pensée. On pourra le repousser, on pourra le persécuter, on pourra lui ôter la vie, on ne lui ôtera pas la volonté de régénérer le genre humain. Ce qu'il a voulu, il le voudra jusqu'au dernier soupir, et, chose admirable! cette volonté ne mourra point avec lui, il la transmettra à d'autres lui-même, elle se perpétuera en eux pour le succès de son œuvre, et cela de siècle en siècle et sans interruption et jusqu'à la fin des siècles. Que vous en semble? Cette énergie de vouloir unie à cette profondeur de pensée, est-ce chose divine ? Est-ce chose purement humaine? Inventez telle explication qu'il vous plaira; c'est une énigme à jamais inexplicable. On voit la volonté d'un Dieu. Ce qu'il veut aujourd'hui, il le voudra demain, après-demain, toujours, malgré tout, contre tous et jusqu'au dernier soupir.

Ce n'est pas tout. Les volontés les plus fermes se brisent ordinairement devant un double écueil, les circonstances et les hommes. Sans les circonstances vous êtes ou en arrière ou en avant de votre époque; ou vous êtes dépassé ou l'on ne vous suit pas. Sans les hommes, les coopérateurs vous manquent et votre œuvre est condamnée à mourir avec vous. La volonté de J.-C. ne plie devant aucune de ces nécessités, elle maîtrise à la fois les circonstances et les hommes.

A la bonne heure, que les révolutions vulgaires aient

besoin d'être préparées. Dans l'ordre commun, sans doute, les transformations de la société se font comme les transformations de la nature. A toute chose il faut son germe, imperceptible d'abord, qui grandit peu à peu et se développe avec les années. Rien de ce qui doit prendre racine sur le sol humain, rien de ce qui doit être fécond et durable ne naît d'un seul coup et en un instant. La violence qui brusque le temps ne hâte pas la maturité des choses, elle l'étouffe. Mais ici ce n'est plus une révolution humaine, c'est une révolution divine; toutes les lois qui régissent le monde seront renversées. J.-C. donc ne tiendra aucun compte des circonstances. Maître du temps, il le fera entrer dans ses desseins. Ce n'est pas à la manière des hommes et comme une puissance dont il faut attendre les moments; c'est comme un esclave qu'il mène à son gré et qui ne sait qu'obéir. Du premier coup, il jettera au milieu du monde son institution tout entière et il ne demandera point si les peuples sont mûrs pour la comprendre et surtout pour l'accepter. Que lui font les dispositions des esprits? Est-ce qu'il ne tient pas l'âme humaine en ses mains? Donc, sûr de l'avenir parce qu'il est sûr de soi-même, il viendra demander la foi, au temps où la raison est plus fière que jamais de ses conquêtes et ne croit qu'à ses lumières. Il viendra parler de réforme et de sacrifice, au temps où la corruption publique s'est enracinée dans les âmes de toute l'énergie même de la civilisation. Il annonce le royaume de Dieu lorsque la société parvenue au plus haut degré de sa force s'adore elle-même, au temps où l'homme s'est fait soi-même son idole et son Dieu. Et il tentera cette œuvre à lui seul, et brusquement, et contre toutes les forces humaines organisées, ce semble, pour la lutte, et devant cette unité de l'empire romain qui n'est pour lui que la terrible unité d'un champ de bataille, et en présence de ces

neuf cent millions d'hommes qui ne le connaissent pas et qui le repousseront et dont il prétend venir à bout. Où trouver un mépris plus étrange de la plus haute puissance ici-bas, je veux dire du temps ?

Mais si J.-C. se passe du temps, du moins il ne saurait se passer des hommes. Il faut bien qu'il les associe à son œuvre ou qu'il se résigne à n'avoir point de successeurs et d'héritiers de ses desseins et de ses conquêtes. C'est là peut-être la plus insurmontable difficulté ; c'est là ce qui arrête tous les jours les plus grands hommes et dès le premier pas. On peut compter sur soi, mais comment compter sur autrui ? On peut se promettre le courage invincible qui se raidira devant les obstacles, qui grandira par la lutte, qui survivra à des défaites. Comment se promettre cela d'une volonté étrangère ? Cette dépendance d'un concours humain déconcerte les volontés les plus fermes. On a beau être un homme supérieur, dès qu'on ne peut rien sans les hommes, on n'ose plus vouloir. J.-C. est seul et il a besoin des hommes, et ni sa solitude ni cette dépendance apparente d'une coopération humaine ne lui ôte rien de son inflexible volonté. Il porte en soi toutes ses ressources, il ne doute pas un instant des hommes, parce qu'il ne peut pas douter de lui-même. Il est seul et sans précédents de gloire personnelle; on n'en viendra pas moins à lui, malgré son isolement et son obscurité. Il a tout contre lui et il prétend mettre tout à ses pieds. Il saura bien faire partager à ses coopérateurs sa foi inébranlable à ses destinées. L'œuvre qu'il entreprend est si haute qu'elle ne peut être comprise que de lui-même ; surtout elle demande une énergie surhumaine de dévouement. Il est sûr de communiquer son âme à ses apôtres, il leur fera concevoir ce qu'il conçoit et vouloir ce qu'il veut. Il obtiendra d'eux ce que l'homme n'a jamais obtenu de l'homme, qu'ils se donnent à son œuvre

et qu'ils se donnent à elle sans calcul, et pour elle seule, et qu'ils se donnent jusqu'à souffrir tout, et, quand il le faudra, jusqu'à mourir. Mais enfin il faudra les trouver, ces apôtres et ces martyrs ; où les chercher, où les prendre ? Il ne les cherchera pas, il les prendra en quelque sorte au hasard ; il laissera tomber son regard sur la foule, il criera aux premiers venus pour ainsi dire : « Venez, suivez-moi. » On viendra et on le suivra. Un mot lui a créé le monde, un mot lui créera son apostolat.

Avouons-le ; voilà, M. F., ce qui s'appelle penser, vouloir, agir en Dieu. Ce que j'expose n'est pas mon système, encore moins une fiction, c'est un fait, le plus éclatant de tous les faits, attesté par la plus authentique des histoires. L'Evangile est en vos mains, lisez et dites si l'Eglise a eu d'autres commencements dans la pensée et dans la volonté de son auguste Fondateur. Et c'est là ce qui doit attacher invinciblement notre confiance à J.-C. Les débuts de son œuvre nous répondent de la suite, ce qu'il a fait nous garantit ce qu'il fera. De nos jours des hommes ennemis prophétisent la ruine de l'Eglise, ils la vouent au tombeau, et il leur semble que déjà le silence se fait autour de son sépulcre et qu'il ne lui reste plus ni un serviteur ni un enfant pour garder au moins sa mémoire. Qui sait si notre foi timide ne se trouble point? Qui sait si, à la vue des défections et des haines du présent, elle ne tremble point que l'avenir ne donne tort à J.-C. et raison à l'incrédulité ? Pourquoi nous troubler et pourquoi craindre ? L'Eglise a-t-elle plus de chance de ruines aujourd'hui qu'elle n'en eut à son berceau ? J.-C. est-il plus seul de nos jours qu'il ne le fut à l'origine ? Alors, comme aujourd'hui, le monde était contre lui et se raillait tout ensemble et de l'œuvre et de l'auteur. Aujourd'hui la haine affirme que l'humanité le quitte ; elle affirmait alors que l'humanité ne viendrait pas à lui. Au-

jourd'hui on dit qu'il ne gardera pas le sceptre de l'âme; on disait alors qu'il ne l'obtiendrait pas. Aujourd'hui on proclame sa puissance déchue, on la proclamait alors impossible. La haine s'est trompée alors ; elle se trompe aujourd'hui. Cette puissance impossible est la seule qui soit restée debout. Ce Christ qui ne devait pas arriver à l'empire, y est venu si vite et avec tant de force qu'au bout de trois siècles il tenait sous sa main la conscience humaine, et que de nos jours encore, dix-huit siècles écoulés, la conscience ne peut se dégager des étreintes de cette main divine. Lui serait-il plus difficile de soutenir ce qui est, que de créer ce qui n'est pas ? Lui faudrait-il plus de puissance pour perpétuer la vie qu'il ne lui en a fallu pour vivifier le néant ? Non, non. Qui n'a pu empêcher l'Eglise de naître, ne l'empêchera pas de vivre. Qui a pu lui donner le triomphe, saura bien lui donner la durée. Que l'Eglise revienne aux épreuves de son berceau, je ne m'en émeus pas; qu'elle ait de nouveau tout contre elle et rien pour elle sur la terre, je n'en suis pas déconcerté. Que J.-C. se trouve seul une fois encore, ma confiance reste tout entière. Votre parole, ô Dieu, est engagée ! Vous la tenez assez fidèlement, depuis dix-huit siècles, pour ôter tout prétexte à la défiance ou à la crainte. Vous avez vaincu et vous vaincrez. Vous avez régné, vous régnez encore et vous régnerez toujours. *Confidite, ego vici mundum.*

Tout est divin dans le but, j'ajoute que tout est divin dans l'exécution.

II

Quand les hommes se sont dévoués au triomphe d'un grand intérêt ou d'une grande idée, ils se préoccupent avant tout des moyens qui les conduiront au succès. J.-C. semble tenir une conduite contraire. A le voir mener son œuvre d'une façon si opposée à toutes les vues de la sagesse humaine, on dirait qu'il prend plaisir à rassembler tous les éléments de la ruine et de la défaite. En effet, il embarrasse volontairement sa route d'obstacles et d'abîmes. Il accumule à dessein les difficultés sur les difficultés, les impossibilités sur les impossibilités, et quand il s'est fait en quelque sorte à soi-même une position désespérée, alors il triomphe. C'est qu'alors son action divine ne peut plus être mise en doute. Quand on le voit tirer ses ressources des obstacles mêmes et faire sortir le succès des causes qui devaient amener sa perte, toute puissance humaine faisant défaut, il faut bien que l'on reconnaisse dans sa victoire une influence supérieure et que la haine même s'écrie : ce n'est pas là l'œuvre de l'homme, c'est vraiment la création de Dieu !

Dans une grande révolution sociale, il y a trois éléments nécessaires et qui se trouvent toujours, le chef, les instruments, les moyens. Voyons si dans l'établissement du christianisme et de l'Eglise, tout cela est marqué d'un caractère incontestablement surhumain.

Au chef d'une vaste entreprise et qui doit modifier profondément l'humanité, il faut d'abord une immense valeur personnelle. Sous ce point de vue, sans nul doute, J.-C. est hors de ligne. La simple étude de l'idée qu'il apporte au monde nous a révélé en lui une telle hauteur d'intelligence et une telle force de volonté qu'il est impossible, même

à l'imagination, de rêver quelque chose qui puisse lui être comparé. Toutefois cette supériorité exceptionnelle ne suffit pas au succès. Il y a deux choses dont un chef, si grand qu'il soit par lui-même, ne saurait se passer, la considération et le temps. La considération qui donne l'influence sur les hommes et sans quoi il n'y a pas de succès ; et le temps, sans quoi nulle action n'est possible. Le temps, condition de la vie physique ; la considération, condition de la vie morale.

J.-C. cherche-t-il à se créer la considération publique, et par elle, une influence puissante sur les hommes et sur les choses ? Non. Il le peut cependant, et, à parler humainement, il le doit. Il le doit, parce que l'idée même de sa mission suppose l'empire, et que l'empire ne peut être où la considération n'est pas. Les hommes, en effet, quand ils cèden librement l'empire, ne le cèdent qu'à la supériorité reconnue, et la considération n'est pas autre chose dans celui qui l'obtient, que la reconnaissance publique de sa supériorité. J.-C., dans l'intérêt de son œuvre, devait donc chercher la considération. De plus, il pouvait l'obtenir. Quel autre a amassé sur soi-même plus de gloires ? Il possède la vertu à un tel degré, que seul au monde il a eu le droit de porter le défi à la censure et le mérite de condamner l'envie elle-même au silence. Il possède le génie avec un tel éclat, qu'on s'écrie en l'entendant : non, jamais homme n'a parlé de la sorte ! Il dépend de lui de posséder le pouvoir que l'enthousiasme public lui décerne. Je ne parle point d'une autre gloire, la première de toutes, de la gloire du miracle. Qui doute que, s'il eût voulu, cette puissance sur la nature ne l'eût mené droit à une puissance absolue sur l'humanité ? Eh bien ! non-seulement J.-C. ne songe pas à s'emparer de la considération qui naturellement lui était acquise à tant de titres, mais il ne s'étudie qu'à l'éviter et à la fuir. Les hommages de la multitude ont

beau le poursuivre, il ne les laissera pas venir jusqu'à soi. Que dis-je? non content d'échapper aux honneurs qui le cherchent, il appelle la honte et l'opprobre. Jamais les Alexandre et les César ne sont allés à la gloire avec autant d'ardeur que, lui, il va aux ignominies. Que d'autres travaillent et suent pour s'élever et avec eux leur œuvre ; J.-C. ne travaille qu'à s'abaisser. Son ambition, c'est de s'effacer, de s'amoindrir, de s'annuler, disons le mot de son apôtre, son ambition c'est de s'ôter l'être, autant qu'il se peut, c'est de s'anéantir, à la rigueur du terme, de se faire rien, *Exinanivit*. Et il réussit. Il couvre de tant d'ombres sa valeur personnelle, il obscurcit de tant de nuages sa puissance infinie, il met, en un mot, tant d'infirmités, de bassesses apparentes, d'humiliations dans sa vie, qu'à ne le regarder que par cet endroit, loin de retrouver un Dieu, c'est à peine si l'on peut reconnaître un homme. Ce succès étrange ne se dément point. Sa mort répond à sa vie, mais en la dépassant. Nul être humain n'ira si loin et si bas dans la honte. L'opprobre lui vient de tous les côtés, d'en haut, d'en bas, du dedans et du dehors, de la haine qui le tient en ses mains, de l'amitié qui le trahit ou l'abandonne, des pouvoirs publics qui le proscrivent, de la foule qui l'insulte. Jamais on ne verra dans une seule vie d'homme une telle plénitude et une telle universalité d'outrages. Sa mission, sa doctrine, son action, sa parole, sa personne, rien n'échappe à la flétrissure. La haine l'enveloppe du mépris comme d'un réseau. Le supplice viendra mettre le sceau à tant d'abaissements. Il prétend mettre l'humanité sous sa loi, et la croix le fait descendre violemment au dessous de l'humanité même. Sa dernière heure épuise ce que la rage de l'homme peut réaliser d'opprobres pour un autre homme. Il peut porter le défi à la haine d'inventer pour lui une honte de plus. Il meurt enfin; la terre ne recueille de

lui qu'un cadavre sanglant et une mémoire flétrie. Certes, s'il a voulu se faire une situation désespérée, il a atteint le but. On ne saurait s'abandonner plus complètement ni se trahir plus malheureusement soi-même. La plus glorieuse des causes ne tiendrait pas devant tant de honte; les plus puissants intérêts succomberaient devant tant d'infirmités. C'en est donc fait de l'Evangile et de l'Eglise; tout est perdu! Ne dites pas cela, dites plutôt que tout est gagné, dites que jamais le christianisme et l'Eglise n'ont eu plus de force, dites que jamais J.-C. n'a été plus près du triomphe et de l'empire. Il est vrai, les apparences sont contre lui; mais jugez les choses non par les apparences, mais par les effets. Ne vous hâtez pas d'accuser et de condamner; laissez quelques jours s'écouler, attendez les événements qui vont sortir d'un avenir prochain. Si le monde ne se rend pas, s'il ne reste de J.-C. ici-bas qu'une idée sublime trahie par l'impuissance de son auteur, qu'une grande entreprise avortée devant le mépris public, à la bonne heure, prononcez sur sa tombe une sentence, déclarez-le convaincu à jamais d'infirmité et de folie. Mais si de ces ombres sort la plus grande gloire connue, si cette doctrine flétrie devient la loi de la conscience humaine, si ce supplicié impose sa pensée à toute intelligence, son amour à tout cœur d'homme, en un mot, si cette mémoire proscrite réalise du fond d'un sépulcre ce que ne réalisera jamais la vie des plus grands hommes, dites alors, dites avec l'apôtre que ces hontes et ces faiblesses sont la sagesse même et la vertu de Dieu. Un Christ qui eût paru parmi les hommes comme le plus glorieux et le plus puissant d'entre eux et qui eût mis tous les hommes sous son empire, c'eût été une grande révolution, sans nul doute, mais ce n'eût été qu'une révolution humaine. Humainement ni la gloire ne peut être délaissée, ni la force ne peut être sans triomphe. Mais voilà la suprême

sagesse : tirer sa grandeur de ses bassesses, sa puissance de ses infirmités ! Voilà la force sans égale : se déshonorer et se faire honorer ; s'abandonner et se faire suivre ; se mettre dans la poussière comme un ver de terre, et se faire mettre comme un Dieu sur l'autel. Voilà ce qui est au dessus de l'homme : c'est de s'être fait la balayure du monde et de s'emparer du monde jusqu'à lui faire adorer sa honte. En un mot, voilà le divin : de mourir sur une croix et de cette croix saisir l'humanité et de lui faire plier le front dans la poudre et, dix-huit siècles durant, de la tenir là, soumise, obéissante, adorant et à deux genoux, devant l'abandon, l'opprobre et les faiblesses d'un crucifié.

Le temps, M. F., c'est la première des puissances, celle dont les réformateurs et les conquérants peuvent le moins se passer. Car enfin pour agir, il faut être : pour faire, il faut vivre. Quoi cependant qui dépende moins de l'homme que le temps? Qu'un homme de génie ait la conscience de sa force et qu'il en réponde à soi-même, je le comprends ; mais qui peut se répondre de la vie ? Jusqu'à un certain point, notre volonté est à nous ; notre vie n'est qu'à Dieu. A la différence des plus grands hommes, J.-C. est le maître du temps ; ses miracles le prouvent. On peut retenir la vie pour soi-même, quand on la rend aux autres jusque dans leurs tombeaux. Toutefois, à la différence encore des grands hommes, J.-C. se passe du temps, et il s'en passe si bien qu'il fonde tout son succès sur sa mort. Il n'y a que lui qui ait embrassé le monde et l'avenir dans ses vues de conquête et qui se soit posé pour première condition de mourir. Les autres tirent la meilleure partie de leur succès de leur foi à leur destinée. Ils croient à une mission à remplir et par cela même ils croient à la vie ; c'est là le ressort de leur audace. Le cœur leur faiblirait à l'instant même, s'ils n'étaient persuadés que les années ne leur manqueront pas plus que les événements.

J.-C. prend sa force et son courage d'un point de vue tout contraire. Dans son plan, il ne met pas le triomphe devant sa tombe, il le met au-delà. Il veut vaincre, sans doute, mais c'est pour cela qu'il veut sa mort, parce qu'il prétend en faire le moyen le plus efficace de sa victoire. Aussi il ne prend de la vie que ce qu'il lui faut nécessairement de jours et d'heures pour révéler la vérité, recruter ses apôtres, instituer l'Eglise. Cela fait, il a hâte de la quitter comme un obstacle à son œuvre. Écoutez-le dans son Évangile. Comme il appelle de ses désirs la mort, comme il en presse l'heure de son impatience ! Comme il s'en promet hautement la conquête du monde ! *Quum exaltatus fuero a terra omnia traham ad me ipsum.* Il l'annonce hautement, et combien de fois, et à tous. Il dit à ses apôtres : vous ne serez jamais plus forts que quand je ne serai plus avec vous. Il dit à ses ennemis : en me tuant vous avancerez mon œuvre ; vous lui donnerez toute sa puissance en lui ôtant son auteur. Il dit aux peuples : vous pouvez ne pas venir à moi pendant ma vie, vous viendrez à moi après ma mort. De ma tombe, je vous amènerai à mes autels et à mes pieds. *Quum exaltatus fuero omnia traham ad me ipsum.* Où trouver une indépendance plus complète du temps et un mépris plus profond des nécessités qui gouvernent les hommes ?

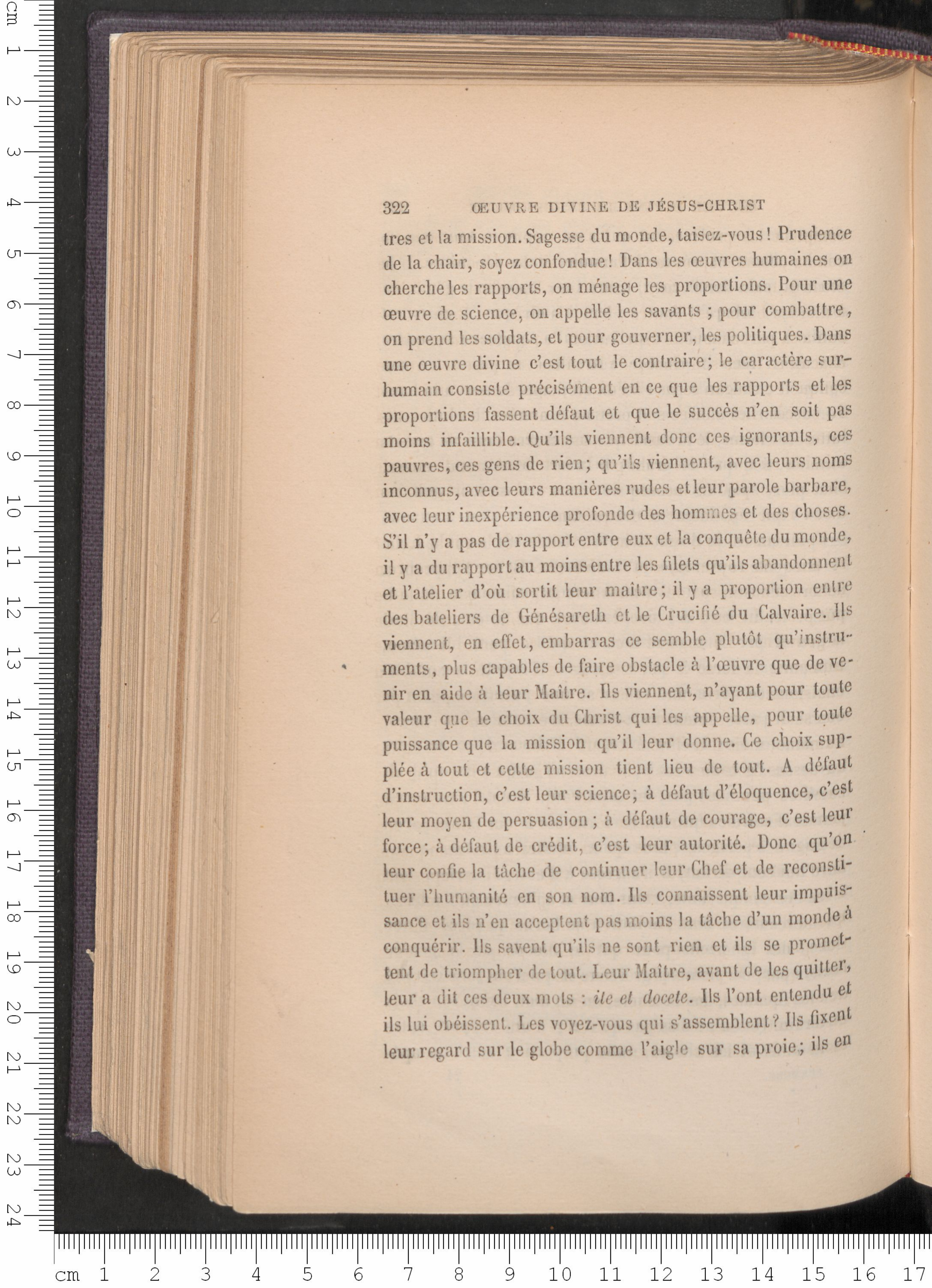
Un chef ne suffit pas à accomplir une révolution ; il lui faut des instruments, c'est-à-dire des hommes qui travaillent avec lui de son vivant, qui au besoin travaillent pour lui après sa mort. J.-C. a accepté cette loi de toute entreprise qui s'exécute dans le temps ; il s'est choisi des apôtres.

Ici-bas quand un homme veut réaliser une grande pensée de réforme, d'enseignement, de conquête spirituelle, son premier soin c'est de se donner des coopérateurs et de se les donner dignes de l'œuvre qu'il médite. Il ne lui vient pas à l'esprit de compter l'œuvre pour tout et l'ouvrier pour

rien. Il ne s'imagine pas que la sublimité de la doctrine couvre la nullité de l'apôtre, que la grandeur de l'entreprise devienne pour ceux qui s'en chargent une dispense d'aptitude ou de talent. Loin de là, il s'adresse à l'élite de ses semblables et, s'il vient à bout d'attirer à soi les hommes éminents de son époque, il croit triompher. Et, de fait, c'est avoir vaincu à moitié que d'avoir donné de tels coopérateurs à son œuvre. Si vous tenez déjà la tête de la société, le corps ne peut manquer de suivre. Certes, si jamais mission demanda de rares et suprêmes qualités, c'est assurément la mission de renouveler le monde. Que faut-il humainement pour établir une proportion raisonnable entre l'œuvre et les ouvriers ? Il faut une intelligence élevée pour comprendre la pensée du Maître, une volonté généreuse pour s'y dévouer. Il faut l'audace intrépide, car il s'agit de s'attaquer d'un seul coup à toutes les puissances ensemble ; la fermeté inébranlable, car on doit s'attendre à des contradictions violentes et à des résistances désespérées. Il faut le talent, pour donner du crédit à la doctrine, et la faire écouter des sages. Il faut la science pour venir à bout de leurs subtilités et de leurs raisonnements. Il faut, sinon l'autorité de la position sociale, du moins, l'autorité du caractère, pour imposer tout ensemble au peuple et aux grands. Il faut l'expérience des hommes pour tourner les esprits vers un enseignement nouveau et de sa nature impopulaire ; une habileté consommée pour obtenir par l'adresse l'empire moral qui échapperait à la force. C'est-à-dire que ce n'est pas trop de toutes les aptitudes, de tous les talents, de toutes les influences ensemble pour coopérer à la plus vaste des entreprises et surtout pour remplacer, en lui succédant, le plus grand des maîtres.

A ces traits reconnaissez-vous les apôtres que se donne J.-C. ? Non, mes frères, non. Il n'ira pas chercher la supé-

riorité dans les autres, lui qui s'est appliqué avec tant de soin à l'effacer et comme à l'annuler dans soi-même. Il le pourrait, sans doute, car il saura bien appeler le génie, en son temps, lorsqu'il sera évident à tous que le génie est inutile à son triomphe et que lui seul a à gagner à se rendre et à obéir. Mais il procède autrement au début de son Église. Il ne regarde pas si ceux qu'il appelle sont à la hauteur de leur mission; car il prétend renverser le cours ordinaire des choses, il prétend que son œuvre fasse de grands hommes, non que de grands hommes fassent son œuvre. Bien plus, toujours conséquent dans ses vues, il veut des apôtres qui répondent au Maître. Comment s'est-il attaqué aux puissances qu'il veut abattre ? Comment a-t-il marché à la conquête souveraine qu'il médite? C'est par l'opprobre, par la faiblesse, par l'anéantissement volontaire de soi-même. Il lui faut des coopérateurs qui soient, de leur nature et par leur condition, ce qu'il a paru lui-même, mais par sa volonté et par son choix. Il rejette inexorablement tout ce qui a une valeur et une puissance selon le monde. Il passe devant les savants, les habiles, les sages, sans daigner leur donner un regard. Il descend aux derniers degrés de l'échelle sociale, il descend jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qui n'est pas, dit saint Paul, afin de s'en servir pour confondre ce qui est. Il va aux bords des lacs et parmi les filets des pêcheurs. Lui-même, ouvrier autrefois et aujourd'hui conquérant, il s'adresse à d'autres ouvriers dont il fera des conquérants, à leur tour et à l'heure qu'il a fixée. Des mercenaires dont l'ambition se borne au succès d'une pêche, des ignorants pour qui le monde de la pensée n'existe pas, des hommes grossiers et qui n'ont jamais traité avec les hommes, des bateliers, en un mot, fixent son choix souverain. Qu'on ne dise pas qu'il n'y a nul rapport entre les hommes et les choses, nulle proportion entre les apô-



tres et la mission. Sagesse du monde, taisez-vous! Prudence de la chair, soyez confondue! Dans les œuvres humaines on cherche les rapports, on ménage les proportions. Pour une œuvre de science, on appelle les savants ; pour combattre, on prend les soldats, et pour gouverner, les politiques. Dans une œuvre divine c'est tout le contraire; le caractère surhumain consiste précisément en ce que les rapports et les proportions fassent défaut et que le succès n'en soit pas moins infaillible. Qu'ils viennent donc ces ignorants, ces pauvres, ces gens de rien; qu'ils viennent, avec leurs noms inconnus, avec leurs manières rudes et leur parole barbare, avec leur inexpérience profonde des hommes et des choses. S'il n'y a pas de rapport entre eux et la conquête du monde, il y a du rapport au moins entre les filets qu'ils abandonnent et l'atelier d'où sortit leur maître; il y a proportion entre des bateliers de Génésareth et le Crucifié du Calvaire. Ils viennent, en effet, embarras ce semble plutôt qu'instruments, plus capables de faire obstacle à l'œuvre que de venir en aide à leur Maître. Ils viennent, n'ayant pour toute valeur que le choix du Christ qui les appelle, pour toute puissance que la mission qu'il leur donne. Ce choix supplée à tout et cette mission tient lieu de tout. A défaut d'instruction, c'est leur science; à défaut d'éloquence, c'est leur moyen de persuasion; à défaut de courage, c'est leur force; à défaut de crédit, c'est leur autorité. Donc qu'on leur confie la tâche de continuer leur Chef et de reconstituer l'humanité en son nom. Ils connaissent leur impuissance et ils n'en acceptent pas moins la tâche d'un monde à conquérir. Ils savent qu'ils ne sont rien et ils se promettent de triompher de tout. Leur Maître, avant de les quitter, leur a dit ces deux mots : *ite et docete*. Ils l'ont entendu et ils lui obéissent. Les voyez-vous qui s'assemblent? Ils fixent leur regard sur le globe comme l'aigle sur sa proie; ils en

comptent les provinces et se les partagent, même avant le combat, comme après la victoire on fait des dépouilles. L'un étend la main sur l'orient, l'autre sur l'occident. L'un dit : à moi les barbares ; l'autre : à moi la Grèce et Rome. Chacun a sa part dans cette distribution de peuples et d'empires; chacun se trace son champ de bataille et se pose son but de conquête ; chacun se met à l'œuvre, sans douter un instant du succès. Les années succèdent aux années, les luttes aux luttes. Au terme de la carrière, pas un d'eux qui ait trahi sa mission ou qui ait été trahi par la fortune. Avant de mourir chacun remplit sa mesure de victoire. A sa mort, chacun d'eux reste législateur et conquérant.

Et ici encore le doigt divin est visible. Qu'a voulu J.-C. ? se faire un royaume, c'est-à-dire une Eglise tellement en dehors et au-dessus des puissances humaines que nulle ne pût prétendre ou à la gloire de l'avoir établie ou au droit de la gouverner. La sagesse a consisté à contredire la sagesse humaine, la force à se passer de la force du monde. En choisissant les ignorants et les pauvres et en triomphant par eux seuls, non-seulement J.-C. a fait éclater une vertu surhumaine, mais il a élevé à jamais sa personne et son Eglise au-dessus de toutes les puissances d'ici-bas. Il a pris des bateliers pour coopérateurs, parce qu'il est bien sûr que jamais le monde n'attribuera le succès à leur faiblesse. Il a dédaigné les sages, parce qu'on n'aurait pas manqué de faire honneur de la victoire à leur sagesse. Il les appellera à leur tour, sans doute, mais ce sera après tous les autres et quand il sera évident que le triomphe n'est pas leur œuvre. Oui quand les pêcheurs auront pris les peuples dans leurs filets, quand la philosophie divine de la croix sera acceptée de tous, quand le genre humain sera, d'un côté, à ses pieds et, de l'autre côté, les sages seuls dans leurs écoles désertes, alors J.-C. viendra à eux. Alors il leur dira : « vous le

voyez, je n'ai pas eu besoin de vous. J'ai fait prêcher ma doctrine d'un bout du monde à l'autre; je n'ai point demandé mes apôtres à vos écoles. J'ai rempli mes temples de la multitude des nations. Je ne vous ai emprunté aucun attrait d'éloquence ni de génie pour les attirer. J'ai fait croire l'incroyable, je ne vous ai dérobé aucun raisonnement. Je me suis soumis d'innombrables intelligences qui pensent d'après moi, je les ai prises sans vous, sur vous, et malgré vous. *Et nunc, reges, intelligite.* Maintenant éclairez-vous, ô rois de la pensée! Comprenez enfin, vous qui n'avez pas su comprendre. Entrez au bercail; mais comme les dernières des brebis. Venez au sanctuaire, mais comme les plus humbles des disciples, et non pas comme des maîtres superbes. A ces conditions, les barrières tombent devant vous et je vous reçois dans mon Eglise; mais ne vous mêlez pas de raisonner sur mon Evangile ni de disputer sur ma loi, sinon retournez à vos écoles et laissez-moi dans mon temple. Je n'ai pas voulu les disputeurs pour apôtres, je ne les souffrirai pas davantage pour disciples. *Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.*

Par la même raison, les princes ont été exclus de l'apostolat et n'ont été appelés que les derniers à la foi. Si nous les avions comptés dans nos rangs dès l'origine, s'ils eussent abrité nos pères dans leur pourpre, s'ils eussent pris l'Eglise dans leurs mains et qu'ils l'eussent portée sur le trône, que cette protection nous eût été fatale! Que ses services nous eussent coûté cher! Les puissances se fussent attribué le triomphe, elles eussent dit, et avec raison : c'est nous qui avons fait l'Eglise, nous avons des droits sur l'Eglise; elle est notre sujette, puisque nous fûmes ses pères et que nous sommes ses soutiens. Les Césars ne pouvaient donc être des apôtres du Christ. Bien plus, à l'origine, dit Tertullien, ils ne pouvaient pas même être des disciples. Aussi J.-C. les

laisse de côté. Il prêche son Evangile sans eux ; il a recruté ses fidèles sans eux ; il a établi sa législation sans eux ; il a élevé sa hiérarchie sans eux ; il constitue son royaume sans eux. Il leur prend leurs sujets, leurs serviteurs, leurs esclaves ; eux, il les oublie à l'écart. Puis, quand l'Eglise est formée, quand elle a sa vie, son mouvement, son action indépendante, quand il est bien établi qu'elle n'a rien reçu des puissances, alors les Césars peuvent venir. *Et nunc, reges.* On les recevra, non comme des maîtres qui accordent une grâce ; non comme des vainqueurs qui font la loi, mais comme des vaincus qui la reçoivent. On ne leur reconnaîtra aucun droit, on ne leur donnera aucun privilége, on leur dira : l'Eglise était avant vous, elle n'a donc rien qui soit à vous, puisqu'elle n'a rien qui vienne de vous. Souvenez-vous du passé. Quand nous vînmes au monde, nous ne vous vîmes pas à notre berceau, nous ne fûmes ni réchauffés sur votre sein ni nourris de vos trésors. Loin de là, vous voulûtes nous étouffer en naissant. Vous vous teniez, le blasphème à la bouche, le glaive à la main, à l'entrée de toutes les routes qui conduisaient à J.-C. Les foules vous livrèrent des martyrs à torturer et, pendant que vous vous occupiez à vos supplices, elles passèrent et elles vinrent à nous. Au bout de trois siècles, vous vous êtes trouvés seuls avec des sages sans disciples et des dieux sans adorateurs. Effrayés de cette solitude et de cette compagnie, vous avez frappé à la porte de nos temples, on vous a ouvert ; mais comme à des sujets et non comme à des souverains. Quand vous étiez aux pieds de vos idoles, nous avions nos pontifes, nos évêques et nos constitutions. En venant à nous, vous avez reçu beaucoup, mais qu'avez-vous apporté ? Nous vous dirons quelles grâces vous nous devez ; dites-nous quels droits nous tenons de vous. Donc, ô Césars, obéissez comme les derniers des fidèles. Vous êtes ici dans le royaume des âmes dont la pre-

mière loi est l'égalité de tous devant Dieu et la souveraineté de Dieu sur tous. *Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.*

Nous connaissons le Chef et les instruments de l'œuvre, quels seront les moyens? J.-C. serait infidèle à lui-même, s'il ne les choisissait comme il a choisi les apôtres, c'est-à-dire sans proportion avec le but à obtenir.

Il est un ordre constant et, en quelque sorte, inflexible selon lequel s'accomplissent les révolutions sociales. Cet ordre J.-C. l'a méprisé jusqu'ici; il le méprisera jusqu'au bout. Ainsi les révolutions commencent de loin dans les esprits, éclatent ensuite dans les faits; l'opinion les prépare, les événements les consomment. J.-C. ne prépare rien et brusque tout, les idées, les intérêts, les mœurs, les institutions, l'opinion surtout, cette reine du monde, comme dit Pascal. Dans l'ordre humain les révolutions partent d'en haut, le mouvement est donné par quelques hommes puissants qui ont la foule derrière eux et qui sont servis par les circonstances. Les masses suivent et l'idée populaire triomphe. J.-C. tenta sa révolution en sens inverse, c'est-à-dire de bas en haut, du peuple aux grands, des pauvres aux riches, des ignorants aux sages et aux hommes de génie. Reste un troisième caractère des révolutions humaines : c'est que toutes elles triomphent par l'ascendant de la force et toujours avec violence. Car c'est la loi de toute puissance qui marche, de briser ce qui résiste; s'arrêter pour elle, ce serait mourir. La révolution tentée par J.-C. et par les siens viole toutes ces lois. Elle n'admettra que deux moyens de succès : au lieu de la force, la persuasion; au lieu de la violence, la douceur jusqu'à la faiblesse. Point d'autres armes que la foi; point de sang versé, que le sang de ses disciples et de ses apôtres. Deux moyens, en un mot, la parole et le martyre.

Et ne dites pas : mais la parole, c'est la première des puissances; au fond, c'est le levier du monde. La première des puissances! Oui, sans doute, quand elle part des hauteurs de la société; oui, quand elle est éloquente; oui, quand elle s'adresse aux passions ou aux intérêts du moment. Non, quand elle part d'en bas; non, quand elle est sur les lèvres des ignorants; non, quand elle s'adresse à des intérêts dédaignés, contre des passions vivantes. Ne dites pas alors que la parole est la première des puissances; dites plutôt que c'est la dernière des faiblesses.

Je me représente par la pensée les premiers débuts de la conquête chrétienne. Des étrangers paraissent tout à coup au milieu de la foule, sur les places publiques d'Antioche, de Corinthe, d'Athènes, de Rome. Qui sont-ils et d'où viennent-ils? On se le demande autour d'eux et nul ne sait le dire. L'extérieur pauvre, le visage exténué, le corps tout saignant encore des stigmates d'un récent martyre, ils parlent sans recherche, sans art, dans une langue qu'ils balbutient. Jetant, dit un Père, jetant à chaque mot la vérité avec leurs solécismes, ils s'adressent à ce peuple qui ne les connaît point, ils disent : frères, *viri fratres*, que faites-vous? Qu'adorez-vous? Le bois et la pierre? Jetez bas ces idoles; crucifiez vos sens; humiliez vos esprits; faites pénitence, et n'adorez qu'un seul Dieu, le Seigneur J.-C. mort sur une croix et sans lequel il n'y a point de salut. Quel accueil, je le demande, devait recevoir une telle parole adressée par de tels prédicateurs et à un tel auditoire? Mais nous tous, nous sommes nés entre les bras de l'Eglise et l'éducation a presque identifié pour nous la langue de l'Evangile et la langue de la raison. Et la parole chrétienne rencontre en nous des oppositions si vives et des résistances si opiniâtres! Que devait-ce être de cette même parole tombant comme la foudre au milieu de la société

païenne? Une immense risée dut accueillir d'abord la folie de cette prédication. Quoi! se dirent les savants, nous sommes les oracles de la vérité parmi les hommes, et ces gens-ci veulent que nous désapprenions ce que nous avons appris, et que nous allions comme des enfants refaire notre éducation à l'école d'un crucifié! Quoi! se dirent les riches, tout nous sourit dans l'existence, vivre et jouir n'est pour nous qu'une même chose, et ces nouveaux-venus prétendent nous faire lâcher des mains un présent si heureux, pour aspirer à nous ne savons quel avenir qu'ils ont rêvé! Quoi! se dirent les puissants, c'est nous qui menons le monde, et ces étrangers prétendent élever leur loi au-dessus de nos lois, et le pouvoir de leur maître au-dessus de notre pouvoir! Nous sommes souverains, et ils veulent nous faire sujets! Les hommes positifs se dirent : quelles chimères nous racontent ces bateliers? Quelle est l'utilité de ce nouveau Dieu et à quoi sert son Evangile? Est-ce que cette doctrine donnera le succès à une seule affaire? Est-ce que leur maître mènera ses disciples à la fortune? On s'est passé d'eux jusqu'ici, pourquoi ne pas penser et ne pas faire aujourd'hui comme nous avons pensé et fait hier, toujours? Enfin les peuples eux-mêmes se dirent : à quoi bon écouter ces hommes et les suivre? En allant à eux, nous n'aurons pas une misère de moins et nous aurons des persécutions de plus. Qu'importe la fraternité qu'ils nous prêchent, si nos propriétaires ne l'acceptent pas? C'est bien assez d'avoir des maîtres, ne nous créons pas des bourreaux. C'est trop d'être esclaves, n'allons pas nous faire victimes.

Vous le voyez, M. F., l'œuvre tout entière est marquée du même caractère. La folie, pour parler comme saint Paul, la folie se retrouve partout, dans la prédication comme dans les prédicateurs; dans les moyens, comme dans les

coopérateurs, comme dans le Maître lui-même. Sans doute, il est difficile de compromettre davantage les intérêts d'une doctrine où toutes les lois qui régissent les choses humaines seront renversées. Au lieu de lui préparer l'empire, on la voue à la dérision de l'humanité.

Ici toutefois l'événement absout encore J.-C. Cette prédication si misérable a eu le dessus sur tous les enseignements. Cette parole ridicule a fait taire toutes les autres paroles. L'humanité a laissé les plus beaux génies faire assaut d'éloquence dans leurs chaires et elle est allée livrer sa raison et sa conscience aux pêcheurs de Galilée. D'où vient cela et d'où vient que l'esprit, le savoir, l'éloquence n'ont rien pu pour des doctrines, au moins inoffensives, et presque toujours séduisantes, et que l'ignorance, la simplicité, la barbarie, si l'on veut, a tout pu pour une doctrine crucifiante? C'est la force et le triomphe de la divine vérité. J.-C. n'a fait que lui rendre hommage en lui faisant un enseignement, en apparence, si au-dessous d'elle.

Il savait que la vérité n'a besoin que d'elle-même pour triompher et que des appuis humains ne servent qu'à compromettre sa dignité et surtout son indépendance. La vérité, en effet, peut être seule dans le monde; elle n'est pas seule dans les âmes. Je me trompe quand je dis que la vérité n'a pas de crédit ici-bas. Tous les instincts supérieurs de l'être humain sont de son côté; toute conscience conspire pour sa cause; toute raison prend parti pour ses droits. Et voilà pourquoi J.-C. s'est plu à mettre de côté toutes les ressources naturelles. Voilà pourquoi il se contente de dire à ses apôtres, prêchez, *prædicate*, enseignez, *docete*. C'est-à-dire, mettez la vérité en présence du monde, et reposez-vous sur elle de la victoire. Quand elle se trouvera face à face avec l'âme, quand elle dira : me voici ! il faudra bien que l'âme la reconnaisse. Une fois reconnue, un peu plus tôt ou un

peu plus tard, toute raison lui donnera un trône, toute conscience lui fera un autel.

Toutefois, malgré sa force personnelle et ses intelligences avec l'âme, la vérité ne saurait obtenir du premier coup ce trône et cet autel. Les passions armeront contre elle la liberté humaine. Il faut donc que l'apôtre de la vérité soit non seulement son prédicateur, mais encore son athlète. C'est peu de l'exposer, il faut la défendre. Ce n'est point assez de parler pour sa cause, il faut combattre. Mais comment ses apôtres vont-ils la défendre? En cédant à toutes les violences. Comment vont-ils combattre? En mourant. Aussi contemplez les apôtres, ces prétendants à l'empire du monde : toujours et jusqu'au bout le même système d'infirmité et le même parti pris de faiblesse. Vous avez entendu les prédicateurs, contemplez les athlètes. Apôtres et disciples sont affichés dans tous les édits de proscription. Ils sont nommés dans tous les cris de mort. Ils connaissent toutes les routes de l'exil. Ils descendent dans toutes les prisons. Ils montent sur tous les échafauds. Ils rougissent de leur sang tous les glaives. Toujours, de leur part, la faiblesse qui cède et qui souffre, jamais la violence qui se raidit et résiste. Si on les insulte, ils baissent la tête devant l'outrage. Si on les met aux fers, ils ne brisent point les chaînes. Si on tire l'épée, ils présentent la poitrine. Si on frappe, ils pardonnent et ils prient pour les bourreaux. Et ainsi cédant toujours, souffrant tout, d'opprobres en opprobres, de faiblesse en faiblesse, de martyre en martyre, ils restent seuls maîtres du champ de bataille. Les victimes ont vaincu, le monde appartient aux martyrs. Autour d'eux les temples croûlent sur les trônes et les écoles sur les temples et sur les trônes. Un mouvement inouï confond et mêle tout. Des catastrophes sans nom accumulent les ruines sur les ruines. Les lois, les arts, les institutions, tout se

précipite, tout est à terre. Puis, quand l'agitation s'est calmée, quand les bruits sont tombés, quand la poussière soulevée par tant de débris s'est dissipée, au dessus de tous les décombres, que reste-t-il? La cité spirituelle, la cité de Dieu, avec la croix pour étendard, les pêcheurs de Galilée pour princes, le Supplicié du Calvaire pour souverain. La devise triomphale du Christ est arborée d'un bout du monde à l'autre : *Christus vincit, regnat, imperat.*

Mais comment la faiblesse a-t-elle survècu à la force? Comment les apôtres du Christ ont-ils vaincu en mourant? Une sagesse vulgaire n'eût vu dans un tel moyen qu'une cause assurée de ruine; la sagesse de J.-C. y a vu le triomphe. Et qu'avait prétendu J.-C., sinon constituer le règne de l'âme et le règne de Dieu? Quand il parut, il trouva Dieu dans l'oubli, l'âme dans le mépris universel. Quand on disait plaisir, fortune ou gloire, toutes les ambitions s'agitaient. Quand on disait liberté, les cœurs s'émouvaient. Quand on disait patrie, le courage se dévouait. Quand on disait l'âme ou Dieu, l'homme restait froid, insouciant, immobile. J.-C. dit aux siens : souffrez et mourez! Voilà le but atteint à moitié. Quand les hommes avaient vu leurs semblables mourir pour la patrie ou pour la liberté, ils avaient dit : la liberté et la patrie sont tout, puisqu'on meurt pour toutes deux. Quand ils virent les apôtres souffrir et mourïr pour Dieu et pour l'âme, ils dirent à leur tour : Dieu et l'âme sont donc plus que la liberté, plus que la patrie, plus que la vie, puisqu'on immole tout pour l'âme et pour Dieu. Ah! c'est bien connaître l'homme qui n'estime ce que valent les choses que par ce qu'elles coûtent. En demandant aux siens le sacrifice de toutes choses pour la vérité, il mettait d'un seul coup la vérité au-dessus de toutes choses; il en faisait la plus haute des puissances et la première divinité du monde. O folie du martyre, que vous

avez donc été sage! O faiblesse des victimes, que vous avez donc été puissante! O Eglise, que pouvez-vous craindre désormais, si le triomphe est pour vous au seul prix de la souffrance! On peut redouter une défaite, quand on ne triomphe qu'à la condition de frapper, de renverser, de faire des ruines, de dompter et de tuer. Mais on est sûr à jamais de vaincre, quand pour la victoire il suffit de céder, de souffrir et de mourir.

Tout est divin dans la pensée. Tout est divin dans l'exécution. Il est inutile de prouver que tout est divin dans le succès. Les faits parlent plus haut que nos discours et les événements dispensent de toute preuve.

Quel succès plus rapide? Il y a dix-huit siècles, vous trouvez dans une crèche un enfant qui n'a que deux disciples : sa mère et l'auguste époux de sa mère, le charpentier Joseph. Trois siècles s'écoulent, les Césars inclinent la tête devant les pontifes de cet enfant. Constantin se tient debout devant les évêques et il leur dit : mes pères et mes frères.

Quel succès plus universel? J.-C. crée le monde religieux, il abat tous les autels et élève sur leurs débris un autel unique et qui est dédié à son nom. Il reconstitue le monde politique, il y dépose deux éléments nouveaux et qui ne s'usent pas : d'homme à homme, la fraternité; du pouvoir au sujet, la paternité.

Quel succès plus durable? Pas un des principes qu'il a consacrés n'a péri! Pas une des nations qui l'a connu n'a pu oublier son nom. Son royaume lui-même garde son étendue; les sujets peuvent changer, l'empire ne change pas. Il ressemble à ces grands arbres des montagnes. L'hiver emporte leurs feuilles, l'orage brise leurs rameaux; le tronc demeure avec sa jeunesse toujours vigoureuse, se renouvelant de sa propre vie et se rendant par sa sève tout ce qu'il abandonne à la tempête. Il ressemble à ces sources

jaillissantes et qui trouvent dans leur fécondité de quoi réparer toutes les pertes. Ce sont des eaux toujours diverses, et c'est toujours le même niveau.

Or cette rapidité, cette universalité, cette permanence du succès, est-ce un fait humain? Avant le triomphe accompli, c'eût été folie de l'espérer. Après le triomphe accompli, c'est folie plus grande de nier la cause divine. Reportons-nous en esprit au siècle du premier des empereurs. Supposez qu'à la quatrième année du règne d'Auguste, alors que le Sauveur du monde cachait à Bethléem le mystère de sa naissance, un prophète envoyé du ciel se fût présenté devant César et son Sénat, et que là en présence du maître du monde et des descendants des Crassus, des Pompée et des Scipion, il leur eût parlé en ces termes :

« Ecoutez, César, et vous, sénateurs, écoutez. Dans une ville obscure de l'Orient un enfant vient de naître qui est votre souverain et dont vous êtes les sujets. Cet enfant n'a rien de ce qui donne la gloire au berceau des hommes. Sa vie sera comme sa naissance, pauvre et méprisée; sa mort sera cruelle et honteuse. Il mourra sur la croix, mais une fois au tombeau cet homme dominera le monde. A vous, César, il prendra votre capitale pour en faire le siége de son culte et le centre de son Eglise, et il contraindra vos successeurs à se retirer devant le Pontife qui le représente. Vous, sénateurs, il soumettra vos descendants à ses lois. Il abattra cet autel de la Victoire élevé dans cette enceinte, et il mettra en sa place son image. Il se suscitera des disciples, des apôtres, même parmi vos enfants. Il leur fera donner leur sang pour sa cause et, après que vos successeurs les auront immolés dans vos amphithéâtres, il les forcera de déposer leurs restes dans des temples qui seront les siens et d'élever des autels à leurs propres victimes. En moins de quatre siècles, tout cela sera accompli et sans retour. »

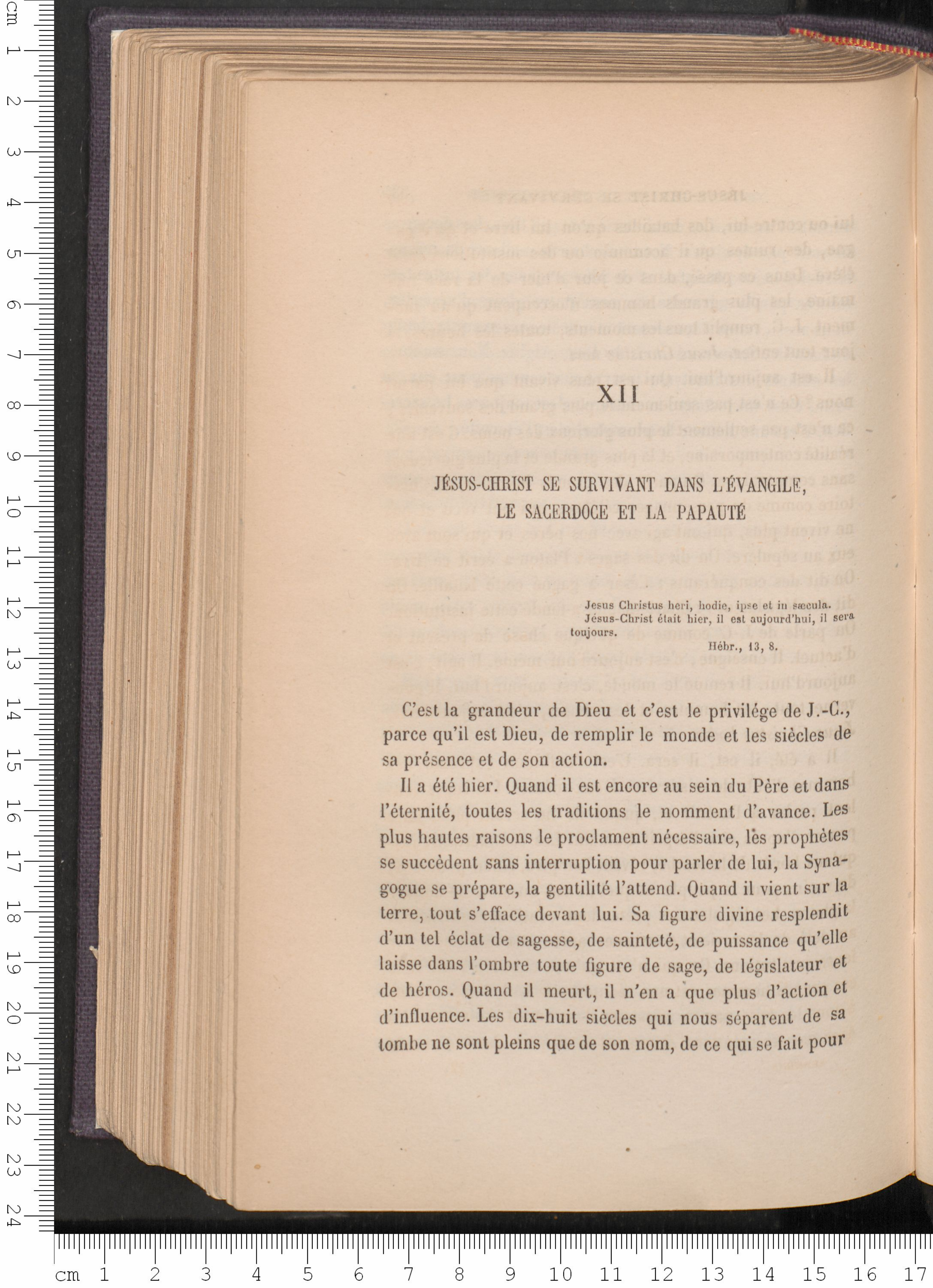
Qu'un envoyé d'en haut eût tenu ce langage à César et au Sénat, Rome entière se fût ri de ses oracles et l'empire outragé par cette prophétie eût vengé sa majesté par le supplice du prophète. Alors c'eût été une prédiction de l'avenir ; aujourd'hui, c'est l'histoire du passé.

Maintenant il faut conclure. Si J.-C. n'est pas Dieu, tout ici est inexplicable : idée, exécution, succès. Toutes les lois morales sont renversées. C'est la raison confondue ; c'est Dieu se jouant de ses créatures intelligentes ; c'est le triomphe de l'extravagance et de la folie. Il faut tourner sans fin dans ce cercle fatal, ou tomber à genoux et s'écrier : c'est vraiment le Christ et le Fils de Dieu.

J.-C. est Dieu ! S'il est Dieu, il est souverain et quel est son plus noble domaine, sinon la volonté de l'homme ? S'il est Dieu, il lui faut un autel, et quel est son premier autel sinon notre cœur ? S'il est Dieu, il est le bien suprême. Allons donc chercher auprès de Lui ce que nous chercherions vainement ailleurs, toute vérité et tout bonheur.

Mes frères, nous sommes les héritiers de cette révolution mémorable. D'autres l'ont faite avant nous et sans nous ; mais ils l'ont faite pour nous, ils y ont mis leurs travaux et leurs souffrances ; nous jouissons des résultats. Ils ont planté l'arbre à grands frais et ils l'ont arrosé de leur sang ; nous n'avons qu'à étendre les mains et à saisir les fruits. Ne possédons pas en héritiers ingrats ce que nous ont légué nos pères, après l'avoir acquis avec tant de peine. Nous avons contracté envers le passé une grande dette qu'il nous faut acquitter envers l'avenir. Nous devons à nos descendants ce que nous avons reçu de nos prédécesseurs. Ecoutez un ancien : les choses, dit-il, se conservent par les mêmes principes qui les firent naître. Ce qui a donné naissance à l'Eglise, c'est le dévouement généreux, c'est le courage de la vertu ; c'est notre foi et nos vertus qui la conser-

veront à l'avenir. Les combats ne sont pas finis. Les épreuves ne sont pas épuisées. Notre siècle a le malheur de ressusciter des haines éteintes et de recommencer des luttes terminées par le triomphe. Ce sera notre gloire d'apporter, nous aussi, notre dévouement et notre courage sur le champ de bataille. Souvenons-nous de notre origine. Nous sommes les enfants des martyrs; pour nous comme pour eux, la lutte, c'est un instant; la victoire, c'est toujours. Le sacrifice, c'est une heure; le triomphe, c'est l'éternité.



XII

JÉSUS-CHRIST SE SURVIVANT DANS L'ÉVANGILE, LE SACERDOCE ET LA PAPAUTÉ

Jesus Christus heri, hodie, ipse et in sæcula.
Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera toujours.
Hébr., 13, 8.

C'est la grandeur de Dieu et c'est le privilége de J.-C., parce qu'il est Dieu, de remplir le monde et les siècles de sa présence et de son action.

Il a été hier. Quand il est encore au sein du Père et dans l'éternité, toutes les traditions le nomment d'avance. Les plus hautes raisons le proclament nécessaire, les prophètes se succèdent sans interruption pour parler de lui, la Synagogue se prépare, la gentilité l'attend. Quand il vient sur la terre, tout s'efface devant lui. Sa figure divine resplendit d'un tel éclat de sagesse, de sainteté, de puissance qu'elle laisse dans l'ombre toute figure de sage, de législateur et de héros. Quand il meurt, il n'en a que plus d'action et d'influence. Les dix-huit siècles qui nous séparent de sa tombe ne sont pleins que de son nom, de ce qui se fait pour

lui ou contre lui, des batailles qu'on lui livre et qu'il gagne, des ruines qu'il accumule ou des institutions qu'il élève. Dans ce passé, dans ce jour d'hier de la race humaine, les plus grands hommes n'occcupent qu'un moment. J.-C. remplit tous les moments, toutes les heures, le jour tout entier. *Jesus Christus heri.*

Il est aujourd'hui. Qui est plus vivant que lui parmi nous ? Ce n'est pas seulement le plus grand des souvenirs ; ce n'est pas seulement le plus glorieux des noms. C'est une réalité contemporaine, et la plus grande et la plus glorieuse, sans comparaison. On parle des grands hommes de l'histoire comme de personnages célèbres qui ont vécu et qui ne vivent plus, qui ont agi avec nos pères et qui sont avec eux au sépulcre. On dit des sages : Platon a écrit ce livre. On dit des conquérants : César a gagné cette bataille. On dit des législateurs : Charlemagne a fondé cette institution. On parle de J.-C. comme de quelque chose de présent et d'actuel. Il enseigne, c'est aujourd'hui même. Il agit, c'est aujourd'hui. Il remue le monde, c'est aujourd'hui. Il gouverne tout, les hommes et les choses, c'est aujourd'hui, *Jesus Christus hodie.*

Il a été, il est, il sera. C'est l'ambition suprême des hommes d'élite de se survivre à eux-mêmes. Les sages veulent parler à l'avenir et, quand ils ne seront plus, faire penser d'après eux l'esprit humain. Les conquérants, jusqu'aux bords de la tombe, rêvent l'empire, sinon pour eux, du moins pour le peuple auquel ils ont mission de donner la gloire. Les législateurs prétendent continuer leur action au delà de leur vie et gouverner après eux le monde par leurs institutions. Ce qui n'est qu'une chimère pour tous ces grands hommes est une réalité pour J.-C. Il appartient à tous les âges par sa mission ; il se survit dans tous les âges par ses créations. Comment a-t-il paru dans le monde

et avec quels titres? Comme docteur, comme prêtre, comme souverain des intelligences. Il est docteur et, depuis dix-huit siècles, il maintient l'intégrité toujours subsistante de sa doctrine, il continue son ministère par la succession non interrompue de son sacerdoce. Il est souverain des intelligences et, depuis dix-huit siècles, il perpétue sa souveraineté dans l'autorité indéfectible du Pontife suprême. Ainsi J.-C. se survivant dans l'Évangile, dans le Sacerdoce, dans la Papauté, c'est ce que j'essayerai d'établir dans ce discours avec l'assistance du Saint-Esprit et la bénédiction de la très-sainte Vierge.

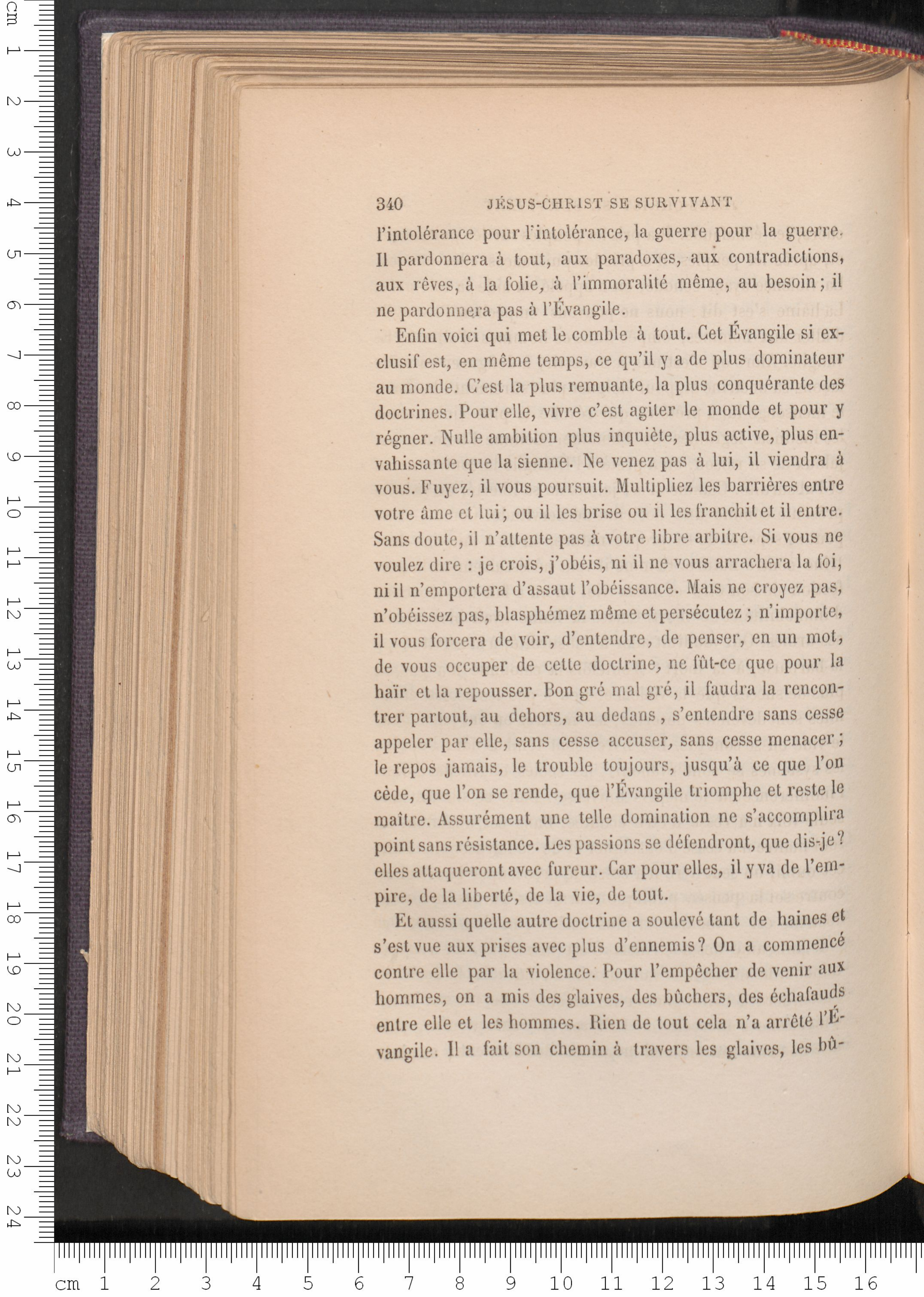
I

Que J.-C. laisse après soi une doctrine impérissable et qui rende sa pensée éternellement présente au monde, cela paraît tout simple et tout naturel. Rien ne l'est moins cependant, et il suffit de considérer le caractère de l'Évangile pour entendre qu'il a fallu un véritable miracle pour le faire subsister, dans une intégrité inviolable, jusqu'à nous.

D'abord l'Évangile n'est pas une simple théorie morale; c'est une loi et qui s'impose souverainement. Si J.-C. s'était présenté comme un sage, avec des maximes surhumaines, mais sans autorité sur la conscience, certes les admirateurs n'eussent pas manqué à ses leçons. Les hommages qui ne coûtent aucun sacrifice sont si peu de chose, que l'humanité se fût trouvée heureuse de s'acquitter à ce prix avec le premier de ses grands hommes. Mais J.-C. se présente d'une autre façon. Il ne vient point parler à l'esprit, il s'adresse à la conscience. Il ne vient pas demander à l'homme d'admirer, mais d'obéir. Que l'on dise en entendant sa doctrine : cela est beau, et cela est divin! ce n'est

rien à ses yeux, si l'on n'ajoute que cela est vrai et que cela oblige, que c'est sa loi et le devoir. En un mot, il s'érige à lui-même une chaire dans le monde et il faut apporter au pied de cette chaire son âme, toute son âme et pour ne plus la reprendre. En vérité, ou l'homme ne sera plus lui-même, ou il doit se soulever avec tous ses penchants contre une telle loi. Plus belle, plus élevée, plus surhumaine est cette doctrine, plus la répulsion doit être violente. Car chaque beauté coûte une passion, chaque trait divin emporte une portion de la liberté.

De plus, l'Évangile n'est pas seulement une loi, c'est la plus exclusive des doctrines. Humainement, son intolérance ne doit pas lui être moins fatale que son autorité. Voyez les autres doctrines, celles que les hommes ont créées dans leurs livres ou leurs écoles. Pour si absolues qu'elles se donnent, au fond, elles ne sont pas intraitables. L'homme qui en est le père sent trop le besoin qu'il a d'indulgence pour ne pas accorder ce qu'il réclame pour lui-même. Il fait grâce pour trouver grâce, il cède pour qu'on lui cède à son tour. L'Évangile est inflexible. Il ne demande pas de grâce et il n'en accorde pas. Il veut la foi, l'obéissance et il ne la veut que pour lui, comme Dieu, et il dit : je suis et nul autre n'est que moi, *Ego sum et non est alius præter me*. Il est tellement absolu qu'en dehors de soi, il ne veut que l'erreur. Qui dit autrement que lui : Erreur! Qui dit plus ou qui dit moins, qui ne parle point comme lui, peu importe d'où il vienne et en quel nom, fût-ce un homme de génie, fût-ce un ange descendu du ciel, il faut lui dire anathème. Or qu'est-ce que tout cela, sinon s'attaquer d'un seul coup à toutes les doctrines, à tous les maîtres, à toutes les écoles? Sinon dire à tous : taisez-vous, retirez-vous; vous n'êtes rien et l'on ne vous doit rien? Il ne se peut que l'orgueil humain se résigne à un tel mépris. Infailliblement il rendra



l'intolérance pour l'intolérance, la guerre pour la guerre. Il pardonnera à tout, aux paradoxes, aux contradictions, aux rêves, à la folie, à l'immoralité même, au besoin ; il ne pardonnera pas à l'Évangile.

Enfin voici qui met le comble à tout. Cet Évangile si exclusif est, en même temps, ce qu'il y a de plus dominateur au monde. C'est la plus remuante, la plus conquérante des doctrines. Pour elle, vivre c'est agiter le monde et pour y régner. Nulle ambition plus inquiète, plus active, plus envahissante que la sienne. Ne venez pas à lui, il viendra à vous. Fuyez, il vous poursuit. Multipliez les barrières entre votre âme et lui ; ou il les brise ou il les franchit et il entre. Sans doute, il n'attente pas à votre libre arbitre. Si vous ne voulez dire : je crois, j'obéis, ni il ne vous arrachera la foi, ni il n'emportera d'assaut l'obéissance. Mais ne croyez pas, n'obéissez pas, blasphémez même et persécutez ; n'importe, il vous forcera de voir, d'entendre, de penser, en un mot, de vous occuper de cette doctrine, ne fût-ce que pour la haïr et la repousser. Bon gré mal gré, il faudra la rencontrer partout, au dehors, au dedans, s'entendre sans cesse appeler par elle, sans cesse accuser, sans cesse menacer ; le repos jamais, le trouble toujours, jusqu'à ce que l'on cède, que l'on se rende, que l'Évangile triomphe et reste le maître. Assurément une telle domination ne s'accomplira point sans résistance. Les passions se défendront, que dis-je ? elles attaqueront avec fureur. Car pour elles, il y va de l'empire, de la liberté, de la vie, de tout.

Et aussi quelle autre doctrine a soulevé tant de haines et s'est vue aux prises avec plus d'ennemis ? On a commencé contre elle par la violence. Pour l'empêcher de venir aux hommes, on a mis des glaives, des bûchers, des échafauds entre elle et les hommes. Rien de tout cela n'a arrêté l'Évangile. Il a fait son chemin à travers les glaives, les bû-

chers, les échafauds. Il a pris les peuples sur les puissances et, après les peuples, il a pris les puissances elles-mêmes. La violence ayant échoué, on a appelé en aide la calomnie. La haine s'est dit : nous ne pouvons empêcher l'Évangile d'aller aux hommes, empêchons les hommes d'aller à l'Évangile. Alors on s'est mis à travestir, à défigurer en mille façons sa doctrine et, pour éloigner plus sûrement l'homme, le mensonge lui a prêté ce qui révolte le plus violemment les instincts légitimes de l'homme. Comme l'homme est jaloux de sa raison, on a prêté à l'Évangile la contradiction et l'absurdité. Comme il est jaloux de sa liberté, on le lui a présenté comme une doctrine de servitude. Comme il ne peut se séparer de sa propre nature, on en a fait une doctrine contre nature. Comme il veut nécessairement la perfection de son être et de sa vie, on en a fait une doctrine d'immobilité et de mort. Certes la haine avait bien choisi ses armes. Qui voudrait aller à l'absurdité, à la servitude, à la barbarie, à la mort ? Toutefois la calomnie n'a pas eu plus de succès que la violence. Peu à peu les écoles ennemies sont devenues désertes ; les maîtres ou ont parlé dans le vide ou se sont tus. Les livres sont tombés dans l'oubli ; les systèmes se sont évanouis ; les sectes ont disparu dans l'indifférence ou le mépris universel. Dans ce silence, une seule voix n'a cessé d'être écoutée. Dans cet abandon, un seul maître n'a cessé d'enseigner et de se faire obéir. Dans cet oubli, un seul livre n'a cessé de préoccuper pour soi ou contre soi la pensée publique. Parmi ces ruines une seule doctrine est demeurée la plus célèbre, la plus vivante, la plus puissante des doctrines. C'est l'Évangile. La violence vaincue, le mensonge vaincu, que va faire la haine ? Elle s'attaquera à l'Évangile en lui-même : elle n'a pu le détruire, elle s'efforcera de l'altérer. Le changement, pour une doctrine qui prétend descendre de Dieu, c'est sa perte.

Car les passions ne pouvant être pour elle et la conscience se tournant nécessairement contre elle, que lui reste-t-il que de tomber et de périr? Aussi depuis dix-huit siècles, quels efforts pour altérer, changer, transformer le livre divin! Pas un maître d'erreur, pas une secte qui ne l'ait tenté. Pas un maître d'erreur, pas une secte qui ne se soit vantée d'y avoir réussi. Vains efforts et vaines prétentions! Si vous étiez venus à bout de changer quelque chose dans l'Évangile, il serait mort comme doctrine religieuse et, dès lors, vous ne lui livreriez plus de batailles. Car on ne se bat pas contre les morts; on les met au sépulcre et on les oublie. Voilà dix-huit siècles que vous l'attaquez; voilà dix-huit siècles qu'il vit. Voilà dix-huit siècles que vous attaquez en lui les mêmes dogmes, les mêmes préceptes, les mêmes institutions. Voilà donc dix-huit siècles qu'il vit toujours identique à lui-même, toujours un, toujours immuable. Dites ce qu'il vous plaira; la preuve que l'Évangile n'a pas changé, c'est que vos sophismes et vos blasphèmes ne changent pas. Ainsi vous êtes tout à la fois les ennemis de l'Évangile et ses témoins, mais témoins malheureux, qui, à grands frais de travail et de combat, ne faites que prouver en faveur de ce que vous prétendez détruire. Vous combattez pour en finir avec lui et vous ne réussissez qu'à établir pour lui et contre vous le fait éclatant, invincible de son immuable unité.

Mais qu'est-ce que je fais? Je démontre ce que nul ne nie et ce que tous confessent. Est-ce qu'aujourd'hui on dispute à l'Évangile son immuabilité? On la lui reproche. On ne lui dit point: vous avez changé; on lui dit: tout se transforme et vous seul ne changez pas. Que voulez-vous de plus clair? Mais aussi quoi de plus décisif? On pense humilier l'Évangile; on le glorifie. Y a-t-il pour lui un plus beau triomphe que de s'entendre dire par toutes les bouches ennemies:

vous êtes toujours le même! c'est-à-dire vous êtes la seule doctrine sur laquelle les temps et les hommes n'ont rien pu, vous êtes toujours la doctrine de J.-C.?

Que vous semble, M. F., de ce triomphe de l'Évangile? N'est-il pas évidemment surhumain? Quoi! Un homme pauvre, obscur, dédaigné de tous, apparaît tout à coup sur un point de la Judée qui n'est elle-même qu'un point du globe. Entre l'atelier d'où il sort et le gibet qui l'attend, cet homme enseigne et son enseignement il prétend l'imposer au monde comme la loi suprême des âmes, comme le dernier mot du devoir et de la destinée. Il ne prend pas même la peine de fixer sa doctrine par l'écriture et dans un livre, comme font les sages. Il la confie à quelques bateliers, ses disciples d'abord, bientôt ses apôtres. Il les charge de la porter partout et à tous, de lui préparer par eux-mêmes et de lui donner par leurs successeurs l'éternité d'une domination universelle ici-bas. A ne consulter que le sens humain, quelle entreprise mieux justifiée par le succès? Cet Évangile, qui humainement ne devait pas avoir de disciples, est devenu le maître du monde. Cet Évangile qui ne devait pas vivre plus que son auteur, il survit à toutes les écoles, à toutes les générations. Nous sommes à dix-huit cents ans de son apparition en ce monde, on le prêche encore, on lui donne encore ce que l'homme ne donnera jamais à l'homme, son âme.

Où trouver au monde un autre exemple d'un maître se survivant avec cette puissance et cet empire dans sa doctrine? Les hommes n'ont vu qu'une fois ce prodige et ils ne l'ont vu que dans J.-C. Ah! c'est que J.-C. est le Maître du temps et qu'il ne lui permet de vieillir sa parole que pour la conserver dans la majesté des siècles. C'est que J.-C. est Maître de l'âme et qu'il l'enchaîne si bien à sa doctrine qu'elle ne s'en peut plus détacher que d'elle-même. En un mot,

c'est que J.-C. est Dieu et que c'est le propre de Dieu d'être tout, de prouver tout, de régner partout et de régner sur tout. *Cui est gloria et imperium in sæcula sæculorum, amen* (1).

II

L'Évangile a beau être divin, s'il n'était qu'un livre, c'est-à-dire une doctrine fixée sur le papier par l'écriture, il porterait en soi un élément d'infirmité qui le condamnerait, humainement parlant, à ne pouvoir ni subsister ni s'étendre. Un livre, en effet, est quelque chose d'inanimé, dès lors d'immobile et qui n'a d'action ni pour se défendre contre qui l'attaque ni pour rechercher et pour suivre qui l'ignore ou qui le fuit. Il faut donc, sous peine de rester sans influence et comme sans vie dans le monde, que la vérité trouve le moyen de se mêler aux hommes pour se faire voir, pour parler, pour agir au milieu d'eux. C'est ce qu'elle a fait en la personne de J.-C. qui a paru ici-bas comme la Vérité faite homme. J.-C. à son tour, en quittant le monde lui suscite un ministère qui lui prête sa voix pour parler, son mouvement pour agir. Voilà l'une des grandes missions du Sacerdoce. J.-C. se survit en lui pour soutenir, propager, féconder par lui son Évangile.

M. F., l'institution et l'existence du Sacerdoce catholique est un fait qui s'accomplit, depuis dix-huit cents ans, dans le monde et qui se continue encore par un cours régulier sous nos yeux. Il cesse de nous frapper et il nous paraît naturel par sa régularité même. Il semble que le prêtre succède au prêtre dans un ministère jamais interrompu, comme dans la nature, la moisson de l'année succède à celle de l'année qui n'est plus, comme dans la société, la génération qui

(1) I. Petr. 4, 11.

vient succède à celle qui s'en va, par une simple transmission de l'être et de la vie. Quelle différence toutefois ! La succession permanente du Sacerdoce est un fait d'un ordre supérieur, qui a une cause surhumaine et qui ne peut s'expliquer que par une puissance divine dans J.-C. Trois choses s'opposent à la perpétuité du Sacerdoce. D'abord, il faut que le prêtre se donne corps et âme à l'Evangile dont il est fait prédicateur. Il ne s'agit pas pour lui d'accepter seulement une doctrine ; il faut qu'il la personnifie en soi et qu'il la fasse sienne, comme si elle était de lui, ou plutôt il lui faut passer en elle, se fondre, se transformer en elle, en sorte que sa vie propre s'efface et que la doctrine seule vive en lui. Il n'y a que J.-C. qui en agisse ainsi avec des apôtres. Voyez les philosophes et tous les auteurs de doctrines fameuses. Eux aussi ils ont des disciples dont ils s'efforcent de faire des apôtres; mais qu'ils sont moins exigeants avec eux ! Pourvu que leur gloire de fondateurs et de chefs reste inviolable, ils souffrent sans trop de peine que le disciple mêle son esprit propre à l'esprit du maître, ses idées à ses idées, sa doctrine, par conséquent, à sa doctrine. J.-C. n'admet pas de tels apôtres. Il faut prendre avec l'Evangile l'idée divine dans toute sa pureté et n'y rien mêler de soi-même. Ne retranchez rien, ou vous devenez traître. N'ajoutez rien, ou vous êtes usurpateur. N'y touchez en aucune façon, si ce n'est pour la donner telle qu'elle vous vient d'en haut, ou vous êtes sacrilège.

Ce n'est pas tout. Non-seulement le prêtre doit porter l'Évangile aux peuples sans y rien mêler de soi, mais il doit se l'appliquer le premier à soi-même et par un engagement tout spécial et dont la rigueur n'existe que pour lui. Car vous ne l'ignorez pas, chrétiens, si l'Évangile est crucifiant pour tous ses disciples, il l'est surtout pour ses apôtres. Il veut être prêché et il veut que qui le prêche le prouve. C'est

pourquoi il saisit avant tout son prédicateur. Ainsi le prêtre doit prêcher avec l'Évangile le sacrifice ; on lui demandera que le premier, il en montre l'exemple dans sa vie. Il doit prêcher le détachement du monde ; on lui fera une vie en dehors du monde. Il doit dire : renoncez-vous ; il lui faudra s'abstenir de ce qui est innocent pour que vous vous absteniez de ce qui est coupable. Il doit dire : les sens ne sont rien, l'âme est tout ; il faudra qu'il ne vive que pour l'âme. Certes, mes frères, nous trouvons qu'il en coûte tant pour être chrétien ; qu'est-ce que s'engager par serment à être plus que chrétien ? Mais aussi quelle puissance pour obtenir de tant d'êtres humains et dans tous les temps qu'ils acceptent cette obligation irrévocable au sacrifice, qu'ils s'en fassent une loi, et jusqu'à créer à Dieu et aux hommes le droit de leur dire, s'ils viennent à y faillir : vous trahissez un serment et vous êtes parjure.

Enfin un dernier obstacle vient de la condition même que J.-C. fait à son prêtre. Les doctrines humaines associent leurs apôtres à leurs destinées. Elles peuvent ne mener qu'à l'oubli. Elles peuvent aussi mener à la gloire. Voilà ce qui encourage leurs chefs et leurs disciples aux travaux et à la lutte. Le succès de la doctrine est leur succès propre. Si elle a des autels, ils ont part à son culte ; si elle conquiert l'immortalité, ils sont immortels. J.-C. a établi d'autres lois et moins flatteuses pour l'orgueil. Il dit à son prêtre : mon Évangile passera par les destinées les plus diverses. Une seule chose doit rester invariable, ton dévouement. Il lui dit : mon Évangile soulèvera des luttes sanglantes ; tu seras au premier rang et pour les premiers coups. Il aura ses triomphes ; tu n'en prendras point ta part et tu renverras l'honneur à Dieu seul. Il lui dit : l'Évangile aura ses opprobres ; tu les subiras. A toi, avant tous, de le confesser devant la science qui blasphème, devant les foules qui in-

sultent, devant les puissances qui menacent et qui frappent. L'Évangile aura ses gloires : on le portera sur le trône, on lui fera des autels. Tu ne déroberas à sa gloire aucun rayon pour t'en couronner, tu resteras à l'écart et dans l'ombre, t'effaçant devant la vérité que tu prêches et qui triomphe. En un mot, ô prêtre, tu es l'ouvrier, le soldat, le martyr de la vérité ; travaille, souffre, meurs, s'il le faut, et n'attends rien, excepté le ciel et l'éternité !

Tout concourait donc à décourager la volonté humaine, à l'éloigner de l'apostolat de l'Évangile, à l'effrayer du poids et des obligations du Sacerdoce. Toutefois l'homme n'a été ni sourd ni indocile à l'appel de J.-C. Le Sacerdoce a été accepté et il l'est encore tous les jours. Certes J.-C. n'a pas ménagé les épreuves au prêtre. Quelle existence humaine a connu plus de vicissitudes ? Le prêtre n'a jamais manqué à J.-C. Il l'a trouvé dans toutes les situations de l'Évangile et de l'Église. Il l'a trouvé dans la paix, il l'a trouvé dans la persécution ; il l'a trouvé pour parler ; il l'a trouvé pour combattre ; il l'a trouvé pour souffrir ; il l'a trouvé pour mourir. D'où vient cela, chrétiens, d'où vient cela ? C'est que toute idée grande et qui a des racines dans l'âme humaine commande d'immortels dévouements. Voyez la société temporelle. Est-ce que jamais les magistrats manqueront à sa protection au-dedans ? Est-ce que jamais les soldats manqueront à sa défense au dehors ? Non. C'est que la cause de la justice et du droit est la cause même de la conscience, et la conscience leur suscitera toujours des serviteurs. C'est que Dieu lui-même a mis l'amour du pays au fond de tout cœur d'homme et que le cœur de l'homme ne refusera jamais ni sa vie ni son sang à ce qu'il aime. Et voilà pourquoi le prêtre ne manquera jamais ni à l'Évangile ni à J.-C. C'est que nulle puissance n'a plus d'empire sur le cœur de l'homme que la vérité ; et l'Évangile, c'est la vérité. C'est

que aucun nom ne parle plus fortement à notre âme et n'en obtient de plus magnanimes sacrifices que le nom de Dieu, et J.-C. est Dieu. C'est que rien ne remue plus énergiquement tout notre être et ne le pousse plus irrésistiblement à l'héroïsme que le spectacle d'un dévouement héroïque et dont nous sommes l'objet, et J.-C. le premier a donné à l'homme l'exemple du dévouement qui souffre et qui meurt pour Dieu, pour la vérité et pour les âmes. Aussi parlez, ô Maître, parlez et appelez à vous des apôtres. Ce n'est pas en vain que vous répéterez de générations en générations la parole de la vocation sacerdotale : *Veni, sequere me*. Oui, vous serez entendu, oui, l'on viendra et l'on vous suivra. Nulle terre ne vous sera stérile, nul siècle ne vous sera rebelle. Vos prêtres vous viendront des quatre vents, du nord et du midi, de l'orient et de l'occident. Toute nation, toute tribu s'uniront à l'envi pour vous donner des recrues toujours renaissantes du sanctuaire. La foi les créera par milliers du sein des peuples où elle règne; l'hérésie qui ne vous connaît plus, l'idolâtrie qui ne vous connaît pas encore vous gardent des élus pour votre Sacerdoce. Les barbares eux-mêmes reconnaîtront le bienfait de l'Évangile qui leur est annoncé en vous envoyant des ministres nouveaux pour l'annoncer à d'autres barbares. L'humanité aura beau perdre son sang parmi les luttes et les révolutions; elle aura beau vieillir et s'affaiblir par les siècles, elle trouvera toujours en soi assez de jeunesse pour vous produire vos prêtres. Votre parole s'accomplira : vous aurez toujours des apôtres pour être avec eux, pour enseigner avec eux, pour sauver par eux, et jusqu'à la consommation des siècles. *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.*

C'est en effet ce qui est arrivé, M. F. Sur ce point, comme sur tous les autres, les événements justifient toujours J.-C. Dès la fondation de son Église, il s'est promis cette

suite indéfectible d'apôtres et il s'est tenu fidèlement sa promesse. En quittant le monde, il a dit aux douze : Allez et enseignez toute nation et, pour montrer qu'il n'entendait point borner à eux seuls l'apostolat, il a ajouté les paroles que je viens de rappeler : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Que pouvait-il dire de plus précis? Un capitaine de l'ancienne Rome se vantait de n'avoir qu'à frapper du pied la terre pour en faire sortir des légions. J.-C. est si sûr des hommes et de lui-même, qu'il affirme à la face du monde qu'il n'aura qu'à appeler et que son appel lui créera ses prêtres jusqu'à la fin des âges. Qu'y a-t-il qui dépende plus des circonstances et du temps? Ni les circonstances ni les années ne pourront rien, non pas pour épuiser, mais seulement pour affaiblir cette sève de vocation et de grâce qu'il met en son Église. Qu'y a-t-il qui dépende plus de la liberté humaine? J.-C. dispose déjà de son obéissance et il assure qu'elle viendra à son heure s'abdiquer volontairement à ses pieds. Il compte tellement sur nous qu'à de longs siècles de distance, il nous parle à nous qui ne sommes pas, il nous donne notre mission et nos ministères. Il nous dit : allez, je suis avec vous. Et certes, il ne s'est point trompé. Car enfin, nous voici : nous vous parlons de lui et pour lui, ou plutôt, lui-même il vous parle en nous et par nous. *Ecce ego vobiscum sum.* Il est vrai que l'on dit que l'avenir donnera un démenti au passé et qu'il réserve au Fils de Dieu l'abandon définif de la race humaine. Mais vous le dites sans fin, depuis dix-huit siècles, et toujours l'événement est contre vous. Nous, au nom de J. -C., nous soutenons que l'avenir ressemblera au passé et toujours l'événement est pour nous. Eh bien! mettons de côté la parole du Maître et n'interrogeons que les faits. Qui de nous ou de vous a le plus de droit de compter sur l'avenir, de nous à qui toujours il a donné raison ou de vous à

qui toujours il donne tort ? Mais votre cause est désespérée. Pour le triomphe, il vous faut des miracles ; à nous, il suffit du cours naturel des choses. Il faut que le monde voie ce qu'il n'a pas encore vu, depuis dix-huit siècles, ou vous êtes vaincus. Il suffit que la nature humaine reste ce qu'elle est et que le monde continue de voir ce qu'il a toujours vu, depuis dix-huit siècles, et J.-C. est vainqueur. *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sœculi.*

J.-C. se survit dans l'Évangile, dans le Sacerdoce. J'ajoute qu'il se survit encore dans la perpétuité indéfectible des Pontifes suprêmes.

III

L'Évangile avait besoin du Sacerdoce : sans le Sacerdoce, il est immobile. Le Sacerdoce, à son tour, porte en soi une infirmité, il est multiple. Plusieurs prédicateurs, une seule doctrine : l'unité de l'Évangile est en péril, si une puissance supérieure ne vient à son tour réagir sur le Sacerdoce multiple pour le surveiller, le gouverner, l'enchaîner à la vérité qui est une. Cette puissance, c'est l'autorité du suprême pontificat.

Ecoutez le Maître ; il dit aux apôtres : *Sicut misit me Pater et ego mitto vos.* Voici que je vous envoie. *Prædicate omni creaturæ.* Prêchez à toute créature. C'est l'apostolat avec la multiplicité. Maintenant il s'adresse à un entre tous : *Ego dico tibi.* Moi, le Christ, je dis à toi, Simon, fils de Jean, tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église. Il avait mis l'Évangile aux mains de plusieurs, *prædicate.* A cette heure, il met l'Évangile et le sacerdoce aux mains d'un seul. *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Par là un grand mystère s'accomplit. Tous venant

s'unir dans un seul, il n'y a qu'un seul qui parle, qui agit, qui gouverne, qui est en tous et qui fait tout par tous. Ainsi J.-C. se survit-il d'une façon nouvelle dans un Vicaire visible qui représente sa souveraineté, dans le Pontife Romain.

Mais si l'unité de l'Évangile, si la perpétuité du Sacerdoce ont rencontré tant d'obstacles, que devait-ce être de l'institution de la souveraineté spirituelle? Naturellement l'homme a la haine de l'autorité. Au fond, l'histoire presque entière se résume dans les luttes de la liberté humaine contre le pouvoir. Cependant qu'est-ce qu'un pouvoir humain, si absolu qu'on le suppose? Qu'ose-t-il? Surtout que peut-il? La souveraineté spirituelle est bien autrement dominante. Au nom de Dieu, elle entre dans l'intelligence et dit : vous penserez de cette façon et non d'une autre, ou vous êtes anathème. Elle entre dans la conscience et elle dit : faites ceci, je l'ordonne; ne faites pas cela, je le défends. Elle cite devant soi les actions et elle en demande compte à la volonté humaine. Pourquoi avez-vous fait ceci? Pourquoi avez-vous omis cela? Et vous croiriez, M. F., qu'on laissera une telle puissance s'établir paisiblement dans les âmes? Que dis-je? vous croiriez qu'on lui ouvrira, sans résister, la conscience; qu'on prendra dans soi tout ce qui pense, tout ce qui veut, tout ce qui est capable de bien et de mal et qu'on lui dira : tout cela est à vous, saisissez tout et dirigez tout? Non, on ne fera point cela. Toutes les passions, tous les instincts de liberté qui sont en nous vont se soulever, se roidir et lutter contre une domination si menaçante et, ce semble, si oppressive.

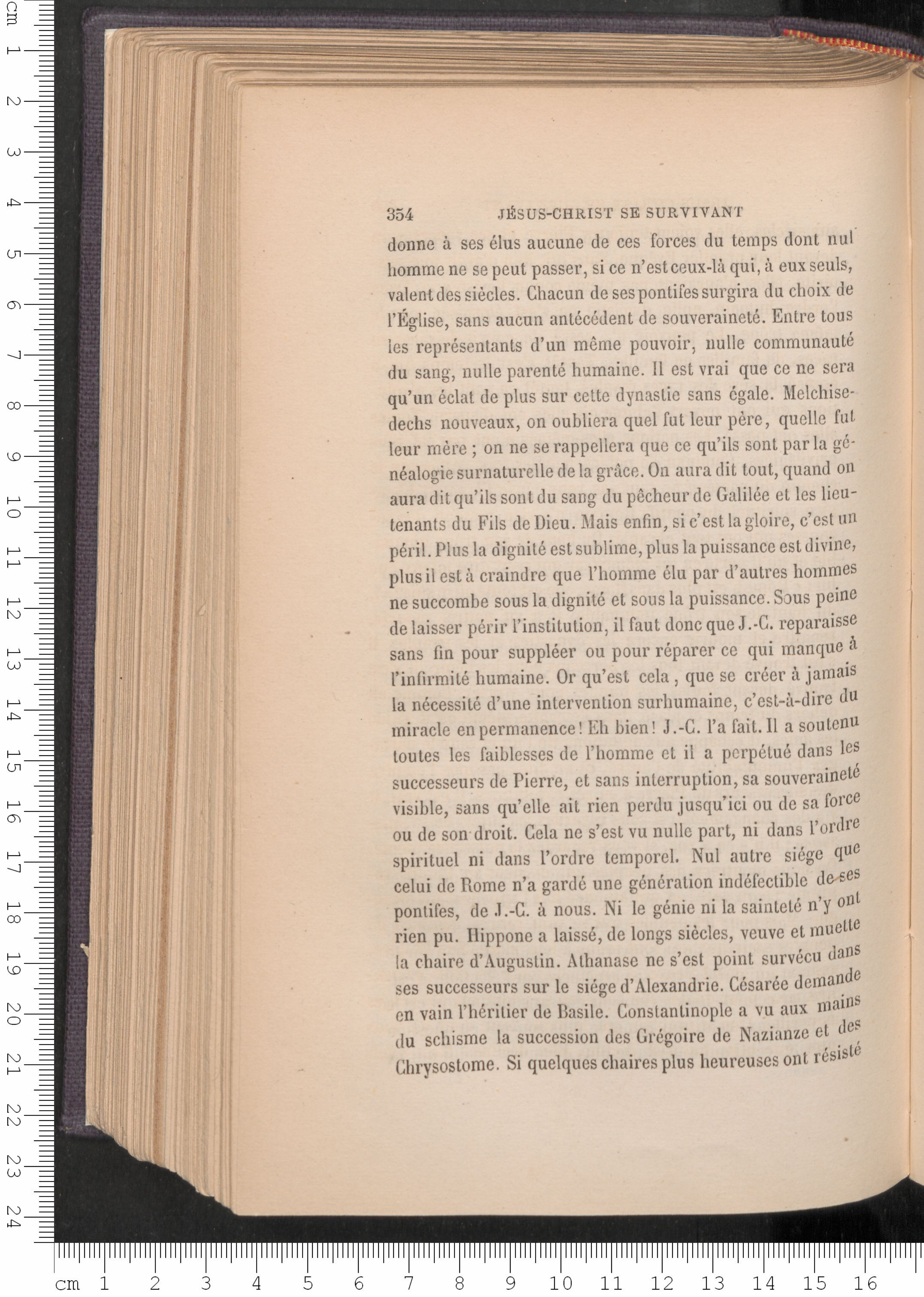
Deux puissances mènent le monde : la force et les idées. La souveraineté spirituelle les a eues toutes deux contre soi. Elle s'est vue aux prises avec la force. Quand des princes qui s'égaraient ont voulu en finir avec l'Église et avec le Christ, ils ont adressé leurs coups au Chef de l'Église et au

Vicaire du Christ. Nos pontifes ont connu l'exil, les chaînes, les échafauds. Leur triple couronne, plus que toute autre, a été consacrée par le sang, non par celui qu'ils ont fait répandre, mais par celui qu'ils ont donné. La force a échoué devant eux. Qu'y a-t-il au monde de plus libre et de plus inviolable que l'âme? Nos pontifes participent à cette liberté et à cette inviolabilité de l'âme, où est leur trône. Libres et sur leur chaire souveraine, ils commandent et J.-C. donne ses ordres par eux. Captifs et dans les fers, ils commandent encore et J.-C. reste le Maître en eux et par eux. Le supplice lui-même ne peut rien sur leur autorité, comme il ne peut rien sur les âmes. César peut tuer un homme; il ne tue pas le Vicaire de J.-C. L'Eglise lui laisse sur un échafaud sanglant un cadavre de martyr, et elle ranime la représentation visible de J.-C. dans un nouveau successeur de Pierre. Les persécuteurs y meurent à la peine. J.-C. reste vainqueur dans son Pontife et il justifie sa promesse : *et portæ inferi non prævalebunt.*

Les idées ont lutté comme la force et n'ont pas été plus heureuses. Chaque siècle, chaque peuple a eu son hérésie et ses sectaires, et tous ont tourné leurs efforts contre la chaire romaine. A côté de la génération de nos Pontifes, il s'est élevé une génération de sophistes pour leur disputer la puissance. Chaque erreur en tombant a laissé dans ses ruines une étincelle pour rallumer la guerre. Chaque sectaire en descendant à la tombe a légué sa haine et demandé vengeance à un autre sectaire. Tous ont crié : *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!* et tous ont entendu les passions de l'avenir répondre à leur appel. Du reste, rien ne leur a manqué pour le succès. Ils ont eu la science souvent, la force plus souvent encore, l'opinion égarée quelquefois, les passions toujours. Ils ont passé. Comme on voit une colonne s'élever sur les rives d'un

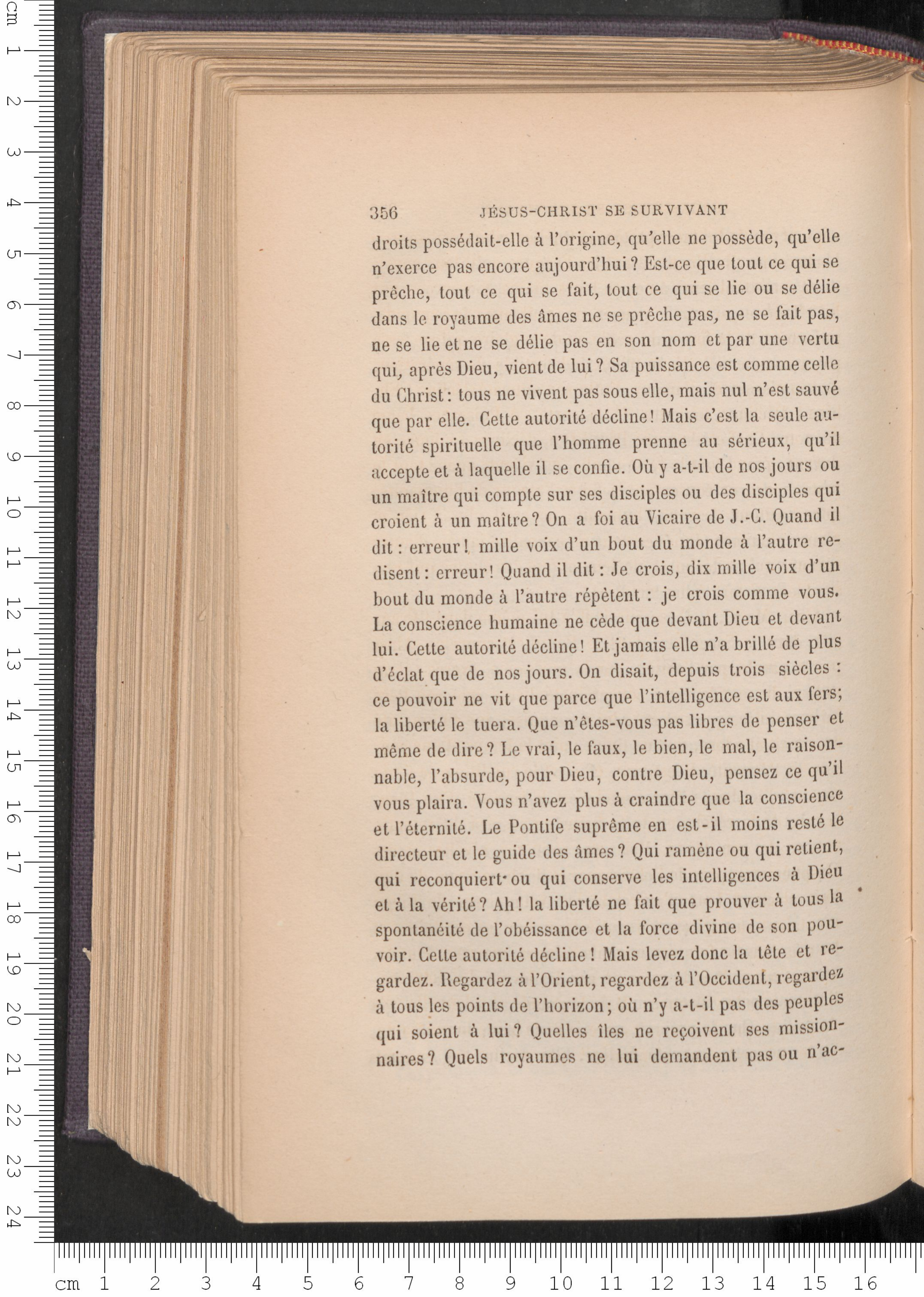
grand fleuve : chaque flot se heurte à sa base, chaque flot s'y brise, chaque vague vient y jeter son écume, chaque vague se perd sous la violence même de son effort. Ainsi s'élève au milieu des peuples cette colonne immortelle de la chaire suprême. Chaque erreur vient mugir à ses pieds et retombe dans le silence, chaque système vient se heurter contre elle et y échoue. Le monument séculaire n'est pas même ébranlé ; il se dresse sur sa base immobile, portant toujours le phare divin qui s'allume aux cieux et qui éclaire ici-bas l'humanité. *Veritas Domini manet in æternum.*

La souveraineté spirituelle trouvant dans sa nature même un obstacle à son établissement, elle va en trouver un à sa durée dans les difficultés, humainement insurmontables, de sa transmission. L'Évangile, le Sacerdoce, l'Eglise ; au fond, tout repose sur un homme divinement assisté, sans doute, mais qui est homme enfin et, dès lors, sujet aux infirmités de l'homme. Nulle vie plus précieuse et d'où dépendent de plus hauts intérêts. Toute violence peut abréger cette vie ; la mort, du moins, viendra infailliblement la finir. A chaque Pontife au tombeau, il faut que J-C. se ressuscite, en quelque sorte, lui-même dans une image nouvelle de sa puissance, dans un autre représentant visible de sa personne. Comment accomplira-t-il cette résurrection morale de lui-même dans son Vicaire ? Va-t-il apparaître de nouvau au monde et porter de ses mains au trône le successeur de Pierre, comme il a fait pour Pierre lui-même, à l'origine et il y a dix-huit siècles ? Non. Il laissera à la liberté humaine, qu'il se contente d'assister, la mission de désigner par son choix le dépositaire de sa souveraineté visible. Ce pouvoir le plus haut qui puisse être, se perpétuera par l'élection, c'est-à-dire par celui de tous les moyens de transmission qui est le plus périlleux, celui qui remet le plus souvent en question l'autorité, celui qui a perdu le plus d'empires, celui qui ne



donne à ses élus aucune de ces forces du temps dont nul homme ne se peut passer, si ce n'est ceux-là qui, à eux seuls, valent des siècles. Chacun de ses pontifes surgira du choix de l'Église, sans aucun antécédent de souveraineté. Entre tous les représentants d'un même pouvoir, nulle communauté du sang, nulle parenté humaine. Il est vrai que ce ne sera qu'un éclat de plus sur cette dynastie sans égale. Melchisedechs nouveaux, on oubliera quel fut leur père, quelle fut leur mère ; on ne se rappellera que ce qu'ils sont par la généalogie surnaturelle de la grâce. On aura dit tout, quand on aura dit qu'ils sont du sang du pêcheur de Galilée et les lieutenants du Fils de Dieu. Mais enfin, si c'est la gloire, c'est un péril. Plus la dignité est sublime, plus la puissance est divine, plus il est à craindre que l'homme élu par d'autres hommes ne succombe sous la dignité et sous la puissance. Sous peine de laisser périr l'institution, il faut donc que J.-C. reparaisse sans fin pour suppléer ou pour réparer ce qui manque à l'infirmité humaine. Or qu'est cela, que se créer à jamais la nécessité d'une intervention surhumaine, c'est-à-dire du miracle en permanence ! Eh bien ! J.-C. l'a fait. Il a soutenu toutes les faiblesses de l'homme et il a perpétué dans les successeurs de Pierre, et sans interruption, sa souveraineté visible, sans qu'elle ait rien perdu jusqu'ici ou de sa force ou de son droit. Cela ne s'est vu nulle part, ni dans l'ordre spirituel ni dans l'ordre temporel. Nul autre siége que celui de Rome n'a gardé une génération indéfectible de ses pontifes, de J.-C. à nous. Ni le génie ni la sainteté n'y ont rien pu. Hippone a laissé, de longs siècles, veuve et muette la chaire d'Augustin. Athanase ne s'est point survécu dans ses successeurs sur le siége d'Alexandrie. Césarée demande en vain l'héritier de Basile. Constantinople a vu aux mains du schisme la succession des Grégoire de Nazianze et des Chrysostome. Si quelques chaires plus heureuses ont résisté

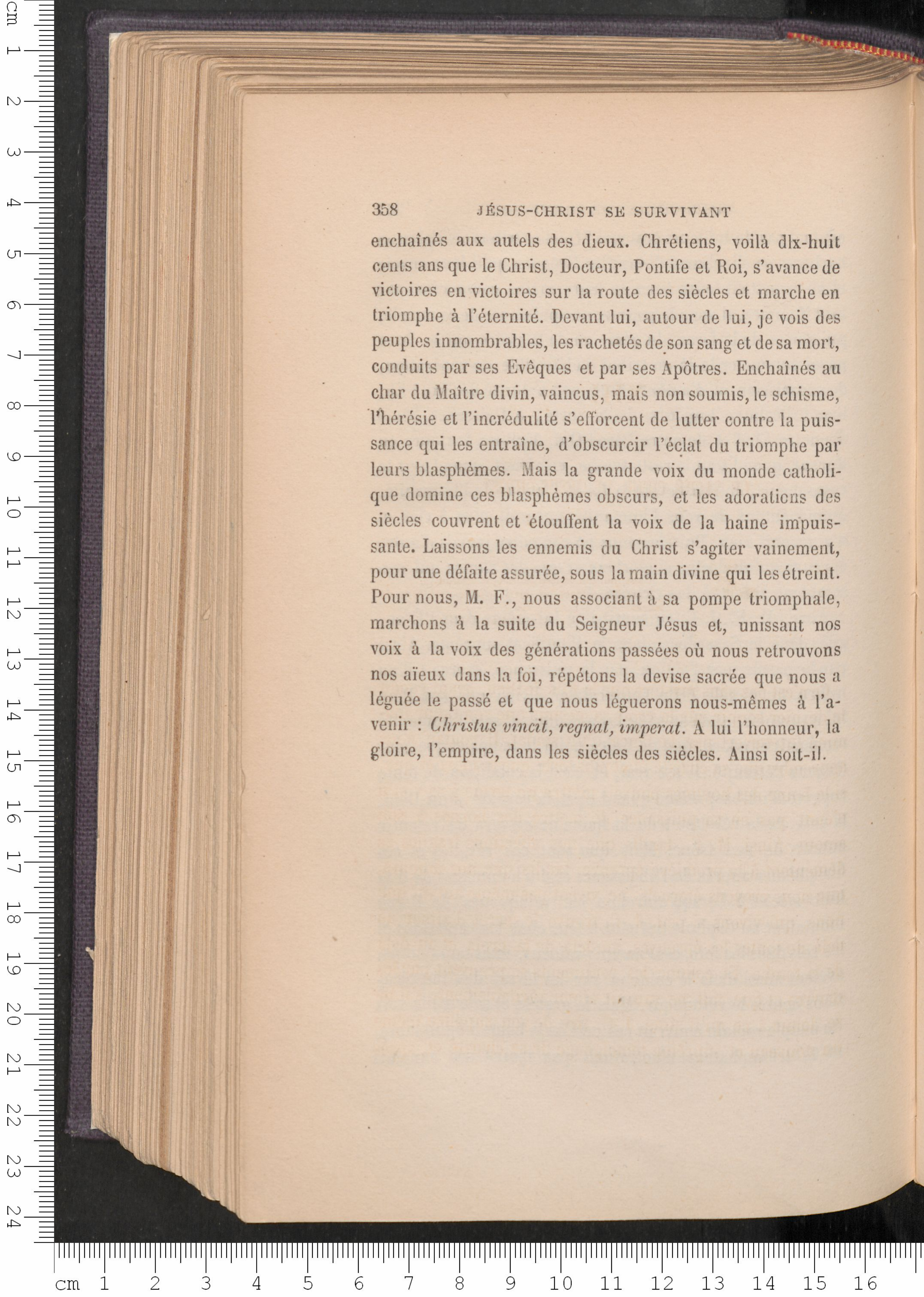
aux siècles, elles voient toujours Pierre et ses successeurs devant leur premier Évêque. Sans lui, loin d'avoir une postérité, elles n'auraient pas même connu l'existence. Dans l'ordre humain, nulle dynastie ne s'est éternisée sur le même trône. Le pouvoir n'a cessé de courir de races en races, de familles en familles. Tantôt c'est le temps qui a épuisé la sève des races royales, tantôt ce sont les révolutions qui ont ouvert l'abîme où elles ont disparu. Toutes elles ont passé. Les nations elles-mêmes n'ont pas été plus privilégiées. Combien de nobles peuples sont restés sur le chemin du passé et ne sont pas venus jusqu'à nous! L'empire spirituel du pontife Romain n'a rien ressenti des secousses qui ont tout ébranlé. Du haut de son trône immuable et qu'il porte en lui-même (car qui peut dire mieux que lui : « Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis? »), du haut de son trône immuable, il a vu naître, mourir, renaître et mourir encore les dynasties et les peuples. Il s'est trouvé devant tous les berceaux pour les bénir; il s'est trouvé devant toutes les tombes pour y prier. Comme en dehors du temps et placé dans l'éternité même où il guide les âmes, il échappe aux agitations de l'un et semble partager l'immutabilité de l'autre. Et ne dites pas que l'empire des successeurs de Pierre a eu ses révolutions. Il est vrai, il y a des changements, si vous regardez les sujets de sa puissance; il n'y en a pas, si vous regardez la puissance même. On nous montrera des peuples qui disaient au Pontife suprême : mon père! et qui aujourd'hui l'appellent un étranger. Mais pour les peuples qui se sont retirés, combien de peuples nouveaux qui sont venus à leur place! Son Empire, comme un grand fleuve, a pu abandonner les rives anciennes, mais pour dilater son cours en se jetant sur des plages nouvelles. Que le préjugé, que la haine cesse donc de nous dire que cette autorité décline. Elle décline! Mais quels



droits possédait-elle à l'origine, qu'elle ne possède, qu'elle n'exerce pas encore aujourd'hui? Est-ce que tout ce qui se prêche, tout ce qui se fait, tout ce qui se lie ou se délie dans le royaume des âmes ne se prêche pas, ne se fait pas, ne se lie et ne se délie pas en son nom et par une vertu qui, après Dieu, vient de lui? Sa puissance est comme celle du Christ: tous ne vivent pas sous elle, mais nul n'est sauvé que par elle. Cette autorité décline! Mais c'est la seule autorité spirituelle que l'homme prenne au sérieux, qu'il accepte et à laquelle il se confie. Où y a-t-il de nos jours ou un maître qui compte sur ses disciples ou des disciples qui croient à un maître? On a foi au Vicaire de J.-C. Quand il dit: erreur! mille voix d'un bout du monde à l'autre redisent: erreur! Quand il dit: Je crois, dix mille voix d'un bout du monde à l'autre répètent: je crois comme vous. La conscience humaine ne cède que devant Dieu et devant lui. Cette autorité décline! Et jamais elle n'a brillé de plus d'éclat que de nos jours. On disait, depuis trois siècles: ce pouvoir ne vit que parce que l'intelligence est aux fers; la liberté le tuera. Que n'êtes-vous pas libres de penser et même de dire? Le vrai, le faux, le bien, le mal, le raisonnable, l'absurde, pour Dieu, contre Dieu, pensez ce qu'il vous plaira. Vous n'avez plus à craindre que la conscience et l'éternité. Le Pontife suprême en est-il moins resté le directeur et le guide des âmes? Qui ramène ou qui retient, qui reconquiert ou qui conserve les intelligences à Dieu et à la vérité? Ah! la liberté ne fait que prouver à tous la spontanéité de l'obéissance et la force divine de son pouvoir. Cette autorité décline! Mais levez donc la tête et regardez. Regardez à l'Orient, regardez à l'Occident, regardez à tous les points de l'horizon; où n'y a-t-il pas des peuples qui soient à lui? Quelles îles ne reçoivent ses missionnaires? Quels royaumes ne lui demandent pas ou n'ac-

ceptent pas de lui leurs pasteurs ? Quelles tribus civilisées ou barbares ne s'inclinent devant les Evêques qu'il leur envoie et ne remettent leurs âmes en leurs mains consacrées par lui ? Nommez, si vous le pouvez, une puissance de ce monde, puissance de la force, du génie ou de la gloire qui se fasse payer comme celle-là un tribut indéfectible de vénération, de soumission et d'amour. Enfin son autorité décline ! Eh, bien ! Déclinez toujours de la sorte, ô Puissance bénie de notre Chef et de notre Père ! Oui, déclinez toujours en durant, quand tout le reste tombe, en vivant, quand tout le reste meurt, en conservant la foi et l'amour de l'humanité, quand autour de vous l'humanité ne croit plus à rien et n'aime plus rien. Puissiez-vous ne connaître jamais d'autre épreuve qu'un déclin si glorieux et que des chutes qui ressemblent si fort à des victoires !

Ainsi, M. F., J.-C. se survit-il à lui-même dans l'Évangile, dans le Sacerdoce, dans le Pontificat suprême. Ainsi par la parole, par l'action, par la puissance, exerce-t-il au milieu du monde cette souveraineté divine que son Père lui a promise, que son sang lui a conquise, que l'humanité reconnaît et adore, que ne finira point le temps et que continuera l'éternité. Il est vrai, et c'est la condition de toute royauté d'ici-bas, même quand c'est la royauté d'un Dieu, la voix de la révolte et de la haine ne cessera de retentir autour de son trône. Mais que sont ces révoltes et ces blasphèmes auprès de l'obéissance et des hommages de dix-huit siècles ? Lorsqu'autrefois les vainqueurs de Rome montaient au Capitole traînant à leur char les capitaines et les rois dans les fers, ces ennemis vaincus, mais non soumis, avaient aussi dans le cœur et sur les lèvres des imprécations contre le vainqueur. Mais la grande et solennelle voix du peuple romain couvrait ces cris de la haine impuissante, et le triomphateur n'entraînait pas moins ses ennemis



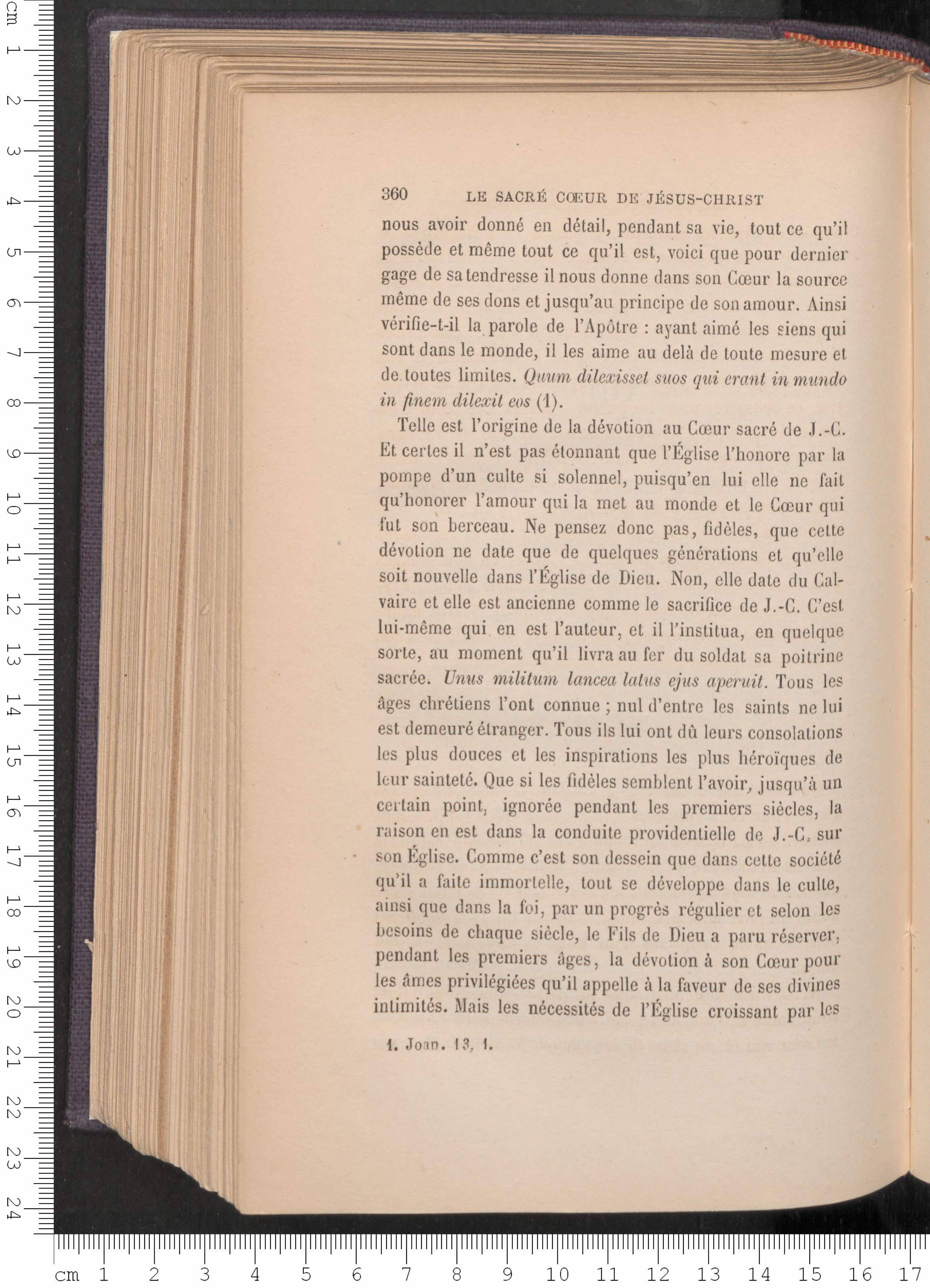
enchaînés aux autels des dieux. Chrétiens, voilà dix-huit cents ans que le Christ, Docteur, Pontife et Roi, s'avance de victoires en victoires sur la route des siècles et marche en triomphe à l'éternité. Devant lui, autour de lui, je vois des peuples innombrables, les rachetés de son sang et de sa mort, conduits par ses Evêques et par ses Apôtres. Enchaînés au char du Maître divin, vaincus, mais non soumis, le schisme, l'hérésie et l'incrédulité s'efforcent de lutter contre la puissance qui les entraîne, d'obscurcir l'éclat du triomphe par leurs blasphèmes. Mais la grande voix du monde catholique domine ces blasphèmes obscurs, et les adorations des siècles couvrent et étouffent la voix de la haine impuissante. Laissons les ennemis du Christ s'agiter vainement, pour une défaite assurée, sous la main divine qui les étreint. Pour nous, M. F., nous associant à sa pompe triomphale, marchons à la suite du Seigneur Jésus et, unissant nos voix à la voix des générations passées où nous retrouvons nos aïeux dans la foi, répétons la devise sacrée que nous a léguée le passé et que nous léguerons nous-mêmes à l'avenir : *Christus vincit, regnat, imperat.* A lui l'honneur, la gloire, l'empire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

XIII

LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS-CHRIST

> Unus militum lancea latus ejus aperuit.
> L'un des soldats lui ouvrit le côté d'un coup de lance.
>
> (Joann., 19, 34.)

Ce n'est pas sans mystère que le Fils de Dieu, ayant rendu le dernier soupir sur la croix, a permis que son Cœur inanimé fût ouvert par la lance d'un soldat. Il voulait nous apprendre que sa charité était plus forte que la mort et que, si la haine des hommes pouvait mettre un terme à sa vie, il n'était pas en sa puissance de mettre des bornes à son amour. Ainsi, M. F., tandis que nos affections fragiles se démentent à la première épreuve, tandis que nos amours, que nous croyons éternels, ne vivent pas même autant que nous, qui vivons si peu, J.-C. trouve le secret d'aimer au delà de toutes les épreuves, au delà de la croix et au delà de la tombe. Et comme les sentiments se prouvent par les œuvres et que nul ne saurait aimer véritablement, s'il ne se donne à ce qu'il aime, J.-C. tire de son supplice même un nouveau et suprême témoignage de sa charité et, après



nous avoir donné en détail, pendant sa vie, tout ce qu'il possède et même tout ce qu'il est, voici que pour dernier gage de sa tendresse il nous donne dans son Cœur la source même de ses dons et jusqu'au principe de son amour. Ainsi vérifie-t-il la parole de l'Apôtre : ayant aimé les siens qui sont dans le monde, il les aime au delà de toute mesure et de toutes limites. *Quum dilexisset suos qui erant in mundo in finem dilexit eos* (1).

Telle est l'origine de la dévotion au Cœur sacré de J.-C. Et certes il n'est pas étonnant que l'Église l'honore par la pompe d'un culte si solennel, puisqu'en lui elle ne fait qu'honorer l'amour qui la met au monde et le Cœur qui fut son berceau. Ne pensez donc pas, fidèles, que cette dévotion ne date que de quelques générations et qu'elle soit nouvelle dans l'Église de Dieu. Non, elle date du Calvaire et elle est ancienne comme le sacrifice de J.-C. C'est lui-même qui en est l'auteur, et il l'institua, en quelque sorte, au moment qu'il livra au fer du soldat sa poitrine sacrée. *Unus militum lancea latus ejus aperuit*. Tous les âges chrétiens l'ont connue ; nul d'entre les saints ne lui est demeuré étranger. Tous ils lui ont dû leurs consolations les plus douces et les inspirations les plus héroïques de leur sainteté. Que si les fidèles semblent l'avoir, jusqu'à un certain point, ignorée pendant les premiers siècles, la raison en est dans la conduite providentielle de J.-C. sur son Église. Comme c'est son dessein que dans cette société qu'il a faite immortelle, tout se développe dans le culte, ainsi que dans la foi, par un progrès régulier et selon les besoins de chaque siècle, le Fils de Dieu a paru réserver, pendant les premiers âges, la dévotion à son Cœur pour les âmes privilégiées qu'il appelle à la faveur de ses divines intimités. Mais les nécessités de l'Église croissant par les

1. Joan. 13, 1.

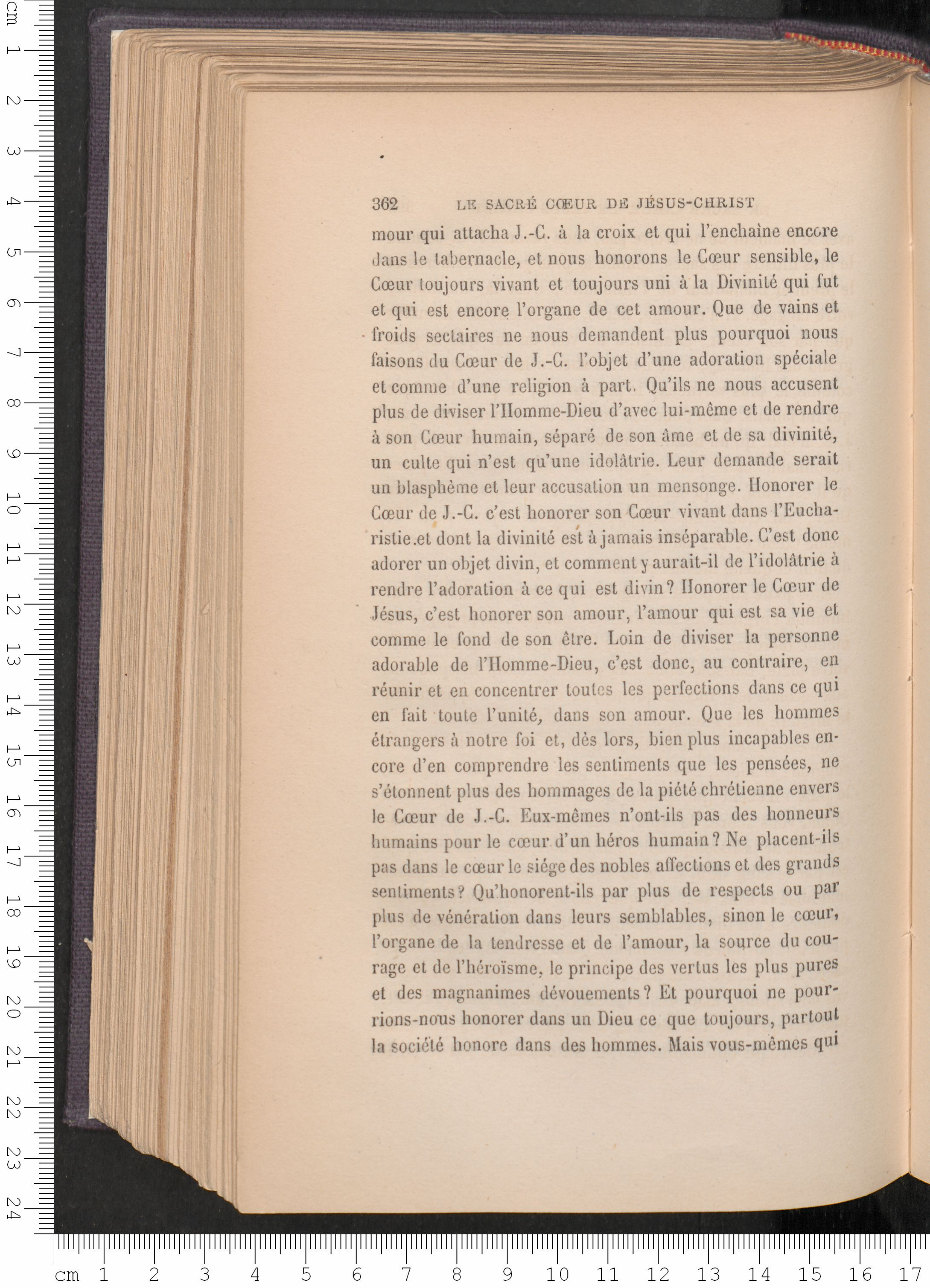
années et avec les épreuves, il plut à sa miséricorde de déchirer tous les voiles, d'abaisser toutes les barrières et d'ouvrir à tous ses enfants le sanctuaire, jusque-là accessible aux seuls élus, de la grâce et de la sainteté. Il voulut que désormais la source de ses dons fût à tous, comme ses dons eux-mêmes étaient pour tous. Il commanda à son Église de placer sur ses autels le symbole auguste de sa charité, de consacrer un culte public d'amour à ce Cœur d'où est sorti le salut de l'homme et de convier tous les chrétiens à venir, dans une solennité nouvelle, adorer, étudier et aimer ce qu'il y a de plus grand, de plus saint, de plus aimable, c'est-à-dire le Cœur d'un Rédempteur et d'un Dieu.

Entrons, fidèles, dans ce dessein de J.-C. et répondons à l'appel de son Église. Ranimons l'amour en nous-mêmes pour reconnaître l'amour dont nous sommes l'objet. Prenons dans nos cœurs tout ce que la foi peut y faire naître de sentiments surnaturels, pour honorer les sentiments que nous a voués sans retour le Cœur de Jésus-Christ.

I

Qu'est-ce que le Cœur de J.-C. dans les idées de la religion? Pour vous répondre, M. F., nous vous rappellerons d'abord les paroles du saint Pontife dont l'autorité institua la fête du Cœur sacré de J.-C. dans l'Église. « Nous désirons, dit-il, que tous les fidèles sous le symbole de ce Cœur sacré honorent plus affectueusement l'amour de J.-C. souffrant pour nous et instituant pour nous le sacrement de son corps. »

Ainsi voilà le double objet de notre culte. Nous honorons l'amour d'un Dieu pour les hommes ; nous honorons le Cœur qui fut le siége de cet amour. Nous honorons l'a-

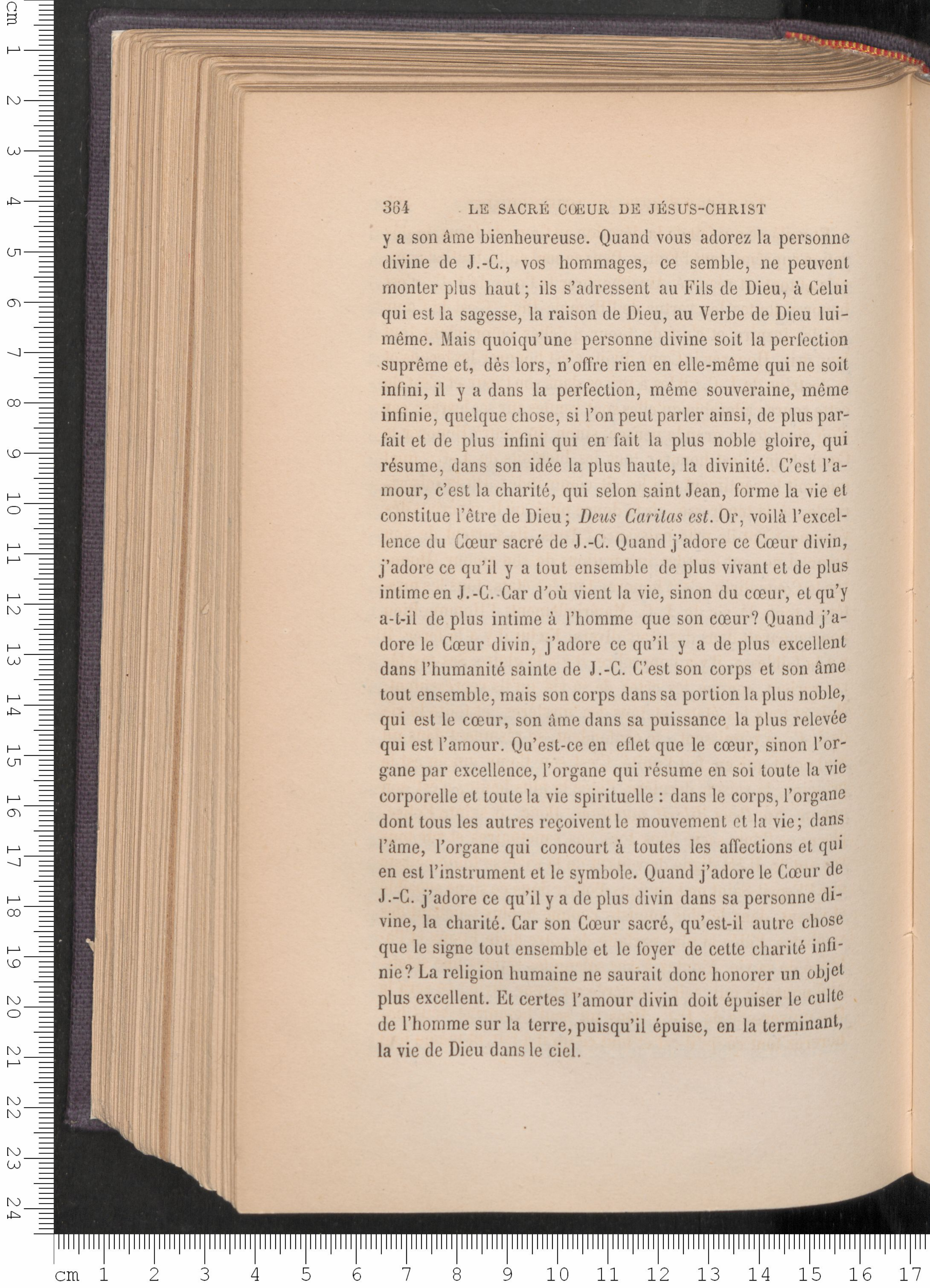


mour qui attacha J.-C. à la croix et qui l'enchaîne encore dans le tabernacle, et nous honorons le Cœur sensible, le Cœur toujours vivant et toujours uni à la Divinité qui fut et qui est encore l'organe de cet amour. Que de vains et froids sectaires ne nous demandent plus pourquoi nous faisons du Cœur de J.-C. l'objet d'une adoration spéciale et comme d'une religion à part. Qu'ils ne nous accusent plus de diviser l'Homme-Dieu d'avec lui-même et de rendre à son Cœur humain, séparé de son âme et de sa divinité, un culte qui n'est qu'une idolâtrie. Leur demande serait un blasphème et leur accusation un mensonge. Honorer le Cœur de J.-C. c'est honorer son Cœur vivant dans l'Eucharistie et dont la divinité est à jamais inséparable. C'est donc adorer un objet divin, et comment y aurait-il de l'idolâtrie à rendre l'adoration à ce qui est divin? Honorer le Cœur de Jésus, c'est honorer son amour, l'amour qui est sa vie et comme le fond de son être. Loin de diviser la personne adorable de l'Homme-Dieu, c'est donc, au contraire, en réunir et en concentrer toutes les perfections dans ce qui en fait toute l'unité, dans son amour. Que les hommes étrangers à notre foi et, dès lors, bien plus incapables encore d'en comprendre les sentiments que les pensées, ne s'étonnent plus des hommages de la piété chrétienne envers le Cœur de J.-C. Eux-mêmes n'ont-ils pas des honneurs humains pour le cœur d'un héros humain? Ne placent-ils pas dans le cœur le siége des nobles affections et des grands sentiments? Qu'honorent-ils par plus de respects ou par plus de vénération dans leurs semblables, sinon le cœur, l'organe de la tendresse et de l'amour, la source du courage et de l'héroïsme, le principe des vertus les plus pures et des magnanimes dévouements? Et pourquoi ne pourrions-nous honorer dans un Dieu ce que toujours, partout la société honore dans des hommes. Mais vous-mêmes qui

avez le malheur de ne croire pas, vous révérez J.-C. comme le plus illustre des sages, comme le plus grand des héros et le premier bienfaiteur de l'humanité ; c'est là, du moins, votre langage. Il n'est sage, héros, bienfaiteur des hommes que par son Cœur ; et ainsi, à ne voir en lui que le plus grand des hommes, vous devriez encore honorer son Cœur comme le plus vertueux, le plus grand, le plus héroïque qui fut jamais. Quoi donc ! si pour nous comme pour vous, J.-C. n'était qu'un homme, honorer son Cœur serait le plus raisonnable et le plus légitime des hommages. Et parce qu'il est Dieu, et qu'en lui notre foi reconnaît et adore un Dieu, on trouverait étrange que nous ayons pour ce même Cœur et des adorations et un culte ! Quelle contradiction et quelle inconséquence !

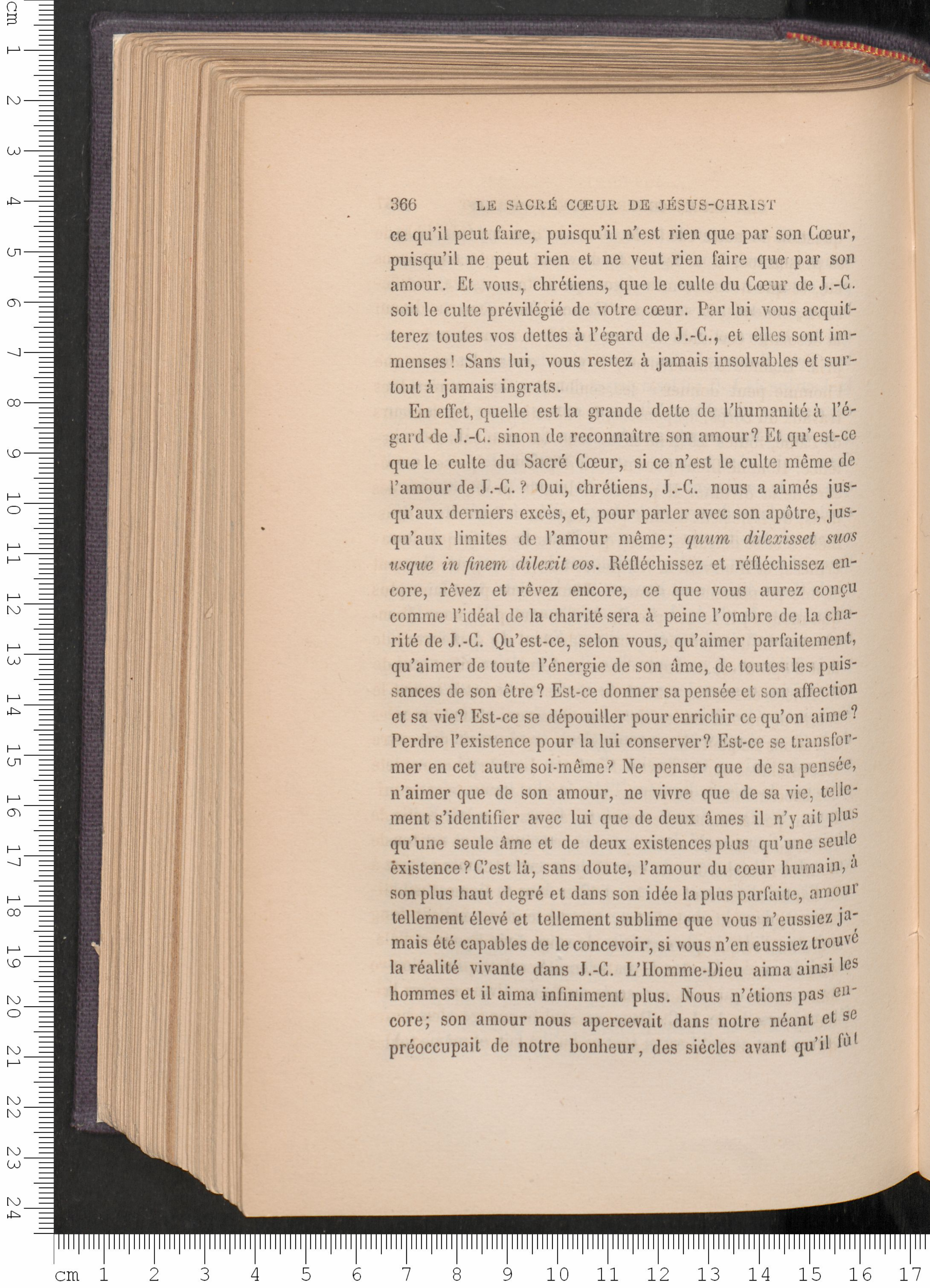
Mais je ne suis point aujourd'hui dans cette chaire pour humilier l'orgueil des sectaires ou combattre les préjugés du monde incroyant. Je ne dois qu'éclairer votre foi et animer votre piété. Laissons donc aux premiers leurs blasphèmes, aux seconds leur inconséquence, et essayons d'approfondir le mystère de la science suréminente de Jésus-Christ.

Qu'est-ce donc que le Cœur de J.-C. dans les idées de la religion ? D'abord, c'est l'objet le plus saint, le plus auguste, le plus excellent que puisse honorer la religion humaine. Quand vous adorez la croix, vous rendez hommage à l'instrument de la rédemption ; mais ce bois, tout consacré qu'il est par le sang de J.-C., n'en est pas moins une substance inanimée et sans vie, quelque chose de matériel, que les douleurs d'un Dieu ont sanctifié, il est vrai, mais qui n'est point une portion de J.-C. même. Quand vous adorez le corps sacré de J.-C. sur l'autel, c'est une chair divine qui reçoit vos adorations ; mais ce corps sacré, tout vivant qu'il est, tout uni qu'il est à la Divinité, n'est pas ce qu'il y a de plus excellent dans l'humanité de J.-C. Au-dessus de son corps, il



y a son âme bienheureuse. Quand vous adorez la personne divine de J.-C., vos hommages, ce semble, ne peuvent monter plus haut ; ils s'adressent au Fils de Dieu, à Celui qui est la sagesse, la raison de Dieu, au Verbe de Dieu lui-même. Mais quoiqu'une personne divine soit la perfection suprême et, dès lors, n'offre rien en elle-même qui ne soit infini, il y a dans la perfection, même souveraine, même infinie, quelque chose, si l'on peut parler ainsi, de plus parfait et de plus infini qui en fait la plus noble gloire, qui résume, dans son idée la plus haute, la divinité. C'est l'amour, c'est la charité, qui selon saint Jean, forme la vie et constitue l'être de Dieu ; *Deus Caritas est*. Or, voilà l'excellence du Cœur sacré de J.-C. Quand j'adore ce Cœur divin, j'adore ce qu'il y a tout ensemble de plus vivant et de plus intime en J.-C. Car d'où vient la vie, sinon du cœur, et qu'y a-t-il de plus intime à l'homme que son cœur? Quand j'adore le Cœur divin, j'adore ce qu'il y a de plus excellent dans l'humanité sainte de J.-C. C'est son corps et son âme tout ensemble, mais son corps dans sa portion la plus noble, qui est le cœur, son âme dans sa puissance la plus relevée qui est l'amour. Qu'est-ce en effet que le cœur, sinon l'organe par excellence, l'organe qui résume en soi toute la vie corporelle et toute la vie spirituelle : dans le corps, l'organe dont tous les autres reçoivent le mouvement et la vie ; dans l'âme, l'organe qui concourt à toutes les affections et qui en est l'instrument et le symbole. Quand j'adore le Cœur de J.-C. j'adore ce qu'il y a de plus divin dans sa personne divine, la charité. Car son Cœur sacré, qu'est-il autre chose que le signe tout ensemble et le foyer de cette charité infinie? La religion humaine ne saurait donc honorer un objet plus excellent. Et certes l'amour divin doit épuiser le culte de l'homme sur la terre, puisqu'il épuise, en la terminant, la vie de Dieu dans le ciel.

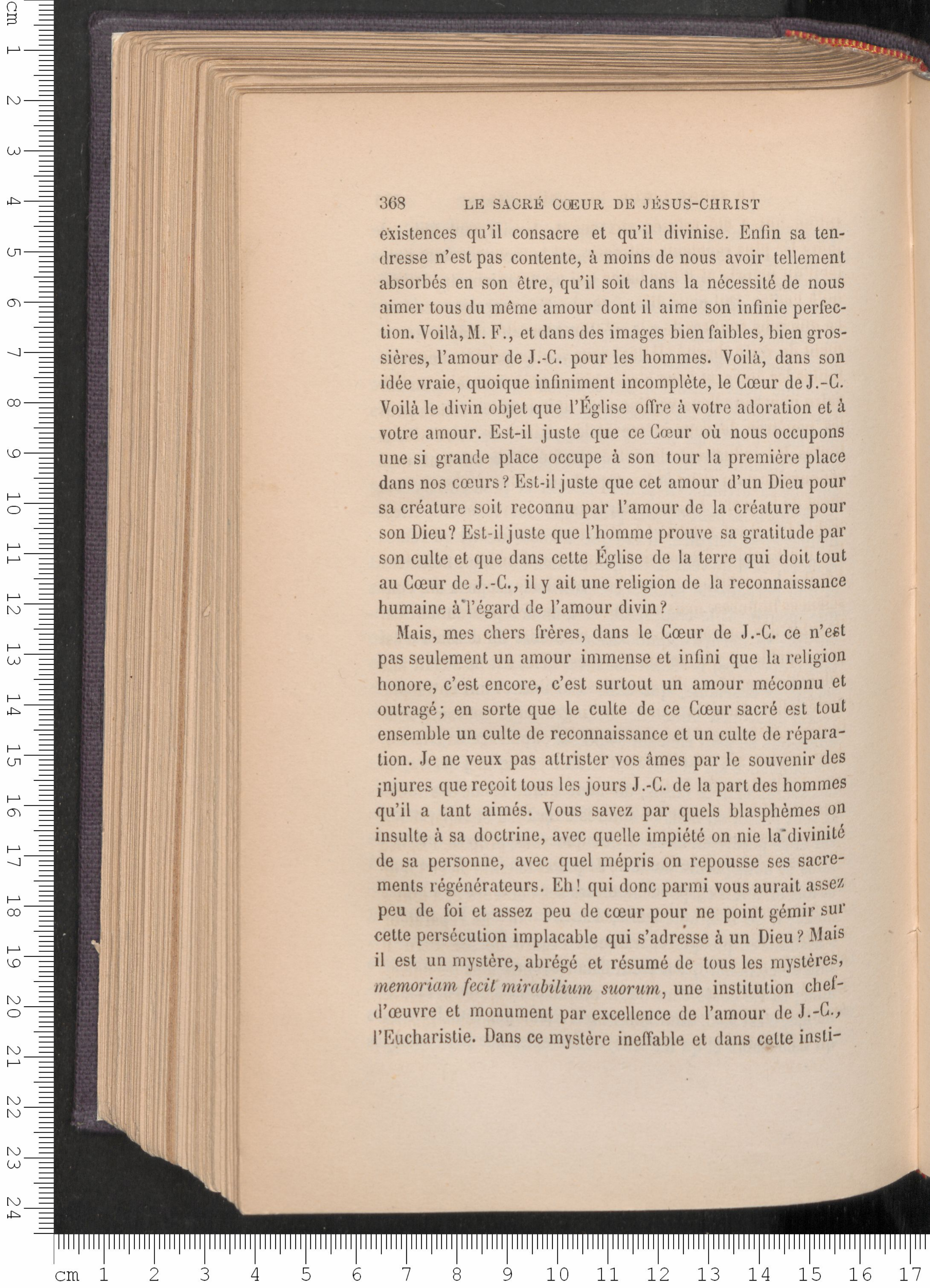
Et voilà ce qui fait de la dévotion au Cœur de Jésus, la dévotion suprême dans l'Église. Dans ce seul culte, tout est compris et tout est résumé. Ainsi honorer le Cœur de J.-C., c'est honorer toutes les vertus de l'Homme-Dieu. C'est le Cœur qui les inspire et c'est du Cœur qu'elles empruntent tout leur prix. Honorer le Cœur divin, c'est honorer les leçons et la doctrine de J.-C. ; il les a prises dans son Cœur et c'est de cette source adorable qu'elles sont venues sur ses lèvres ; car d'où vient toute grande pensée, sinon du cœur ? Honorer le Cœur divin, c'est honorer tous les bienfaits de J.-C., quel que soit le sentiment qui les ait commandés. Où la miséricorde, où la tendresse, où la douce pitié, où le généreux dévouement ont-ils pris naissance ? Tous, ils partent de son Cœur et ne sont que des inspirations de son amour. Honorer le Cœur divin, c'est honorer tous les états, tous les mystères, toute la vie de J.-C. Matériellement, l'Homme-Dieu nous apparaît dans des états divers. En lui il y a la force, il y a la faiblesse, il y a l'opprobre, il y a la gloire. Ses mystères varient, comme les actes de sa vie qu'ils représentent. Mais et tous les états, et tous les mystères, et toute la vie de J.-C. se réunissent, se confondent, se résument dans un seul point qui en fait l'unité. C'est son Cœur qui en est le principe, la raison dernière, l'idée la plus haute, c'est son amour. *Sic Deus dilexit mundum.* Donc, ô sainte Église, placez ce Cœur sacré dans tous vos sanctuaires et sur tous vos autels. Il est digne de vous et de la sagesse toute céleste que l'Esprit-Saint met en vous d'offrir dans ce signe sensible et vivant, dans le plus auguste comme le plus touchant des symboles, l'idée la plus parfaite de votre divin Epoux et l'abrégé de sa vie. Ajoutez à vos solennités saintes une solennité nouvelle qui soit consacrée au Cœur divin ; ce sera la fête universelle de J.-C. Dans un seul hommage vous honorerez tout ce qu'il est et tout ce qu'il a fait, et même tout



ce qu'il peut faire, puisqu'il n'est rien que par son Cœur, puisqu'il ne peut rien et ne veut rien faire que par son amour. Et vous, chrétiens, que le culte du Cœur de J.-C. soit le culte prévilégié de votre cœur. Par lui vous acquitterez toutes vos dettes à l'égard de J.-C., et elles sont immenses! Sans lui, vous restez à jamais insolvables et surtout à jamais ingrats.

En effet, quelle est la grande dette de l'humanité à l'égard de J.-C. sinon de reconnaître son amour? Et qu'est-ce que le culte du Sacré Cœur, si ce n'est le culte même de l'amour de J.-C.? Oui, chrétiens, J.-C. nous a aimés jusqu'aux derniers excès, et, pour parler avec son apôtre, jusqu'aux limites de l'amour même; *quum dilexisset suos usque in finem dilexit eos*. Réfléchissez et réfléchissez encore, rêvez et rêvez encore, ce que vous aurez conçu comme l'idéal de la charité sera à peine l'ombre de la charité de J.-C. Qu'est-ce, selon vous, qu'aimer parfaitement, qu'aimer de toute l'énergie de son âme, de toutes les puissances de son être? Est-ce donner sa pensée et son affection et sa vie? Est-ce se dépouiller pour enrichir ce qu'on aime? Perdre l'existence pour la lui conserver? Est-ce se transformer en cet autre soi-même? Ne penser que de sa pensée, n'aimer que de son amour, ne vivre que de sa vie, tellement s'identifier avec lui que de deux âmes il n'y ait plus qu'une seule âme et de deux existences plus qu'une seule existence? C'est là, sans doute, l'amour du cœur humain, à son plus haut degré et dans son idée la plus parfaite, amour tellement élevé et tellement sublime que vous n'eussiez jamais été capables de le concevoir, si vous n'en eussiez trouvé la réalité vivante dans J.-C. L'Homme-Dieu aima ainsi les hommes et il aima infiniment plus. Nous n'étions pas encore; son amour nous apercevait dans notre néant et se préoccupait de notre bonheur, des siècles avant qu'il fût

question de notre existence. Dans la lumière infaillible de sa prescience, il nous voyait d'avance ce que nous avons été, ce que nous sommes encore peut-être, ingrats, indifférents, ennemis. Et son amour ne se décourageait pas devant la désolante certitude de notre indifférence ou de notre mépris. Homme comme nous, il nous a donné tout ce que l'homme peut donner à ses semblables, les sueurs et les travaux du corps, les pensées, les affections et les douleurs de l'âme, toutes les heures et tous les moments de l'existence. Homme-Dieu, pour nous il dépense et épuise les trésors de la divinité. Il pousse si loin la prodigalité de ses dons, qu'il ne peut donner plus, sans nous faire dieux nous-mêmes et se détruire. Il sait que l'amour ne vit que de sacrifices, et il ne veut la vie que comme un long dévouement et une perpétuelle souffrance. L'amour ne peut faire plus que mourir; il le comprend, et il meurt pour nous. Il environne sa dernière immolation de tant de douleurs et de tant d'épreuves, il réunit dans son dernier sacrifice tant de sacrifices ensemble, que dans une seule mort il trouve le secret de mourir mille fois. Le tombeau qui est le terme des affections ne peut rien sur son Cœur; après avoir pris notre ressemblance sur la terre, il invente dans le plus auguste des sacrements le moyen de nous transformer tous en lui. Il veut passer en nous et nous faire passer en lui, sortir de soi et se perdre en nous et, en même temps, nous retirer de nous et nous perdre en lui. Et pour cela il se donne tout à la fois et à nos corps et à nos âmes sous la forme d'un aliment; il se fait, à la lettre, leur nourriture. Là, son sang s'assimile en quelque sorte à notre sang; sa substance se mêle, sans se confondre, à notre substance; son âme pénètre notre âme; sa vie coule dans notre vie. Chacun de nous c'est lui-même, c'est J.-C. multipliant son Cœur par tous les cœurs qu'il consacre et qu'il s'unit, et son existence par toutes les

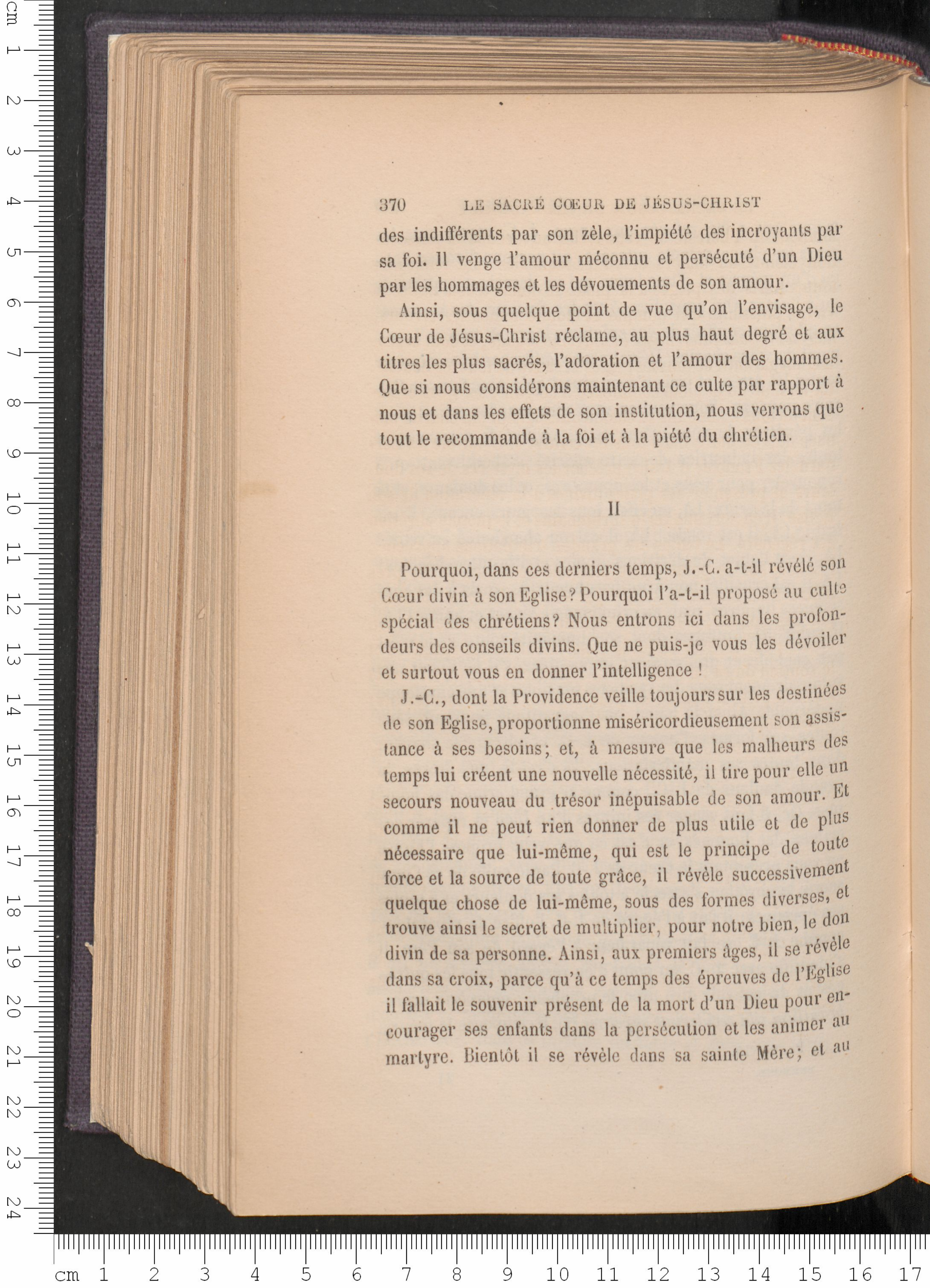


existences qu'il consacre et qu'il divinise. Enfin sa tendresse n'est pas contente, à moins de nous avoir tellement absorbés en son être, qu'il soit dans la nécessité de nous aimer tous du même amour dont il aime son infinie perfection. Voilà, M. F., et dans des images bien faibles, bien grossières, l'amour de J.-C. pour les hommes. Voilà, dans son idée vraie, quoique infiniment incomplète, le Cœur de J.-C. Voilà le divin objet que l'Église offre à votre adoration et à votre amour. Est-il juste que ce Cœur où nous occupons une si grande place occupe à son tour la première place dans nos cœurs? Est-il juste que cet amour d'un Dieu pour sa créature soit reconnu par l'amour de la créature pour son Dieu? Est-il juste que l'homme prouve sa gratitude par son culte et que dans cette Église de la terre qui doit tout au Cœur de J.-C., il y ait une religion de la reconnaissance humaine à l'égard de l'amour divin?

Mais, mes chers frères, dans le Cœur de J.-C. ce n'est pas seulement un amour immense et infini que la religion honore, c'est encore, c'est surtout un amour méconnu et outragé; en sorte que le culte de ce Cœur sacré est tout ensemble un culte de reconnaissance et un culte de réparation. Je ne veux pas attrister vos âmes par le souvenir des injures que reçoit tous les jours J.-C. de la part des hommes qu'il a tant aimés. Vous savez par quels blasphèmes on insulte à sa doctrine, avec quelle impiété on nie la divinité de sa personne, avec quel mépris on repousse ses sacrements régénérateurs. Eh! qui donc parmi vous aurait assez peu de foi et assez peu de cœur pour ne point gémir sur cette persécution implacable qui s'adresse à un Dieu? Mais il est un mystère, abrégé et résumé de tous les mystères, *memoriam fecit mirabilium suorum*, une institution chef-d'œuvre et monument par excellence de l'amour de J.-C., l'Eucharistie. Dans ce mystère ineffable et dans cette insti-

tution qui a été refusée aux anges, J.-C. reçoit tous les jours les plus sanglants outrages, est personnellement l'objet d'un mépris et d'une haine qui ne devraient appartenir qu'à l'enfer. Qui nous dira, ô tendre Sauveur des hommes, ce que vous souffrez de vos créatures ingrates dans ce sacrement de votre charité ? Hélas ! vous vouliez par lui conquérir toutes les âmes, et vous n'avez réussi qu'à vous faire un Calvaire nouveau. Vous vouliez vous unir tous les cœurs pour les pénétrer de vous-même et les vivifier de votre vie, et toutes les industries de votre charité n'aboutissent qu'à renouveler pour vous et les opprobres, et les douleurs, et la mort de la croix. Là, en effet, tous les jours encore, il est trahi ! Là, il est vendu ! Là, il est ou abandonné ou renié ! Là, il est l'objet de dérisions impies et d'insultes déicides ! Là, il est crucifié, non à un bois homicide, mais à des consciences impures, mais au crime même vivant et animé ! Là, il subit des outrages dont son humanité toute seule n'est pas capable et qui seraient impossibles, s'il ne s'était mis volontairement sous des symboles sensibles et une enveloppe matérielle ! Ainsi la haine ou l'ingratitude poursuit, sous toutes ses formes, l'amour de J.-C. et outrage sa charité, dans toutes ses manifestations. Et c'est là, mes frères, la grande douleur de J.-C., comme le grand crime des hommes. Or, il faut venger ces injures d'un Dieu et réparer ces crimes des hommes, et c'est ce que vous propose l'Eglise en vous présentant le Cœur de J.-C. Par le culte de ce Cœur sacré, le chrétien s'associe à toutes ses douleurs et à toutes ses épreuves ; il fait à l'égard de J.-C. l'office de réparateur comme J.-C. se fait réparateur à l'égard de son Père. Il s'identifie avec J.-C. au point d'en ressentir tous les outrages et de pouvoir dire avec le prophète : *opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me* (1). Il compense le mépris

(1) Ps. 69, 10.



des indifférents par son zèle, l'impiété des incroyants par sa foi. Il venge l'amour méconnu et persécuté d'un Dieu par les hommages et les dévouements de son amour.

Ainsi, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, le Cœur de Jésus-Christ réclame, au plus haut degré et aux titres les plus sacrés, l'adoration et l'amour des hommes. Que si nous considérons maintenant ce culte par rapport à nous et dans les effets de son institution, nous verrons que tout le recommande à la foi et à la piété du chrétien.

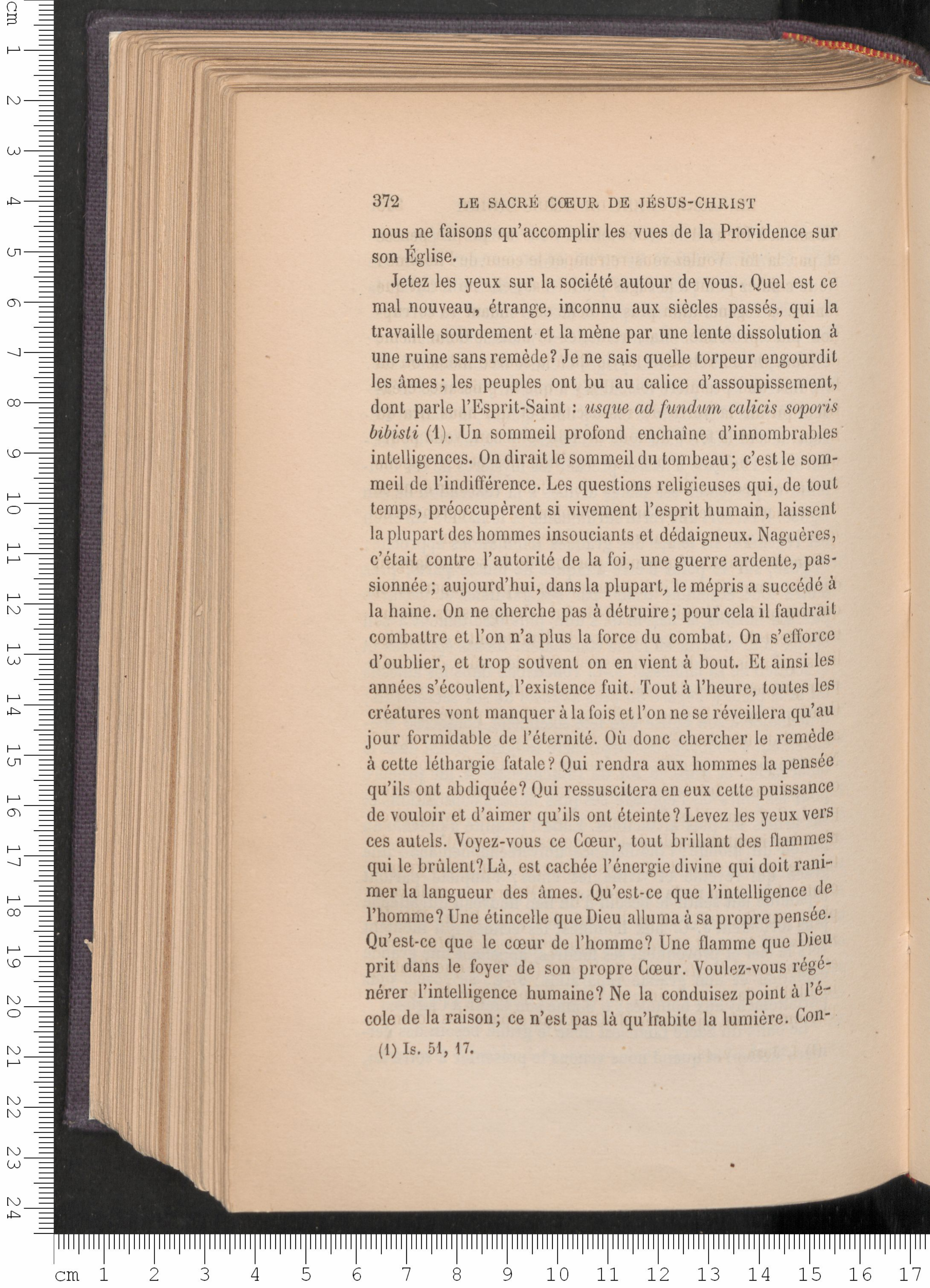
II

Pourquoi, dans ces derniers temps, J.-C. a-t-il révélé son Cœur divin à son Eglise? Pourquoi l'a-t-il proposé au culte spécial des chrétiens? Nous entrons ici dans les profondeurs des conseils divins. Que ne puis-je vous les dévoiler et surtout vous en donner l'intelligence !

J.-C., dont la Providence veille toujours sur les destinées de son Eglise, proportionne miséricordieusement son assistance à ses besoins; et, à mesure que les malheurs des temps lui créent une nouvelle nécessité, il tire pour elle un secours nouveau du trésor inépuisable de son amour. Et comme il ne peut rien donner de plus utile et de plus nécessaire que lui-même, qui est le principe de toute force et la source de toute grâce, il révèle successivement quelque chose de lui-même, sous des formes diverses, et trouve ainsi le secret de multiplier, pour notre bien, le don divin de sa personne. Ainsi, aux premiers âges, il se révèle dans sa croix, parce qu'à ce temps des épreuves de l'Eglise il fallait le souvenir présent de la mort d'un Dieu pour encourager ses enfants dans la persécution et les animer au martyre. Bientôt il se révèle dans sa sainte Mère; et au

moment où l'hérésie va renouveler au dedans la persécution éteinte au dehors et où les scandales vont tendre de toutes parts des piéges à la piété, il donne à son Eglise la Vierge puissante qui dompte et étouffe toutes les erreurs, *hæreses tu sola interemisti in universo mundo*, et dont la protection garantit de tous les piéges et sauve de tous les écueils. La ferveur de la piété commence à languir; les vices croissent de tous côtés dans le champ du Seigneur; la charité menace de s'éteindre dans tous les cœurs. J.-C. envoie les Bernard, les François d'Assise prêcher les mystères de ses douleurs et présenter ses plaies divines à la vénération de son Église. Il en sort une vertu surhumaine et le monde chrétien est régénéré. Le temps des grandes tribulations approche; l'Eglise, sur le point d'être attaquée de toutes parts, près d'être tout ensemble trahie par ses gardiens et déchirée par ses enfants, a besoin de s'unir plus étroitement à son époux pour trouver en lui le consolateur de ses épreuves et le soutien de sa faiblesse. J.-C. renouvelle dans les âmes la foi et la piété à l'égard du plus auguste de ses sacrements; il demande à son Eglise une fête solennelle, consacrée spécialement à honorer son corps sacré toujours vivant dans le tabernacle, et dans la foi de l'Eucharistie il lui prépare pour les jours de l'épreuve ses plus douces consolations et ses armes les plus invincibles. Enfin l'iniquité a prévalu au milieu du monde; l'indifférence universelle demande une grâce qui réveille et vivifie les âmes; l'impiété partout répandue fait sentir le besoin d'un lien nouveau qui attache plus fortement J.-C. aux hommes; les crimes qui montent vers le ciel et provoquent ses foudres, appellent une grande expiation et une grande réparation. J.-C. se révèle plus parfaitement aux hommes; il donne son Cœur à l'Eglise.

Le culte du Sacré Cœur est donc le grand besoin des derniers siècles; et quand nous venons le présenter à votre foi,



nous ne faisons qu'accomplir les vues de la Providence sur son Église.

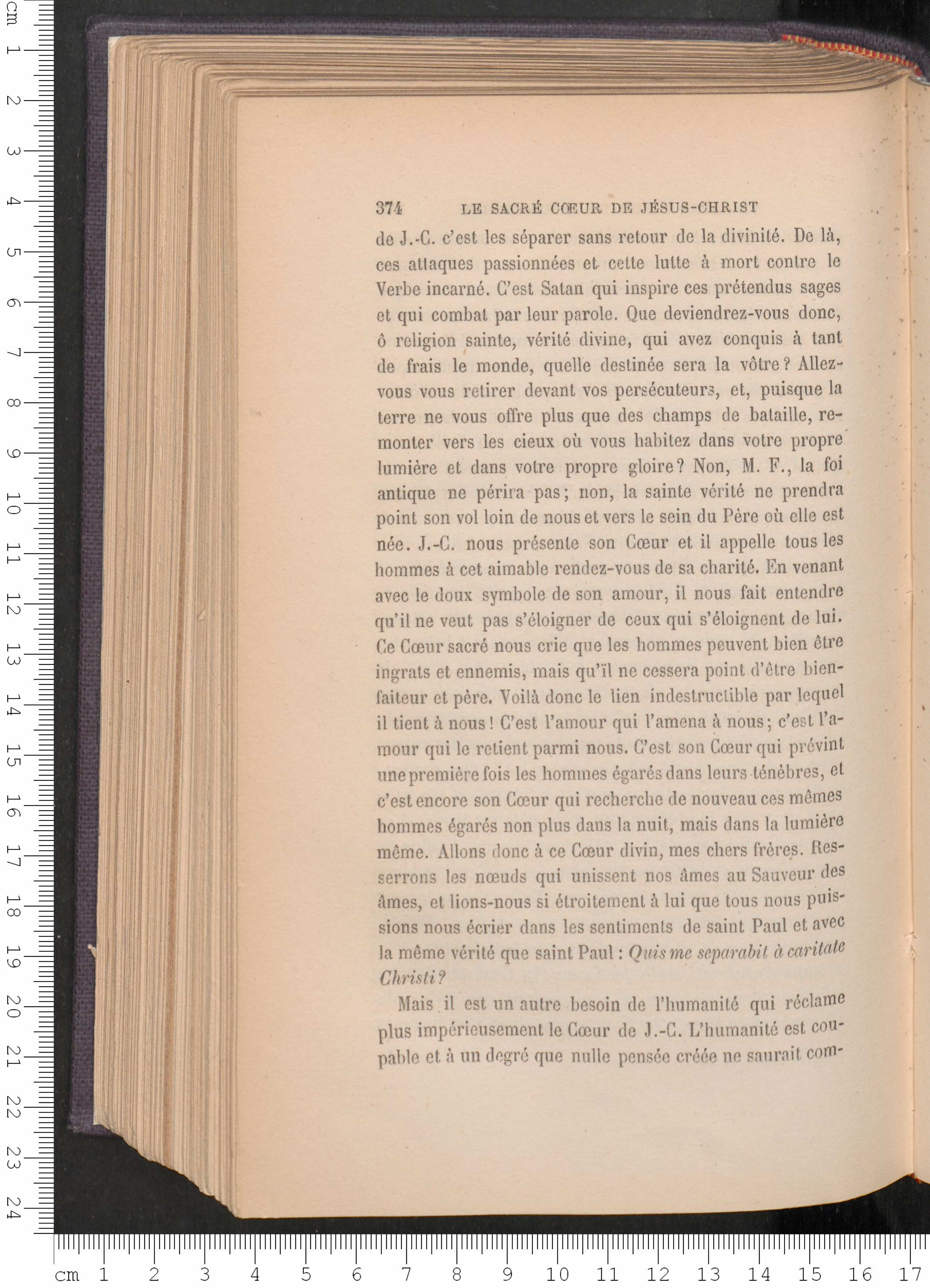
Jetez les yeux sur la société autour de vous. Quel est ce mal nouveau, étrange, inconnu aux siècles passés, qui la travaille sourdement et la mène par une lente dissolution à une ruine sans remède? Je ne sais quelle torpeur engourdit les âmes; les peuples ont bu au calice d'assoupissement, dont parle l'Esprit-Saint : *usque ad fundum calicis soporis bibisti* (1). Un sommeil profond enchaîne d'innombrables intelligences. On dirait le sommeil du tombeau; c'est le sommeil de l'indifférence. Les questions religieuses qui, de tout temps, préoccupèrent si vivement l'esprit humain, laissent la plupart des hommes insouciants et dédaigneux. Naguères, c'était contre l'autorité de la foi, une guerre ardente, passionnée; aujourd'hui, dans la plupart, le mépris a succédé à la haine. On ne cherche pas à détruire; pour cela il faudrait combattre et l'on n'a plus la force du combat. On s'efforce d'oublier, et trop souvent on en vient à bout. Et ainsi les années s'écoulent, l'existence fuit. Tout à l'heure, toutes les créatures vont manquer à la fois et l'on ne se réveillera qu'au jour formidable de l'éternité. Où donc chercher le remède à cette léthargie fatale? Qui rendra aux hommes la pensée qu'ils ont abdiquée? Qui ressuscitera en eux cette puissance de vouloir et d'aimer qu'ils ont éteinte? Levez les yeux vers ces autels. Voyez-vous ce Cœur, tout brillant des flammes qui le brûlent? Là, est cachée l'énergie divine qui doit ranimer la langueur des âmes. Qu'est-ce que l'intelligence de l'homme? Une étincelle que Dieu alluma à sa propre pensée. Qu'est-ce que le cœur de l'homme? Une flamme que Dieu prit dans le foyer de son propre Cœur. Voulez-vous régénérer l'intelligence humaine? Ne la conduisez point à l'école de la raison; ce n'est pas là qu'habite la lumière. Con-

(1) Is. 51, 17.

duisez-la à Dieu; il la renouvellera dans sa propre pensée et par la foi. Voulez-vous retremper le cœur de l'homme? Ne le confiez point à la sagesse d'ici-bas; elle ne ferait que rendre sa régénération plus difficile en rendant sa corruption plus profonde. Mais remettez-le dans le Cœur même de Dieu. On ne retrouve la vie qu'à la source même où on la puisa une première fois. Il n'y a que la puissance créatrice qui ait la vertu de ressusciter; et qui nous tira du néant, a seul la force de nous tirer du tombeau. Voilà pourquoi J.-C. montre son Cœur aux hommes et les appelle tous à cette source divine de la vie. Il faut se vivifier dans ce Cœur sacré, ou languir irrémédiablement; y reprendre ce que l'on a perdu, la puissance d'aimer, ou mourir.

Pendant qu'une immense portion de la société languit dans le sommeil de l'indifférence, des esprits superbes et qui ont juré de détruire la foi pour lui échapper sans retour, travaillent de toute la puissance de leur talent à briser les liens qui unissent les hommes à J.-C., bien sûrs d'en finir promptement avec la vérité, s'ils peuvent prévaloir contre Celui qui en est la voie. Quelle est en effet la pensée cachée au fond de tous les rêves et de tous les systèmes des sages? N'est-ce pas une pensée de haine contre J.-C.? Que combat-on dans toutes les écoles, si ce n'est la révélation apportée par J.-C.? Que blasphème-t-on dans tous les livres, si ce n'est les institutions de J.-C.? Quel est le point d'union de tous les partis et de toutes les sectes, si ce n'est la guerre contre J.-C.? On ne le veut plus pour Maître, on ne le veut plus pour Sauveur, on ne le veut plus pour Dieu. *Filioli, novissima hora est: et sicut audistis quia Antichristus venit, et nunc Antichristi multi facti sunt* (1). C'est que l'enfer, infaillible dans sa haine, a bien compris que le lien de l'homme et de Dieu, c'est J.-C. et que séparer les hommes

(1) I, Joan., 2, 18.

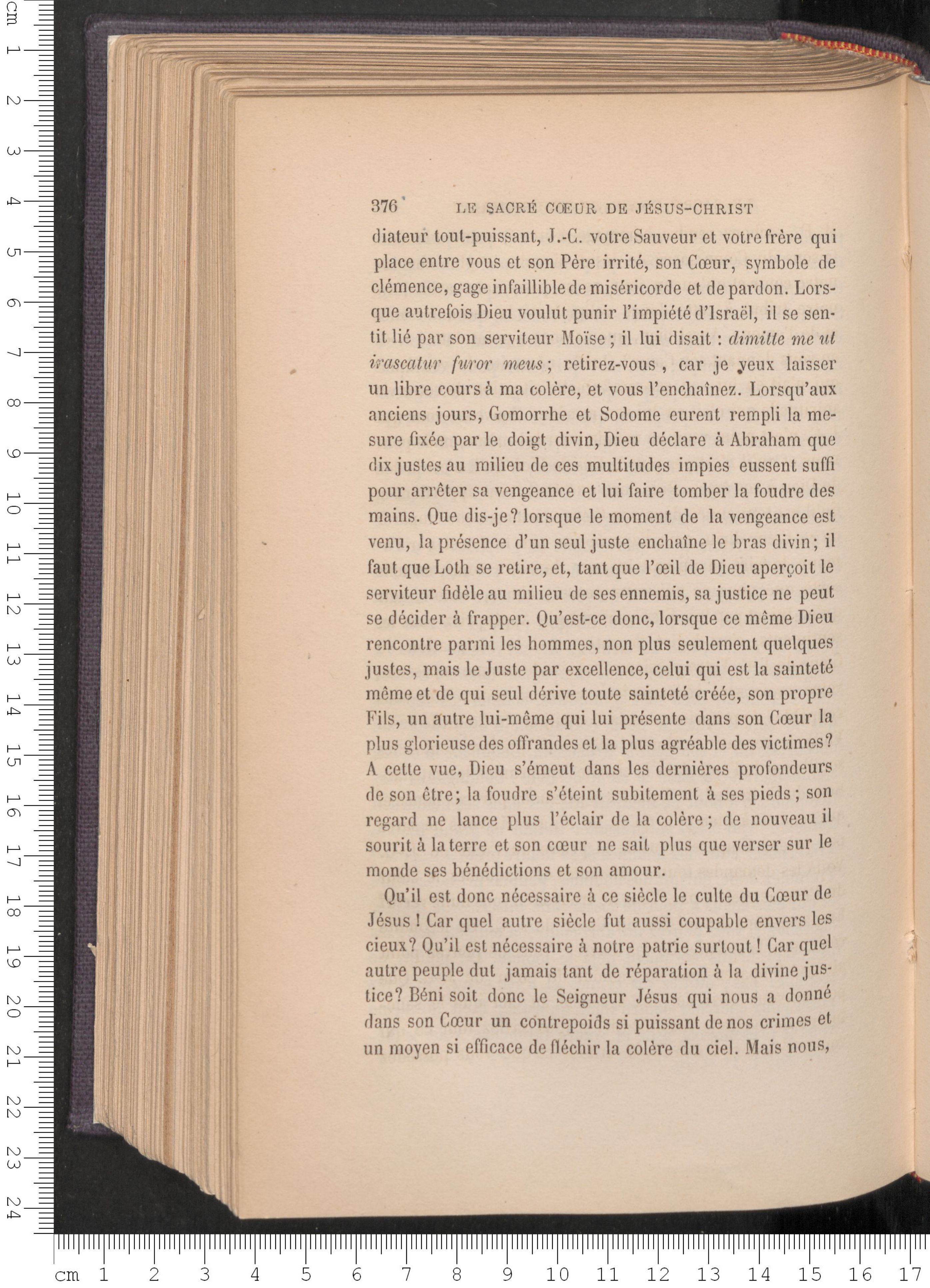


de J.-C. c'est les séparer sans retour de la divinité. De là, ces attaques passionnées et cette lutte à mort contre le Verbe incarné. C'est Satan qui inspire ces prétendus sages et qui combat par leur parole. Que deviendrez-vous donc, ô religion sainte, vérité divine, qui avez conquis à tant de frais le monde, quelle destinée sera la vôtre ? Allez-vous vous retirer devant vos persécuteurs, et, puisque la terre ne vous offre plus que des champs de bataille, remonter vers les cieux où vous habitez dans votre propre lumière et dans votre propre gloire ? Non, M. F., la foi antique ne périra pas ; non, la sainte vérité ne prendra point son vol loin de nous et vers le sein du Père où elle est née. J.-C. nous présente son Cœur et il appelle tous les hommes à cet aimable rendez-vous de sa charité. En venant avec le doux symbole de son amour, il nous fait entendre qu'il ne veut pas s'éloigner de ceux qui s'éloignent de lui. Ce Cœur sacré nous crie que les hommes peuvent bien être ingrats et ennemis, mais qu'il ne cessera point d'être bienfaiteur et père. Voilà donc le lien indestructible par lequel il tient à nous ! C'est l'amour qui l'amena à nous ; c'est l'amour qui le retient parmi nous. C'est son Cœur qui prévint une première fois les hommes égarés dans leurs ténèbres, et c'est encore son Cœur qui recherche de nouveau ces mêmes hommes égarés non plus dans la nuit, mais dans la lumière même. Allons donc à ce Cœur divin, mes chers frères. Resserrons les nœuds qui unissent nos âmes au Sauveur des âmes, et lions-nous si étroitement à lui que tous nous puissions nous écrier dans les sentiments de saint Paul et avec la même vérité que saint Paul : *Quis me separabit à caritate Christi ?*

Mais il est un autre besoin de l'humanité qui réclame plus impérieusement le Cœur de J.-C. L'humanité est coupable et à un degré que nulle pensée créée ne saurait com-

prendre. Il lui faut donc un Médiateur qui prie pour elle devant Dieu, un Réparateur qui présente au ciel une expiation équivalente aux crimes de la terre. « Prophète, disait le Seigneur à Jérémie, regardez et dites-moi ce que vous avez vu ? J'ai vu une verge qui veillait sur Jérusalem ! Votre vue ne vous a pas trompé ; c'est moi qui veille pour accomplir mes menaces sur le peuple qui m'outrage. Et le Seigneur une seconde fois : prophète, que voyez-vous ? Seigneur, je vois une urne enflammée et qui s'épanche du côté de l'aquilon. C'est l'urne de ma vengeance; c'est de là que je verserai mes fléaux sur les habitants de la terre. » (1) Certes, chrétiens, si nous savions regarder au ciel et avec l'œil de la foi, ne verrions-nous pas comme le prophète le glaive entre les mains de Dieu et prêt à tomber sur nos têtes, et l'urne de sa colère pencher du côté de la terre et menaçant de déborder sur les hommes. Chaque jour, et de tous les points du monde, tant de crimes s'élèvent vers les cieux ; à chaque heure, nos villes et nos campagnes laissent monter vers le trône de Dieu tant d'iniquités, comme ces vapeurs qui le soir s'exhalent de la corruption d'une vaste cité obscurcissent et souillent le firmament. Comment la colère sommeillerait-elle dans le cœur de Dieu ? Comment sa justice poussée à bout ne mettrait-elle pas dans ses mains son tonnerre ? Qui osera se présenter devant ce grand Dieu et s'interposer entre les hommes et sa foudre prête à frapper ? Tremblez donc, enfants des hommes, peuples prévaricateurs et qui êtes venus à bout de lasser une miséricorde infinie, cherchez si vous pouvez un abri contre la tempête dont les premiers bruits ébranlent déjà le monde. Ou plutôt, ne tremblez pas ; quittez vos crimes et c'est assez. Ne fuyez point pour chercher contre Dieu un asile ; Dieu lui-même vous le présente cet asile et contre lui-même. Voici le Mé-

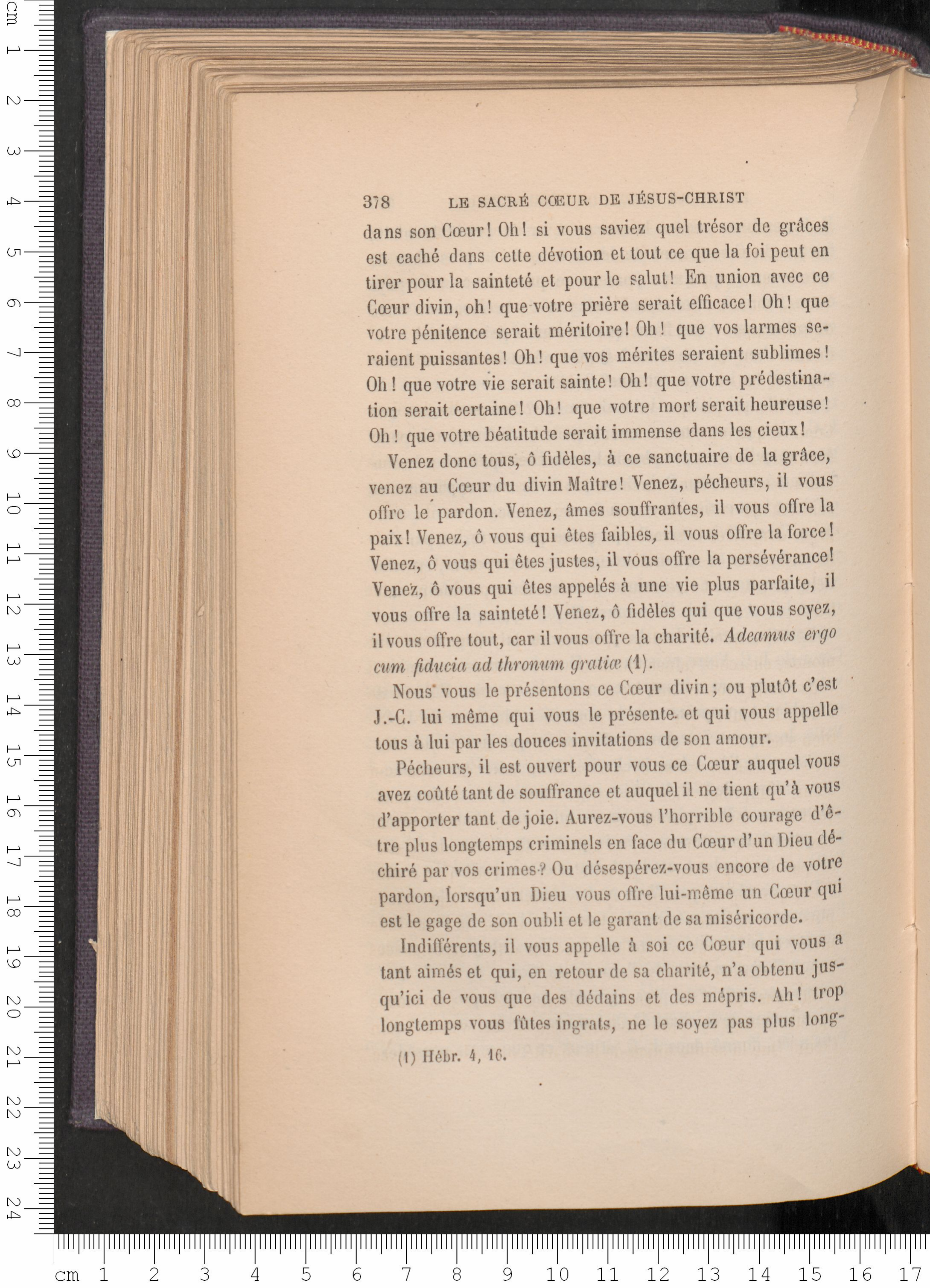
(1) Jer. 1, 11 et seq.



diateur tout-puissant, J.-C. votre Sauveur et votre frère qui place entre vous et son Père irrité, son Cœur, symbole de clémence, gage infaillible de miséricorde et de pardon. Lorsque autrefois Dieu voulut punir l'impiété d'Israël, il se sentit lié par son serviteur Moïse ; il lui disait : *dimitte me ut irascatur furor meus* ; retirez-vous, car je veux laisser un libre cours à ma colère, et vous l'enchaînez. Lorsqu'aux anciens jours, Gomorrhe et Sodome eurent rempli la mesure fixée par le doigt divin, Dieu déclare à Abraham que dix justes au milieu de ces multitudes impies eussent suffi pour arrêter sa vengeance et lui faire tomber la foudre des mains. Que dis-je ? lorsque le moment de la vengeance est venu, la présence d'un seul juste enchaîne le bras divin ; il faut que Loth se retire, et, tant que l'œil de Dieu aperçoit le serviteur fidèle au milieu de ses ennemis, sa justice ne peut se décider à frapper. Qu'est-ce donc, lorsque ce même Dieu rencontre parmi les hommes, non plus seulement quelques justes, mais le Juste par excellence, celui qui est la sainteté même et de qui seul dérive toute sainteté créée, son propre Fils, un autre lui-même qui lui présente dans son Cœur la plus glorieuse des offrandes et la plus agréable des victimes ? A cette vue, Dieu s'émeut dans les dernières profondeurs de son être ; la foudre s'éteint subitement à ses pieds ; son regard ne lance plus l'éclair de la colère ; de nouveau il sourit à la terre et son cœur ne sait plus que verser sur le monde ses bénédictions et son amour.

Qu'il est donc nécessaire à ce siècle le culte du Cœur de Jésus ! Car quel autre siècle fut aussi coupable envers les cieux ? Qu'il est nécessaire à notre patrie surtout ! Car quel autre peuple dut jamais tant de réparation à la divine justice ? Béni soit donc le Seigneur Jésus qui nous a donné dans son Cœur un contrepoids si puissant de nos crimes et un moyen si efficace de fléchir la colère du ciel. Mais nous,

M. F., sachons rendre hommage à un si grand bienfait; faisons du Cœur sacré de Jésus le culte le plus cher de notre cœur et qu'aucun jour ne se passe sans avoir payé notre tribut à cette douce religion de la reconnaissance et de l'amour. Aussi bien, que ne vous a point donné J.-C. en vous donnant son Cœur? Quelle nécessité de vos âmes qui n'ait en lui son secours? Quelle situation de votre vie spirituelle qui n'ait en lui son remède? Souvenez-vous que J.-C. n'est point venu au monde pour lui-même, mais pour nous et qu'il n'est pas plus le Fils de Dieu qu'il n'est le don de Dieu à vos âmes. Puis donc que J.-C. vous appartient et qu'il est tout entier dans son Cœur, sachons nous emparer de ce Cœur divin, nous l'approprier par la foi et par l'amour, le faire en un mot le cœur de notre cœur, en telle sorte que nous ne puissions penser, aimer, vouloir, agir qu'en lui et par lui. Etes-vous affligé? Appropriez-vous les sentiments, c'est-à-dire la patience et la résignation du Cœur de J.-C. Votre passion sera féconde comme sa passion, votre croix sera rédemptrice comme sa croix. Etes-vous coupable? Appropriez-vous la contrition du Cœur de J.-C. Voilà le repentir vraiment efficace et qui lave toutes les souillures de l'âme dans la charité! Empruntez les satisfactions du Cœur de J.-C. Voilà les réparations par excellence et qui rendent à Dieu plus qu'on ne lui a ravi. Vous ne savez pas prier? Emparez-vous de la prière du Cœur de J.-C. Voilà les demandes toutes-puissantes et auxquelles le cœur du Père ne résiste pas. Vous ne trouvez en vous nulle vertu? Emparez-vous des mérites du Cœur de J.-C. Sa fécondité rachètera la stérilité de vos œuvres. Vous ne pouvez point aimer? Emparez-vous de l'amour du Cœur de J.-C. Que pouvez-vous offrir de plus agréable au ciel que le sanctuaire même de la charité? Oh! si vous saviez tout ce qui vous a été donné dans J.-C. et tout ce que vous possédez



dans son Cœur! Oh! si vous saviez quel trésor de grâces est caché dans cette dévotion et tout ce que la foi peut en tirer pour la sainteté et pour le salut! En union avec ce Cœur divin, oh! que votre prière serait efficace! Oh! que votre pénitence serait méritoire! Oh! que vos larmes seraient puissantes! Oh! que vos mérites seraient sublimes! Oh! que votre vie serait sainte! Oh! que votre prédestination serait certaine! Oh! que votre mort serait heureuse! Oh! que votre béatitude serait immense dans les cieux!

Venez donc tous, ô fidèles, à ce sanctuaire de la grâce, venez au Cœur du divin Maître! Venez, pécheurs, il vous offre le pardon. Venez, âmes souffrantes, il vous offre la paix! Venez, ô vous qui êtes faibles, il vous offre la force! Venez, ô vous qui êtes justes, il vous offre la persévérance! Venez, ô vous qui êtes appelés à une vie plus parfaite, il vous offre la sainteté! Venez, ô fidèles qui que vous soyez, il vous offre tout, car il vous offre la charité. *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ* (1).

Nous vous le présentons ce Cœur divin; ou plutôt c'est J.-C. lui même qui vous le présente et qui vous appelle tous à lui par les douces invitations de son amour.

Pécheurs, il est ouvert pour vous ce Cœur auquel vous avez coûté tant de souffrance et auquel il ne tient qu'à vous d'apporter tant de joie. Aurez-vous l'horrible courage d'être plus longtemps criminels en face du Cœur d'un Dieu déchiré par vos crimes? Ou désespérez-vous encore de votre pardon, lorsqu'un Dieu vous offre lui-même un Cœur qui est le gage de son oubli et le garant de sa miséricorde.

Indifférents, il vous appelle à soi ce Cœur qui vous a tant aimés et qui, en retour de sa charité, n'a obtenu jusqu'ici de vous que des dédains et des mépris. Ah! trop longtemps vous fûtes ingrats, ne le soyez pas plus long-

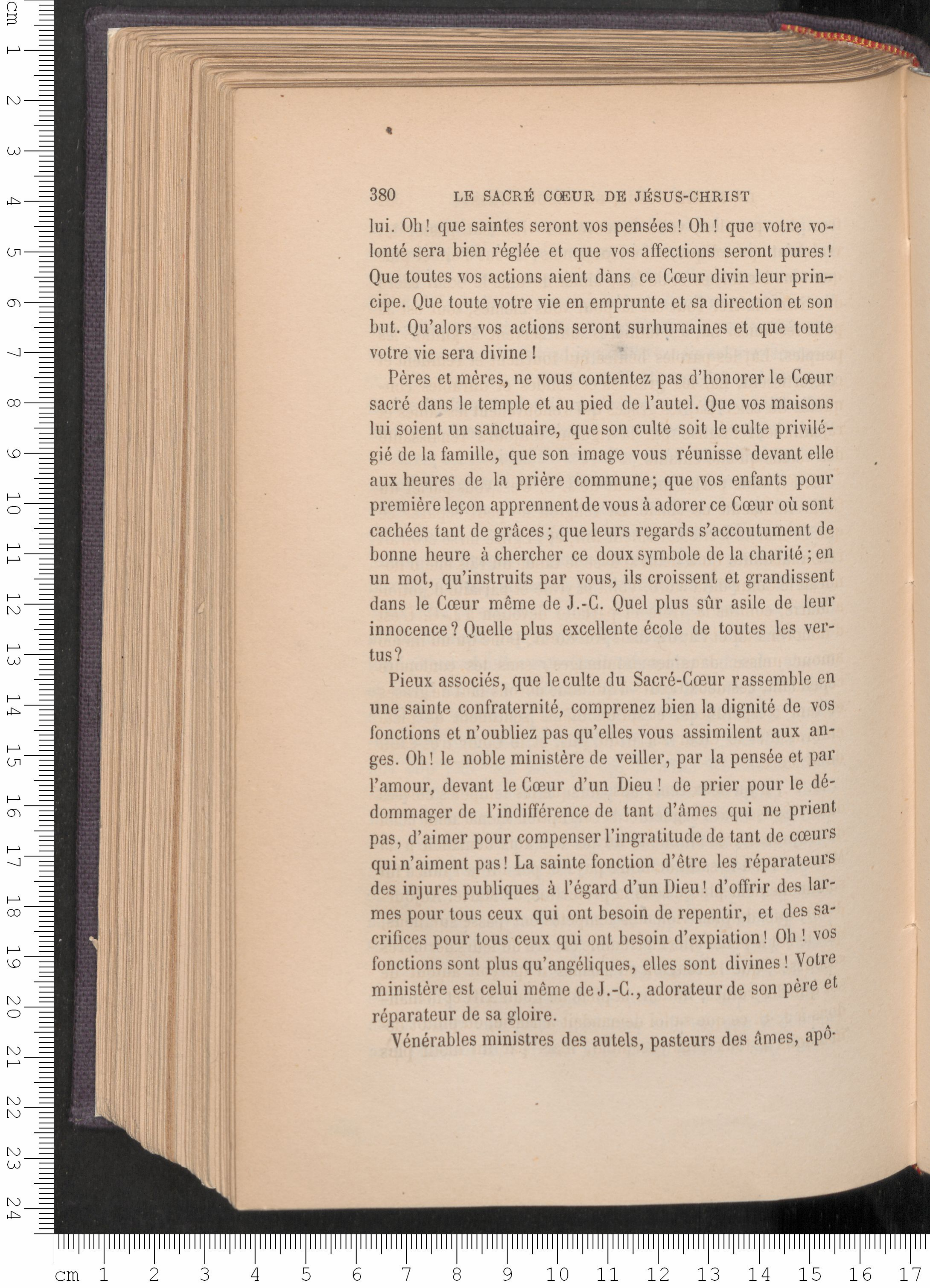
(1) Hébr. 4, 16.

temps encore. Laissez, laissez ce cœur tel que le monde et les créatures vous l'ont fait, ce cœur qui n'a de pente que vers la terre et qui ne se passionne que pour ce qui passe. Venez, venez au Cœur de Jésus, venez prendre, à ce foyer du saint amour, des flammes plus dignes de vous, celles qui montent vers les cieux, celles qui brûlent dans le cœur des anges et dans le Cœur de Dieu même.

Chrétiens, qui que vous soyez, il vous appelle à soi ce Cœur à qui vous devez tout; car c'est à lui seul que vous êtes redevables de n'être point ses ennemis et ses persécuteurs. Venez à cette source de toutes les vertus chercher la sainteté de la vie chrétienne; venez à ce centre de toute grâce demander la force et le triomphe contre les ennemis de vos âmes. Votre Dieu lui-même a engagé sa parole. Celui-là ne peut être refusé qui demande pardon par son Cœur.

Et vous que la douleur éprouve et qui, abandonnés du monde, cherchez vainement dans votre solitude un ami qui vous comprenne et qui vous console, venez au Cœur de Jésus. Il semble que c'est à vous de préférence que votre Dieu s'adresse, car il a dit : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Oh! que son Cœur comprend bien les peines intimes de l'âme puisqu'il les a toutes portées! Oh! qu'il compatit tendrement aux douleurs de l'homme, lui qui a voulu les connaître toutes par son expérience! Venez, c'est pour vous qu'il a dit : *Beati qui lugent quoniam ipsi consolabuntur.* Car quelle plus grande grâce que des larmes essuyées par une telle main? Quel plus grand bonheur que des afflictions consolées par un tel ami? *Venite ad me omnes.*

Et vous que J.-C. dans sa miséricordieuse providence appelle à une vie plus parfaite, venez, oh! venez à son Cœur! Que la sainte union de la charité vous identifie avec



lui. Oh! que saintes seront vos pensées! Oh! que votre volonté sera bien réglée et que vos affections seront pures! Que toutes vos actions aient dans ce Cœur divin leur principe. Que toute votre vie en emprunte et sa direction et son but. Qu'alors vos actions seront surhumaines et que toute votre vie sera divine!

Pères et mères, ne vous contentez pas d'honorer le Cœur sacré dans le temple et au pied de l'autel. Que vos maisons lui soient un sanctuaire, que son culte soit le culte privilégié de la famille, que son image vous réunisse devant elle aux heures de la prière commune; que vos enfants pour première leçon apprennent de vous à adorer ce Cœur où sont cachées tant de grâces; que leurs regards s'accoutument de bonne heure à chercher ce doux symbole de la charité; en un mot, qu'instruits par vous, ils croissent et grandissent dans le Cœur même de J.-C. Quel plus sûr asile de leur innocence? Quelle plus excellente école de toutes les vertus?

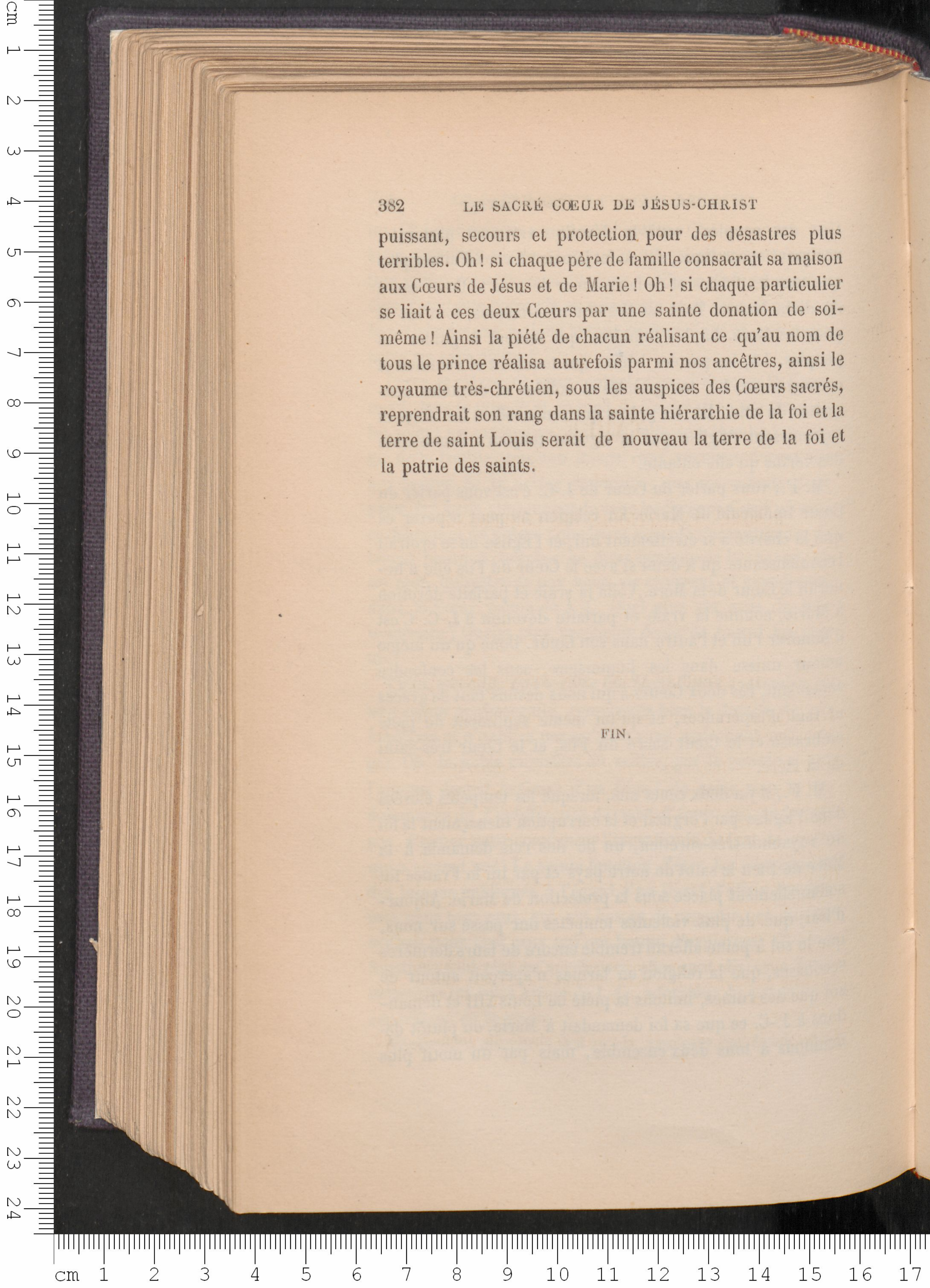
Pieux associés, que le culte du Sacré-Cœur rassemble en une sainte confraternité, comprenez bien la dignité de vos fonctions et n'oubliez pas qu'elles vous assimilent aux anges. Oh! le noble ministère de veiller, par la pensée et par l'amour, devant le Cœur d'un Dieu! de prier pour le dédommager de l'indifférence de tant d'âmes qui ne prient pas, d'aimer pour compenser l'ingratitude de tant de cœurs qui n'aiment pas! La sainte fonction d'être les réparateurs des injures publiques à l'égard d'un Dieu! d'offrir des larmes pour tous ceux qui ont besoin de repentir, et des sacrifices pour tous ceux qui ont besoin d'expiation! Oh! vos fonctions sont plus qu'angéliques, elles sont divines! Votre ministère est celui même de J.-C., adorateur de son père et réparateur de sa gloire.

Vénérables ministres des autels, pasteurs des âmes, apô-

tres des peuples, voilà la dévotion vraiment pastorale, vraiment apostolique, s'il en fut jamais! A vous d'aimer plus que tous les fidèles et de faire aimer de tous le Cœur sacré du divin Maître. Tout est là pour vous-mêmes, tout est là pour les âmes. Là, les lumières qui servent à guider les peuples. Là, les paroles bénies qui touchent et remuent et convertissent. Là, les grandes et solides et durables conquêtes du zèle. Là, les grâces qui renouvellent les âmes et rajeunissent l'Église par la vigueur toujours renaissante des vertus qu'elle enfante.

M. F., vous parler du Cœur de J.-C. c'est vous parler du Cœur immaculé de Marie. La religion ne peut séparer ce que la charité a si étroitement uni, et l'Église ne se croirait reconnaissante qu'à demi si avec le Cœur du Fils elle n'honorait le Cœur de la Mère. Voilà la vraie et parfaite dévotion à Marie, comme la vraie et parfaite dévotion à J.-C. C'est d'honorer l'un et l'autre dans son Cœur. Donc qu'un même amour unisse dans les hommages, sans les confondre cependant, ces deux Cœurs à qui nous devons tant de grâces et tant d'espérances, et qu'un même sentiment de piété embrasse et le Cœur sacré du Fils, et le Cœur très-saint de la Mère.

M. F., il y a deux cents ans, lorsque les tempêtes élevées dans l'Église par l'orgueil et la corruption menaçaient la foi du royaume très-chrétien, un de nos rois demanda à la Mère de Dieu le salut de notre pays et par lui la France fut solennellement placée sous la protection de Marie. Aujourd'hui, que de plus violentes tempêtes ont passé sur nous, que le sol à peine affermi tremble encore de leurs dernières secousses, que la religion en larmes n'aperçoit autour de soi que des ruines, imitons la piété de Louis XIII et demandons à J.-C. ce que sa foi demandait à Marie, ou plutôt demandons à tous deux ensemble, mais par un motif plus



puissant, secours et protection pour des désastres plus terribles. Oh ! si chaque père de famille consacrait sa maison aux Cœurs de Jésus et de Marie ! Oh ! si chaque particulier se liait à ces deux Cœurs par une sainte donation de soi-même ! Ainsi la piété de chacun réalisant ce qu'au nom de tous le prince réalisa autrefois parmi nos ancêtres, ainsi le royaume très-chrétien, sous les auspices des Cœurs sacrés, reprendrait son rang dans la sainte hiérarchie de la foi et la terre de saint Louis serait de nouveau la terre de la foi et la patrie des saints.

FIN.

TABLE

ET

RÉSUMÉS ANALYTIQUES DES CONFÉRENCES

I.

JÉSUS-CHRIST AVANT SON AVÉNEMENT.

II.

JÉSUS-CHRIST VERBE INCARNÉ.

III.

JÉSUS-CHRIST S'AFFIRME, SE PROUVE ET S'IMPOSE.

IV.

JÉSUS-CHRIST PROUVÉ PAR SES MIRACLES.

V.

CARACTÈRE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST.

VI.

JÉSUS-CHRIST VÉRITÉ.

VII.

JÉSUS-CHRIST BESOIN DE L'ÊTRE HUMAIN.

VIII.

JÉSUS-CHRIST DANS LE RICHE.

IX.

JÉSUS-CHRIST DANS LE PAUVRE.

X.

JÉSUS-CHRIST RÉGNANT SUR LES AMES.

XI.

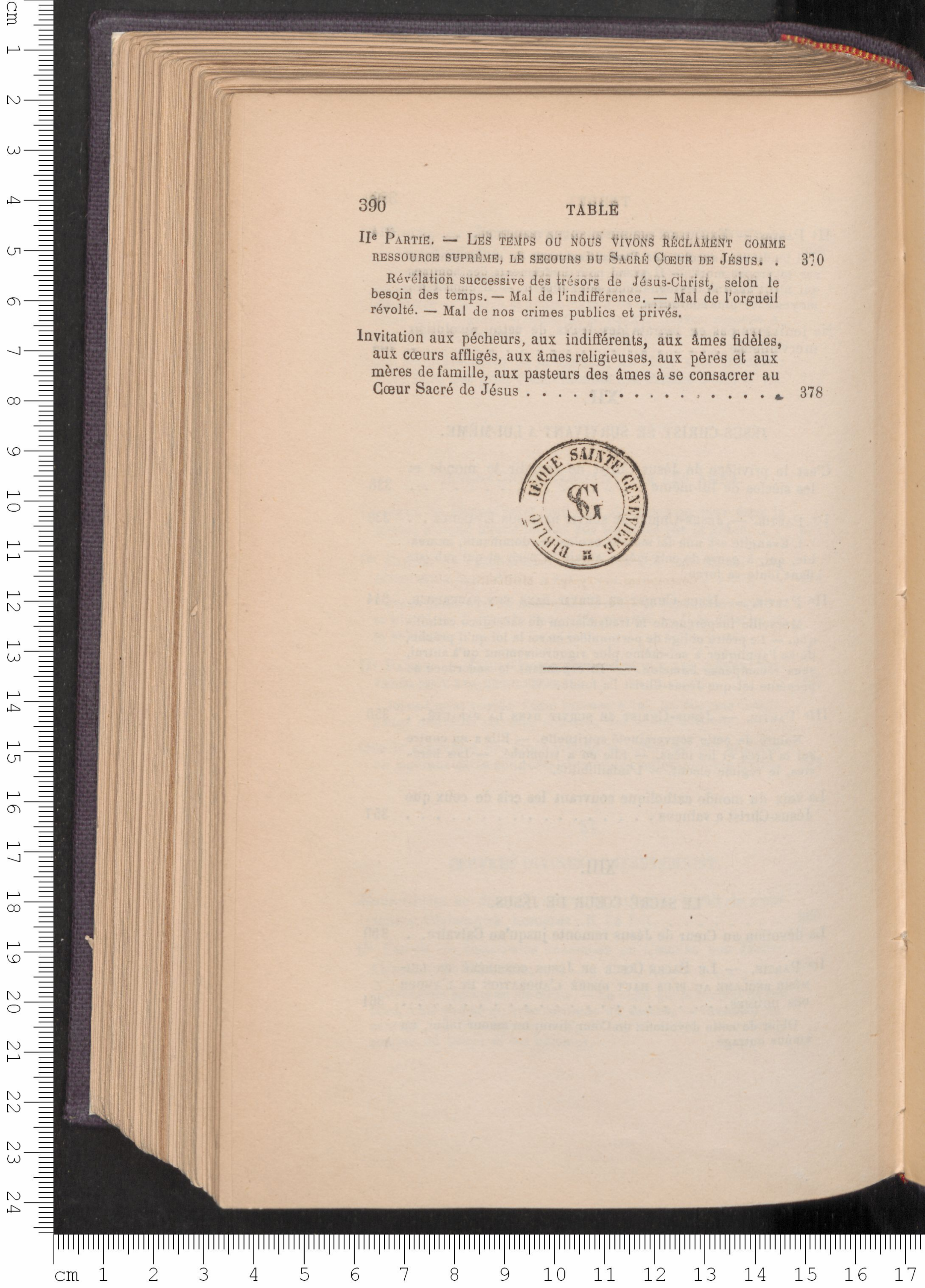
ŒUVRES DIVINES DE JÉSUS-CHRIST.

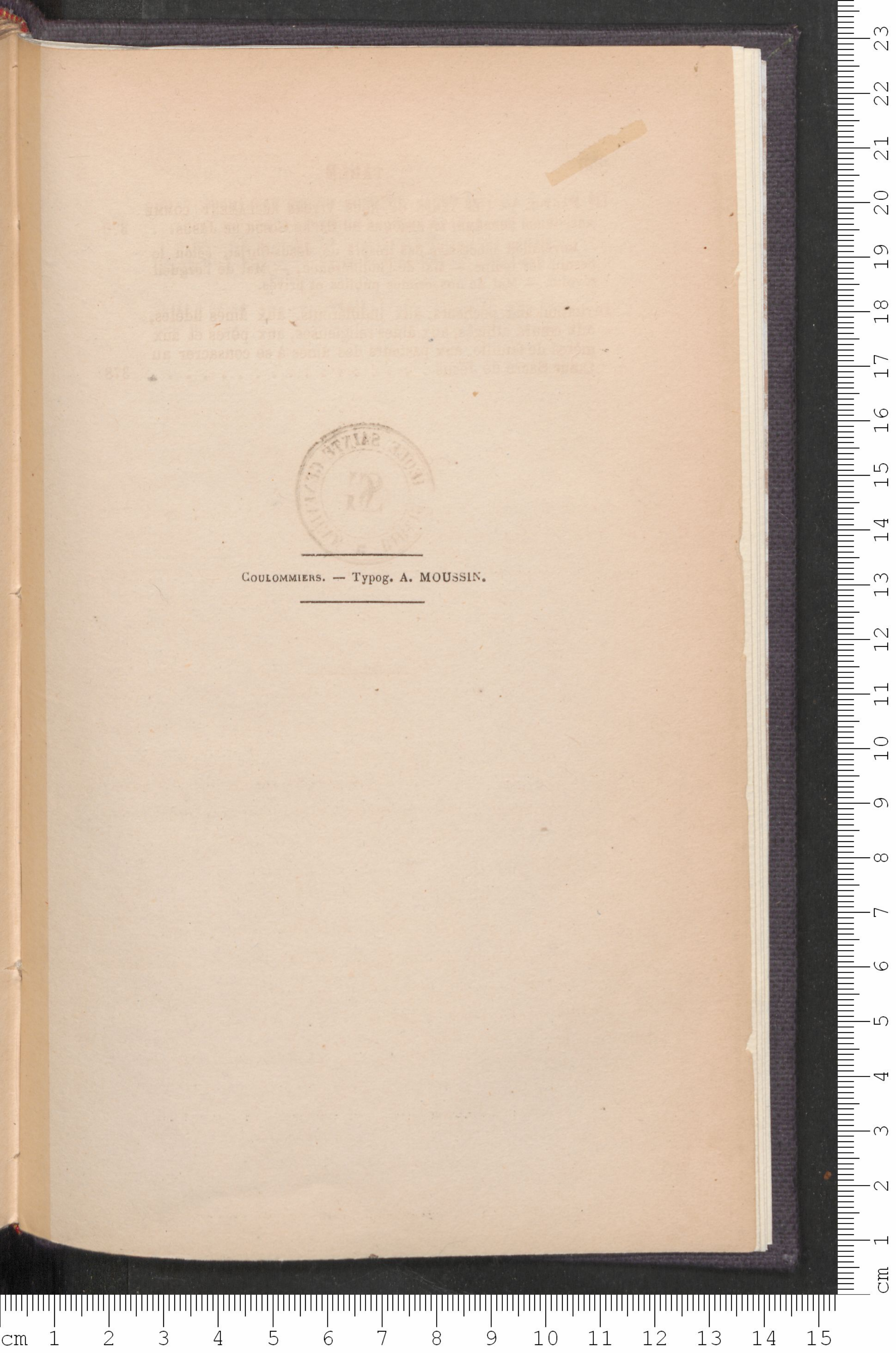
XII.

JÉSUS-CHRIST SE SURVIVANT A LUI-MÊME.

XIII.

LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.





Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN.

